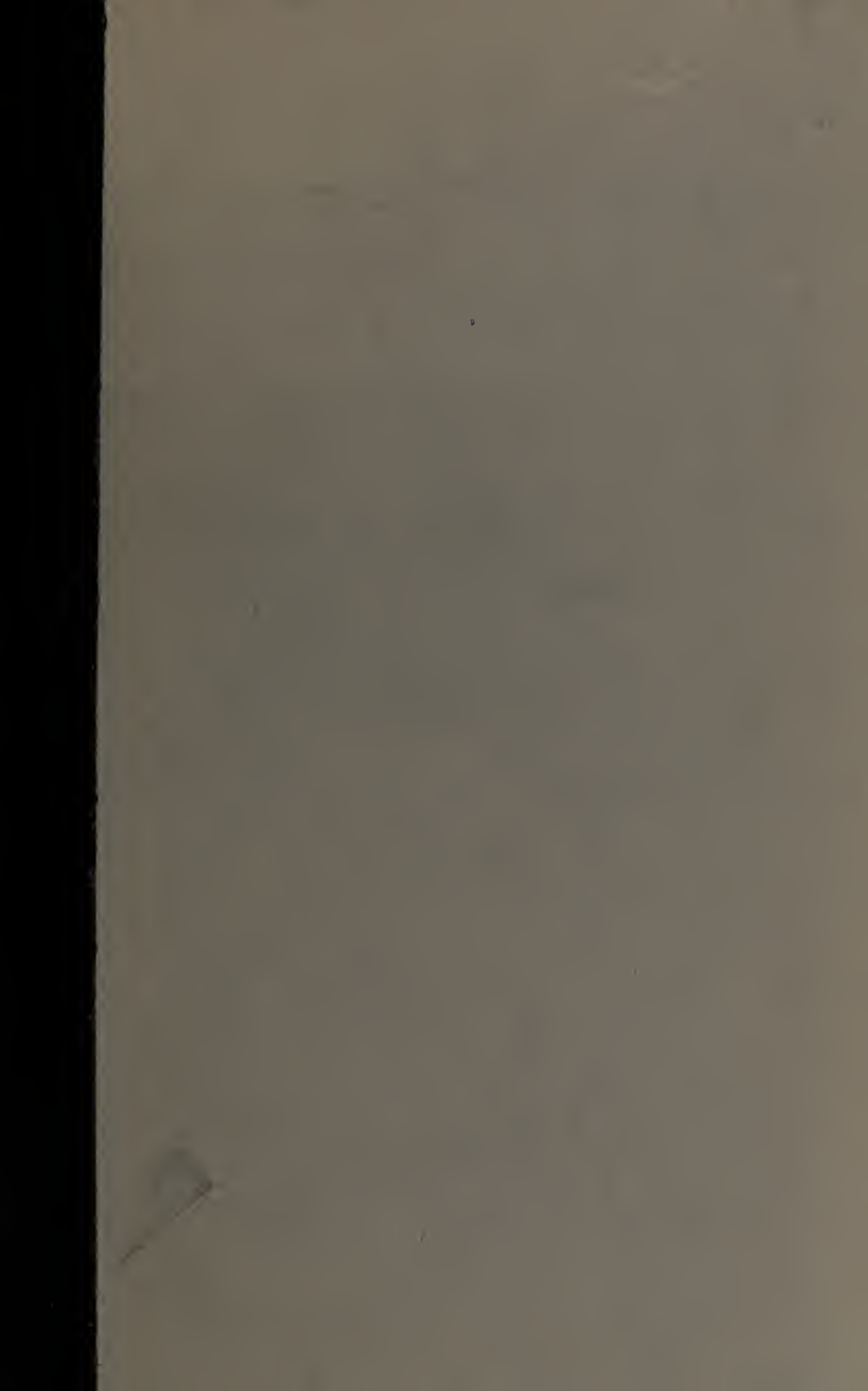
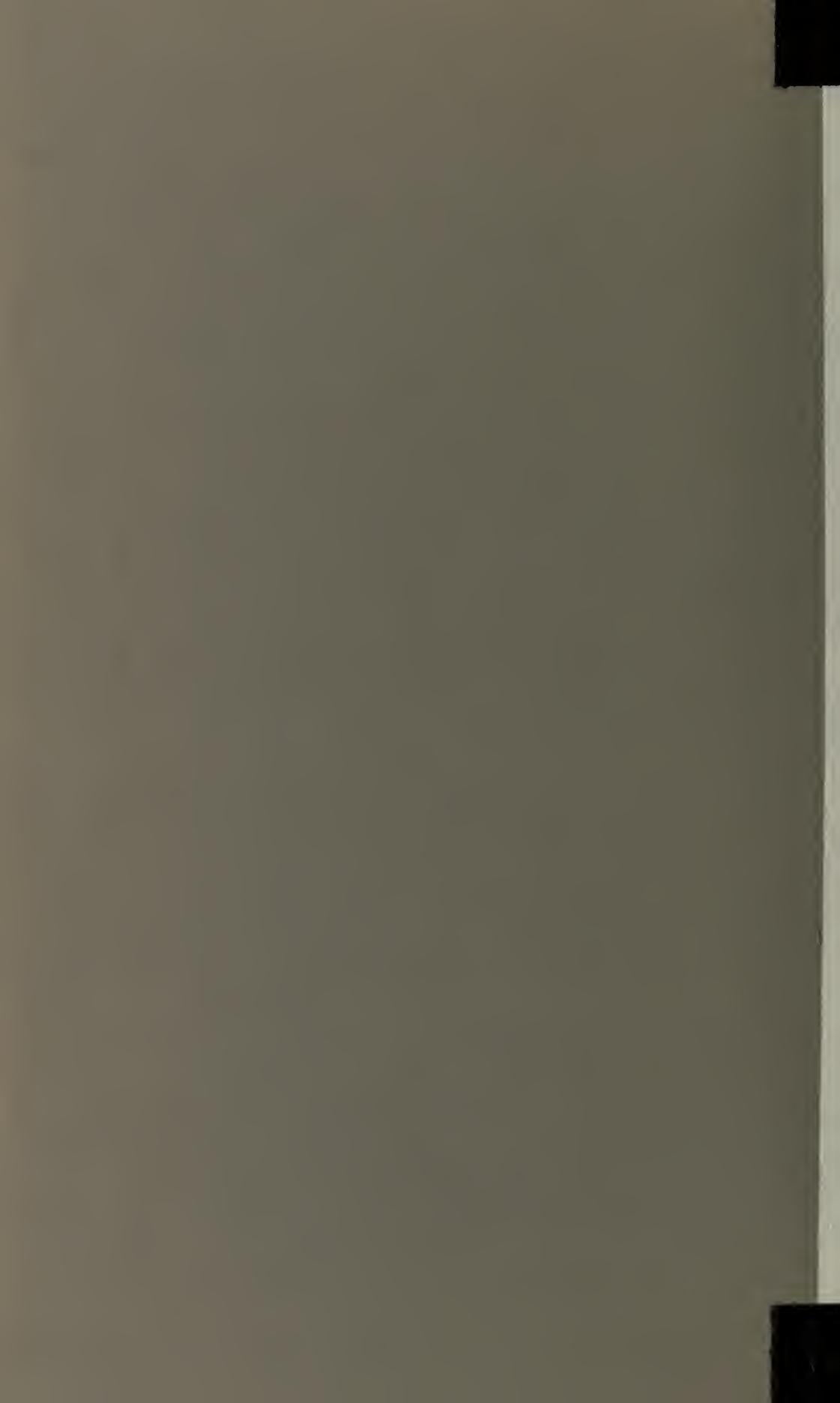






19-5-14

THE ROYAL CANADIAN INSTITUTE

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ POLYMATHIQUE

DU

MORBIHAN

1912

PUBLICATIONS MENSUELLES

PROCÈS-VERBAUX — MÉMOIRES

MÉMOIRES

VANNES

IMPRIMERIE GALLES, PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE.

1912

*This publication is no
longer being received -
my list in index
(Sept. 1920)*

*La Société n'entend être responsable ni des
opinions émises par les auteurs des mémoires, ni de
la forme de leur rédaction.*

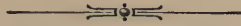
BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ POLYMATHIQUE
DU MORBIHAN

BULLETIN

(DE LA)

SOCIÉTÉ POLYMATHIQUE

DU MORBIHAN, Vannes



ANNÉE 1912



VANNES

IMPRIMERIE GALLES, PLACE DE L'HOTEL-DE-VILLE

—

LIBRARY

751291

UNIVERSITY OF TORONTO

DC

611

M831S66

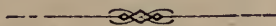
1912

ALLOCUTION

DE

Monsieur NCETINGER

EN PRENANT LE FAUTEUIL DE LA PRÉSIOENCE



MESSIEURS ET CHERS COLLÈGUES,

Je ne répondrais pas aux sentiments de cette Assemblée si, au moment où j'occupe pour la première fois le fauteuil de la Présidence, mes premiers mots n'étaient pour l'homme distingué qui, pendant l'année qui vient de s'achever, dirigea nos débats et fut pour notre Société un guide éclairé et sûr. M. Aveneau de la Grancière savait apporter dans ses relations une bonne grâce irréprochable, une aménité souriante qui en rehaussaient singulièrement le prix. Ce n'est que justice de noter ici la sympathie dont tous nos collègues entouraient mon prédécesseur, et c'est ainsi qu'une telle succession est rendue assez lourde à celui qui la recueille.

Ma gratitude envers mes collègues qui me firent le grand honneur de me désigner pour la Présidence n'en est pas moins grande, j'ai à peine besoin de le dire.

Mais ce n'est pas sans quelque confusion que cette dignité fut reçue par celui à qui est offerte aujourd'hui l'occasion de vous remercier.

J'eusse désiré, toutefois, donner à notre Bulletin, — ce qui eût mieux justifié vos suffrages flatteurs — quelques notes ou mémoires traitant d'un de ces sujets, d'un de ces problèmes toujours nouveaux qui préoccupent aussi bien les savants que tous ceux qu'intéresse le développement normal de notre pays et qui font l'objet de deux branches de la science : la

sociologie et la géographie humaine. Le temps m'a fait défaut pour réaliser ce projet et, pour tout titre à vos yeux, je n'ai qu'à invoquer le grand intérêt que m'inspiraient vos travaux et mon assiduité aux séances, dans ce local vénérable et vétuste de la place des Lices.

La première fois que j'y pénétrai, je fus, je l'avoue sans ambages, fort impressionné par son aspect antique et ce n'est pas dans l'intention d'abaisser ses mérites — car il put en posséder — que je fais ici cette remarque. Tels les vieillards courbés par l'âge, ainsi les murailles de l'immeuble des Lices se projettent en surplomb et semblent incertaines sur leur base. Sur l'escalier, à lourde rampe de bois, aux marches usées, s'ouvrent de longs et tristes couloirs.

Tout, en ces lieux, semble s'harmoniser pour inviter les hommes d'étude à de graves et sérieuses discussions sur les choses du passé.

C'est vers les choses du passé, en effet, que depuis près d'un siècle — puisque dans quatorze ans notre Compagnie pourra fêter son centenaire — la Société polymathique a dirigé son activité et on peut affirmer, sans exagération, qu'en aucune autre région de notre pays les recherches et les études archéologiques locales n'ont été poursuivies plus activement que par nos collègues. Jamais non plus elles n'ont donné des résultats plus remarquables et plus approfondis.

Cette activité, cette ardeur d'investigation que nos collègues ont déployées pendant de si longues années pour arracher à ces monuments mystérieux qui existent en si grand nombre dans le Morbihan les secrets d'un obscur passé, ont attiré à notre Société l'estime du monde savant.

Nombreux sont les beaux travaux que publia le Bulletin et qui dénotent, chez leurs auteurs, un savoir étendu et solide, un sens critique très averti et une connaissance fort complète et sûre des sujets traités.

Dans cette poussée d'hommes de savoir et d'initiative, je m'en voudrais de n'en pas citer au moins deux, nos respectés doyens : M. le chanoine Le Mené et M. le docteur de Closmadeuc, dont le premier article parut, il y a juste un demi-siècle, dans notre Bulletin.

On ne remarque pas suffisamment, peut-être, la très grande force de conservation que présentent les Sociétés savantes.

Dans le calme et la sérénité, sans se laisser atteindre ni troubler par les conflits des passions et des intérêts, elles poursuivent, avec le succès que vous savez, les études d'histoire locale, d'archéologie civile et religieuse, d'ethnographie, de géographie comparée, fournissant ainsi sans compter à l'histoire nationale les éléments précieux qui servent à la constituer.

Parmi toutes les associations provinciales, la Société polymathique du Morbihan pourra revendiquer une belle place, et dans le remarquable élan des études d'archéologie réclamer une large part, une des plus larges peut-être. Le zèle des membres de notre Association, leur initiative et leurs travaux resteront au nombre des meilleurs témoignages que l'époque actuelle peut se flatter de léguer aux générations qui suivront.

Aux morsures des intempéries, à l'attaque redoutable des forces de la nature, peu à peu les monuments, les ruines elles-mêmes disparaissent.

Restes de Pœstum et du Parthénon, frises romaines, cippes athéniens, stèles égyptiennes, vestiges grandioses de la civilisation Khmer, dolmens et menhirs, tous peu à peu succombent et sont réduits en poussière sous les assauts du soleil, du vent, de la pluie. Et l'homme vient, plus funeste encore, la pioche destructrice en main, pour achever l'œuvre néfaste des éléments coalisés de la nature.

Grâce aux efforts des Sociétés savantes, grâce au labeur de notre Association, en particulier, nombre de pertes lamentables ont été évitées, nombre de pieux sauvetages des restes du passé ont été réalisés, et le fruit de leurs infatigables investigations, nous le possédons en grande partie, rangé avec quel soin, vous le savez, soigné avec quel amour, vous ne l'ignorez point, par notre infatigable et inlassablement dévoué Conservateur, M. Léon Lallement.

Mais le cadre et le décor dans lesquels sont actuellement présentées ces nobles antiquités gagneraient à être améliorés et agrandis.

Pour rendre plus familiers à nos contemporains et à ceux qui viendront après nous ces grands vestiges, ces vieilles choses pour nous pleines de délices et d'attraits, pour présenter aux regards des visiteurs les aspects anciens de la vie

pour permettre aux savants, venus pour étudier, d'apprécier les pièces inestimables que nous possédons sur l'existence évanouie dont nos collections attestent l'antique réalité, il nous faut un logis commode et spacieux, des salles assez vastes pour que nos vitrines puissent à l'aise y étaler leurs richesses et parler aux yeux des visiteurs.

Cette tâche d'installer nos collections dans des locaux plus propices sera celle de l'année qui commence. Depuis longtemps cette question du local est agitée. Nous nous efforcerons, avec l'aide de nos excellents collègues, d'arriver à la résoudre au mieux des intérêts de notre Association, soutenus que nous serons dans cet effort par le juste souci que nous éprouvons de voir enfin nos collections à l'abri de tout péril, par le juste souci que nous éprouvons de protéger notre chère Société contre toute diminution possible.

Messieurs, je ne veux pas terminer cette simple allocution sans adresser à notre honoré trésorier, M. de Torquat de la Coulerie, qui cède ses fonctions à notre excellent collègue M. Leconte, un confraternel remerciement.

Pendant trois ans, M. de Torquat de la Coulerie a rempli les fonctions ingrates de trésorier avec tout son dévouement. Qu'il veuille bien agréer ici l'expression cordiale de notre entière gratitude.

Je termine, Messieurs et chers collègues, en vous demandant de continuer à apporter à notre Société le fruit de vos travaux et de vos veilles, les uns en disputant à la terre les restes du passé, les autres en exhumant des Archives nombre de documents précieux qui ne pourront manquer d'attirer vivement notre curiosité intéressée.

Ainsi, notre Société ne cessera point d'apporter sa collaboration à la construction du temple si vaste et jamais achevé que les générations élèvent à la Science et à la Vérité.

NGETINGER.



VANNES

DANS L'ANCIEN TEMPS

NOTES ET DOCUMENTS

III

Un certificat de catholicité

Octobre 1547

Épisode de l'histoire du protestantisme.

Le document qui fait l'objet de cette étude servait de couverture au rentier coté G-5 dans le fonds de l'évêché de Vannes, aux Archives du Morbihan. Aussi demeure-t-il impossible d'en reconstituer intégralement le texte. Pour ajuster le parchemin au registre le relieur l'a rogné aux deux extrémités ; pour le fixer, il l'a transpercé au centre, à six hauteurs différentes, de la ficelle dont il cousait les cahiers. Malgré les regrettables lacunes causées par ces lacérations le certificat de catholicité que j'ai découvert me paraît digne d'être publié, parce qu'il révèle un fait-divers de la vie de notre cité et qu'il présente un très réel intérêt d'ordre général pour l'histoire des premières années du protestantisme français. C'est, si je ne me trompe, le premier document de cette nature qui ait été signalé.

L'été de 1547 fut particulièrement torride (1), et Vannes eut à souffrir d'une violente épidémie (2), sans doute de la peste, qui sévissait au même moment à Paris (3). En de telles circonstances les édits fixant à Vannes le lieu de résidence du Parlement de Bretagne autorisaient ses conseillers à quitter momentanément la ville. Ils ne firent donc pas faute de s'éloigner, suivis, d'ailleurs, par les autres juges royaux (4). Notre acte désignait le personnage qui les remplaçait à la fin d'octobre 1547, mais un coup de ciseaux a malheureusement fait disparaître son nom.

C'est à lui qu'eut alors recours la jeune épouse du Vannetais Jean Dagouero. Dagouero appartenait à la corporation des « texiers en linge », ou « lingiers », (on dirait de nos jours tisserands et marchands de blanc), qui logeaient en grand nombre dans les maisons bâties sur les flancs de la butte de Calmont (5). Sa femme, sans doute, attendait son prochain retour, avant la mauvaise saison. Au lieu de cela, quelle terrible nouvelle venait de lui parvenir ! Le bon roi Henri II se chargeait de loger et de nourrir le lingier, dans sa conciergerie de Tours, en attendant qu'il subit toutes les affres d'une instruction criminelle.

Le procès-verbal d'un sergent, qu'elle venait de recevoir, donnait tous les détails désirables sur l'arrestation de Dagouero et sur son crime. Voici ce qu'il rapportait.

Le 28 septembre de la même année 1547 Jean Ollivier, instrumentant pour le roi à Mauléon (6), en Poitou, était requis par le procureur du roi, à la prière du vénérable et discret Gilles Ogier, grand vicaire de messire Jacques

(1) N. Weiss. *La Chambre ardente. Étude sur la liberté de conscience en France sous François I^{er} et Henri II (1540-1550), suivie d'environ 500 arrêts inédits rendus par le parlement de Paris, de mai 1547 à mars 1550.* Paris, 1889, in-12 ; p. LXIV. Ce m'est un devoir d'exprimer mes plus sincères remerciements à M. Weiss pour l'extrême obligeance avec laquelle il a bien voulu me fournir de multiples renseignements.

(2) Cf. la fin du certificat.

(3) Weiss, *l. c.* ; p. LXVIII.

(4) Cf. la fin du certificat.

(5) *Inventaire sommaire des Archives départementales du Morbihan*, G. 136 et 144, entre autres.

(6) Siège d'une baronnie, aujourd'hui Châtillon-sur-Sèvre, ch.-l. de canton, arr^t de Bressuire (Deux-Sèvres).

d'Escoubleau, évêque de Maillezais (1). Le grand vicaire agissait comme représentant le pouvoir judiciaire de l'évêque, l'ordinaire ; mais les édits royaux l'autorisaient à faire appel aux officiers des juridictions royales (2), car il s'agissait d'appréhender deux de ces hérésiarques qui commençaient à pulluler (3) si fâcheusement dans tout le royaume. Ils venaient de quitter Mauléon, se dirigeant vers Rorthais (4).

Accompagné du grand vicaire et de frère André Ogier, prieur de Rorthais, le sergent n'eut pas à prolonger sa poursuite. Sans défiance les voyageurs suspects s'étaient assis pour deviser et se reposer à un demi quart de lieue de la ville, après s'être débarrassés, l'un de son bissac et de son épée, l'autre d'un manteau de drap noir, assez râpé, et d'une lourde balle rectangulaire, longue de deux pieds et demi, haute et large d'un pied, en tout semblable à une balle de mercier.

Dans cette balle le grand vicaire savait découvrir « plusieurs faux livres et erreurs ». Il pressa le sergent d'arrêter les deux jeunes hommes. Par prudence, peut-être, le représentant de la force armée saisit tout d'abord celui qui gardait une épée à la portée de sa main et, de suite, lui fit subir un interrogatoire d'identité. Il déclara s'appeler Jean Dagouero, exercer la profession de « lingier », demeurer à Vannes.

Cependant l'autre, profitant d'un moment d'inattention causé, sans doute, par l'intérêt avec lequel les deux ecclésiastiques et le sergent suivaient l'interrogatoire, réussit à s'échapper, abandonnant, pour courir plus vite du côté du Fort, sa balle et son manteau. Dagouero fit connaître alors, sous la foi du serment, le nom du fuyard. Il s'appelait Jean Brunel, était fils de Guillaume Brunel (5), libraire du

(1) Jacques d'Escoubleau de Sourdis, préconisé en consistoire évêque de Maillezais le 27 juin 1543, résigna à la fin de 1550 ou au commencement de 1561. Cf. *Gallia christiana*, t. II, col. 1376 ; et Eubel, *Hierarchica catholica Mediæ Aevi*, t. III, p. 251.

(2) Weiss, *l. c.*, p. XXVIII.

(3) Expression des édits royaux du temps. Cf., entre autres, Weiss, *l. c.*, p. LXV.

(4) Prieuré. Aujourd'hui commune du canton de Châtillon-sur-Sèvre.

(5) Cf. l'abbé Luco, *L'imprimerie à Vannes et dans l'ancien diocèse de ce nom*, dans *Annuaire statistique, historique et administratif du Morbihan*, par Alfred Lallemant ; 1884, pp. 9-13. — L'acte est rogné à l'endroit qui indique les rapports de parenté de Jean Brunel avec Guillaume Brunel. Mais on doit admettre, me semble-t-il, jusqu'à preuve du contraire, que Jean était fils de Guillaume.

diocèse de Vannes, avait fixé sa résidence, après la mort de son père, dans un hameau dépendant d'une paroisse de Vannes.

On reprit ensuite le chemin de Mauléon pour s'arrêter à la première hôtellerie convenable du faubourg. La balle était lourde, ne pesant pas moins de 100 livres ; on avait aussi grand'hâte de dresser l'inventaire de son contenu. Avant de le commencer le grand vicaire et le prieur firent appel à quelques notables de la ville, tant laïques qu'ecclésiastiques, pour, avec l'hôtelier, servir de témoins.

Un livre relié en parchemin attira spécialement l'attention du grand vicaire quand il eut, lui-même, ouvert la balle. Il contenait 160 chansons, dont la plupart faites pour être chantées sur des airs populaires, et quelques autres poésies. Mais ce n'étaient ni chansons à boire, ni poésies galantes, comme le prouvait suffisamment ce titre du volume, daté du 8 août 1546 : « Chrestienne resjouissance, composée par Eustorg de Beaulieu, natif de la ville de Beaulieu, au bas pays de Lymosin, jadis prestre, musicien et organiste en la faulce église papistique et despuis, par la miséricorde de Dieu, ministre évangélique » (1).

Professeur de musique à Tulle (jusqu'en 1529), à Bordeaux (de 1529 à 1534), puis de nouveau à Tulle (1534), enfin à Lyon (1535-1537) ; versificateur surtout libre et grossier dans sa jeunesse, ayant su, ensuite, s'inspirer des œuvres de son maître et ami Clément Marot, et « imiter, souvent avec bonheur, son élégant badinage », Eustorg de Beaulieu s'était créé une certaine réputation beaucoup plus par ses talents de musicien et de poète que par le bon renom de ses vertus sacerdotales. Il avait, en effet, tout en demeurant professeur de musique, embrassé l'état ecclésiastique (avant 1529). Mais, à peine entré en contact plus intime, dans le milieu littéraire de Lyon, avec quelques fervents de la Réforme, il s'était tout entier livré au courant des idées nouvelles. Genève lui avait d'abord servi de refuge (1537). Depuis plusieurs années il exerçait les fonctions de ministre évangélique au pays de Vaud, et employait ses loisirs à composer une série de chansons et de poésies dans lesquelles il attaquait l'Eglise.

(1) On ne connaît de cet ouvrage qu'un seul exemplaire conservé à la bibliothèque de Chantilly. *Curiosités de la bibliographie limousine*, par un bibliophile Corrèzien. [G. Clément-Simon]. Limoges, 1905, in-8°, p. 34.

Il venait de les faire imprimer à Bâle, en un recueil portant le titre de « Chrestienne resjouissance » (1). Pour le grand vicaire de Maillezais ce volume était de bonne prise.

Avec lui la balle contenait « plusieurs livres d'hérésie ». On les décrivit soigneusement dans un inventaire certifié conforme par tous les témoins. Aussitôt après les livres furent remis en paquet, la balle reconstituée et ficelée. Mais l'inventaire ne suffisait pas ; il fallait mettre la balle à l'abri de toutes soustractions et additions. Pour la conserver intacte, on la fit glisser dans un sac de toile fermé à l'aide d'un lac sur lequel fut apposée l'empreinte du sceau aux contrats de la baronnie de Mauléon.

Dagouero, sans doute, avait assisté à ces opérations. Il ne tardait pas à reprendre la route, mais, cette fois, vers les « prisons royaulx » de Tours où il entra le 3 octobre. Peut-être subit-il la punition préventive de sentir sur son échine, durant le trajet, les 100 livres que pesait la balle accusatrice. En tout cas, en même temps qu'il se dessaisissait de son prisonnier, le sergent de Mauléon remettait la pièce à conviction, dûment scellée, aux mains du greffier de la conciergerie de Tours, qui portait le nom congrûment approprié à ses fonctions de Jean le Fort.

Si Dagouero avait été arrêté quelques jours plus tôt, on l'eût conduit jusqu'à Paris, dont le parlement avait Mauléon dans son ressort. Mais la peste venait de ravager les prisons de la capitale. Au Grand-Châtelet seulement, 66 prisonniers avaient succombé (2).

C'est pour cette raison, sans doute, que l'avocat général donna l'ordre d'interner le prisonnier à Tours, pour être jugé par les magistrats « séantz aud. Tours ». L'intervention de l'avocat général ne prouve-t-elle pas, d'abord, que ces magistrats étaient membres du parlement où l'avocat général représentait le ministère public. Mais il y a plus. On lit, dans notre certificat : « par commandement de monseigneur l'advocat général » et, après une lacune de peu de mots : « séantz aud. Tours ». L'avocat général en question apparaît donc comme servant de ministère public aux conseillers du

(1) Clément-Simon, *l. c.*, *passim*.

(2) Weiss, *l. c.*, p. LXVIII.

parlement séant à Tours. Les délégations de souveraineté consenties par les parlements à quelques-uns de leurs conseillers pour tenir des Grands-Jours dans telle ou telle ville de leur ressort se renouvelèrent plusieurs fois à l'époque qui nous occupe (1). Dagouero devait vraisemblablement comparaître devant une commission de ce genre instituée à Tours pour éviter l'envoi de trop nombreux prisonniers à Paris.

Je ne saurais dire comment il fit parvenir la nouvelle de son arrestation et de son incarcération à sa femme. Toujours est-il que, dès le 15 octobre, elle pouvait présenter le procès-verbal du sergent à celui qui remplissait, à Vannes, les fonctions des juges royaux. Elle le suppliait d'« informer de la vie » de son mari, affirmant qu'il n'avait jamais adhéré en quoi que ce soit à l'hérésie. L'information lui donna raison et le magistrat de circonstance attesta, comme elle le demandait, que jamais Dagouero n'avait paru suspect d'hérésie. Il était « appelé en bonne compagnie », jouissait d'une « bonne renommée », vivant « comme homme de bien doit fere », sans qu'on pût lui reprocher « aucun vice », ne s'occupait « d'autre faict que de lingerie », hantait les églises, assistait au service divin. Le certificat fut en outre signé d'un chanoine de Saint-Pierre, de Venlo (2), notaire royal, de messire Jullien, écuyer, et de Louis Mahé remplissant les fonctions du greffier.

J'admets que le certificat fut donné et signé. La chose, cependant, n'est pas d'une absolue certitude. On conçoit sans peine que la femme de Dagouero, en possession d'une pièce aussi importante pour son mari que le certificat de catholicité, s'empressa de le lui faire parvenir, ou, du moins, de le faire joindre à son dossier. Il m'était donc impossible de retrouver, aux Archives du Morbihan, le certificat lui-même. Ce que j'ai découvert, c'est le brouillon de cette pièce, brouillon raturé, non signé, mais dont un détail permet de croire qu'il a été suivi de l'acte authentique.

(1) Henry Lemonnier, *Les Guerres d'Italie. La France sous Charles VIII, Louis XII et François I^{er}*, dans *Histoire de France de Lavissé*, t. V, I, p. 386.

(2) Le nom pourrait bien être la déformation d'un nom hollandais.

C'est un même scribe qui a écrit l'ensemble de l'acte au nom de celui que la femme Dagouero était venue supplier. On retrouve sa main dans cette phrase de la fin : « avons signé cestes de nostre seign et faict signer à vénérable », puis, après un blanc, il continue en écrivant la date, « ce ... esme jour d'octobre 1547 ». Mais, dans le blanc ainsi laissé après vénérable, une autre main avait ajouté le nom d'un chanoine de Saint-Pierre, d'un notaire, d'un écuyer, d'un greffier. Il faut donc croire que, dans l'intervalle, on avait recherché les personnes qui accepteraient de signer le certificat.

L'aurait-on fait si l'enquête avait donné, sur le compte de Dagouero, des résultats défavorables ?

Le certificat, qu'il ait été ou non délivré, ne me convainc pas de l'innocence de Dagouero. Sans doute, comme le remarqua sa femme, ce n'était pas à lui qu'appartenaient les volumes, ce n'était pas lui qui les répandait ou en faisait commerce. Il n'en reste pas moins que le fils du libraire s'était associé le lingier pour transporter la balle de livres. On ne se figure pas bien, en effet, un homme, si breton et si fort soit-il, portant 400 livres sur ses épaules à journées faites. Ainsi Jean Brunel pouvait, sans peine, faire donner à la balle la forme d'une balle de mercier, et dissimuler sa marchandise clandestine tant à l'aide de cette apparence que du métier réel de Dagouero.

Les libraires furent parmi les principaux propagateurs de la Réforme. Guillaume Brunel, on peut le conjecturer, n'avait pas échappé à ce rôle. Et cependant il était seulement connu, jusqu'à présent, comme ayant contribué à faire imprimer à Paris (1), par la veuve de son compatriote Kerver, un livre essentiellement en opposition avec les idées de la Réforme, le livre de la messe par excellence, un missel à l'usage de l'église de Vannes (2). Mais cette impression date de 1535, et Guillaume Brunel a pu être entraîné vers le protestantisme après cette date. Peut-être même n'y adhéra-t-il jamais.

En ce cas son fils Jean doit être considéré comme un des premiers adhérents de la Réforme à Vannes, sinon le premier : les relations de son père l'avaient converti aux idées nouvelles.

(1) Conjointement à des libraires de Nantes.

(2) L'abbé Luco, l. c., pp. 9-10.

Mais se borna-t-il à colporter les livres protestants, ne contribua-t-il pas à les imprimer ?

On ne saurait rien affirmer à cet égard. Si vraiment, comme on l'a dit, Guillaume Brunel fut imprimeur ambulant en même temps que libraire (1), la chose paraîtrait plausible.

On aimerait à connaître quelle sentence fut prononcée contre Dagouero. Le 8 octobre 1542 Henri II constituait au parlement de Paris une seconde Tournelle criminelle spécialement chargée des affaires de l'hérésie (2). Il est donc possible que la commission, dont j'ai constaté l'existence à Tours, ait cessé de siéger. En ce cas les prisonniers durent attendre que la nouvelle Tournelle commençât de fonctionner, ce qu'elle ne fit pas avant les premiers jours de décembre. La perte des registres de cette Tournelle, de décembre 1547 à mai 1548 (3), nous empêche de savoir si elle eut à connaître du cas de Dagouero.

Le lingier vannetais aura certainement vu les livres saisis brûlés devant lui, reçu une admonition, sans doute fait amende honorable publique à la porte d'une église du diocèse de Maillezais. Il est possible qu'il fut aussi condamné au bannissement temporaire (4). Peut-être, s'il comparut devant la seconde Tournelle criminelle, qui mérita très vite le surnom de Chambre ardente, encourut-il une peine plus forte (5).

Si graves qu'aient été, pour le lingier, les conséquences de son arrestation, on ne peut retenir un sourire à constater les bévues commises dans la rédaction de leurs procès-verbaux par le sergent qui l'appréhenda et le greffier qui prépara un certificat à son intention. Pour l'honneur du greffe de Vannes on aimerait à être assuré que c'était un apprenti greffier, sinon un remplaçant de fortune. En effet, si le sergent a pris soin de noter que la balle « pesait

(1) L'abbé Luco, *l. c.*, pp. 11-13.

(2) Weiss, *l. c.*, pp. 418 et s.

(3) *Id.*, *l. c.*, p. LXX.

(4) Cf. arrêts rendus par le parlement de Paris le 7 mai 1547 contre Jehan Bertheville, le 18 mai 1547 contre Henry Morice, le 25 juin 1547 contre Jehan de Bourgeon, le 20 août 1547 contre Vincent de la Vacquerie, dans Weiss, *l. c.*, pp. 2, 5, 10, 13.

(5) Weiss, *l. c.*, p. LXIX.

cent livres de pesanteur », qu'un de ses prisonniers « s'est mis et a évadé à la fuytte », c'est le greffier qui fait débiter ainsi son procès-verbal : « Savoir faisons que le quatorziesme jour d'octobre, mois et an présent » ; qui découvre, avant celui des Auvergnats, un nouveau sexe, « le cohorte et sexe des Luthériens ».

M. Weiss, secrétaire de l'Histoire du protestantisme français, avait, dès 1889, publié la série des sentences prononcées contre les protestants par le parlement de Paris d'avril à octobre 1547 (1). Mais, jusqu'à présent, si je ne me trompe, on a publié bien peu des actes de procédure qui ont précédé les arrestations des protestants à cette époque, qui permettent d'avoir une idée sur la façon dont se pratiquait la propagande par le colportage, dont se faisaient les arrestations, la remise des prisonniers.

On ne savait pas, non plus, qu'un certificat de catholicité pût être délivré aux inculpés. Il me semble résulter de celui publié aujourd'hui qu'il était loisible aux inculpés, s'ils le jugeaient à propos, de communiquer avec les leurs pour préparer leur défense, de leur faire parvenir, dans ce but, les pièces de procédure sur lesquelles reposait l'accusation, de demander aux autorités du lieu où ils demeuraient une enquête qui vint à l'appui de leur défense en attestant leur « bonne renommée ».

Indépendamment de son intérêt pour l'histoire générale le certificat de catholicité délivré en faveur de Dagouero nous laisse entrevoir la figure de ce Jehan Brunel qui fut, peut-être, le premier adhérent du protestantisme à Vannes.

Mai 1912.

J. de LA MARTINIÈRE.

[A to]uz ceulx qui cestz présantes voirront savoir faisons que, le quatorzeiesme jour d'octobre, moys et an présent, nous fut, par Julienne, femme de Jehan Dagouero p[résenté] le proceix-verbal d'un sergent

(1) Weiss, *l. c.*

de la] court de Mauléon, en Poictou, à l'encontre de dud. Jehan Dagouero et Jehan Brunel, habitants de ceste ville de Vennes, duquel proceix-verbal la teneur ensuit. François Ollivier, sergent royal en Poi[ctou]..... et court de Mauléon, [savoir faisons] que le vingt ouictiesme jour de septembre, l'an mil cinq centz quarante et sept, à la requeste de mons....., procureur du roy, et ce requérant véné- rable et discret frère Gilles Ogier pr[ebstre]....., grand vicaire de Révérand Père en Dieu messire Jaques Escoubleau, évesque de Mailles, moy estant en ceste ville de Mauléon, me suys transporté dudict lieu en la compaignie de frère André Ogier...., prieur de Rothleys, jucques ung demy quart de lieue dudict Mauléon, et ou grand chemyn tendant dud. Mauléon à Roethays, où illecques je et led. Ogier avons trouvé deux jeunes hommes estantz assis en terre....., en forme de balle de mercier, de la longueur de deux piedz et demy, et de la largeur d'un pied en carré, l'un d'eulx ayant une espée couchée près luy, avecq ung bissac, et l'autre ayant ung grand....., en laquelle balle led. frère Gilles Ogier, grand vicaire susd., m'a dict y avoir plussieurs faulx livres et erreulr, me requérant arrester les susd., et par ce, à la requeste dud. Ogier, ay prins et arres[té]..... espée et bissac auprès luy, lequel m'a dict estre nommé Jehan Dagouero, lingier, et ainsin que..... dict Dagouero, l'autre desd. hommes, que led. Dagouero m'a dict et affermé par serment estre [Jehan Brunel]..... [def]funct Guillaume Brunel, en son vivant librayre, et estre demourant à présant, andict lyeu de Vennes, au lyeu appelé.... heco (?), s'est mis et a évadé à la fuytte, prennant le chemyn vers le Fort ou Gay (?)....., lessant sur le lieu lad. balle et ung sien manteau de drap noyr assez usé, pesant lad. balle environ cent livres de pesanteur, laquelle. balle a esté oupverte par ledict Ogier, grant vicaire susd. et..... dict (?) de Soulmur, hostellier, sictué es forbourg de cested. ville de Mauléon, ès présaneze dudict frère André Ogier, prieur dud. Rothays, maistres Louys Ogier et Georges Chevallier, officier et saell....., Bertrain, prebstre, frère Jehan de Vons, prieur de la Moyrye (1), Guillaume Michel, et led. Hameau, hostellier, et à l'[entrée] de lad. balle avons trouvé ung livre rellyé en parchemyn, intitulé en la première [page : « Chrestien]ne Resiouis- sance, composée par Eustage de Beaulieu, natiff de Beaulyeu au [bas] pays de Lymouzyn, je dis prebstre, musicien et organistre en la sainte église papisticque, et depuys, [par la miséricorde de Dieu, mi]nistre évangélique en la vraye église de Jhesus-Crist », et y ont oultre esté trouvez plussieurs livres d'hérézye lesqueulx ont esté rédigez par escript par forme d'inventaire, et led. inventaire parfaict..... [remis] en lad. balle, et icelle recordée et pacquettée, mise en ung sac de toille qui a esté couzu, et sur la cousture a esté saellé du seel estably aux contractz en lad. baronnye de Mauléon, le tout ès présence [tant des gens]

(1) Prieuré ou chapelle de Saint-Blaise la Moinie ou de Sainte-Catherine de la Trappe, commune de Rorthais.

d'estat d'Église que sécullier à plain nommez par led. inventaire. Et le troiesme jour d'octobre présent moys, led. Dagouero a par moy esté menné prisonnier ès prisons royaulx de Tours..... pour le Roy, mond. seigneur, et lad. balle par moy baillée en garde à maistre Jehan le Fort, greffier de la conciergerie dud. lieu de Tours, le tout par commandement de Monseigneur l'advocat général..... séantz aud. Tours. Faict soubz mes seign et seel, le jour des moys et an surd ; ainsin signé : Briomal (?). Duquel proceix-verbal avons retenu pour servir à l'encontre du[dict Dagouero, demourant], en ceste ville..., estre du cohorte et sexe des Luthériens et hérétiques, nous supliant informer de la vye de son dict mary, lequel elle nous a dict estre détenu prisonyer pour avoir..... [led. Jehan Bru]nel ; et amprès que de ce nous suysmes informés, certiffions que jamais, ondict Vennes, celluy Dagouero n'a esté suspecté ne notté dud. crime d'hérésie, ainçoys tousjours a esté bien vivant..... comme homme de bien doibt fere, bien famé et regnommé, hantant et fréquentant les gens de bien, et appelé en bonnes compagnies, n'ayant jamais esté repris d'aucun vice ne..... d'aulture faict que de lingerie, et tousjours a esté estimé bon crestien, hantant et fréquentant les églises, et assistant au servicze dyvin, et pour valloir et servir ce que estre [bon] rdamet commune(?), à *Vennes en Bretagne, en l'abseence des juges, pendant la contagion où à présent y a cours (1)*, avons signé cestes de nostre seign et faict signer à vénérable et discret *Messire Pierre..... un chanoesne en l'église c[athédrale] de monseigneur Saint Pierre, Venlo notaire royal, escuyer Jullien, sieur de, et Loys Mahé, com[mis] du greffe (2).*

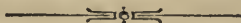
(1) Les mots en italique sont barrés d'un trait dans le document.

(2) Les derniers mots sont écrits d'une main différente de celle qui a écrit l'ensemble du certificat.

EXCURSION A LA ROCHE-BERNARD

ET DE

LA ROCHE-BERNARD A VANNES PAR MER



24 JUIN 1912

C'était au lundi 24 juin qu'avait été fixée notre excursion annuelle pour 1912. A sept heures et demie, la bonne jeune gare du petit chemin de fer départemental qui fait face à la bonne vieille de la Compagnie d'Orléans voyait nos excursionnistes, ses fidèles clients, lui revenir par petits paquets, les uns à pied, les autres en voiture, tous, hélas ! munis de parapluies.(1) En effet, le temps était douteux ; bien des nuages couvraient le ciel et le soleil avait mille peines à glisser quelques-uns de ses rayons au travers de leur foule ; brise d'ouest ; quelques petites ondées fugitives de temps en temps ;

(1) Mme et Mlle Madeleine ANDRÉ ; Mlle Louise AUDRAIN ; M. Louis DE BECHENEC ; Mlle BERY ; C^{te} DE BERTHOU ; M. et Mlle DE BLOIS ; M. DU BOISROUVRAY ; M. et Mme BUSQUE ; M. BUSSY et M. André BUSSY ; M. DE CHAMPSAVIN ; Docteur CORNUDET ; M. H. DE CUSSÉ ; Mlle Elisabeth DAIGRE ; M. l'abbé DONET ; B^{ne} FABRE ; Colonel et Mme Charles JOUFFRAY ; M., Mme et Mlle LANDRIAU ; C^{te} DE LANTIVY, Mlle DE LANTIVY et M. M. DE LANTIVY ; Commandant et Mme LAVERLOCHÈRE, Mlles Marie, Madeleine et Renée LAVERLOCHÈRE ; Commandant et Mme LECLERC ; M. LECOMTE ; M. Louis LEFEBVRE ; M. A. LE FRANC ; M. et Mme LE PONTOIS ; Docteur LE PONTOIS ; Mme Alexandre LE PONTOIS ; C^{te} DE LIMUR ; M. et Mme Maurice MARCHAIS ; Mme MARTIN et M. Louis MARTIN ; M. MAUDUIT ; Capitaine MOUTON ; Mlle MOUSTU ; M. et Mme NÆTINGER, Mlle Hedvige et M. E. NÆTINGER ; Mlle NICOLAYSEN ; M. RENOARD et Mlle RENOARD ; V^{tesse} DE ROFFIGNAC ; M. ROUMÉGOU, Mlle Germaine ROUMÉGOU et M. Lucien ROUMÉGOU ; M. et Mme SAGERET ; Mlles Paule et Suzanne SEPTANS ; Mlles Marie-Thérèse et Jehanne D'ASNIÈRES DE SALINS ; M. et Mme SIMONNOT ; Mme TASLÉ ; M. et Mme DE TORQUAT DE LA COULERIE ; M. DE SAINT-VULFRAN.

tout invitait voyageurs et voyageuses à se précautionner contre la pluie et contre la fraîcheur, peut-être même aussi contre la chaleur. C'était, que l'on me pardonne ce jeu de mots, le cas des en-tout-cas.

Cependant, après les salutations des amis et des connaissances, les conversations préparatoires par petits groupes, le léger brouhaha des bienvenues, tout le monde, dames et messieurs, s'est installé dans le petit train qui, du coup, est à peu près rempli. Il s'est rarement vu à pareille fête ; aussi, le cœur léger mais lourd de voyageurs et de richesses par conséquent, presque à l'heure réglementaire, vers 7 h. 50, il siffle, s'ébranle, glisse sur les rails et par de savants détours s'élance vers La Roche-Bernard. Le trajet constitue à lui seul une promenade intéressante. Il est fort amusant de circuler ainsi au travers des champs, de plain-pied avec eux pour ainsi dire, sans clôture, sans tranchées, presque sans travaux d'art, de se promener comme pédestrement entre les moissons, de s'enfoncer dans quelque petit chemin creux entre des talus revêtus de ronces et de grands ajoncs, de passer près d'une modeste et typique fontaine, à édicule primitif, qui voisine avec une mare toute verte bordée de grosses pierres plates, d'effrayer quelque naïve génisse ou quelque poulain folâtre qui se sauvent en gambadant. C'est une suite assez variée de tableaux qui eussent pu inspirer quelque Corot breton ; nous voyons même de grandes terres vagues et marécageuses, au sol revêtu ici d'un peu de lande, là de joncs et d'herbe rase, coupé par d'innombrables flaques, étangs et rivières composés d'eau ou de vase. Nous sommes alors près d'Ambon, la patrie d'une curieuse petite statuette en bronze qui représente une sorte de diable, une divinité celtique correspondant à Mercure ou à Mars. — Voici ensuite Muzillac avec son Bourg-Paul, deux localités jumelles, aussi attachées l'une à l'autre que l'étaient les célèbres frères siamois, mais d'une façon irrévocable, avec impossibilité absolue pour tout chirurgien de les séparer ; je me demande pourtant s'il n'y a pas entre elles quelque rivalité, peut-être même quelque incompatibilité d'humeur ? —

Enfin, arrivé à une grande lande, le train s'échappe par une voie latérale de l'ancienne qui va expirer auprès d'une misérable bicoque en bois ; il descend un peu et se présente

devant le pittoresque ravin de la Vilaine et le nouveau pont de La Roche-Bernard. Tout le monde met ici pied à terre pour le franchir, non pas par précaution comme on eût fait jadis, mais pour mieux admirer le beau point de vue qui est un des plus remarquables de la région. En même temps, comme une voiture de maître qui suit modestement son propriétaire descendu pour se dégourdir les jambes, le petit train s'avance derrière nous et franchit à petite vitesse le nouveau pont qui ne bronche pas sous son poids.

Voilà un grand changement ! -- Que dire donc de cette noble ou de cette savante construction quand on a vu l'ancienne en ce lieu ? Est-elle plus belle ou plus laide ? C'est là une vraie question philosophique, puisqu'en matière d'ouvrage d'art, l'ingénieur et l'artiste n'ont généralement pas la même conception. Disons simplement avec le premier que ce pont nouveau est un beau travail et, avec le second, que c'est un monument disgracieux. Son prédécesseur était suspendu ; œuvre hardie mais frêle dans sa hardiesse et pourtant résistante, il avait quelque ressemblance avec le roseau de la fable : il pliait, il s'agitait, non au moindre vent peut-être mais au moindre véhicule qui d'aventure le traversait ; il se balançait au-dessus du gouffre comme une escarpolette géante, mais il ne rompait pas, du moins en général, car certaines tempêtes l'ont tellement fait plier et secoué que le malheureux en a parfois été tout disloqué. — Le nouveau repose sur deux grandes piles, élevées juste au bord du lit vaseux de la Vilaine ; elles sont reliées l'une à l'autre par une puissante courbe parabolique en fer qui coupe en deux points la ligne droite du tablier ; ces deux points d'intersection servent d'appui au pont dans son parcours au-dessus du vide.

La route qui mène à la ville nous éloigne de plus en plus de cette construction hardie qui, de plus en plus, nous apparaît dans son ensemble. La courbe savante en fer est évidemment très belle au point de vue mécanique et mathématique, mais elle ne flatte pas l'œil avec sa grande boucle qui monte vers le ciel et ses deux prolongements qui descendent bien bas au-dessous du pont. — La voie ferrée suit quelque temps la route et, derrière le train qui a fini par dépasser notre nombreuse compagnie, nous arrivons à la gare actuelle de La Roche-Bernard. C'est dans ses environs que

nous finîmes par rencontrer M. le docteur Cornudet, le traditionnel et très aimable maire de cette petite ville. Il était venu au-devant de nous, à la descente du train, mais bien peu nombreux étaient les excursionnistes qui n'eussent pas mis irrévocablement pied à terre au pont, et notre hôte n'avait trouvé personne au débarcadère de la gare. — Heureusement ce petit jeu de cache-cache n'avait pas longtemps duré et tous enfin réunis nous arrivons près d'un assez beau puits moderne surmonté d'une ferronnerie légèrement artistique. Nous sommes dans les faubourgs, mot un peu prétentieux pour désigner la zone indécise qui n'est pas encore la vraie campagne et qui n'est pas non plus la ville minuscule ; nous sommes sur une espèce de placette ou mieux de carrefour, sur l'emplacement d'un ancien temple huguenot qui s'appelait le temple ou le dôme de l'hôpital. Ce fut longtemps un grand centre protestant. Il est probable qu'il avait été construit pour les sectateurs de la réforme sur les terres des Dandelot de Coligny, en un lieu où avait antérieurement existé quelque maladrerie ou établissement hospitalier. Le temple dit de l'hôpital fut démoli en 1631 sous Louis XIII ; ses débris servirent à la construction de l'église paroissiale dédiée à saint Michel, le vainqueur des ennemis de la foi. Elle disparut à son tour au siècle dernier pour faire place, quelques mètres plus loin et plus haut, à l'église actuelle.

On ne reste pas longtemps sur des emplacements nus et vides, quelque intéressants qu'aient été les événements dont ils ont constitué le théâtre. Nous passons devant l'hôtel du Cheval-Blanc, où déjà l'on cuisine ferme pour nous, et nous dirigeons vers la « rupes Bernardi », c'est-à-dire l'arête rocheuse qui forme une sorte de promontoire sur la Vilaine. — Chemin faisant, on nous signale sur la vaste place dont l'église occupe le centre un vieil hôtel, d'architecture élégante ; c'était la maison de famille des Thomas de Kercado, une branche issue de la souche ancienne et bien rochelaise des Thomas à laquelle appartient notre vénéré doyen et président d'honneur : le docteur de Closmadeuc.

Donc, guidés par l'aimable maire, notre confrère, nous arrivons vite au cœur de la petite cité, à ce qui reste de l'ancien *tour de l'île*. On nommait ainsi une sorte de phalange de demeures moyenâgeuses, serrées les unes contre les autres,

communiquant toutes entre elles par les caves ou par les greniers. Si elles avaient la mine de je ne sais quelle troupe macédonienne ou suisse se sentant les coudes, comme on dit, elles en avaient bien un peu aussi la destination défensive. Dans ce vaste pâté de maisons résidaient au xviii^e siècle, sous Louis XIII et Louis XIV, la plupart des protestants rochelais. Ils pouvaient ainsi aller constamment les uns chez les autres par l'intérieur de leurs habitations, s'assembler secrètement dans l'une d'elles et changer autant qu'ils le voulaient les locaux de leurs prêches et de leurs synodes.

Avant de commencer le tour de l'île, remarquons, tout à côté de ce quartier curieux, l'emplacement d'un vieux logis défunt, maison en bois, à pignon sur rue et à étages surplombants. Il n'y a pas loin de quinze ans aujourd'hui, cette belle habitation bourgeoise, plusieurs fois centenaire, était encore debout mais en pleine décrépitude et à la veille de sa démolition. — « *Les vieilles maisons s'en vont* », — telle fut son épitaphe dans notre Bulletin, tel fut le titre que le docteur de Closmadeuc donna au petit article funéraire qui à la fois nous révéla l'existence et la mort imminente de ce remarquable logis. Cette pittoresque demeure portait l'inscription *Guill. Leduc*, signature de l'architecte, ou du menuisier, ou du sculpteur en bois, ou mieux encore du petit patron artiste qui était peut-être tout cela en même temps.

Passons maintenant au tour de l'île ; il n'y a que quelques pas à faire. Là aussi les vieilles maisons s'en vont on s'en sont allées pour la plupart ; il reste cependant, paraît-il, quelques-unes de ces antiques demeures, presque de ces repaires, qui communiquent encore entre elles par les greniers ou par les caves. — Un peu plus loin, une rue pittoresque, peu propice aux voitures, — c'était pourtant l'amorce d'une route ancienne, — descend l'arête abrupte mais peu élevée de la roche Bernard pour gagner la petite baie qui constitue le port. Il y a là un vrai recoin de bourgade montagnarde ; aussi un groupe s'est-il aussitôt formé sur les rampes de la colline, au pied de bâtisses pittoresques, et un opérateur, armé du kodak, va et vient, cherchant le point de vue le plus parfait. — On remonte, on s'engage dans des ruelles typiques pour arriver à un ancien pan de grosse muraille, à une porte voûtée. Ce sont les restes bien dé-

crépits du château, les derniers souvenirs du vieux sire Bernard qui s'était installé précisément en ce lieu pour garder la Vilaine et y percevoir à son profit un droit sur la navigation.

C'est alors qu'au détour d'une de ces antiques rues rochelaises si propices aux embuscades nous tombâmes subitement, — heureuse rencontre ! — sur M. le comte de Berthou, savant archéologue, auquel nous devons de connaître et de posséder le très-précieux voyage de Dubuisson-Aubenay. Le maire, notre excellent hôte, se l'adjoint immédiatement comme cicérone. Voici l'hôtel de ville actuel, édifice assez modeste mais ancien et non sans cachet. On est un peu étonné d'apercevoir au-dessus d'une de ses portes une espèce d'aigle qui rappelle un peu trop l'Autriche, l'Allemagne ou la Russie. Qu'on se tranquillise ! C'est un alérion féodal qui figurait dans le blason des Dandelot et a été par eux inséré dans les armes de La Roche-Bernard, leur bonne ville, un moment presque aussi protestante qu'eux.

Cependant l'heure importante et grave du déjeuner s'approche. — Il ne faut pas la retarder : onze heures sans faute ! si nous voulons remplir complètement notre programme : aller jusqu'à Vannes par mer et visiter Gavr'inis. Oui ! mais il est bien difficile de résister à la tentation de voir la maison de notre hôte et collègue, le docteur Cornudet, maire à vie de La Roche-Bernard, je l'espère : un joli petit hôtel dont la situation est ravissante. L'art et la nature ont rivalisé pour l'orner. L'art d'abord : c'est une gracieuse construction de la Renaissance aux fenêtres bordées de moulures qui se terminent en ogives ornementées, encadrées de filets où sont noués en de délicates sculptures des objets emblématiques les plus divers, chapeaux de cardinaux, crosses, épées ; de petits génies jouent au-dessus d'un des linteaux sur une plaque de pierre tendre. Quant à la nature, son œuvre est cette ravissante vallée de la Vilaine, la petite rade où une grosse brise fait écumer des petits flots rageurs et jaunâtres, les belles et hautes collines qui la bordent, le pont dans le lointain au-dessus de la gorge, le pont moderne, hélas ! avec sa courbe à grand jambage au lieu de l'ancien, ce fil de la Vierge suspendu au-dessus de l'abîme !

« Sed fugit interea tempus ». Il est temps de revenir à

l'hôtel du Cheval-Blanc. Tout le monde a pris place, guidé par le hasard, par ses sympathies ou par des préoccupations hygiéniques autour des longues tables que les hôteliers ont dressées dans une vaste écurie et remise. La destination normale de cette pièce a été habilement déguisée par des tentures, des draperies, tout ce qui peut flatter l'œil et le convaincre qu'il se trouve dans un palais;... mais l'odeur traîtresse et indiscreète s'empresse de vous la rappeler. — En somme, menu excellent, langoustes magnifiques et délicieuses, très remarquées et très demandées ; malheureusement l'offre ne paraît pas avoir été suffisamment proportionné à la demande. Je dois dire à la gloire de la Société qu'il y avait là bien des vaillantes fourchettes ; et puis voyager, visiter une ville à pied est un excellent apéritif. Nous avons joui aussi de ce qui constitue le plus inappréciable condiment d'un banquet : les conversations animées, la gaité, l'entrain. — Le combat touche à sa fin, le repas au café et aux discours ; en effet M. Nœtinger, notre distingué président, se lève et prononce l'aimable allocution suivante :

MESDAMES ET MESSIEURS, CHERS COLLÈGUES,

C'est avec grande joie que je constate que cette année encore nos collègues ont répondu avec le plus aimable empressement à notre appel. A côté d'eux, je vois des personnes amies qui sont venues frapper à notre porte.

Cette porte nous l'ouvrons toute grande devant ceux qui ont le désir et le goût de connaître mieux le pays breton, de pénétrer l'intimité de ses vallées, le charme de ses landes, la mélancolie de ses antiques églises et d'admirer la majesté de ses vieux manoirs, la majesté de ses falaises.

Je sais gré à nos collègues d'enrôler, autant qu'ils le peuvent, leurs amis dans nos promenades périodiques, où tous trouveront, non pas seulement un stimulant parfait pour leur santé physique, mais aussi l'occasion de savourer les charmes que présentent des paysages peu connus et d'en retirer ces souvenirs précieux et sains qui constituent un des aliments les plus substantiels de notre vie morale.

Trop nombreux sont encore ceux qu'une sorte particulière d'égoïsme incite à ne vouloir connaître que le petit coin où ils vivent, à ne point dépasser les dernières maisons ni à perdre de vue le clocher de leur petite ville.

Votre présence ici montre, Mesdames et Messieurs, que vous n'imitiez point cet exemple et nous sommes heureux, à ce titre, mes collègues et moi, de pouvoir, par l'organisation de ces excursions, vous offrir l'occa-

sion de satisfaire d'excellentes tendances. Et c'est ainsi que vous êtes venus nombreux vous grouper autour de cette table, où ce m'est un plaisir véritable de vous adresser un salut de cordiale bienvenue.

Mesdames et Messieurs, je ne veux pas abuser de la parole, car ce serait retarder d'autant le plaisir que nous allons avoir d'entendre M. le comte de Berthou évoquer, avec toute la compétence d'un chartiste distingué, le souvenir des événements qui marquèrent, jusqu'à l'époque de la Révolution, l'histoire de cette intéressante cité de la Roche-Bernard dont nous sommes aujourd'hui les hôtes.

Toutefois, je m'en voudrais si je n'adressais ici un remerciement amical et chaleureux aux organisateurs de l'excursion, notre dévoué secrétaire M. Kerrand et notre digne trésorier M. Lecomte. Il m'est particulièrement agréable également d'associer à ce juste tribut de gratitude notre excellent collègue, M. le docteur Cornudet, maire de la Roche-Bernard, qui a secondé avec tant d'amabilité et allégé grandement la tâche des organisateurs, et qui nous a fait l'honneur en même temps que l'amitié de nous recevoir dans cette vieille cité de la Roche-Bernard qu'il administre et représente avec une dignité et une distinction parfaite.

Je dois aussi des remerciements à MM. de Closmadeuc et Lebert qui, l'un et l'autre, nous ont fait profiter de leur vaste érudition et de leurs beaux travaux.

Le Président donne ensuite la parole à notre hôte, le savant et distingué comte de Berthou.

MESDAMES, MESSIEURS,

Je dois à M. le Président de la Société polymathique et à M. le docteur Cornudet l'honneur de vous adresser la parole, et je les en remercie ; car c'est une tâche dont un archéologue nantais, ancien habitant de Vannes, est heureux de s'acquitter, empressé à témoigner sa déférence à cette Société polymathique vannetaise, savante compagnie qui a tant fait pour l'avancement de l'archéologie dans notre chère province et que vous représentez aujourd'hui si dignement.

La ville de La Roche-Bernard, Mesdames et Messieurs, est fière du choix que vous avez fait de son vieux rocher pour but de votre excursion annuelle. Permettez-moi, à cette occasion, de vous rappeler quelques traits de son histoire.

Et tout d'abord, pourquoi l'appelle-t-on ville ? Est-ce simple flatterie ? Est-ce allusion à l'antique importance de son commerce, aux avantages de son heureuse situation, près d'un beau fleuve et sur le grand chemin de Nantes à Brest ? Non, Messieurs, l'expression est justifiée : La Roche-Bernard est bien une ville, car elle a été jadis enclose d'une enceinte fortifiée, et c'est aux localités dans cette condition, quelque réduites qu'elles soient devenues de nos jours, quelque reculée que soit la date

de la disparition de leurs murailles, que convient uniquement le nom de ville. La ville est toute agglomération de maisons, protégée, à une certaine époque, par des remparts ; le bourg est l'agglomération non murée jointe aux remparts de la ville, ou encore le centre paroissial sans défense. Toutefois, il n'était pas rare, au moyen âge, de voir des faubourgs de ville, et des bourgs paroissiaux, protégés par des fossés et des palissades, tout au plus bonnes contre un coup de main.

Pour ne parler que de notre région, on dit avec raison : la ville de Rochefort, la ville du Gavre, par opposition au bourg de Blain qui n'a jamais eu d'enceinte ; la ville de Paimbeuf, la ville de Châteaubriant, la ville de Clisson et même la ville du Pallet, entre Clisson et Nantes, petite localité qui a perdu ses murailles, selon toute probabilité, dès 1420. N'importe, c'est une ville ; l'honneur d'avoir eu des murailles ne s'efface jamais.

Les villes rurales ont presque toujours été fondées par un seigneur, à côté de son château, et sur le territoire d'une paroisse voisine, d'antique origine, qui est la paroisse mère de la création féodale. Aussi la paroisse constituée par chaque petite ville n'est pas, d'ordinaire, fort ancienne, et tire son origine de la chapelle du château, fréquentée par les habitants de l'enceinte murée, et dans la suite des temps érigée en église paroissiale.

Ces paroisses féodales n'avaient donc, au moins dès leur début (car elles ont souvent été accrues depuis, surtout en 1801), qu'une fort petite circonscription, délimitée par le tracé de la muraille se rattachant au vieux château qui en était la citadelle.

En revenant aux exemples cités tout à l'heure, la paroisse de Rochefort a été formée aux dépens de Pluhérin, celle de Châteaubriant aux dépens de Saint-Jean de Béré, celle de Paimbeuf aux dépens de Saint-Viau, celle de Clisson aux dépens de Gorges, celle du Pallet aux dépens de Monnières dont le territoire l'enserrait de tous côtés. L'on pourrait multiplier les exemples qui sont nombreux, tant en Bretagne que partout en France.

Quant à la ville de La Roche-Bernard, avec son enceinte, elle a été prise dans la paroisse de Nivillac, et ne cessa pas d'en faire partie jusqu'en 1801, malgré les efforts de ses habitants qui, à plusieurs reprises, surtout en 1649, tentèrent de former une paroisse à part.

Le nom de Nivillac, Messieurs, me rappelle que nous sommes ici sur la limite de l'occupation bretonne en Armorique, au ix^e siècle et avant les grandes conquêtes de Nominoé. Cette frontière bretonne du ix^e siècle est une bande de terre, d'une largeur de trois ou quatre lieues, partant de notre région et traversant toute la Bretagne, pour retrouver la mer aux environs de Dol, et dans laquelle se rencontrent un certain nombre de noms de paroisses gallo-romains, à désinence en *ac*. Ces noms de paroisse, très caractéristiques, sont formés du nom d'un colon ou propriétaire Gallo-Romain, suivi du suffixe en *acum*, indice de la propriété et que

l'on a même appelé pour cette raison le suffixe de la propriété. Ainsi le nom de Nivillac, *Nivili-acum*, signifie : le domaine, la *villa* de *Nivilis* ; Missillac, jadis *Mirsillac*, *Mirsili-acum*, le domaine de *Mirsilius* ; Muzillac, jadis *Musuillac*, *Musuili-acum*, le domaine du Gallo-Romain *Musuilius*. Sur la bande de terre dont je viens de vous parler, et dont ici la largeur s'étend de Muzillac à Herbignac, tous ces noms de paroisse en *ac* sont donc gallo-romains. Mais, régulièrement, leur désinence *acum* eût dû subir la même altération que partout ailleurs, en Bretagne et en France. En effet, *Niviliacum* eût produit *Nivillé* dans l'Ouest de la France, *Nivilly* dans le Nord, *Nivillac* en Languedoc ; *Mirsiliacum* eût donné *Mirsillé* ou *Missillé* dans l'Ouest, *Missilly* dans le Nord, *Missillac*, comme chez nous, dans les pays méridionaux. On sait que du même nom *Sabini-acum*, le domaine de *Sabinus*, sont dérivés, suivant les régions, les nom des localités dites *Sévigné*, *Savigny*, *Savignac* et même *Savenay*.

Quelle est donc la raison de la persistance de l'*a* de la désinence *acum*, dans la contrée, frontière bretonne ancienne, qui nous occupe ? C'est qu'ici les noms gallo-romains étaient prononcés par les Bretons qui possédaient le pays, et dans la langue bretonne l'*a* de ce suffixe *acum* a été conservé, comme il l'eût été dans les régions situées au Sud de la Loire. L'influence bretonne nous a donc valu ces noms en *ac* que l'on rencontre sur une bande de terrain, large de quelques lieues, allant de Guérande à Dol, et qui, pour cette raison, semble bien avoir été la limite de la pénétration bretonne en Armorique au début du ix^e siècle. A cette époque, dans la bande de terrain en question, une partie des habitants a dû parler breton. D'ailleurs, dans le pays voisin de la Vilaine, les noms de lieu purement bretons ne font pas défaut : l'on en rencontre beaucoup, quelquefois étrangement défigurés, comme celui d'un village en Nivillac, appelé aujourd'hui le *Visigoth*, et qui n'est qu'une corruption du breton *Bezigo* (les Petits Bouleaux) ; et comme celui du village de *Larmor* en Saint-Dolay, que l'on prononce *Lermo* ; peut-être plus tard sera-t-on amené à dire *Lormeau*. Dans les environs de la Roche-Bernard on trouve aussi d'autres noms bretons bien conservés, comme *Lesquilio*, *Bodeno*, *Bodeu*, *Bodelneu*, *Trédoré*, *Caradeuc*, *Cadouzan*, *Le Bezo*, etc. Les noms de famille y sont aussi bretons en nombre respectable, comme ceux de *Riallan*, *Fréour*, *Tual*, *Logoden*, *Guéhenneuc*, *Penheleu*, *Gourhan*, etc. Celui de *Le Thiec* est même très particulièrement fréquent en la paroisse de Nivillac.

Donc, Messieurs, la philologie est venue au secours de l'histoire, pour déterminer la limite de l'influence bretonne au ix^e siècle. La langue bretonne, laissant des traces fort remarquables dans la région où elle avait été parlée quelque temps, a notablement reculé vers l'Ouest, comme on le voit ; mais depuis des siècles déjà, elle semble à peu près stationnaire.

En venant ici, Mesdames et Messieurs, vous vous êtes probablement

dit que vous alliez faire une excursion en pays *Mitau* dont la Roche-Bernard passe pour l'humble capitale. Quel est donc précisément ce pays ? Les *Mitaux* sont les habitants de *la Mée*. *La Mée*, dont on n'a jamais proposé d'étymologie certaine, se dit en latin du moyen âge *Media* ; mais cette forme latine ne nous apprend rien, car elle paraît calquée sur le français. En tout cas, *la Mée* est un des deux archidiaconés du diocèse de Nantes, et comprend tout le pays entre la Loire, l'Erdre, la Vilaine et la mer. C'est le pays laissé à l'évêque Gislard, chassé de Nantes au début du règne d'Erispoé, pays qui, un peu plus tard, se plaça de lui-même, au moins en partie, sous la houlette pastorale de l'évêque de Vannes, par antipathie pour l'évêque de Nantes, Actard.

La Mée est une vaste région, dans laquelle figurent les paroisses Saint-Similien et Saint-Nicolas de Nantes, toutes deux sur la rive droite de l'Erdre. Mais personne ne songe à appeler *Mitaux* les habitants de ces paroisses. Le nom de *Mitaux* est aujourd'hui et depuis longtemps réservé aux habitants de l'extrémité Ouest de la Mée, touchant à la Vilaine, et même principalement aux habitants du doyenné de la Roche-Bernard.

Voici, croyons-nous, la raison de cette faveur. Jusqu'en 1790, la Vilaine fut la séparation naturelle des comtés de Nantes et de Vannes ; mais en 1790, le doyenné de la Roche-Bernard fut détaché de Nantes et attaché à Vannes. Il est à croire qu'alors on éprouva le besoin de distinguer par un nom spécial la partie de la Mée enlevée au comté Nantais pour faire partie du Vannetais, et que l'on affecta d'appeler *Mitaux*, désignation jusqu'à cette époque d'une portée plus générale, les gens des paroisses dépendant du doyenné de la Roche-Bernard. Le fait ne paraît pas très ancien, et remonte sans doute à la nouvelle organisation des diocèses en 1801. C'est vers cette date que les Vannetais ont dû dire : nous avons parmi nous des *Mitaux*, des gens de la Mée ; et désormais, seuls de tout le vaste pays de la Mée, les habitants du doyenné de la Roche-Bernard ont gardé le nom de *Mitaux*. Toutefois ce nom existait déjà, et bien avant 1790, les gens de la rive droite de la Vilaine appelaient certainement leurs voisins de la rive gauche : les *Mitaux*.

Dans la seconde moitié du x^e siècle, Mesdames et Messieurs, un seigneur nommé Bernard, qui avait de grands domaines dans notre contrée, bâtit un château sur un rocher dont une partie existe toujours, dominant d'un côté la Vilaine et, de l'autre, une vallée arrosée par un ruisseau. Le ruisseau sort d'un bel étang, dit du Rodouer, ou plutôt d'une série de trois étangs superposés, et son embouchure dans le fleuve, jadis marais vaseux, est devenue le port de La Roche-Bernard.

Ce château avait son entrée principale, précédée d'un fossé, ouvrant sur la place dite du Boufflay, dont le nom, en bas-latin *boffredum*, comme celui du Bouffay de Nantes, garde le souvenir d'un *beffroi*, grosse et massive tour de bois, constituant d'ordinaire, au x^e siècle, le donjon des châteaux forts. Les machines de guerre, en forme de tours roulantes, destinées à aborder et à dominer la muraille assiégée, ont conservé

jusqu'au xiv^e siècle ce nom de *beffroi*. Si plus tard on a appelé *beffroi* les horloges des palais et des châteaux, c'est que ces horloges étaient installées au sommet de petites tours de bois.

L'on peut se figurer le château de Bernard comme une tour de bois rectangulaire, plantée sur une arête rocheuse, et environnée de levées de terre, précédées de fossés et surmontées de fortes palissades, au moins sur les côtés accessibles ; car, sur quelques points, le rocher devait tenir lieu de rempart. Des magasins, écuries et logements occupaient l'espace enfermé dans l'enceinte extérieure.

Au xii^e siècle ou même à la fin du xi^e, la tour de bois fut certainement remplacée par un donjon de pierre, rectangulaire, à murs épais et soutenus par des contreforts ; et dans les temps qui suivirent, les alentours du château furent protégés par des courtines et des petites tours de bonne maçonnerie.

Il est à croire que Bernard I^{er}, en établissant en ce lieu sa grossière demeure, pensa à commander le cours de la Vilaine, fleuve que fréquentaient de toute antiquité les bateaux de commerce, et à tirer quelque profit de leur passage. La nouvelle forteresse porta naturellement le nom de la Roche, tiré du rocher abrupt sur lequel elle s'élevait. En mémoire de son fondateur, on l'appela plus tard la Roche-Bernard, mais pas avant le début du xiii^e siècle. Jusqu'à cette époque, elle est simplement désignée dans les anciennes chartes par les mots *Rupes* ou *Roca*, c'est-à-dire la Roche.

Il était si ordinaire de profiter d'un rocher pour y asseoir un château que, pendant tout le moyen âge, en Italie, on ne cessa de dire couramment *roca* pour château fort. Quand le rocher manquait, on établissait le donjon sur une motte factice, de terres amassées, que l'on environnait d'une enceinte extérieure de terre, avec fossé.

Si l'enceinte était surmontée de grosses branches entrelacées, c'était un *Plessis* ; si elle était couronnée de gros pieux aiguisés, c'était une *Ferté*, *Firmitatem* en bas-latin ; enfin, lorsqu'elle supportait une haie vive, la place s'appelait *la Haye*. A ces noms génériques on joignait le nom du fondateur. Les exemples de châteaux dénommés d'après ces principes sont forts nombreux : la Ferté-Bernard, la Haye-Mahéas, le Plessis-Tison, la Roche-Bernard, la Roche-Derien, etc. Aux x^e et xi^e siècles, après les *Roches*, les *Fertés* passaient pour les meilleures places et les mieux défendues.

Quelle était, Messieurs, l'origine de Bernard I^{er} de la Roche ? Son nom est germanique, comme celui de la plupart des seigneurs Francs de son temps. C'est tout ce que l'on peut en dire, et il est permis de supposer qu'il était de race franque. Il faut encore considérer que plusieurs de ses descendants, à commencer par son fils Rivallon, ont porté des noms bretons. En s'en tenant à l'argument tiré des noms, il n'est donc pas défendu de penser que sa femme, restée inconnue, était de race bretonne. Mais il n'y a aucune raison particulière de le croire issu de ces Saxons ou Normands qui avaient ravagé si longtemps les côtes armoricaines.

Bernard I^{er} était un homme fort belliqueux, et une charte du Cartulaire de Redon nous apprend qu'il fut « *tué par ses ennemis* ». On n'en ait pas davantage. Le fait eut lieu vers l'an 1008.

Son fils aîné, Rivallon, également batailleur, fut aussi « *tué par ses ennemis* », dit encore le Cartulaire de Redon. Son second fils, Simon, vécut plus longtemps et fonda en 1026 l'abbaye de Saint-Gildas-des-Bois, sur une partie de ses domaines qui paraissent avoir été fort étendus. Tels sont les premiers seigneurs de La Roche-Bernard.

Dans leur descendance, nous devons une mention spéciale à Bernard II, fils de Simon, qui fut un des bienfaiteurs de l'abbaye de Redon, et, d'après une charte du Cartulaire de Redon, en date de 1095, fonda l'église et le bourg de la Roche près de son château. Nous disons le *bourg* et non la ville, parce que la charte porte expressément *burgum*, et ce bourg ne couvrait que trois arpents, *tria jugera*. Il s'agit donc d'une agglomération de maisons, sans enceinte. L'enceinte vint plus tard, et il en restait encore des vestiges il y a quelques années ; toutefois l'époque de sa construction n'est pas connue. En fondant une église et un bourg, le seigneur de la Roche entendait enrichir l'abbaye de Redon, à laquelle il en donnait le terrain ; mais, par la suite, cette abbaye, dans des circonstances ignorées, fut amenée à résilier ce don entre les mains des seigneurs du lieu et des recteurs de Nivillac.

Bernard II décéda pieusement vers 1100, dans l'abbaye de Saint-Gildas-des-Bois et sous l'habit religieux. Rivallon II, son fils, fut un des seigneurs de la cour d'Alain Fergent ; et son autre fils, Simon II, épousa la sœur du vicomte de Porhoët.

Dans la génération suivante, nous remarquons Agnès de la Roche qui épousa Olivier de Pontchâteau, et Eudon, qui, après avoir tourmenté les moines de Redon et avoir encouru pour ce fait l'excommunication, fit pénitence publique vers 1158. En témoignagne de repentir, il favorisa et enrichit le prieuré de Notre-Dame de Montennac, en Nivillac, fondé vers 1100 par Simon, fils de Bernard II, pour l'abbaye Augustine de Toussaint d'Angers. On appelle aujourd'hui ce prieuré : *Moutonac*, *Moutoná* en langage rustique, par une transformation, peut-être d'origine graphique, d'*n* en *u*, semblable à celle qui fait dire, à la campagne : *un trou de choux* pour un *tronc de choux* ; et qui nous fait dire à nous-mêmes : un *couvent* pour un *convent*.

A la fin du XII^e siècle, le sire de la Roche était Olivier, fils de Josselin I^{er}. Il assista, en 1184, à la fondation de Bon-Repos, et fit une donation à Saint-Gildas-des-Bois, en 1199. Son successeur, Josselin II, est appelé le premier : sire de la Roche-Bernard. Jusqu'à lors on disait seulement : le *sire de la Roche*, *dominus de Rupe*, *dominus de Roca*. Il suivit Pierre de Dreux à la croisade de 1239.

Après lui nous voyons un Guillaume de la Roche vendre un droit de passage sur la Vilaine au duc de Bretagne, qui en fit présent à l'abbaye de Redon.

Mais la maison de La Roche-Bernard va s'élever encore davantage, et faire placer très haut son aigle héraldique. Eudon ou Eon de la Roche fit, en effet, un brillant mariage, en épousant, l'an 1279, Hermine de Lohéac, qui reçut de son père, dix ans plus tard, la fameuse seigneurie de Lohéac. Son contre-scel nous a été conservé, et porte *une aigle à deux têtes*. Son fils, Péan, sire de la Roche-Bernard et de Lohéac, seigneur du premier rang en Bretagne, ne fit pas une alliance moins illustre : il épousa Isabeau, fille de Gui IX, sire de Laval et de Vitré. Connu généralement sous le nom de Lohéac, il prit parti pour Charles de Blois en 1341, et fut tué au sanglant combat de la Roche-Derrien, en 1347. Son fils, Eon ou Jean, connu également sous le nom de Lohéac, épousa Béatrix de Craon; et fut tué à la bataille d'Auray, le 29 septembre 1364. En sa personne, car il ne laissait que des filles, s'éteignit glorieusement le descendance mâle de cette maison de La Roche-Bernard qui, depuis le x^e siècle, tenait une place si marquante à la tête de la noblesse bretonne, et dont l'écn d'or à *l'aigle éployée de sable, becquée et membrée de gueules*, avait figuré dans tant de journées fameuses.

Une pièce de quelques vers latins assez grossiers, composée, croit-on, vers la fin du xiv^e siècle, pour décrire les armoiries des grands barons de Bretagne, blasonne en ces termes l'écu de La Roche-Bernard :

Aquila nigra volans in aureo campo (l'aigle noire volant dans un champ d'or).

La ville de la Roche, ayant adopté par la suite les armes de ses premiers seigneurs, prit l'habitude de les représenter entourées de ces mots latins, en forme de devise, bien qu'ils ne constituassent point, à proprement parler, une devise.

Je viens de parler. Messieurs, des barons de Bretagne; je me permettrai de vous rappeler à ce propos que, jusqu'à l'établissement de la fiction historique des neuf barons de Bretagne, répondant symétriquement aux neuf saints de Bretagne, et qui remonte seulement au duc Pierre II, les barons de Bretagne étaient les principaux seigneurs relevant immédiatement du duc. Plusieurs résidaient une partie de l'année avec leur prince; tous avaient le droit de prendre place dans la *curia comitis*, *curia ducis*, c'est-à-dire de composer la cour féodale du souverain. Le mot *baron* n'est devenu titre de la hiérarchie féodale que dans la seconde moitié du xv^e siècle.

Vers la fin de la guerre de succession de Bretagne, et dans des circonstances restées ignorées, le vieux château de La Roche-Bernard fut complètement détruit. Peu après, et vers l'extrême fin du xiv^e siècle, les seigneurs du lieu firent bâtir, comme centre de leur fief, le château de la Brètesche, près de la forêt de La Roche-Bernard et du bourg de Missillac, sur l'emplacement de quelque maison forestière, bien située sur un bel étang. Le château de la Brètesche tire son nom de sa *brètesche* (en bas latin *bertesca*, mot d'origine germanique), c'est-à-dire de l'ouvrage extérieur saillant au-dessus et hors de l'aplomb de sa grande porte,

pour en défendre l'abord. C'est la partie prise pour le tout. Il y a plusieurs châteaux et manoirs, dans l'Ouest de la France, qui portent le nom de Bretesche.

Eon de la Roche, tué en 1264, n'avait laissé que trois filles. L'aînée, Isabeau, héritière de la Roche, épousa Raoul VII, sire de Montfort et de Gaël. C'est ce seigneur qui paraît avoir fait construire le château de la Bretesche. Après lui la baronnie passa à son fils Raoul VIII de Montfort, puis à Gui XIV de Laval, petit-fils de ce dernier ; à Jean de Laval, à Gui XVI de Laval, et enfin à Catherine de Laval.

Cette dame, héritière de La Roche-Bernard, épousa en 1518 Claude I^{er} de Rieux, remarié ensuite à Suzanne de Bourbon. Le fils issu de ce second mariage, Claude II de Rieux, comte d'Harcourt, fut seigneur de la Roche, et décéda, non marié, en 1548, à l'âge de 18 ans. La Roche revint alors à Claudine de Rieux, fille de Catherine de Laval et de Claude I^{er} de Rieux, qui épousa en 1548 François de Coligny, seigneur d'Andelot. Elle mourut à la Roche en août 1561, après avoir été gagnée au calvinisme par son mari. François de Coligny était frère de l'amiral Gaspard II, et du cardinal Odet de Coligny, archevêque de Toulouse, dit le cardinal de Châtillon, parce qu'il était seigneur de Châtillon-sur-Loing. Ce cardinal, devenu huguenot comme ses frères, finit par se marier. C'est lui qui, résidant souvent près de son frère François, à La Roche-Bernard, dont la situation pittoresque lui plaisait, fit construire le charmant manoir appartenant aujourd'hui à M. le docteur Cornudet, et qui porte un chapeau de cardinal sculpté au-dessus de l'une de ses fenêtres. François de Coligny ayant passé au calvinisme entre 1555 et 1557, c'est donc sans doute peu avant 1555 que fut bâtie, par le cardinal son frère, la jolie habitation, si merveilleusement située, de M. le docteur Cornudet, le monument le plus intéressant de La Roche-Bernard, à coup sûr.

François de Coligny fit de La Roche-Bernard un vrai centre huguenot, le premier du comté Nantais et peut-être de toute la Bretagne. Un prêche fut établi dans la chapelle de Notre-Dame, aujourd'hui disparue, qui s'élevait dans la partie de la ville donnant à la fois sur la Vilaine et la coulée de la Garenne. Elle semble avoir été remplacée de nos jours par les bâtiments du patronage actuel. Les notables de la Roche et plusieurs seigneurs des environs adoptèrent l'hérésie nouvelle, soit qu'ils trouvassent cette religion plus commode que celle de leurs pères, soit qu'ils eussent subi l'influence de leur suzerain féodal, homme instruit et éloquent, en même temps que capitaine renommé. Travers nous a conservé la mention du premier mariage calviniste, célébré dans le diocèse de Nantes : c'est celui du seigneur du Hirel avec la fille du seigneur de Cadouzan, tous deux possessionnés dans la paroisse de Saint-Dolay, relevant de La Roche-Bernard. Ce mariage, qui fit grand scandale, fut célébré en juillet 1561 dans le temple de la Roche.

Il va sans dire que les habitants de la Roche comptèrent parmi les

ennemis les plus déterminés du duc de Mercœur. Ce prince fut même obligé de faire construire un fort de terre, garni d'artillerie, pour réprimer leurs incursions.

La petite communauté calviniste persista à la Roche jusqu'en 1685. Elle avait son temple et son prêche ; et l'on dit qu'elle formait un quartier spécial dont toutes les maisons communiquaient ensemble. En 1685, par suite de la révocation de l'édit de Nantes, la plupart de ses membres passèrent à l'étranger ; les autres rentrèrent dans l'Eglise catholique.

Après une carrière militaire fort brillante, François de Coligny, seigneur d'Andelot, mourut à Saintes en 1569. Son fils Paul de Coligny hérita de ses biens et devint aussi comte de Laval et d'Harcourt, à la mort de sa tante, Renée de Rieux, marquise de Nesle, fille de Catherine de Laval et de Claude I^{er} de Rieux. C'était un des premiers seigneurs de France. Il prit le nom de Gui XIX de Laval et mourut en 1586, laissant un fils, Gui de Coligny, dit Gui XX de Laval, tué en Hongrie, sans postérité, en 1605.

La succession de Gui de Coligny passa à Henri de la Trémouille, du chef de sa bisaïeule, Anne de Laval. Henri de la Trémouille vendit La Roche-Bernard en 1622 à la maréchale de Fervacques, Anne d'Allègre ; et cette dame céda la baronnie en 1631 à Claude de Lorraine, duc de Chevreuse et marquis d'Elbœuf, qui y avait des droits du chef de sa mère, Louise de Rieux, fille de Suzanne de Bourbon et de Claude I^{er} de Rieux.

Le duc de Chevreuse, criblé de dettes, vit en 1636 tous ses biens saisis par ses créanciers qui s'empressèrent de les faire vendre. L'acquéreur de La Roche-Bernard fut Charles-César du Cambout, marquis de Coislin, dont le petit-fils, Armand du Cambout, fut créé duc de Coislin en 1663.

Louis-Charles de Lorraine, comte de Brionne, hérita, en 1732, de La Roche-Bernard, à la mort de César du Cambout, évêque de Metz ; et la vendit en 1744 à Renaud-Gabriel de Boisgeslin, marquis de Cucé, président à mortier au Parlement de Bretagne. Le château de la Bretesche était à peu près en ruines ; les fermes qui formaient le domaine de la baronnie n'étaient pas en meilleur état ; tout se ressentait de la négligence et de l'incurie des seigneurs, depuis de longues années. C'était une terre à restaurer ou plutôt à refaire. Nous ne savons si le président de Cucé, comme on l'appelait, vint à bout de cette lourde tâche. Louis-Bruno de Boisgelin, son frère, lui succéda, et fut le dernier seigneur de La Roche-Bernard.

Un voyageur érudit, Dubuisson-Aubenay, passa à La Roche-Bernard en 1636, et, dans son *Itinéraire de Bretagne*, en parle comme il suit :

« A La Roche-Bernard, on passe en bac la rivière assez fascheuse « s'il y a vent, et entre deux rochers, l'un au dessus et gros, dit La Truye « ou La Vache, et un petit à peine paroissant dans le milieu de la « rivière quand la marée y est, dit Le Pourcelet. La rivière, en cest

« endroict, est profonde de 15 brasses, à basse eau, et tous vaisseaux
« y viennent. Maisme le *Grand Armand*, de plus de 1500 tonneaux, fut
« fait en 1629, à une canonnade au dessus, dans la même rivière. »

L'on sait, Messieurs, que la *Couronne*, magnifique vaisseau de 74 canons, fut construit près de La Roche-Bernard et achevé en 1637 par Charles Morieu, ingénieur Dieppois. Ce vaisseau fut admiré par tous les marins, lorsqu'il arriva, en 1638, devant Fontarabie. C'était le plus gros vaisseau que l'on eût vu jusque là, et il avait coûté des sommes énormes. Nous soupçonnons fort que le *Grand Armand* dont parle Dubuisson n'est autre chose que la *Couronne*, commencée sous un autre nom. Un tournant de la rivière aura empêché le voyageur d'apercevoir le chantier où se construisait ce magnifique navire. D'ailleurs la *Couronne* fut commencée en 1631 ; nous voilà bien près de 1629, date mentionnée par Dubuisson. Cet érudit passe à La Roche-Bernard sans s'y arrêter, si ce n'est sans doute pour dîner ; il aura mal compris les renseignements qu'on lui donnait.

« Le trajet, continue-t-il, est de la portée d'un mousquet, et la ferme
« du passage appartient à Prières, abbaye à deux lieues de là.

« La Roche-Bernard est bourg bien gros, par ceux du pays appelé
« ville ; mais ils n'ont nullement mémoire de closture, ni maisme qu'il
« y ait jamais eu de chasteau. »

Il y en avait eu cependant, Messieurs, comme nous l'avons dit plus haut ; mais en 1636 le souvenir n'en était plus conservé que par les gens instruits, et le voyageur n'eut pas le loisir de les interroger.

« La Roche-Bernard, écrit encore Dubuisson, est l'une des neuf anciennes
« baronnies de Bretagne, appartenant à la maison de Laval. La feue
« maréchale de Fervacques, douairière de Laval, l'eut pour remplacement
« de ses deniers dotaux, et en partie par achat ou enchère. et la donna
« à M. de Chevreuse par amourettes ». (Nous laissons, Messieurs, au voyageur, toute la responsabilité de ce renseignement fort indiscret.)
« Les créanciers de M. de Chevreuse, dit toujours Dubuisson, l'ont fait
« vendre, et elle a été enchérie, il y a un an, par M. de Pontchasteau,
« pour 55.000 écus. Elle vaut 4 à 5 mille livres de rente. Il y a deux
« chapelles dans le bourg (Il se refuse à donner à la Roche le nom de
« ville) : Notre-Dame et Saint-Michel, secours de la paroisse qui est au
« bourg de Névillac, un quart de lieue à costé, vers Rhedon ». (Et en effet, Messieurs, le recteur de Nivillac s'intitulait toujours doyen de la Roche-Bernard). « De ceste dépendance, ajoute Dubuisson, est un
« chasteau à deux lieues de là, sur le chemin ordinaire de Nantes à
« Vannes, nommé la Bretesche, situé entre un parc de bois et un
« estang, joignant le bourg et paroisse de Missillac. »

Dubuisson oublie la chapelle Saint-James, au haut de la rue de ce nom, entre la route de Nivillac et celle de Saint-Dolay. Il n'en reste rien, pas plus que de la chapelle Notre-Dame. Quant à Saint-Michel, c'est l'église paroissiale actuelle, rebâtie en 1631 et une autre fois, il y a peu d'années.

En 1689, Messieurs, La Roche-Bernard a donné une courte hospitalité au roi d'Angleterre Jacques II, se rendant à Brest, pour tenter de reconquérir son royaume. Le duc de Chaulnes, gouverneur de Bretagne, assisté des notables du pays, y vint le recevoir et lui offrir un souper. Il était minuit. On présenta au roi une somptueuse collation. M. de Chaulnes lui donna la serviette et voulut le servir ; mais le roi le força à s'asseoir près de lui. Cet épisode du voyage de Jacques II a été l'objet d'une jolie lettre de M^{me} de Sévigné, en date du 11 mars 1689.

Le bas cours de la Vilaine, Messieurs, a été de tout temps fréquenté par les navires étrangers, et c'est la raison pour laquelle furent fondés le château et la ville de la Roche. Dès le haut moyen âge, on venait y charger des blés et des grains, et y apporter des vins d'Espagne et de Gascogne qui se transportaient ensuite dans les régions avoisinantes. Il reste encore, sous forme de grands magasins, des traces de cette prospérité commerciale à laquelle la création d'autres ports a porté un notable préjudice. Plusieurs familles anciennes de La Roche-Bernard ont fait par le commerce des grains de belles et honorables fortunes, et certaines d'entre elles ont tenu ensuite en Bretagne un rang distingué.

Aussi, dès le xvii^e siècle la ville fut érigée en communauté, sans cesser d'appartenir à la paroisse de Nivillac. Elle eut un maire et un conseil de ville dont faisaient partie les officiers de justice de la baronnie et plusieurs notables. Elle envoyait un député aux États de Bretagne, d'ordinaire son maire ou son sénéchal. Vers le milieu du xvi^e siècle elle avait été autorisée à établir un tir du *papegaut*, et à organiser une milice bourgeoise qui servait surtout à rehausser l'éclat des fêtes publiques et notamment de la procession de la Fête-Dieu.

Je vous ai parlé tout à l'heure du passage de Jacques II à La Roche. Il me remet en mémoire celui de la duchesse d'Angoulême en 1823, qui ne fut d'ailleurs pas plus long. Cette princesse se rendait à Auray pour poser la première pierre au monument funèbre des victimes de Quiberon. Les ruines du château de la Bretesche, que leur propriétaire avait eu soin d'orner d'une profusion de drapeaux blancs, attirèrent son attention.

En outre de son commerce maritime, Messieurs, La Roche-Bernard tirait une grande importance de sa situation sur la Vilaine, à l'endroit du passage du grand chemin de Nantes à Brest. Avant 1830, ce passage était toujours difficile et souvent dangereux. Il était tel que Dubuisson l'avait vu en 1636. L'on roulait la lourde diligence sur un large bac, souvent entraîné au dessous du point d'abordage par le flot rapide de la marée descendante, et que l'on avait ensuite grand-peine à faire remonter le courant. Pendant ce temps, les voyageurs, qui avaient traversé le fleuve sur un bateau plus léger, restaient, et quelquefois au milieu de la nuit, entassés dans la salle d'un misérable cabaret. C'était un épisode de voyage qui laissait toujours une pénible impression.

Enfin, vers 1826, furent inventés les ponts suspendus, sans arches, soutenus par des faisceaux de fils de fer, et destinés à franchir de grandes

largeurs. Une des plus célèbres applications de cette belle découverte fut le pont suspendu de La Roche-Bernard, objet de l'admiration universelle et qui rendit de grands services aux voyageurs de 1839 à 1910. Il avait 198 mètres d'ouverture, et 39^m 70 de hauteur au dessus des basses eaux. Il était, de plus, de l'aspect le plus agréable et le plus pittoresque, dans sa prodigieuse légèreté. C'était un attrait ajouté au beau paysage que présentent en ce lieu les rives sauvages de la Vilaine. A deux reprises, dont l'une, je crois, en 1858, la tempête le retourna et le disloqua. Les habitants de La Roche-Bernard en étaient fiers à juste titre, et ne l'ont pas vu disparaître sans tristesse. Ce pont gracieux, commencé en 1836, avait été achevé en 1839, et avait fait le plus grand honneur à son architecte, M. Leblanc.

Mais je ne veux pas faire d'autres incursions dans l'histoire des temps modernes : elles ne conviendraient point à un archéologue. Je bornerai donc ici, Mesdames et Messieurs, ce petit entretien. Permettez-moi, en terminant, de souhaiter que votre court séjour dans la jolie ville de La Roche-Bernard vous laisse d'agréables souvenirs.

A cette intéressante et remarquable conférence, dite un peu hâtivement peut-être, — car l'heure presse, — M. Nœtinger répond par un toast final :

MESDAMES ET MESSIEURS,

Je porte un toast en votre honneur et vous convie à lever vos verres en l'honneur de la Société polymathique.

Vous vous associerez certainement au vœu que je fais de la voir toujours prospère, toujours plus grande et saisissant dans l'avenir, comme elle l'a fait dans le passé, toutes les occasions de maintenir les traditions de votre antique pays et de conserver dans vos cœurs, comme dans le cœur de ceux qui viendront après nous, le culte de la petite patrie, de ses souvenirs et de ses attirantes beautés.

Ce léger petit toast, après la substantielle conférence, une fois entendu et porté, nous quittons en hâte la salle du banquet, passons en rangs serrés et d'un pas hâtif devant la modeste mairie aux fenêtres ogivales, près du tour de l'île veuf de ses vieux religionnaires et dévalons en hâte la rue abrupte qui mène au port.

Là fume et commence à hurler de temps en temps un des vapeurs vannetais, *Le Morbihan*, le plus fort steamer qui ait jamais fait le service de Vannes à Port-Navalo et à Locmariaquer. Là encore, attente un peu trop prolongée pour per-

mettre aux excursionnistes retardataires de gagner le bord. — Pendant ce temps notre cher président, qui ne nous accompagnera pas, nous recommande avec sollicitude nos hôtes et les familles de nos collègues, tous les passagers en un mot. A sa place, pour nous dédommager de son absence, M. le docteur Cornudet et le C^{te} de Berthou ont embarqué sur notre vapeur. — Maintenant les amarres sont larguées, le navire évolue sur la rade écumeuse dont les flots jaunâtres sont aussi tourmentés que possible par la grande brise d'ouest-nord-ouest. C'est le cas de remarquer le point d'accostage de l'ancien bac sur les rives de la Vilaine. De chaque côté, en face l'une de l'autre, deux chaussées aujourd'hui abandonnées dévalaient dans les flots ou en sortaient. Sur la rive gauche était celle qui traversait la ville par la place de l'église et devant le Cheval-Blanc, celle de la rive droite constituait un tronçon qui a été déclassé depuis la création du pont suspendu, vers 1836, il me semble ; elle gravissait une montée très rude maintenant couverte d'herbe ; on doit y faucher du foin ou y lâcher les bêtes à cornes pour pâturer. Une maison, probablement maison de ferme à cette heure, se tient près du débarcadère oublié ; c'était l'ancienne auberge dans laquelle les voyageurs attendaient que le bac amenât leur véhicule et ses chevaux ou qu'il vint les chercher ; parfois le vent et le courant l'emmenaient si loin en amont ou en aval qu'il fallait attendre le renversement de la marée pour ramener la lourde machine flottante au débarcadère de la route — Quelles mésaventures, mais aussi quels souvenirs comportaient ces voyages à l'ancienne mode ! Ils nous paraissent primitifs avec une moyenne méprisable de confort et de vitesse, et pourtant il avait fallu réaliser bien des progrès pour que cette moyenne fût atteinte. —

Le vapeur s'est mis à suivre les faibles méandres de la rivière entre les chaînes des belles collines, tantôt âpres, caillouteuses et couvertes de landes, tantôt ondulant gracieusement, parées de prairies, de vertes moissons avec des chaumières poétiquement nichées entre les arbres. Ici le rivage est une falaise ou une haute berge avec de grandes roches à son pied ; là, c'est une plage à pente douce ou encore une sorte de lais de mer rempli de joncs nains avec une bordure de vase. Plus loin, les hauteurs s'écartent de la

rivière, mais non sans laisser devant elles comme un poste avancé ; c'est un ilot lors des hautes marées de syzygie et en tout temps un monticule âpre et rocailleux couvert d'ajoncs avec quelques pans de mur rudimentaires au milieu d'une végétation épineuse. Une dépression qui est un marécage vaseux le sépare de la terre ferme. Les misérables ruines qui s'y trouvent sont les restes du vieux château de *l'Isle lez La Roche-Bernard* construit au ^{xiii}^e siècle par Jean I^{er} le Roux. Ce prince, fils et successeur de Pierre Mauclerc, porta le premier officiellement le titre de duc de Bretagne et figura virtuellement dans les deux croisades de saint Louis, mais il ne prit part en personne qu'à la seconde. Peut-être contracta-t-il dans cette lointaine expédition le goût des constructions militaires ; toujours est-il qu'il fit bâtir le château de l'Isle, celui de Sucinio, un des buts de notre excursion de l'an dernier, et fit élever les murailles dites sarrazinoises de la première enceinte vannetaise. Son fils et successeur Arthur II mourut dans ce château de l'Isle. Quant à la forteresse elle-même, personne ne sait au juste quand elle périt, démolie et ruinée ; on a le droit de supposer que ce fut au moment des guerres de la Ligue. Un peu plus loin un vallon débouche sur la rive gauche et, sur la rive droite, dans une assez grande prairie, un ressaut de terrain harmonieusement incliné s'affaisse jusqu'à la rivière. C'est là, si j'ai bonne mémoire, que la voie romaine conduisant de Nantes au pays vénète traversait la Vilaine ; on a exhumé les restes de la chaussée et même découvert sur la rive un abri gallo-romain qui devait servir de demeure au passeur, au Charon de l'Hérius.

Cependant les collines s'éloignent et diminuent. Arzal se cache coquettement sur la rive droite entre les plis des petites collines et de gracieux bouquets d'arbres ; bientôt apparaît Tréhiguier avec son passage déjà ancien, le plus en aval. Voici enfin l'embouchure de la Vilaine, le bourg de Pénestin avec ses plages et son grand banc encore recouvert par l'eau qui va bientôt le quitter, le haut Pénestin un peu au-dessous de la dernière crête du sol vers l'ouest. Les exploitations d'étain des environs ont donné son nom à cette commune qui est à cheval sur la pointe de l'embouchure, un pied dans la mer, un autre dans le fleuve. Abandonnées depuis

longtemps elles seraient certes fort intéressantes à étudier, car elles remontent suivant toute vraisemblance à une époque très reculée, au temps où les Vénètes étaient les grands courtiers et transbordeurs du bronze.

Maintenant les flots jaunâtres écument, les petites vagues se creusent et le vapeur vannetais met, comme disent les marins, « le nez dans la plume » ; les côtes commencent à s'éloigner et la brise, débarrassée de tout obstacle, fraîchit sensiblement. — Gare au mal de mer ! à la *naupathie* des docteurs ! — Comme distraction, regardons le littoral défiler lentement, trop lentement peut-être devant nous, car cette mer et ce vent debout retardent d'une façon appréciable la marche du petit navire. Voici Prières dont on aperçoit parmi les arbres l'ancienne église monacale qui, réduite au chœur, n'est guère qu'une chapelle ; voici les vastes plages de Penvins où eurent lieu pendant la Révolution tant de débarquements de subsides et d'armes pour les royalistes insurgés. Sur la gauche, dans le lointain assez brumeux, apparaît l'île du Met. Il fait bien frais, presque froid ; les embruns pleuvent par moments ; « il y a de la poussière sur la route », pour employer le pittoresque langage maritime. Aussi plusieurs figures pâlisent, certains estomacs même se révoltent contre ces secousses incessantes et souvent brutales. Quelques personnes restent plongées dans une profonde méditation et, tout à coup, se penchent sur les flots comme pour les contempler de plus près, puis, en chancelant, elles reprennent sur leurs sièges de fortune leurs attitudes songeuses. D'ailleurs, le temps n'est pas gai non plus ; par moment les teintes du rivage sont grises et floues ; le château de Sucinio ressort à peine sur le fond de décor qui l'entoure.

Enfin la mer se calme un peu ; le courant de la Vilaine, qui se prolonge assez loin vers l'ouest le long de la côte, ne se fait plus sentir ; les flots que tourmentait un peu sa lutte contre le vent contraire deviennent plus tranquilles. Une fois la pointe de Saint-Gildas doublée, il y a un mieux sensible dans l'état sanitaire ou naupathique du bord. — Et puis, quelle consolation de revoir les sites connus, les sites des bons souvenirs : la tour carrée de Saint-Gildas, le bois vieillot et ratatiné au travers duquel se serait enfui Abélard, le piton encore lointain de Tumiac sur lequel l'an dernier s'effectuaient

tant de glissades montagnardes ! Et enfin le Petit-Mont ! Là s'étaient seuls rendus les initiés des chambres funéraires, les hiérophantes de la préhistoire et les découvreurs de soleils ou de roues sacrées néolithiques. — En face, comme un dos un peu déprimé de dromadaire, se dresse l'île Méaban qui nous abrite contre la mer du large et le vent de l'ouest. Le passage de Port-Navalo commence ; déjà nous remarquons les grandes taches d'huile des remous produits par les courants du golfe. Tout à coup, nous entrons à Port-Navalo et nous rangeons le long de son môle. Personne ne se figure du reste que le voyage est terminé ; il s'agit évidemment d'embarquer le goûter : un beau stock de provisions, ma foi ! des paniers très vastes et fort pesants, dont les flancs rebondis semblent être et sont effectivement pleins de richesses gastronomiques. Le tout est poussé, non sans efforts, sur le tillac.

Un moment après, nous partons au travers des îles et refaisons la promenade de l'an dernier. Alors il n'y a plus de malades, si tant est qu'il y en ait eu par delà la pointe de Saint-Gildas ; on ne voit plus que des consommateurs à l'appétit généralement robuste. Plus de méditations solitaires faites avec des figures verdâtres ou pâles ; plus de taciturnité dans les groupes immobiles ; ce sont partout des repas solides et même plantureux, la vie, le mouvement, les causeries, la gaieté ; le soleil s'est mis lui-même de la partie, et il revêt de teintes encore chaudes les îles du Morbihan, leur donnant un peu de cet aspect méditerranéen qu'elles ont parfois, nous dit-on. Malheureusement il est impossible d'accoster à Gavr-Inis. A quelle heure arriverions-nous si nous nous lançions dans ce débarquement délicat et dans l'exploration toujours fort lente du curieux tumulus ? — Nous gagnons donc Vannes directement et y arrivons avec quelque retard, je ne me souviens plus lequel.

Remercions avant de finir notre dévoué président et son infatigable secrétaire qui ont si bien organisé cette excursion. Cependant tout apologue a une morale. Cette histoire, qui est véridique, en comporte une aussi : c'est que les excursionnistes devraient se faire inscrire avant le terme fixé par les organisateurs, faute de quoi surviennent les à-coup, les retards, les déficiences dans le service des ravitaillements.

Émile SAGERET.

LA CRÉMATION CHEZ LES BRETONS CHRÉTIENS

LES MONUMENTS DE L'ÉGLISE NAISSANTE EN BRETAGNE-ARMORIQUE

L'ORIGINE DU LEC'H



L'incinération est-elle toujours une preuve de paganisme ?

Dans le *Dictionnaire de Théologie catholique* de Vacant et Mangenot, M. E. Valton fait à cette question la réponse suivante : « A aucune époque de son histoire l'Eglise n'a adopté le rite de la crémation pour la sépulture des morts. Dès son origine elle a consacré *l'inhumation*, usitée chez les Sémites, par une pratique inviolable... (1) » Telle me paraît être d'ailleurs l'opinion la plus répandue.

Mais dans le *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie* de Dom Cabrol, Dom Gougaud s'exprime ainsi : « Un passage de l'*Hibernensis* et le mot gallois moyen *reges* feraient croire à la persévérance de l'usage ou du moins du souvenir de la *crémation* à l'époque chrétienne (2). »

Entre l'affirmation gratuite et l'hypothèse contraire motivée il faut choisir.

(1) E. VALTON, art. *Crémation*, dict. de théol. cathol. de Vacant et Maugenot., T. III, col. 2318.

(2) Dom GOUGAUD, art. *Celtiques* (liturgies), dict. d'archéol. chrét. et de liturgie de Dom Cabrol, fasc. XXII, 1910, col. 2969-3032 — et *Revue Celtique*, 1911, p. 248. — Je remercie bien sincèrement Dom Gougaud, à qui je dois la communication de textes inabornables pour moi.

Dans les lignes qui vont suivre j'essaierai de montrer qu'aux débuts du Christianisme, devant les exigences du moment, les premiers évangélistes tolérèrent partout le maintien du rite funéraire en usage. Ainsi chez les Bretons chrétiens l'inhumation et l'incinération durent coexister. Ce sera l'objet d'un premier paragraphe.

Dans un second je chercherai s'il n'est pas possible de retrouver parmi les monuments de l'Eglise naissante en Bretagne armoricaine quelques vestiges de sépultures chrétiennes à incinération.

I

Il est curieux de constater que la religion du souvenir, que le culte des morts, qui tient une si grande place dans la vie des peuples, n'a jamais engendré chez aucun d'eux une loi absolue, un rite obligatoire.

Si bien que l'on peut poser la règle suivante : A toutes les époques, chez tous les peuples, l'inhumation et l'incinération coexistent. Alternativement l'un ou l'autre de ces modes prédomine suivant les époques, ou, à la même époque, suivant les régions, mais jamais l'un n'est en usage à l'exclusion *absolue* de l'autre.

La question a été trop de fois traitée pour que je songe à la reprendre ici. Je me contente de la résumer très brièvement.

A l'époque quaternaire l'inhumation est la règle générale, mais il est déjà des exceptions (1).

Aux temps néolithiques, l'inhumation reste le rite préféré dans les pays d'Europe, notamment dans les Iles Britanniques. Mais l'Armorique fait exception : sur 100 monuments fouillés dans le Finistère, 69 sont par incinération et 26 seulement par inhumation, 5 monuments n'ayant donné que des constatations incertaines.

A l'époque du bronze, en Armorique, l'incinération est généralement le mode de sépulture employé, mais on rencontre assez souvent l'inhumation, et partout ailleurs en Europe on inhume encore pendant les périodes I et II de l'âge du bronze.

(1) DECHELETTE. *Manuel d'archéologie*, t. 1, p. 465.

Qu'on prenne dans le Morbihan des monuments appartenant à une même époque : Tumiac, Saint-Michel, Mané-Lud, Kercado, seul le premier livre une inhumation et les trois autres des cendres.

Dans la seconde partie de l'âge du bronze l'incinération se généralise, « mais dans l'Allemagne du Sud et en France nous verrons, aux époques ultérieures, les nécropoles à inhumations remplacer souvent les champs d'urnes (1). »

A l'âge du fer, les deux modes de sépulture coexistent encore (Kerviltré, Finistère), puis apparaît un nouveau rite fait de la réunion des deux autres : la combustion partielle.

Les ancêtres de ces Bretons convertis au christianisme pratiquaient l'incinération, mais pas exclusivement. Si bien que la question fut un temps discutée. Et S. Reinach put écrire dans la *Chronique des Arts et de la Curiosité* : « d'Arbois de Jubainville se trompe complètement quand il dit dans la *Civilisation des Celtes et celle de l'époque homérique* que les Celtes du temps de César inhumèrent leurs morts : ils les brûlaient, et c'est pourquoi nous possédons si peu d'objets de cette époque. »

Dans un récent volume de la série *The antiquary's Books*, intitulé *The roman era in Britain* (Londres, 1911, XII-289 p.) M. John Ward établit qu'au cours des deux ou trois siècles qui précédèrent la conquête romaine, les deux procédés de sépulture par incinération et par simple inhumation se pratiquaient en Bretagne, le premier plus fréquemment au sud, le second plus ordinairement au nord. Les deux procédés persistent à l'époque romaine, mais l'incinération prédomine (2).

Dans l'ancienne Rome, l'incinération est généralement pratiquée, cependant « les Cornélii, fidèles à l'usage antique, ne brûlent pas les corps des membres de leur famille. Cornélius Sylla est le premier qui convoite les honneurs du bûcher (3)... »

Résumant la question, M. Déchelette termine ainsi un des chapitres de son manuel (4) :

(1) P. DU CHATELIER. *Les Époques préhistoriques et gauloises dans le Finistère*. 2^e édit., 1907, p. 28.

(2) *Revue d'histoire ecclésiastique*. Chronique, 1911, p. 175.

(3) Dom GUÉRANGER. *Sainte Cécile et la Société romaine aux deux premiers siècles*, p. 33. — Les Cornélii ne furent pas les seuls.

(4) DÉCHELETTE. *Manuel*, t. I, p. 468.

« Dès l'aurore des temps historiques, chez les Etrusques, chez les Grecs et chez les Latins, on constate la coexistence des deux rites. Les Gaulois inhumaient au temps de la prise de Rome et incinéraient à l'époque de Vercingétorix. Comme on l'a fait observer, il y avait bien dans l'antiquité une religion des morts, mais cette religion s'accommodait aussi aisément de l'incinération que de l'inhumation. Aux périodes suivantes de la préhistoire nous noterons que, comme à l'époque néolithique, le rite préféré est bien rarement exclusif. »

De ce qui précède l'on peut donc conclure qu'au moment de l'apparition du Christianisme, si l'incinération n'était pas le mode de sépulture universellement en usage, elle était du moins généralement pratiquée par beaucoup de peuples de l'Europe Occidentale.

Les premiers évangélistes allaient-ils brutalement innover et contraindre leurs premiers adeptes dans ces régions à adopter le rite de l'inhumation ?

L'Église à l'origine n'impose rien :

En l'année 47 les fidèles d'Antioche étaient dans l'agitation. « Un parti de Juifs sortis des rangs du pharisaïsme, qui devait plus tard se fondre dans les sectes judéo-chrétiennes de Cérinthe et d'Ébion, consentait à l'admission des Gentils dans l'Église, mais seulement à la condition qu'ils seraient assujettis aux pratiques mosaïques, c'est-à-dire à la circoncision, à la distinction des viandes, etc. (1). »

Or, on sait que l'inhumation était précisément un des rites juifs : « Acceperunt ergo corpus Iesu et ligaverunt illud linteis cum aromatibus sicut mos est Judæis sepelire ». (*S. Joan. XIX, 40*) (2).

La question apportée d'Antioche à Jérusalem par Paul et Barnabé devant l'assemblée des Apôtres présidée par Pierre, et en présence des prêtres et des fidèles de l'Église de Jérusalem, était celle-ci : « Devait-on joindre à la fidélité aux préceptes de l'Évangile l'observation de toute la loi de Moïse ? »

(1) Dom GUÉRANGER. *Sainte Cécile et la société romaine aux deux premiers siècles*, p. 40.

(2) Inhumation après embaumement, sans cercueil. Pas de lieu déterminé de sépulture. *Joan. XIX, 39, 40.* — *XX, 6, 7.* — *XI, 44.* Pleureuses, *Matt. IX, 23.* — Mais le peuple de Dieu ne fit pas exception à la règle générale posée au commencement de ce travail, et bien que l'inhumation fût en usage parmi les Hébreux, on les vit parfois dresser un bûcher.

Pierre, le premier, déclara « qu'avons-nous besoin d'imposer aux Gentils un joug que ni nos pères ni nous n'avons pu porter ? » Et Jacques le Mineur ajouta « ... qu'il ne voyait pas de raison d'inquiéter les Gentils et de leur imposer des pratiques gênantes qui n'étaient point nécessaires pour croire en Jésus-Christ, pourvu qu'ils s'abstinssent de tout ce qui avait été offert aux idoles, du sang, de la chair des animaux suffoqués et de la fornication (1) ».

« Car il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous de ne point vous imposer d'autres charges que celles-ci qui sont nécessaires » (*Act. Apos. XV, 28*).

Ce furent les termes mêmes du décret en forme de lettre adressée par les Apôtres aux fidèles d'Antioche, mais destinée à faire droit dans l'Eglise entière (2).

D'ailleurs, Moïse n'avait pas fait une loi expresse aux Hébreux d'ensevelir leurs morts, il leur défendait seulement de pratiquer dans cette cérémonie les coutumes superstitieuses des Chananéens (*Levit. XIX, 27, 28 — Deut. XIV, 1, etc.*)

Et la combustion des corps était bien en usage chez les Juifs, par exemple comme châtiment d'une alliance criminelle (*Gen. XXXVIII, 24 — Levit. XX, 14*) ou dans des cas exceptionnels comme celui de Saül que je citerai plus loin. (*I. Reg. XXXI, 12.*)

Puis l'Eglise, qui ne peut rien toucher de ce qui constitue sa doctrine, reste libre de modifier sa discipline, c'est-à-dire de changer, suivant les circonstances, les règles concernant les rites, les usages, les abstinences (3).

Tels furent les principes dont s'inspirèrent les premiers évangelisateurs. Ils tolérèrent partout le maintien des rites funéraires en usage.

Ainsi les premiers chrétiens égyptiens continuèrent l'usage d'embaumer les corps et de les conserver en momies. Saint Antoine s'éleva contre cette pratique, puis les évêques représentèrent qu'il était mieux d'enterrer les morts comme l'on faisait partout ailleurs, et peu à peu les Egyptiens cessèrent de faire des momies (*Orig. eccl. l. 23. c. 4. § 8, t. 10, p. 93*) (4).

(1) M^{re} REGNAULT, év. de Chartres. — *Hist. des premiers siècles de l'Eglise*.

(2) Dom GUÉRANGER, op. cit. p. 41.

(3) M^{re} REGNAULT, év. de Chartres. op. cit.

(4) L'embaumement égyptien était tout différent de l'embaumement juif. Il

De même le clergé dut permettre, là où elle était en usage, l'incinération parmi les chrétiens, et ce mode dut se continuer plus ou moins longtemps, suivant les peuples et les nécessités du moment. Bien plus, je crois que dans certains cas on y revint après l'avoir abandonné, par exemple pour dissimuler plus facilement les sépultures dans un territoire théâtre continu de luttes et dont la possession passait alternativement à chaque combattant. L'état de guerre dut être le principal obstacle à l'adoption de l'inhumation aux premiers siècles du christianisme.

La Bible avait déjà donné l'exemple d'un cas où l'incinération est exceptionnellement pratiquée au cours d'hostilités. Le lendemain de la bataille sur le mont Gelboé, les Philistins retrouvent parmi les morts Saül et trois de ses fils. Ils emportent leurs corps qu'ils pendent à la muraille de Bethsan. Les habitants de Jabès-Galaad, dont Saül avait été le libérateur, sont informés du fait ; les plus vaillants d'entre eux marchent toute une nuit, s'emparent des corps, les ramènent et les brûlent. (*I Reg. XXXI. 12 et s.*) (1).

Dans le *Dictionnaire de la Bible*, à l'article *Crémation des corps*, F. Vigouroux cite ce texte qu'il accompagne du commentaire suivant : « La crémation n'était pas en usage chez les Hébreux, qui enterraient leurs morts, et ne brûlaient pas leurs restes comme les Grecs et les Latins. On ne brûlait les cadavres qu'accidentellement, en temps de guerre ou de peste (2) : c'est ainsi que les habitants de Jabès-Galaad brûlèrent les corps de Saül et de ses fils qui avaient péri sur le champ de bataille. »

exigeait l'enlèvement de tous les organes (jusqu'au cerveau, qui était arraché par le nez). Les manipulations multiples qui suivaient demandaient un temps très long, et le coût, bien que variable suivant les cas, restait toujours élevé.

(1) Bergier dans son *Dict. de Théol.*, T. III, p. 320, réfute l'opinion de l'auteur de la *Bible d'Avignon*, T. VIII, p. 713, qui pensait que les Hébreux avaient brûlé les corps de leurs rois.

(2) Rapprochements inattendus contemporains :

a) En temps de peste. — De Kharbine au *Russkoïé Slovo*, février 1911 : Foudziadan est une ville morte... l'odeur épouvantable des bûchers témoigne que la ville était récemment vivante. — La peste en Mandchourie : arrosage au pétrole d'une des six grandes fosses creusées autour de Foudziadan, dans lesquelles les corps sont précipités et brûlés par centaines. — *L'Illustration*, fév. mars 1911.

b) En temps de guerre. — Belgrade, 29 octobre 1912. Six wagons-réservoirs à pétrole ont été dirigés sur Kumanova où l'on va brûler les cadavres. (*Les journaux*, la guerre des Balkans).

Or nous savons que « les anciens Scots et Bretons étaient extrêmement belliqueux. Pour un tribut impayé ou indûment perçu, pour des troupeaux volés, pour une susceptibilité de point d'honneur, une tribu partait en guerre contre une tribu voisine, une province contre une autre province, de telle sorte que l'état de guerre était à peu près permanent. Les femmes elles-mêmes prenaient part aux hostilités... » (1).

La façon violente dont ils occupèrent plus tard le sol de l'Armorique, l'état d'hostilité permanent vis-à-vis des Gallo-Romains ne sont plus à établir (2).

On conçoit combien il devait être difficile d'obtenir de tels hommes l'abandon de certaines coutumes. Leur tempérament violent se fût mal accommodé d'un changement immédiat. En présence de telles nécessités et dans une société si instable, le clergé dut se montrer tolérant.

La *Collectio canonum Hibernensis* est une compilation canonique du premier quart du VIII^e siècle. « Compilation de sentences et de textes répartis sans ordre apparent en 67 livres, subdivisés eux-mêmes en un certain nombre de chapitres, sur tout ce qui touche à la discipline chrétienne, à la vie religieuse, au gouvernement des âmes. Ces sentences et ces lois sont tirées principalement de la Sainte Écriture, des décisions des conciles étrangers et locaux, notamment des deux prétendus conciles patriciens, et enfin d'écrits des Pères » (3). Œuvre de deux canonistes irlandais : Ruben mort en 725, Cucummne mort vers 745, ce qui permet de placer la composition de leur travail dans le premier quart du VIII^e siècle.

Voici le passage visé au début de cette étude :

« Sinodus Hibernensis : Basilion graece, rex latine, hinc et basilica regalis quia in primis temporibus reges tantum sepeliebantur in ea nomen sortita est... »

Donc le mot « basilique », d'après ce texte, viendrait de l'usage d'enterrer les rois dans ces édifices. Mais la suite nous intéresse davantage :

« ..., nam ceteri homines SIVE IGNI, sive acervo lapidum conditi sunt. »

(1) Dom GOUGAUD. *Les Chrétientés celtiques*, p. 9.

(2) LOTH. *L'Émigration bretonne en Armorique du V^e au VII^e siècle de notre ère*.

(3) Dom GOUGAUD, *Les Chrétientés celtiques*.

Les commentateurs anglais sont très catégoriques en ce qui concerne ce texte :

Sir James Ware, dans son ouvrage *De Hibernia et antiquitatibus ejus disquisitiones, etc.*, s'exprime ainsi, d'après son traducteur (1) : « The custom of burning the dead among the Irish..... did not suddenly disappear after the Gospel had shone upon them » ; mot à mot : *La coutume de brûler les morts parmi les Irlandais .. ne disparut pas immédiatement après que la lumière de l'Évangile eut brillé sur eux »*

F. E. Warren, dans l'*Academy* du 30 avril 1887, p. 311, écrit à propos du même texte : « Cremation as well as interment under a heap of stones are mentioned among the early burial customs of Ireland in the *Hibernensis*, lib. XLIV, cap. 20 ». C'est, on le voit, la traduction du texte latin : « La crémation aussi bien que l'inhumation sous un amas de pierres sont mentionnées parmi les anciennes coutumes funéraires d'Irlande dans l'*Hibernensis*, livre XLIV, ch. 20 ».

La substitution de l'inhumation à la crémation fut très lente en Grande-Bretagne, dit encore Walter Johnson, et la coutume de brûler les corps persista dans notre pays pendant des générations, bien qu'elle fut d'une manière générale abandonnée au cours du iv^e siècle de notre ère : « The change was a slow one ; in the remote fastnesses of the country, the custom of burning bodies lingered for generations though it was generally extinct in the fourth century of our era. » (2).

D'après P.W. Joyce (3), les anciens Irlandais brûlaient la femme adultère, coutume dont le souvenir apparaît encore dans une étymologie du glossaire de Cormac (x^e siècle).

D'ailleurs qu'y a-t-il d'étonnant à ce que des Bretons chrétiens aient conservé au v^e siècle le rite de l'incinération, c'est-à-dire un rite que nous retrouverons encore en usage 300 ans plus tard, à la fin du viii^e siècle de notre ère, parmi les chrétiens de la Germanie, les Saxons également belliqueux?

Les *Capitulaires* le punissent de mort : « Si quis corpus defuncti hominis, secundum ritum paganorum, flamma consumi fecerit et ossa ejus ad cinerem redierit capite punitur » (4).

(1) *The Whole Works of Sir James Wares concerning Ireland*, by Walter Harris. Dublin 1739, 64. — 2 vol. p. 151.

(2) WALTER JOHNSON. *Byways in British archaeology*, Cambridge 1912, p. 276.

(3) P.-W. JOYCE. *A Social History of ancient Ireland*, London, 1903. T. I. p. 212.

(4) *Capitulatio de partibus Saxonie*, c. 7. BORETIUS, *Capitularia regum Francorum* (M. G. H.) I. 69. — id. c. 22, (A. D. 775-779).

Et ailleurs : « Jubemus ut corpora Christianorum Saxanorum ad *cimiteria ecclesiæ* deferantur et non ad tumulus paganorum ».

Le canon 7 du concile de Paderborn de 785 édicte la même peine : « Quiconque fait incinérer un corps selon la coutume païenne sera puni de mort (1). »

D'autant que l'obstination des Bretons, leur fidélité aux anciens usages ne peuvent pas plus être mises en doute que la violence de leur tempérament.

Sans parler de la persistance de certaines coutumes païennes, comme le culte rendu aux pierres et aux fontaines, et dont les pratiques condamnées devaient se maintenir tant de siècles, on trouve des exemples de leur résistance opiniâtre aux innovations dans l'histoire même des premiers temps du Christianisme, par exemple lors des controverses sur le cycle pascal et sur la tonsure.

Pour arriver à déraciner chez eux le cycle de 84 ans, « il fallut poursuivre les discussions pendant un, deux et même trois siècles, suivant les régions ». Et l'auteur des *Chrétientés celtiques* peut conclure : « Les Bretons furent les derniers à s'opiniâtrer dans la pratique des anciennes coutumes celtiques (2). »

Le barde Liwarc'h-Hen, le même qui dans le *Chant de mort d'Urien* (vers 575) nous laisse supposer que tous les guerriers combattant au ^{vi} siècle sous les ordres de ce prince étaient chrétiens — il nomme, en effet, ces armées bretonnes *les armées baptisées* — laisse entrevoir à la fin de son *Elégie de Kendelann* (vers 555) un retour de ces guerriers au mode funéraire ancestral, sans doute motivé par les circonstances..... « Mon cœur est en proie à une grande tristesse quand je songe que des planches noires pressent la chair de Kendelann, le chef de cent armées..... Les églises de Basa sont dans un grand deuil, cette nuit, en recevant les restes du pilier de la bataille (Kendelann). — Les églises de Basa sont étroites cette nuit pour les descendants de Kendrouën, devenues qu'elles sont la sépulture de famille du

(1) MANSI. *Sacrorum Conciliorum nova et amplissima collectio*. Réimpression de Paris 1901 sq. 40 vol. — T. XII. col. 935.

(2) Dom GUGAUD, *op. cit.* pp. 178 et 193. Voir tout le chapitre consacré aux controverses disciplinaires.

blanc Kendelann. — Cette nuit les églises de Basa sont des tertres funèbres dont les trèfles croissent dans le sang et sont rouges. — J'ai vu sur le sol du champ de Togoui des guerriers aux prises et de grands cris ; Kendelann était leur soutien. — *Son squelette sèche encore au coin du feu*, que j'entends déjà gronder le tonnerre de l'armée de Léménic.... (1) »

M. de la Borderie commentant ce texte n'y voit que la réminiscence par un poète d'un vieil usage national tombé en désuétude (2). On sait que d'après Strabon les Bretons avaient coutume de faire dessécher les os de leurs parents et de les conserver près du foyer domestique, soigneusement renfermés dans un coffret ou dans une urne. Au cours du i^{re} siècle l'usage de l'incinération semble en décroissance en (Grande) Bretagne. Mais au v^e siècle les choses changent. Les Bretons engagent contre leurs envahisseurs une lutte tenace, continuelle, infatigable, une lutte qui ne durera pas moins de deux siècles. Quelquefois vainqueurs, mais plus souvent battus, peu à peu refoués, vont-ils laisser les corps de leurs chefs aux mains des vainqueurs, vont-ils marquer leurs sépultures selon l'usage par un tertre ou une pierre et les désigner ainsi aux insultes des Anglo-Saxons ?

Non, et le corps de Kendelann, enfermé d'abord dans un cercueil, puis présenté à l'église de Basa, est enfin brûlé et ce qui reste du chef emporté par ses guerriers.

Et je regarderais bien plutôt comme pris au figuré, pendant toute cette période ensanglantée, l'expression qui revient parfois avec quelques variantes dans les chants des bardes : « Avant que la verte tombe verdit sur toi (3) », ce qui peut s'entendre d'ailleurs aussi bien d'une incinération que d'une inhumation. De 455 à 655 les Bretons insulaires n'eurent ni le temps ni l'imprudence d'inhumer le corps de leurs chefs sous des monuments révélateurs.

Ceci est confirmé en quelque sorte par ce qui suit.

Le second argument invoqué par l'auteur de l'article *Celtiques* (liturgies) du dictionnaire de Dom Cabrol est une

(1) *Bardes bretons du VI^e siècle*, 112-115.

(2) LA BORDERIE, *op. cit.* Appendice, p. 262.

(3) ANEURIN, *Bardes bretons*, pp. 274-275 — « Avant qu'il fût enterré sous un rocher... » d, pp. 286-287.

note de notre éminent collègue M. J. Loth, note parue dans la « Revue Celtique » sous ce titre :

« Le mot *reges*, en gallois moyen : *Souvenir de la crémation* (1). »

La page est assez courte pour être donnée ici dans son entier :

« Ce mot n'a pas encore été signalé en gallois. Il est connu en breton moyen (*reguez*, braise) et en irlandais, *richess*, où il a le sens également de *charbons ardents* (Windiseh, *Irische Texte*, p. 740). Le cornique *regihten*, s'il est sincère, a une autre formation. J'ai retrouvé *reges* dans trois passages avec un sens des plus intéressants : il désigne clairement les cendres des morts dans deux passages ; dans le troisième il a un sens matériel analogue à celui du breton et de l'irlandais. En parlant de la mort de Cadwallawn ab Madawc. prince qui vivait à la fin du ^{xii}e siècle, le poète Cynddelw nous dit (*Myv. arch.* 160, I) :

Oet balch y ragor kyn noe *reges*.

« Fièrè était son avance avant sa réduction en cendres (mot à mot, avant sa braise). »

Dans un poème du Livre de Taliessin faisant des vœux pour que les desseins des *Kechmyn Danet* (les Danois, vraisemblablement) échouent contre les Kymry et les Saxons, le poète s'écrie :

Poet kynt eu *reges* yn alltuded
no' mynet Kymry yn diffroed.

« Qu'ils soient réduits en cendres en pays étrangers avant que les Kymry ne deviennent un peuple sans énergie. »

Dans le même livre, en parlant des peines qui attendent les pécheurs le jour du jugement, le poète appelle ce jour

Diffurn dyd *reges*.

Le sens est certain. Il est évident que *reges*, dont le sens matériel est *braise*, *charbons ardents*, a désigné la crémation des morts ou son résultat, la réduction d'abord en cendres brûlantes, puis simplement les cendres des morts. Il y a là vraisemblablement un souvenir de l'époque où on brûlait les corps des morts. »

(1) J. LOTH. *Mélanges* : I. *L'orientation celtique à l'île de Sein*. — *Le mot reges en gallois moyens : souvenir de la crémation*. — *Revue celtique*. Vol. XXI. n° I. Janvier 1900, p. 97-98.



Si tous les textes que je viens de rapporter permettent de croire à la persistance de la crémation à l'époque chrétienne, il ne faut pas cependant conclure que l'usage s'en soit maintenu très longtemps.

En des temps très divers, un peu plus tôt ou un peu plus tard suivant l'époque de leur évangélisation, plus ou moins vite suivant leur tempérament et l'état de paix relative ou de guerre, tous les peuples de l'Europe Occidentale entre le ^{iv}e et le ^{viii}e siècle généralisent la pratique de l'inhumation. Les païens eux-mêmes l'adoptent. Et nous ne rencontrons dans la suite, dans nos régions, que les exceptions dues aux colonies Normandes qui, au cours des ^{ix}e et ^xe siècles, s'étaient établies sur les côtes ou dans les îles armoricaines. C'est le cas de la sépulture scandinave à barque, *par incinération*, découverte dans l'île de Groix (Morbihan) en 1906, par M. P. du Chatellier et le C^t Le Pontois (1) et que l'on peut reporter à la première moitié du ^xe siècle.

L'inhumation, bien qu'elle ne fût pas imposée, devait fatalement se substituer aux autres rites funéraires. Elle était la conséquence même de la religion chrétienne grandissante. Nous avons vu que ce mode de sépulture était la règle générale chez les Juifs. Or, loin d'abolir cet usage, le Christ l'avait consacré en l'adoptant pour lui-même. Enfin le choix de ce mode devait presque nécessairement dériver de l'article fondamental du symbole catholique : la résurrection des corps..... « *Nec, ut creditis, ullum damnum sepulturæ timemus, sed veterem et meliorem consuetudinem humandi frequentamus* (2). »

Nous suivons une ancienne et meilleure coutume, l'inhu-

(1) P. DU CHATELLIER et L. LE PONTOIS. *La Sépulture scandinave à barque de l'île de Groix*. Leprince, Quimper. 1908.

(2) MINUTIUS FELIX, *Octavius* xxxiv in Jos. Bingham, *The Antiquities of the Christian Church* (The Work Oxford 1855.) T. VIII, pp. 119 sq. — And : JAMES HASTINGS, *Encyclopædia of Religion and Ethics*, Edinburgh, 1911, art. *Death and disposal of the dead (Early Christian)* p 457 : « The Christian did not fear cremation, though they preferred the ancient and better custom of burying in the earth. » (Min. Fel., oct. xxxiv ; Cf. *Mart. Polyc.* xviii ; Tertul. *de anima* LI, *de res. carn.* LXIII, *Apol.* XLII ; Origen. *contr. Cels.* v, 23 ; VIII, 30 ; Lactantius *Div. Inst.* vi, 12 ; Euseb. *Hist. Eccl.* v, 2 ; VII, 22 ; August. *de civ. Dei* I, 12, 13.)

mation, répondaient aux païens les chrétiens, *mais nous ne craignons aucun autre mode de sépulture, car Dieu peut également ressusciter les corps de la cendre comme de la poussière....* (1).

L'inhumation pouvait être d'autant plus facilement acceptée et généralisée qu'elle ne heurtait, comme nous l'avons vu, aucune loi, aucun principe, aucun préjugé.

Ainsi on s'accorde à croire que l'inhumation se généralisait en (Grande) Bretagne vers le milieu du iv^e siècle (2).

Les Francs, convertis, ne firent que conserver le rite de l'inhumation ? (3).

A Rome, sans doute sous l'influence des idées chrétiennes, l'usage de l'incinération semble abandonné au v^e siècle par les païens eux-mêmes.

En 438 le Code Théodosien laisse entrevoir la possibilité d'une crémation : « *Omnia quæ supra terram urnis clausa, vel sarcophagis corpora detinentur, extra urbem delata ponantur* (4)... » A moins que ce texte ne vise les sépultures en jarre (5), car Macrobius, qui écrivait à la même époque, dit expressément que l'usage de brûler les corps des défunts avait déjà de son temps totalement disparu : « *Licet urendi corpora defunctorum usus nostro seculo nullus sit* (6)..... »

(1) « Corpus omne, sive arescit in pulverem, sive in humorem solvitur, vel in cinerem comprimitur, vel in nidorem tenuatur, subducitur nobis : sed Deo elementorum custodia reservatur. Nec, ut creditis, ullum damnum sepulturæ timemus sed veterem et meliorem consuetudinem humandi frequentamus. » Minutius Felix, *op. cit.*

(2) JOHN WARD. *The Roman era in Britain*, London 1911, volume de la série : « The antiquary's Books. »

(3) « Jusqu'ici on croyait que les cimetières francs étaient tous à *inhumation* : or des fouilles récentes viennent de mettre au jour près de Brecht (province d'Anvers) un cimetière franc renfermant comme d'habitude des colliers en pâte de verre, des urnes, des armes, qui était composé de tombes à *incinération*. » — *L'Homme préhistorique*, février 1912, p. 64.

(4) Code Théodosien, l. 9, tit. 17, De sepulchris violatis, leg. 6.

(5) Sur les sépultures en jarre, voir *Dict. d'arch. chrét. et de lit.* de Dom Cabrol art. *Afrique* (*Archéologie de l'*) de Dom Leclercq. T. I, 1^{re} partie, col. 730, 733. — VERCONTRE, *La Nécropole de Sfax et les sépultures en jarre*, Rev. arch., 3^e série, t. x, p. 28 seq. — LE BLANT, *L'épigraphie chrétienne en Gaule et dans l'Afrique romaine*, Paris 1890, p. 31.

(6) *Saturnalia*, vii, 7. — *Licet urendi corpora defunctorum usus nostro sæculo nullus sit, lectio tamen docet eo tempore, quo igni dari honor mortuis habebatur, si quando usu venisset, ut plura corpora simul incenderentur, solitos fuisse funerum magistros denis virorum corporibus adjicere singula muliebra et unius adjutu quasi natura flammæ et ideo celeriter ardentis cetera flagrabant...* — Ce curieux passage des *Saturnales*, vii, 7, est copié dans les *Propos de Table*, iv, 2, de Plutarque dont je donne ci-dessous la traduction française, que l'on pourra rapprocher du texte de

II

La persistance de l'incinération à l'époque chrétienne étant admise chez les Bretons, on peut se demander si l'on a chance de trouver quelques traces de ces sépultures à incinération en Bretagne-Armorique.

Doit-on les chercher dans les cimetières ou au dehors ? Pour répondre à cette question, il faut être fixé sur l'ancienneté du cimetière.

Si le mot cimetière — de κοιμάω, *dormir*, κοιμητήριον, *dortoir* — dérive de la croyance et de la coutume chrétiennes *In christianis mors non est mors sed dormitio et somnus appellatur* (1), l'usage de grouper les sépultures remonte à la plus haute antiquité.

Apparues dès les temps quaternaires, les sépultures collectives deviennent communes pendant le néolithique.

Les nécropoles sont nombreuses aux périodes III et IV de l'âge du bronze. L'un ou l'autre des deux rites funéraires y prédomine tour à tour, l'inhumation à l'âge III, l'incinération à l'âge IV, mais sans y être exclusivement employé (2).

À l'âge de fer, les nécropoles sont « en général par inhumation. Mais elles sont mixtes à Halstatt, à la Certosa de Bologne, dans la forêt de Haguenau, dans la principauté de Sigmaringen et à Kervilré en Saint-Jean-Trolimon (Finistère) » (3).

Nous voyons dans la Bible les patriarches demander que leurs restes soient réunis à ceux de leurs pères. Ainsi Jacob commande qu'on l'ensevelisse avec ses pères dans la caverne double qui est dans le champ d'Ephron Hetheen (4).

Macrobe : — L'expérience montre que les corps des femmes brûlent plus facilement que ceux des hommes. On rapporte donc que les personnes chargées de brûler les corps ajoutaient le cadavre d'une femme à deux cadavres d'hommes et les brûlaient ensemble, et cela parce que le corps de la femme renferme un je ne sais quoi de gras et semblable à de la résine qui permet aux autres de s'enflammer plus facilement...

(1) S. HIERON. op. 29. — Cœmeterium recubitorium vel dormitorium est mortuorum qui ideo ab Ecclesia dormientes dicuntur quia resurrecturi non dubitabantur. STROB. *De reb. cul.* VI — Le mot *enterier* n'est pas employé par les chrétiens, qui déposent les corps de leurs frères...

(2) DÉCHELETTE *Manuel*. T. I p. 301, 408. — T. II p. 153 et s.

(3) P. DU CHATELLIER. *op. cit.* 2^e édit., p. 58.

(4) *Genèse*, c. XLIX v. 29 — XXIII, 19, 20 — XXV, 9, 10, etc...

Les Egyptiens eurent la *plaine des momies*, les Romains, le *sepulcrum familiare* et le *sepulcrum commune*.

Les Juifs, à Rome, avaient leur cimetière près des grottes Pontiennes.

Les chrétiens des premiers siècles, outre leurs *catacombes* creusées par eux et non point empruntées aux latomies et arénaires des païens, eurent encore des cimetières en plein air (1). Valérien, en 267, interdit aux fidèles les réunions qu'ils tenaient dans les cimetières possédés par eux légalement et à titre collectif — *ecclesia fratrum*. — L'historien Eusèbe dit que l'empereur Gallien, cessant de persécuter l'Eglise, leur permit de reprendre les cimetières dont il les avait privés. Dioclétien et Maximien les confisquent encore, Maxence les rend, etc.....

Tertullien raconte que, en l'année 203, à Carthage, la populace ameutée réclama la destruction des cimetières chrétiens, *aræ eorum non sint*. — *Ad scapulam*, III.

Or l'usage s'établit dès les premiers temps de célébrer les saints mystères sur les tombeaux des martyrs : on voit dans les Catacombes de ces autels dressés aux premiers siècles du christianisme.

De là vint tout naturellement, dès l'origine, le désir d'être inhumé près des martyrs, dans les sanctuaires, puis autour ; et les conciles n'interviennent à partir du vi^e siècle que pour empêcher des abus.

Un concile de Brague (*Braga*), par son 18^e canon, défend, en l'année 563, d'enterrer dans les églises, mais *permet d'enterrer au dehors autour des murs* (2). *Ut corpora defunctorum nullo modo in basilica sanctorum sepeliantur ; sed si necesse est de foris circa murum basilicæ usque adeo non abhorret* (3).

Le concile de Nantes, de date incertaine, mais que la plupart des auteurs placent vers 653, porte de même dans son 6^e canon : *Prohibendum etiam, secundum majorum instituta, ut in ecclesia nullatenus sepeliantur, sed in atrio, aut in*

(1) « On a découvert de nos jours, et reconnu pour chrétien, un cimetière contigu à une basilique de Palestrine et qui jusqu'alors avait passé pour païen. » — Rossi *Bullet.* avril 1864 — *Diction. de Martigny*, art. cimetière.

(2) Bergier, *Dict. de Théologie*, T. III, p. 320.

(3) MANSI. *op. cit.* IX. 779.

porticu, aut extra ecclesiam. Infra ecclesiam vero, aut prope altare ubi corpus Domini et sanguis conficitur, nullatenus habeat licentiam sepeliendi (1). Un décret de Pélagé II permet de conclure qu'au VI^e siècle l'usage d'inhumer dans le pourtour des temples existait en Italie. Un des Capitulaires de Théodulphe, évêque d'Orléans (750-821), condamne l'ancienne coutume en ce pays d'enterrer les morts dans les églises, de sorte qu'elles deviennent des cimetières, défend d'y enterrer personne à l'avenir si ce n'est un prêtre ou un autre homme distingué par sa vertu et ordonne enfin que les tombeaux existant seront enfoncés en terre et recouverts de pavés.

Cette coutume du cimetière entourant l'église est si ancienne et si répandue que dans beaucoup de langues elle créa l'appellation : en anglais, *cimetière* se dit *churchyard*, c'est-à-dire *la cour de l'église*.

Ainsi F. E. Warren, dans *The Liturgy and Ritual of Celtic Church* (2) s'exprime ainsi : « In close proximity to the British church, then as now was the churchyard, in the midst of which was planted the emblematic evergreen yew tree. Many of the trees now standing date from the British period. »

En Bretagne insulaire, touchant l'église (dans le voisinage immédiat de l'église), autrefois comme maintenant, était le cimetière, au milieu duquel était planté l'if symbolique, toujours vert (3)...

De même, en allemand, *cimetière* se dit encore *kirchhof*, *cour de l'église*....

« Le même motif, dit Bergier, qui faisait désirer aux

(1) MANSI. *op. cit.* t. XVII^e, XVIII^e, col. 168.

(2) F. E. WARREN. *The Liturgy and Ritual of the Celtic Church*. Oxford. 1881 p. 24.

(3) « Dans la paroisse de Botoha, diocèse de Cornouaille, il y a une trefve ou fillette qui porte de temps immémorial le nom de Sainte-Triphine. C'est une belle église fort ancienne comme il paraît par la structure et par les vieux arbres d'ifs qui sont plantez dans le cimetière... » — Découverte du tombeau de sainte Triphine en 1570 — Ass. Bret. 1857. T. VI, p. 343 — Lanleff. do, p. 18. — La coutume de placer un if au-dessus d'une tombe remonte à la plus haute antiquité. Ossian ne chante-t-il pas : « J'élevai sa tombe sur le rivage de l'île. Deux pierres grisâtres y sont à demi enfoncées. Non loin d'elles un if déploie son feuillage sombre... » Ossian *suppl.* t. 3 Colmul. L'abbé Mahé, p. 211, cite encore un autre passage du poète. Et, comme le fait remarquer F. E. Warren, la longévité inouïe de cet arbre nous permet d'admettre que quelques arbres encore vivants datent de l'époque bretonne. Les ifs de la Haie du Routot, dép. de l'Eure, ont 1500 ans. A. du Breuil. *Cours d'arboriculture*, p. 55. — Jadis on voyait dans les cimetières de Malansac et de Pleucadeuc des lec'hs bas au pied de vieux ifs.

patriarches que leurs cendres fussent réunies à celles de leurs pères fit bientôt souhaiter aux fidèles d'être inhumés auprès des martyrs. C'était une suite de la confiance que l'on avait en leur intercession, et l'on jugea qu'il était utile qu'en entrant dans les églises la vue des tombeaux fit souvenir les vivants de prier pour les morts. Ainsi s'établit l'usage de placer les cimetières près des églises. »

Mais cet usage tenait encore à d'autres causes. Sans doute le clergé dut favoriser une coutume qu'il pensait salulaire en ce qu'elle rappelait aux chrétiens leurs fins dernières et les forçait à songer à leur salut. Mais c'était aussi une question de prudence aux périodes de troubles et de persécution.

Nous avons vu tout à l'heure qu'à Rome les cimetières étaient les lieux où s'assemblaient communément les chrétiens (1). C'était là qu'ils pouvaient se voir, se compter et se concerter sur les moyens de résister aux persécutions. C'était là qu'ils priaient. S'il fallut des édits impériaux pour priver les fidèles de cette liberté de réunion, c'est donc que la loi romaine, qui refusait aux chrétiens sa protection et même sa tolérance, leur reconnaissait la légitime possession de leurs cimetières et respectait leurs tombeaux (2). La persécution, plus souvent qu'on ne le croit, s'arrêta aux portes des cimetières. Il en fut ainsi notamment pendant tout le cours des deux premiers siècles (3).

« Quand le christianisme s'établit dans l'Aquitaine, les tombeaux des chrétiens s'établirent près de la *cella* ou chapelle, propriété privée où les fidèles venaient célébrer les saints mystères : aucun insigne, aucune croix ne les distinguait, car il était prudent de ne pas attirer l'attention, mais ils étaient en quelque sorte abrités contre la persécution par le respect que la loi romaine avait pour la propriété privée. Toutes nos églises du plateau de Chalus, les plus anciennes du moins, étaient entourées de leurs cimetières, et il faut faire remonter

(1) M^r BAUNARD. *Hist. de saint Ambroise*. Poussielgue, Paris, 1871, p. 74 « Les chrétiens s'assemblaient sur les lieux de sépulture des martyrs. Quand on sortait de Milan... on voyait... quelques maisons isolées entourées de bosquets. Ces habitations servaient d'églises aux fidèles. La première qu'on rencontrait était la maison de Philippe avec son cimetière... La maison de Fausta changée en sanctuaire... avait reçu les reliques de saint Victor. »

(2) Abbé DE MARTIGNY. *Dict. Antiq. chrét.* Paris, 1877, art. *cimetière*.

(3) Rossi, in *Rome dans sa grandeur*, 2^e partie. ch. I. p. 3.

cette coutume aux temps éloignés de l'Église naissante et persécutée (1) ».

Le grand nombre des sarcophages du VII^e siècle rencontrés au Loroux et à Vertou font considérer ces localités comme les premiers centres chrétiens de la région « quand on se rappelle, dit M. Léon Maitre, le zèle avec lequel les populations groupaient leurs défunts autour des sanctuaires vénérés et l'obligation imposée aux prêtres de surveiller les cimetières en les plaçant à l'ombre de leurs églises » (2).

« A Plessé (Loire-Inférieure), l'emplacement du « Chatellier paroissial » est encore marqué par une véritable église bâtie en forme de croix latine, dans le style roman, sur la rive escarpée de l'Isac, et les talus en terre qui formaient son enceinte subsistent toujours sur deux côtés, à travers la lande déserte. Les tombeaux en pierres d'ardoise qu'on y a déterrés en grand nombre en faisant la route qui le traverse, sont les monuments funéraires les plus anciens de notre diocèse : ils démontrent que l'église actuelle a été précédée par une autre, contemporaine sans doute des derniers Mérovingiens. Le vocable de Saint-Clair, premier apôtre du diocèse, qu'elle porte, est aussi un titre de vénération » (3).

Si, dans les Iles Britanniques, les églises primitives furent le plus souvent construites en bois, coutume que les Bretons immigrés en Armorique conservèrent longtemps, les Gallo-Romains convertis employèrent dès l'origine la pierre (4). On connaît dans le Morbihan quelques endroits portant le nom de *Goh-Ilis*. L'abbé Mary cite deux parcelles à 200 et à 800 mètres du bourg de Plœmel, le Dr Fouquet mentionne

(1) DE FONTAINE DE RESBECQ. *Le Plateau de Chalus...* Bull. des amis de Rochecouart, 1907. 195.

(2) LÉON MAITRE. *Le Bassin de Goulaine*. Rev. de Bret., de Vend. et d'Anj. XX juillet 1898, p. 18 et sq.

(3) LÉON MAITRE. *Les Châtelliers paroissiaux en Bretagne*. Rev. de Bret., de Vend. et d'Anjou. Juin 1894.

(4) Dom GOUGAUD. *Les Chrétientés celtiques*, p. 314, sq. — Henri NOGRESSEAU *Les Églises en bois de la Hongrie*. Le Monde moderne, N° 79. Juillet 1901 p. 50-54. Les maisons, même celles des chefs, étaient en bois. LA BORDERIE. *Les Bretons insulaires et les Anglo-Saxons du V^e au VII^e siècle*, p. 257. — Abbé Rob. CHARLES. *Guide ill. du Touriste au Mans et dans la Sarthe*, p. 96 : « A Sceaux, l'église s'élève près d'une source d'eau vive ; au milieu du XI^e siècle, l'édifice qui avait été construit en œuvre de bois fut rétabli en pierre. » — etc... Les journaux signalaient ces jours-ci (janvier 1912), sans qu'il m'ait été possible de contrôler le fait, que l'église de Greensted, près Ongar (Angleterre), construite avec des troncs de chêne fendus en deux et grossièrement équarris atteignait sa 900^e année de service.

un champ dans la commune de Plaudren, l'abbé Le Gohébel un autre près de Langoëlan, l'abbé Buléon une *motten* en Theix, qui toutes portent ce nom de *Goh-Ilis*, c'est-à-dire *ancienne église*. A son tour, Rosenzweig cite en Saint-Avé le village de *Kerilis*. Or, partout, dans tous ces lieux dits, on rencontre les petites pierres cubiques et les tuiles à rebords caractéristiques de l'occupation romaine. Tel autre, comme *Goz Chapel*, à 300 mètres du bourg de Bieuzy, est situé *sur le bord même de la voie romaine* de Rennes à Carhaix (1). Quelquefois, comme à Monterblanc, une chapelle doit son vocable aux *substructions romaines* qui l'entourent ou sur lesquelles elle est construite : *Notre-Dame de Mangolérian* (2).

Qu'en conclure ?

Il faut accepter les faits et voir dans ces murs en petit appareil romain ceux de nos premiers sanctuaires. « La villa a son oratorium, dit Aug. Longnon dans sa *Géographie de la Gaule au ve siècle*; un des plus anciens actes connus de l'époque franque, le diplôme de Childebert I^{er} donné à l'église de Paris en 558, mentionne *la villa Cellas nominata, cum basilicis appendiciis...* »

Et le peuple qui, comme autrefois Nicolazie au champ du Bocenno, voit dans les débris romains de Bilaire près de Vannes, du champ Parmen en Locqueltas, de Kerquecu à l'Île-aux-moines, de Cléguer en Noyal... etc... les ruines de *vieilles églises*, a souvent raison contre les archéologues (3).

Ruines de l'habitation d'un gallo-romain converti chez lequel les premiers fidèles encore peu nombreux (4) pouvaient se réunir ? Ceci est possible — La première église fut le Cénacle où Jésus-Christ célébra la Pâque avec ses Apôtres et institua le sacrement de l'Eucharistie. Or c'était la salle à manger d'un riche particulier, *cœnaculum grande, stratum* (5).

(1) Abbé MARY, *Congrès archéol. de Vannes*, 1881, p. 170 — FOUQUET, *Les Monum. cell. et les ruin. rom. du Morb.*, p. 74 — Abbé BULÉON, *Prom. arch. ol. Ass. bret.*, 1892 — ROSENZWEIG, *Rép. art. Saint-Avé* — Abbé LE MENÉ, *Hist. du diocèse*, p. 11 — RIALAN, *Douv. archéol. dans le Morbihan*, 1885, p. 6 — Abbé LE GOHÉBEL, *Bulletin paroissial de Langoëlan*, 1910-11-12 — Louis MARSILLE, *Goh-Iliz*, *Revue Morbihannaise*, oct 1912.

(2) *Marcoer-Aurilian*, villa, 852 (cart. de Redon) — *Marc-Aurélien*, 1772 (présidial de Vannes).

(3) RIALAN, *op. cit.*, pp. 11, 16, 25 — Dubuisson Aubenay : *Itinéraire de Bretagne en 1636*, p. 129, 131.

(4) Bull. Soc. Polym. 1892, p. 129 — CAYOT DELANDRE, *Le Morbihan*, p. 210.

(5) Saint Luc xxii, 12 — Saint Marc xiv, 15.

C'est dans un appartement semblable que saint Paul célébra les saints mystères à Troade (1). Les premières églises furent donc les vastes salles des maisons des premiers fidèles et plus particulièrement, dans les villas gallo-romaines, les salles de bains.

Après avoir cité le cas de la chapelle de Saint-Barthélemy (commune de Saint-Julien-de-Concelles, Loire-Inférieure), dont les murs sont pour grande partie précisément ceux de bains romains, M. Léon Maître conclut, à propos de « cet édifice païen transformé en église par les chrétiens (2) : »

« La transition du paganisme au christianisme s'est opérée ici, j'imagine, comme dans beaucoup d'autres localités, par l'intermédiaire du riche propriétaire de la villa qui, en se convertissant à la foi nouvelle, s'est empressé d'offrir une partie de ses habitations aux missionnaires de l'Évangile » (3).

Mais ces ruines peuvent aussi bien être les restes de temples que les premiers chrétiens gallo-romains se seraient appropriés. Pas plus que dans le cas précédent ceci ne constitue une hypothèse. Il y a des faits. Sans parler des basiliques romaines, comme *Sainte-Marie ad Martyres*, qui n'est autre que le *Panthéon d'Agrippa*, nous avons, chez nous, un exemple typique : c'est la chapelle de Saint-Vénier dans la paroisse de Langon, autrefois de l'ancien diocèse de Vannes et aujourd'hui de celui de Rennes. « Les murs sont en petit appareil romain avec des cordons de briques et forment un rectangle parfait ; une absidiole, profonde de deux mètres, offre une très curieuse fresque conservée sous le badigeon et figurant une Vénus sortant des eaux, accompagnée de l'Amour monté sur un dauphin et entouré de poissons (4). »

Mais ces ruines peuvent encore être celles d'églises élevées soit par les Gallo-Romains, soit même exceptionnellement par des Bretons, avec les matériaux d'une construction romaine, temple ou simple habitation. Il en fut ainsi à Rome pour

(1) Act. Apost. xx.

(2) La première église de Bourges est la portion du palais du sénateur romain Léocade, obtenue par saint Ursin vers 251.

La première église chrétienne reconnue à Rome par les empereurs (*Sainte-Marie trans Tiberim*) était une salle d'un important édifice païen — L'église *Sainte-Marie des Anges* était l'une des salles (la Pinacothèque) des Thermes de Dioclétien, etc...

(3) Léon Maître. *Le bassin de Goulaine*. Rev. Bret., Vend., Anj. Juin 1898. 405-406.

(4) Abbé LE MENÉ. *Hist. du diocèse de Vannes*, I, 26. — Cf. Ass. bret. 1857, proc. verb. 146.

toutes les églises qui s'élevèrent après l'ère des persécutions. En Armorique, nous voyons au ^{vi}^e siècle saint Gildas, sur les bords du Blavet, « ruiner par ses prédications le culte de l'idole et, pour en faire disparaître jusqu'aux moindres vestiges, *utiliser les matériaux du temple et de l'autel* à la construction de son monastère (1) ».

Au ^{ix}^e siècle, l'église de Saint-Magloire, *entièrement construite avec les débris du temple de Corseul*, remplacera à Léhon la primitive église de bois (2).

La petite chapelle cimétériale des Dunes près Poitiers, (*l'hypogée-martyrium* du P. C. de la Croix), édifiée dans la première moitié du ^{viii}^e siècle (peut-être au ^{vii}^e) par un abbé Mellébaude, était recouverte d'une charpente et d'un toit *en tuiles à rebords* (3).

L'ancienne chapelle du prieuré de Saint-Étienne, qui était une grange en 1872, lorsque Rosenzweig la visita, montrait des cordons de briques entre lesquels s'étagaient des lignes de triangles creux formés aussi par des briques arc-boutées (sorte de *reticulatum opus*). Avec la chambre de Saint-Gurval, à la Grande-Abbaye, dans la même commune de Guer, chambre qui présente trois assises de construction en feuille de fougère ou en arête (*spicatum opus*) faites de briques peu épaisses et séparées par des cordons de briques semblables, c'est peut-être ce que le Morbihan possède de plus ancien en fait de constructions religieuses (4). Or, tout autour de la chapelle on rencontre des vestiges de constructions gallo-romaines (5).

J'ajouterai que là où les briques et les moellons cubiques sont rares, on peut en conclure que les constructeurs avaient eu recours au clayonnage sur simple muret.

Et si d'aventure on ne remarquait aucune trace de substructions dans un lieu dit *Goh-Ils* ou *Kerilis*, il faudrait seulement en déduire que là s'élevait autrefois une église

(1) Abbé LUÇO, *Histoire de Saint-Gildas de Rhuys*. 55.

(2) Abbé FOUËRÉ-MACÉ, *Discours, inaugur. nouv. égl. de Léhon*. Revue Bret., Vend. et Anjou. Septembre 1897, p. 162.

(3) Léon LEVILLAIN. *La Memoria de l'abbé de Mellébaude*. Bull. Soc. Ant. Ouest 1911. 3^e trim. 404, 415. — Cf. Abbé BARNARD. *Hist. de saint Ambroise*. Poussielgue, 1871, p. 311-312, sur l'atrium romain et les tuiles de la basilique Ambrosienne. A consulter encore les nombreuses études sur l'église de Savennières (Maine-et-Loire.) etc...

(4) Bull. Soc. Polym. 1872, p. 141.

(5) Bull. Soc. Polym. 1874, p. 86, et Revue Morbihannaise, oct.-nov. 1912, p. 305.

bretonne en bois, emplacement qui peut encore être révélé par l'existence d'un groupe de lec'hs, à l'origine dressés dans le cimetière qui l'entourait. L'église a disparu sans laisser de traces, les lec'hs sont demeurés (1).

Ne serait-ce pas le cas de Kerandiot (Morbihan), où, après avoir noté la présence de trois lec'hs bas, Rosenzweig s'étonnait de ne pas trouver trace de chapelle (2).

D'autres noms peuvent encore conduire vers des églises ou des cimetières primitifs.

Le mot *Châtellier* ne désigne pas toujours un camp romain. On le trouve parfois appliqué aux retranchements qui protégèrent souvent à partir du ^{vi}e siècle les paroisses naissantes. Léon Maître, qui leur a consacré une étude (3), en cite de nombreux exemples dans la Loire-Inférieure. Les Châtelliers paroissiaux n'ont le plus souvent rien de la régularité antique et se distinguent encore par leur situation très abritée : tels les Châtelliers de Cambon, de la Chapelle-Heulin, du Clion, etc.

Le Châtellier de Saint-Lumine de Contais « est rempli de ruines romaines, ce qui nous révèle, dit Léon Maître, l'emplacement du bourg primitif et de plus une vieille chapelle qu'on appelle *Notre-Dame du Châtellier*. C'est là évidemment que se groupait la population du ^{vi}e siècle quand saint Martin de Vertou évangélisait le pays. Les Romains n'avaient pensé qu'aux agréments du paysage, mais leurs successeurs ont jugé prudent d'entourer d'un fossé profond leurs somptueuses villas. C'est ainsi que l'emplacement est arrivé à prendre le nom de Châtellier (4). »

Le *Châtel*, sur le territoire de la commune de Bouvron, est un village autrefois entouré de retranchements multiples et près duquel on voit les ruines d'une chapelle dédiée à saint André et qui passe pour être la première église du pays (5).

(1) En 1876, l'abbé Euzenot découvrit à Triec en Guidel (Morbihan), au milieu des ruines d'une ancienne chapelle, des fragments de briques et de tuiles à rebords, et en dehors un lec'h cannelé en forme de cône de 0^m 95 de hauteur et 0^m 60 de diamètre à la base. Ce lec'h n'a jamais été signalé, au moins comme tel, l'abbé Euzenot, malgré la forme de la pierre « dont la largeur s'amoin-rit graduellement », écrit-il lui-même, l'ayant considéré comme un fragment de colonne — *Bull. Soc. Pol.* 1876. 2. 104 — Un certain nombre de nos chapelles actuelles occupent certainement l'emplacement de chapelles primitives élevées dans le mode architectural hérité des Romains.

(2) ROSENZWEIG — *Répertoire*, art. *Calan*. V. *infra*, in fine.

(3, 4 et 5) LÉON MAÎTRE — *Les Châtelliers paroissiaux en Bretagne* — Rev. de Bret., Vend. et Anjou. Juin 1894.

M. de la Passardière, dans sa *Topologie des paroisses du Léon* (1), énumère les nombreuses chapelles du Finistère construites au centre d'ouvrages fortifiés.

L'abbé Le Gohébel, dans l'intéressant bulletin paroissial de Langoëlan — *Bro Laoülan* — s'exprime ainsi : « Nous avons signalé le temple païen de Ty-Doué à L'aris (2) sur le territoire de Langoëlan, temple transformé plus tard en chapelle chrétienne, nous avons également supposé l'existence d'un temple romain aux environs du Merzer, non loin du camp romain de Parc-er-Voten. Quand les Bretons émigrés trouvaient sur leur passage ces temples païens, ils en changeaient la destination et en faisaient des chapelles chrétiennes appelées chapelles *castrales* à cause de leur origine. C'est ce que les moines bretons firent en arrivant au Merzer : au lieu de construire une chapelle, ils durent convertir en chapelle chrétienne le temple païen qui se trouvait dans ces parages. Ce fut là le premier centre religieux de notre pays. »

Tel encore le mot *Merzer* ou *Martlyre* assez commun en Bretagne (3) et qui doit être, au moins en quelques cas, l'équivalent de *Martyrium* pris dans la simple acception de « champ des morts » (4). Champ des morts au milieu duquel

(1) Revue de Bretagne, art. *Kernilis*, août 1912.

(2) J'ai déjà eu l'occasion de mentionner *Bro Laoülan* — Louis MARSILLE, *Goh-Ilis*. Revue Morbihannaise, octobre 1912 — Le Ty-Doué à L'aris n'est peut-être pas un ancien temple romain, mais une ancienne chapelle (Cfr. Cayot-Delandre, 444 et s.) Les champs qui avoisinent ces ruines portent le nom de *Park-an-er-Chapel*. — Bro Laoülan signale encore *Goz-Chapel*, à 300 mètres du bourg de Bieuzy, sur le bord même de la voie romaine de Rennes à Carhaix et à proximité d'un camp romain — et près du bourg de Langoëlan *Parc-Coz-Ilis-Bras* (aveu de 1780)....

(3) Dans le Morbihan : *La Martyre*, en Noyal-Pontivy ; *Limerzel* (Ilis-Merzer) ; *Merzer*, ancienne trêve de Langoëlan (à rapprocher les deux noms : de la trêve *Merzer* martyre, et de la paroisse *Langoëlan*, lieu pour pleurer) — Anc. places du *Martray* à Auray, Ploërmel, Pontivy, Gourin ; rue du *Martray* à La Trinité-Porhoët. — Dans le Finistère : *La Martyre*, commune du canton de Ploudiry ; *La Martyre*, paroisse de Plouguerneau ; la paroisse de *Merzer* dans le Tréguier est dédiée à la sainte Vierge sous le vocable *Regina Martyrum*. — cf. *Rev. de Bret.* oct. 1910, p. 193. — ERNAULT, *Dict. étym. bret. moy.* Bibl. bret. art. *Merzer*, p. 133. — Le vieux cimetière du *Martray*, à Saint-Brieuc.

(4) LÉON LEVILLAIN, à propos du *Chiron-martir* de Poitiers, *op. cit.* p. 403 : « Le mot *martyrium* a servi non seulement à désigner l'oratoire en forme de crypte élevé à l'endroit où des saints ont témoigné de leur foi par leur mort, mais aussi l'endroit où l'on a fait subir à des condamnés la peine capitale, sans que cette exécution ait eu le caractère d'une « confession de foi » ou d'un autodafé, ce qui semble être le cas pour le *Martray* de Loudun, pour le *Martroi* d'Orléans et pour le *Martray* de Paris qui se trouvait près de la place de Grève. Il a désigné aussi le champ où sont enterrés les chrétiens : ainsi M. REYMOND, dans un article intitulé *les Martereys dans le canton de Vaud* (*Rev. d'hist. eccl. suisse*, t. III. 1909), a montré que le *marterey* est un ancien cimetière. — Cf. à Nantes la place du *Martré*

s'élevait une chapelle. Le nom d'une paroisse du Morbihan est à ce titre bien significatif. Limerzel (*Ilis-Merzer*) est ainsi successivement désignée : *Ecclesia Martyrum* 1387 (chap. de Vannes) ; *Lizmerzel* 1454 (canonisation de saint Vincent Ferrier) ; *Illimerzel* 1464 (seign. du Helfaut). Or, singulière coïncidence, la très vieille chapelle de Saint-Laurent, dans le bourg même de Limerzel, repose sur les ruines d'un autre édifice « dont les briques romaines restées sur place démontrent surabondamment la haute antiquité. » (1)

M. le chanoine Peyron, à propos de *la Martyre* (Finistère), cite ce document de 1683 : « Déclarent les fabriques que l'église de Notre-Dame a été bâtie des plus anciens temps, c'est-à-dire de celui des invasions et des ravages que les anciens Danois et Normands ont exercés dans les vi^e, vii^e et viii^e siècles en plusieurs endroits de cette province. Ils firent un *grand massacre* des habitants du pays dans la lande où fut tôt après construite la dite chapelle sous l'invocation de la sainte Vierge, mais appelée du nom de *la Martyre*, *Marzer* en breton, parce que ce fut dans le même endroit où arriva le carnage ou martyre des chrétiens qui s'étaient mis en armes pour se défendre, et cette chapelle fut bastie pour prier Dieu pour l'âme de ces pauvres martyrs. Il y a plusieurs autres exemples aux environs, comme au Relecq, à Daoulas, à Callot ». (2)

Tel est encore le mot *Paradis* et sa traduction bretonne *Barazoes* (3) qui désignent des cimetières. Suivant les contrées, on donne encore ce nom aux *tombeaux* du Jeudi-Saint ou aux *reposoirs*. Dès les premiers siècles on désigne par ce mot le *Paradis* la cour qui précède l'église, parce que de très

(Alb. LE GRAND, éd. Kerdanet 1837, p. 312). Le choix de l'emplacement, souvent dans le voisinage d'une nécropole païenne (?), est à souligner. — *Martirie s.s. m.* (*La Chanson de Roland*, 12^e éd. 1883). « Ce mot, dit Léon GAUTIER, signifie, non pas dans un sens restreint le martyre des saints, mais un massacre, une mort violente quelconque. Même il s'applique trois fois sur quatre aux païens (*Martyrium*).

(1) Abbé LUÇO, *Limerzel*, Bull. Soc. Polym., 1878, p. 23. — ROSENZWEIG. *Rép. art. Limerzel*.

(2) Chanoine PEYRON. — *La Martyre et sa foire*, Bull. Soc. Arch. du Finistère. — La crypte primitive, *Martyrium* ou *Confession*, a été souvent totalement englobée dans le sanctuaire postérieurement édifié. Cfr. *Crypte de Saint-Mélar à Lanmeur, Finistère*, par le chanoine ABGRALL (Bull. Soc. Archéol. Fin., 1909). — Pour la crypte de Saint-Philbert de Noirmoutiers, consulter l'ouvrage de FIET.

(3) ROSENZWEIG mentionne des *Paradis* dans les communes de Josselin, Langoëlan, Plœmeur, Sulniac, Langonnet — et la seigneurie et manoir de *Barazoes* (1464. princ. de Rohan-Guéméné).

bonne heure on y *enterra* les fidèles qui s'étaient recommandés par leurs mérites. On sait que cette cour ou *atrium* était occupée par les catéchumènes pendant la célébration des cérémonies auxquelles ils ne pouvaient encore assister. C'était encore dans la fontaine située au centre de l'*atrium* que les fidèles, avant de pénétrer dans la basilique, faisaient les ablutions dont la prise d'eau bénite actuelle est une réminiscence. Mais les premières églises de la campagne, toujours petites (1), n'étaient pas précédées d'une cour comme beaucoup de basiliques ou de sanctuaires plus grands. C'était le cimetière au milieu duquel elles s'élevaient qui en tenait lieu. De là l'extension du nom de *Paradis*, qui primitivement ne désigne que l'*atrium* utilisé comme lieu de sépulture, au cimetière tout entier (2). *Paradis* fit ensuite *Parvis*.

Donc l'on inhuma autour des églises à une date fort reculée (3). Mais il semble logique de penser que la pratique de l'incinération étant seulement tolérée par le clergé, ceux-là qui en gardaient l'usage devaient procéder à l'ustion des corps en dehors des cimetières, en quelque endroit isolé.

Les découvertes d'urnes cinéraires sont excessivement fréquentes en Bretagne, mais il est difficile de savoir, comme le fait remarquer Dom Gougaud pour l'Irlande, s'il en est qui appartiennent aux antiquités chrétiennes de la région.

La présence dans leur voisinage de pierres d'une forme particulière pourrait-elle constituer une présomption ?

A Combrit, canton de Pont-l'Abbé (Finistère), on découvre sous un *lec'h*, à 200 mètres de la chapelle de la Clarté, dans une parcelle nommée Mesnel-Stavenneec, un vase en argile rempli de restes incinérés.

Sur la route de Quimperlé à Arzanno, vis-à-vis de la propriété de Keroualan, se trouvait une pierre sphérique de

(1) Ce n'est que dans la seconde moitié du *ve* siècle (et évidemment plus tard en Bretagne armoricaine) que les édifices religieux devinrent plus vastes. — OUDIN, *Manuel d'archéol. civ. milit. et religieux*.

(2) Le vieux mot français *atre* ou *âtre*, qui désigne les cimetières placés autour des églises, vient de *atrium*. — Le mot *paradis* qui désignait primitivement l'espace autour du tabernacle des Juifs est devenu *paravis*, puis *parvis*. A remarquer la même transformation par suppression du *d* dans *paradis*, *parvis* et dans le mot breton *baradorz* (bret. moy.) et *baravez* (forme actuelle). — Sur l'origine du mot *paradis*, cf. CORROYER, *L'Architecture romane*, p. 57. — Rome dans sa grandeur, I, les monuments chrétiens, p. 34, etc...

(3) Une des premières églises de Milan fut la maison de Philippe avec son cimetière. — M^{re} BAUNARD, *Hist. de saint Ambroise*, p. 74.

1^m,50 de diamètre, sous laquelle il fut recueilli *un vase plein de restes incinérés*, que M. du Chatellier déclare avoir vu (1).

Au congrès de l'Association bretonne tenu à Vannes en 1874, l'abbé Collet rendit compte de plusieurs fouilles qu'il avait fait pratiquer au pied de *lec'hs portant des croix gravées* dans les communes de Landaul, de Crac'h, de Locmariaquer. Il découvrit des sarcophages, des poteries, des *terres carbonisées*, des ossements (2).

L'on attribue aux Bretons chrétiens des premiers siècles après l'émigration ces *lec'hs*, pierres taillées en forme de demi-sphère, de pyramide ou de cône, portant parfois des inscriptions, le plus souvent verticales.

Les plus anciens, dont l'usage fut peut-être plus général qu'on le croit, de petite taille, ne présentent aucune gravure. Leur ancienneté ne saurait être discutée : elle apparaît dans leur similitude frappante avec les blocs taillés de quelques sépultures d'un âge antérieur.

J'ai cité ailleurs le tumulus de Bignat, à l'ouest du bourg de Kerrien (Côtes-du-Nord), où l'on trouva un vase fait à la main recouvert de cendres et de charbons, appuyé « à une pierre en forme de cône » de un mètre de hauteur.

Dans ses *Recherches historiques sur la Bretagne*, 1^{re} p. p. 88, Maudet de Penhouët, après avoir signalé la double rangée de tombelles existant à un kil. au nord du bourg de Limerzel (Morbihan), donne le résultat d'une fouille qu'il y fit exécuter. Dans un de ces petits monticules il trouva une urne cinéraire et quelques silex. Dans un autre la pioche rencontra d'abord une couche de cendres et de charbons, puis une épaisseur de terre glaise qui avait reçu l'action du feu, et enfin « deux pierres de la grosseur des bornes de rue : l'une avait été arrondie avec l'outil dans sa partie supérieure, et la partie inférieure offrait des aspérités en pointe, comme si on les avait faites avec intention. »

La présence de quelques silex dans une tombe n'est pas un

(1) P. DU CHATELLIER, *op. cit.* pp. 74, 145, 306, 343. « A Kergroas, commune de Loc-Brévalaire, l'abbé Le Guen découvrit, en 1884, à 0^m40 de profondeur, un grand nombre d'urnes remplies de restes incinérés et deux fourneaux, l'un de forme arrondie, de 2 mètres de diamètre, l'autre long de 2 mètres et large de 0^m80, garnis à l'intérieur de briques qu'il eût avoir servi à la crémation. »

(2) Ass. bret., procès-verbaux, p. 28. — Je ne crois pas que l'abbé Collet ait laissé une relation écrite de ces fouilles dont il entretint l'Association bretonne. On ne peut que le regretter.

gage d'ancienneté. Leur présence peut être toute fortuite ou la survivance d'un rite antique : les exemples sont nombreux. Deux des curieux coffres de pierres aux parois travaillées, rainurées, assemblées et liées par du mortier de Feunteunigou en Plouhinec (Finistère), contenaient les débris d'un vase grossier et quelques silex. Or, M. Le Carguet les place à une époque peu éloignée de la conquête romaine et les attribue à des païens, pour cette raison, peut-être insuffisante, que les corps inhumés avaient la face tournée vers le S.-O. et non vers l'*Orient*, d'où est venue la lumière du christianisme (1).

A la Bourlaie, en Pleucadeuc, à côté de vases remplis d'ossements incinérés et sur le lieu même de la crémation, on découvre des pierres en forme de calotte sphérique et de pyramide à quatre pans.

Or, rapprochement singulier, on trouve un peu partout et assez fréquemment dans nos cimetières bretons des pierres en forme de calotte sphérique, comme deux de celles de Pleucadeuc.

A **BIEUZY** (Morbihan), deux pierres similaires sont situées à l'entrée et des deux côtés du chemin qui conduit au bourg en partant de la route de Locminé à Guémené (2):

A **LIMERZEL** (Morbihan), un lec'h bas était assez petit pour être posé sur le mur du cimetière (3).

A **PLUMERGAT** (Morbihan), deux autres pierres en forme de calotte sphérique sont placées dans le cimetière, des deux côtés du pas qui y donne accès à l'ouest, et plusieurs autres ont disparu.

A **SAINT-MARCEL** (Morbihan), deux pierres laissées dans l'ancien cimetière se rapprochent beaucoup des précédentes.

A **SAINTE-TRÉPHINE** (Côtes-du-Nord), deux des lec'hs bas du tombeau de Saint-Tromeur sont beaucoup plus petits que les autres.

A **PLOUZANÉ** (Finistère), deux grosses pierres arrondies sont situées, avec des blocs de quartz et un lec'h cannelé de 1^m70 de hauteur, près de la fontaine miraculeuse de la chapelle de la Trinité (4).

(1) Bulletin de la Soc. Archéol. du Finistère, 1911, p. 336. — Pas un seul des crânes trouvés dans ces coffres n'était dolicocephale.

(2 et 3) ROSENZWEIG, *Répertoire*, à Bieuzy, Limerzel, Plumergat.

(4) P. DU CHATELIER, *op. cit.* p. 160.

A LANRIVOARÉ (Finistère), des pierres identiques sont posées sur la table du calvaire situé dans le cimetière.

A SAINTE-SÈVE (Finistère), deux autres semblables sont situées à l'entrée du cimetière, etc. (1).

Les pierres de Lanrivoaré et de Sainte-Sève ont leurs légendes : il n'est pas inutile de les rappeler ici, puisque ces légendes sont nées de la forme même de ces pierres, qui se trouve ainsi précisée (2).

« A Lanrivoaré, dit M. Guénin (3), un saint dont on n'a pu me donner le nom, et non pas un mendiant, comme on le rapporte dans la *Revue des Trad. popul.* (1887, 21), implorait un seigneur qui surveillait la cuisson de son pain. Le saint maudit celui qui refusait à manger, et les *pains transformés en pierres* sont aujourd'hui au cimetière. La légende rapportée par Sauvé dit que le mendiant tomba mort. »

M. du Chatellier (4) apporte une variante : « Dans le cimetière de Lanrivoaré, surnommé le cimetière des 7.777 saints, se trouvent sept grosses pierres rondes. Ce sont, dit-on, sept pains de la fournée d'un boulanger qui, ayant refusé l'aumône à saint Hervé, vit tous ses pains changés en pierres. Les pèlerins n'entrent dans ce cimetière, pavé de dalles, qu'en se déchaussant (5) (Le Vot, *Histoire de la ville et du port de Brest*). C'est là à coup sûr, termine M. du Chatellier, et nous sommes de son avis, une légende remontant à la plus haute antiquité. » Or la tradition veut que ce cimetière soit précisément la sépulture d'une peuplade chrétienne massacrée par des païens (6).

(1) R. arch. Finist. III. 203. — Sainte Sève, sœur de saint Tugdual, passa avec son frère de Bretagne en Armorique. — Alb. LE GRAND, édit. de 1837, p. 787.

(2) On lit dans les observations de Nicolas RIGAUT, rapportées par Maudet de Penhouët, p. 88, que la pierre polie en dessus et non polie en dessous est l'indication que les hommes qui reposaient là avaient péri par la lance.

(3) G. GUÉNIN. *Les Rochers et mégalithes de Bretagne. Légendes, traditions et superstitions*. Bull. Soc. Acad. de Brest, 1910-11, pp. 208-273.

(4) P. DU CHATELLIER, *op. cit.* p. 157.

(5) « ... Ôtez les souliers de vos pieds parce que le lieu où vous êtes est une terre sainte ». — Exode, III, 5.

(6) J. DE LA PAS-ARDIÈRE. *Topologie des paroisses du Léon*. Revue de Bret. mars 1912, p. 173. « Le nombre traditionnel des martyrs de la foi aurait été de 7 mille, plus 7 cents, plus 7 vingts, 7787... Cette peuplade a été ensevelie dans une partie distincte du cimetière qui est l'objet d'un culte particulier le jour du pardon ». — On conviendra que ce rapprochement entre la tradition et la présence de ces pierres de forme spéciale est au moins curieux et constitue un argument à l'appui de notre thèse.

« A *Sainte-Sève*, la sainte n'ayant pas mangé depuis plusieurs jours arrive au bourg pendant qu'un boulanger faisait cuire son pain. La sainte lui en demanda, mais, sur la menace d'être dévorée par le chien de garde, elle *petrifie les pains* du four, qui étaient au nombre de sept. Il en existe encore deux à l'entrée du cimetière. »

La légende, en rapprochant ces pierres des pains de seigle et de blé noir de nos cultivateurs, en donne une idée très juste. Tout le monde a vu dans nos fermes de Basse-Bretagne, au bout de la table, près de l'unique fenêtre, enveloppées dans une serviette de toile rude, les grandes roues de pain noir, plates d'un côté, convexes de l'autre, calottes sphériques dont les dimensions et la forme sont celles de tous ces blocs, à peu de chose près.

Faut-il y voir les premières pierres tumulaires des premiers chrétiens chez nous, à une époque où il y avait encore lieu d'être prudent ? Rien ne devait déceler à l'extérieur les tombeaux et les pierres étaient enfouies, d'où leurs dimensions réduites. Mais on peut admettre que ces pierres sont antérieures.

Fortuitement découvertes dans la suite, elles furent apportées là et maintenues dans leur destination primitive. Leur présence dans les cimetières pourrait donc ne prouver qu'une seconde utilisation.

Les exemples ne sont pas rares de bornes votives ou milliaires utilisées dans la suite comme lec'hs. J'ai déjà cité la *borne votive* du cimetière de Plumergat, les *milliaires* des cimetières de Caro, de Mériadec, de Guern (1). La colonne cylindrique haute de 1^m80 signalée par Rosenz. dans le cimetière de Régigny, est peut-être une borne milliaire. Dans la commune de Séglien il existe une borne milliaire (?) près de la chapelle de Saint-Germain, une autre près de la chapelle Saint-Jean, une troisième près de la chapelle Saint-Zénon (Rosenz.). A Guern, dans le cimetière de la chapelle de Locmeltro, deux bornes, de 1^m60 et 2^m50, cylindriques (Rosenz.). Une autre dans le cimetière de Buléon, etc. N'a-t-il pu en être de même a fortiori pour des monuments antérieurs similaires, à l'époque où l'on taillait les lec'hs bas dont la

(1) Louis MARSILLE. *Les Sépultures de la Bourlais*. Bull. Soc. Polym., 1910, p. 108, sq.

forme est si voisine. Les exemples de Plumergat et de Caro sont déjà assez probants. On peut encore y ajouter le cas du tombeau de Saint-Tromeur, dont un curieux procès-verbal de 1750 donne la description (1).

On sait que le tombeau est entouré de six pierres différentes : une première, de forme conique, ornée de dix-huit cannelures et haute de trois mètres, est située à la tête ; quatre lec'hs bas arrondis sont placés aux quatre coins, mais ces blocs n'ont pas tous les mêmes dimensions, deux sont plus petits que les autres ; enfin une sixième pierre, cinquième lec'h bas, mais plus gros que les précédents, avec le sommet creusé pour servir de bénitier, est placé au pied du tombeau (2). M. Guénin prétend que c'est à tort que l'on a considéré la grande pierre conique du chevet comme un lec'h et que c'est en réalité un menhir (3). Ces pierres, d'âge différent, ont donc été rapportées ou du moins rapprochées avec une utilisation sinon une destination nouvelle.

Donc une fouille faite *dans un cimetière*, au pied d'un de ces monuments, ne saurait rien prouver. On sait l'exiguïté de ces cimetières entourant l'église paroissiale. Leur origine est fort ancienne : elle peut remonter, nous l'avons vu, aux temps lointains de l'Église naissante, lorsque la chapelle ou l'oratoire, en pierre ou en bois suivant les cas, avait des dimensions toujours restreintes. On peut penser combien les tombes ont été bouleversées, se sont substituées les unes aux autres au cours des siècles, surtout lorsqu'à chaque reconstruction d'une église nouvelle et plus grande il fallait creuser au milieu des tombes les nouvelles fondations. C'est ainsi qu'à Mendon, en démolissant l'ancienne église, on trouva une pierre épannelée au sommet arrondi (4). Une autre à Elven a été repiquée la tête en bas (Rosenz.). Qu'on compte encore

(1) V. Ass. Bret. Redon, 1857, t. VI, p. 343. — CAYOT-DELANDRE. *Le Morbihan*, 200 sq. — DE FRÉMINVILLE. *Antiquités des Côtes-du-Nord*, p. 342 sq.

(2) DE KERANFLECH. Ass. Bret., t. VII.

(3) GUÉNIN. Op. cit. 275.

(4) Un autre exemple entre cent : « Facta est ista eleemosina II idus octobris ante Ecclesiam Carantoer. » Cart. Redon. du 14 oct. 833. — « Factum est hoc in die domina VII. Kal. novembris in ecclesia Carantoerense. » Charte du 21 juin 859. — « Ad viam publicam quæ ducit ad ecclesiam Carantoer. » Charte du 1^{er} juin 843. — (D'après le même acte elle se trouvait tout près du ruisseau Keurill ou Caurel ; « ad ripam Keurillam. » — « Nous pouvons donc affirmer que cette église était bâtie à l'endroit où nous avons vu la seconde église. » (romane, elle-même disparue), dit l'abbé LE CLAIRE. — *L'Ancienne Paroisse de Carantoer*, 4, 30.

le nombre des lec'hs bas placés dans les murs des cimetières, dans la maçonnerie même, comme à Mériadec, à Plœren, à Pleucadeuc, à Peillac, à Gestel, ou dans les fondations des maisons entourant la place de l'église, comme à Maubran en Peillac, à Caudan, ou de la sacristie, comme à Landaul ; qu'on compte ceux placés comme bornes dans le voisinage des chapelles ou des églises comme à Rochefort, à Plumergat, à Plescop, à Pluherlin, à Locadour en Kervignac, et l'on se fera une idée des déplacements successifs de ces bornes tumulaires.

Non seulement une fouille faite sous un lec'h bas dans un cimetière ne prouverait rien, mais elle conduirait à une erreur fatale. Aussi Rosenzweig hésitait, non sans raison, à tirer quelque conclusion de la fouille exécutée par L. Galles, en 1867, sous un lec'h bas dans le cimetière d'Arradon (1).

A une profondeur de 1^m 30 on trouva une cavité sépulcrale formée d'ardoises unies par de la chaux. Au milieu d'ossements ayant dû appartenir à quatre individus, on recueillit neuf pièces de monnaie : une française (Louis IX — 1272) et huit bretonnes.

Evidemment le lec'h avait été apporté d'ailleurs sur cette tombe comme ceux des tombeaux de saint Mamert à Landaul et de saint Tromeur à Sainte-Triphine, etc... La chose est jugée par cette simple réflexion : Voici une borne milliaire dédiée au César Maximien, datée par son inscription de la fin du III^e siècle de notre ère. Mais jusqu'en 1910 elle se trouvait placée dans le cimetière de Caro et nécessairement dans le voisinage d'une tombe. Allait-on entreprendre des fouilles à sa base et la reporter à la date du premier objet rencontré dans un sol remanié à outrance ? La question est résolue aussitôt que posée. On me permettra d'affirmer qu'il en sera de même pour tous les lec'hs situés dans les cime-

(1) Bull. Soc. Pol. 1867, p. 41. — Rosenzweig relate d'ailleurs que la pierre était simplement posée et nullement enterrée près de l'ossuaire, au milieu des dépôts de déblais et d'ossements ! — M. de Cussé, au congrès de l'Ass. bret. de Vannes en 1874, fit observer de plus que la tombe avait été violée, car les 4 corps y étaient entassés pêle-mêle. — Rosenz. est lui aussi convaincu des déplacements successifs de ces monuments. Dans l'art. cité plus haut il mentionne : « Dans le cimetière de Saint-Avé, 6 ou 7 lec'hs ; tous avaient été déplacés » et plus loin : « L'arrangement en rectangle des 4 pierres de Brangolo, en Theix, et le parallélisme de ce rectangle avec l'axe de la chapelle voisine indiquent une œuvre assez moderne... Cette forme exceptionnelle, unique, plaide encore pour le déplacement. »

tières. Et puisque l'on voulait interroger ces monuments, il fallait aller vers ceux, plus nombreux que l'on ne croit, qui sont situés dans la campagne, isolés, loin des cimetières, loin des chapelles.

Le cas assez rare dans le Morbihan pour les grands lec'hs en forme de pyramide et de cône — tels ceux de Locoal-Mendon (Men-er-Menah), de Languidic (à Kervily et à Kervréhan) et de Peillac (à Cranhac) — est beaucoup plus fréquent pour les lec'hs bas (1). On peut en citer un assez grand nombre, entre autres :

ARRADON. — Lec'h bas à Bourgerel, employé dans la construction de la maison Rallier.

BIEUZY. — Les deux lec'hs bas éloignés du bourg déjà mentionnés ci-dessus.

CALAN. — Trois lec'hs bas dont un de dimensions exceptionnelles, mais de même forme — 2 mètres de diamètre sur 1^m 50 de hauteur, — au village de Kerandiot. Et Rosenzweig ajoute : « C'est un des cas extrêmement rares où nous avons trouvé ces sortes de pierres ailleurs qu'au voisinage d'une chapelle. » Comme on le voit, le cas n'est pas si rare. Cependant, étant donné ici leur nombre, il se peut qu'il y eut là autrefois une église bretonne en bois.

GUIDEL. — Lec'h bas sur la route de Guidel à St-Maurice du Carnoët.

LANGUIDIC. — Un lec'h bas dans un champ dépendant du village de Kergal-la-Vigne.

MÉNÉAC. — Lec'h bas à 1 kilomètre sur la route de Guilliers.

PEILLAC. — Lec'h bas au village de l'Epinette.

PLOERDUT. — Lec'h bas à 1 kilomètre sur la route de Guéméné.

PLOUGOUMELLEN. — Deux lec'hs bas dans le chemin qui conduit du bourg à Béquerel.

(1) Je me rappelle avoir noté jadis que sur les 75 lec'hs (environ) signalés dans le Finistère par M. du Chatellier, il y en avait un tiers au moins éloignés des chapelles et des cimetières. Ceci, comme je le relève plus loin, semble en contradiction avec l'observation de Rosenzweig notée à propos de Kerandiot. Mais la contradiction n'est qu'apparente si l'on admet que ces pierres s'élevaient dans le voisinage d'une église en bois, ce qui est plausible au moins lorsqu'on les trouve groupées.

Quant aux églises en bois brûlées par les Saxons, les Normands... elles n'ont évidemment laissé aucune trace.

SAINT-AVÉ. — Deux lec'hs bas à Coëdigo-Kerilis (1).

SARZEAU. — Lec'h bas sur la route de Saint-Gildas. — Autre à Saint-Armel, route de Vannes, près d'une croix.

THEIX. — Lec'h bas, au point de jonction des routes de Questembert et de Nantes.

Et encore eût-il fallu faire des fouilles au moment de la découverte, car aujourd'hui il faut tenir compte de ce fait que quelques lec'hs, comme le dernier, ont été transportés pour servir de simples bornes ou de supports.



Dans les lignes qui précèdent, j'ai surtout parlé de l'apparition du lec'h bas. Il resterait à chercher son *origine*, c'est-à-dire à expliquer sa forme constante. Alors que les lec'hs réalisant la pyramide ou le cône — menhirs christianisés dans bien des cas — varient extrêmement de modes et de dimensions, le lec'h bas ne change pas, allant de la calotte sphérique à l'hémisphère avec un diamètre presque invariable.

Dans une lettre qu'il m'écrivait l'an dernier, un archéologue finistérien, bien connu par ses travaux sur nos mégalithes et les légendes et traditions qui s'y rapportent, donnait à cette question une réponse. Il convient de préciser qu'il visait non pas les lec'hs bas, mais les pierres de la Bourlais. Après m'avoir donné les raisons pour lesquelles il croyait les sépultures de Pleucadeuc très antérieures, il terminait par cette *particularité hypothétique* : « Je vois dans vos deux blocs en forme de calotte sphérique la représentation du tumulus. C'est près de ces pierres que sont placés les vases et non près de celles qui ont une forme différente, pyramidale. Il n'y a pas de vases près de ces dernières, car elles procèdent du menhir et le menhir n'est jamais un monument funéraire. Une pierre en forme de pyramide est trouvée sur un amas de matière grasse et noirâtre, c'est à dire que la divinité présidait à l'endroit où les corps étaient brûlés. Une fois les

(1) Rosenzweig écrit *Coëdigo-Kerilis* et en conclut l'existence d'une ancienne chapelle dans le voisinage — V. Rép. art. *Saint-Avé*. — Rialan orthographie *Coëtiyo-Kerlis* — V. *Découvertes archéolog. dans le Morbihan*, p. 6. — Pour moi, comme le prouve l'exemple de Limerzel, c'est Rosenzweig qui a raison.

corps brûlés, on recueillait les fragments d'os que l'on mettait en vase, *au pied d'un tumulus représentatif.* »

Que l'on examine les dessins joints à mon travail de 1910, et surtout la coupe des pierres de la Bourlais, et l'on sera forcé de convenir que cette idée, pour être hypothétique, n'en est pas moins bien séduisante.

Louis MARSILLE.



LES SÉPULTURES GALLO-ROMAINES

de FOUCHEREL, en RUFFIAC (Morbihan)



Dans le courant du mois d'avril 1912, j'étais averti qu'un cultivateur du village de Foucherel, en Ruffiac, en labourant un champ pour y semer des pommes de terre, venait de mettre à jour un ouvrage maçonné assez important dont la destination avait excité la curiosité des quelques personnes accourues. Tout ce que j'appris, étant alors en voyage, c'est que des briques et des tuiles à rebords (1) entraient dans la composition du monument. Aussitôt rentré je me rendis sur les lieux. Un léger affaissement du sol, où je retrouvai quelques débris romains et un grand clou de fer à tête carrée, très oxydé, marquait l'emplacement de la découverte. Tous les autres matériaux, intacts en partie, avaient été transportés dans la cour ou dans la maison de l'inventeur et il me fut facile, avec le concours de ce dernier, de reconstituer l'œuvre dans son état primitif.

Dans une pièce de terre dite le *Péré*, et joignant une autre qui porte le nom de *Très-la-Ville*, on rencontrait assez fréquemment des fragments de tuiles à rebords et de briques. Ce champ dépend du village de Foucherel, dans la commune de Ruffiac, et est situé entre le village de ce nom et le menhir de Digois, si curieux d'aspect. Cette année, soit par suite d'un labour plus profond, soit par le fait d'un affaissement partiel de l'ouvrage, après des pluies persistantes ou sous le poids de l'attelage, le soc de la charrue entama une

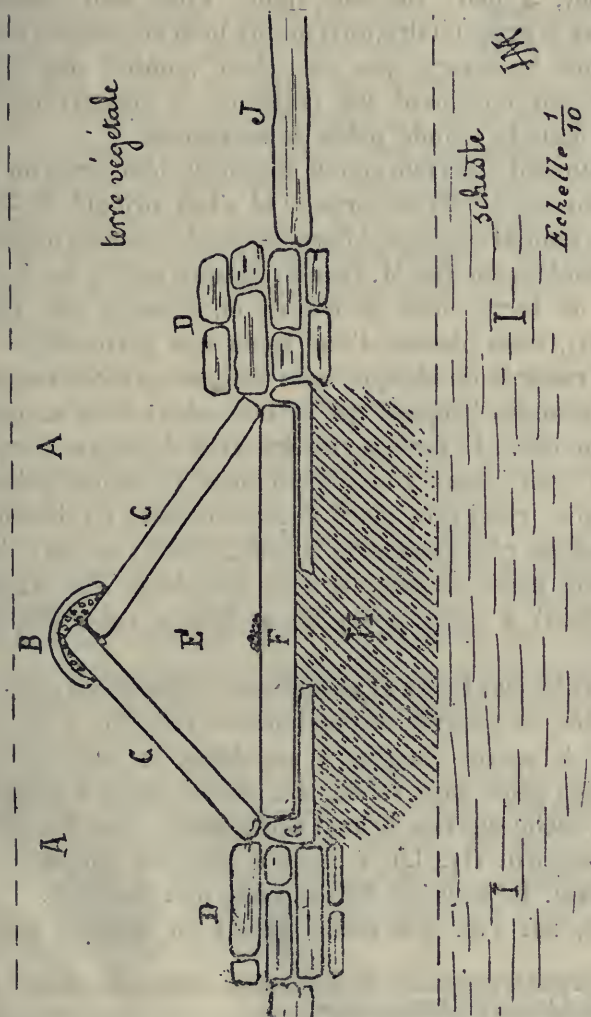
(1) Ces mots devant revenir bien souvent sous ma plume, je rappelle que le mot *tuile* ne s'applique qu'aux éléments du toit : *tegulae* (tuiles à deux rebords) ; *imbrices* (tuiles courbes ou couvre-joints) et toujours aux premières quand le qualificatif n'est pas employé. — Le mot *brique* désignera les épais carreaux de terre cuite provenant de dallage ou de la maçonnerie des murs, donc toujours sans rebords.

petite construction que le cultivateur se mit immédiatement en devoir de dégager.

La pioche rencontra d'abord, à très peu de profondeur dans la couche arable (A), « des faitages (B) en place au sommet d'un petit toit fait de briques et de tuiles (C, C) liées par un mortier très dur. » Effectivement, des tuiles courbes, dont une intacte, des tuiles à rebords et des briques, dont quelques-unes encore entières, sont incrustées par endroit d'un mortier qu'il faut attaquer au marteau. A remarquer que les grands carreaux formant dallage, protégés par ce toit et dont je parlerai tout à l'heure, présentent cette incrustation en leur milieu, preuve que le mortier est tombé du faite, où il liait ensemble les éléments arc-boutés, à leur point de contact, et les *imbrices* qui les recouvraient. Preuve aussi que cet abri ne renfermait, au moment de la construction, aucun corps, aucun objet. Autre remarque : c'est que tous les matériaux constituant les deux versants du toit ont la même longueur ; toutes les briques employées, sauf une plus grande, d'ailleurs cassée, mesurent 0^m,38 de longueur en moyenne. Cette longueur est aussi celle des tuiles à rebords qui entraient pour partie dans les côtés. A cause du mortier il fallut en briser un certain nombre pour fouiller le monument. Parmi les débris on rencontra plusieurs grands clous de fer de 0^m,10, à tête carrée comme celui que je ramassai moi-même dans le champ. Ce petit toit fait de deux rangées de briques et de tuiles inclinées l'une vers l'autre et liées par du mortier avait la ligne du sommet protégée et maintenue par les tuiles courbes, et les côtés, à leur base, par deux petits murets (D) en pierre empruntée au sous-sol : schiste argileux verdâtre ou bleuté (précambrien) (1).

(1) Le musée de Saint-Germain-en-Laye possède un sarcophage provenant de Beaulieu, commune de Villefranche (Alpes-Maritimes), dont le dessus fait de tuiles liées par du mortier est identique à celui de Ruffiac, avec cette différence toutefois que non seulement le faite est formé de tuiles courbes imbriquées comme ici, mais qu'en outre d'autres tuiles courbes sont placées sur les côtés, au-dessus des rebords des tuiles rapprochées, assurant ainsi l'étanchéité de la sépulture suivant le mode adopté pour les toitures des constructions romaines. Ce sarcophage de Beaulieu abritait un squelette conservé. N° 26584 du Catal. Don de feu M. Germain, conducteur des Ponts et Chaussées, à Nice, 1878. Il n'existe pas de relation de la découverte. (Comm. par le conservateur.)

En octobre 1908, des ouvriers travaillant dans la cour du Couvent de Saint-Pons, à Nice, découvrirent des sarcophages de la 2^e époque romaine, III^e et IV^e s. L'un, en calcaire, un autre en plomb, un 3^e fait de dalles d'une sorte de tuf, un 4^e en



Sépultures gallo-romaines de Ruffiac

Pl. I. — Coupe transversale.

Cet abri ménageait donc un vide (E) de coupe triangulaire, de 0^m,25 de hauteur environ. Dans cette cavité dallée on ne rencontra rien. Le dallage se composait de 4 grandes briques de carrelage (F) carrées, de 0^m,52 à 0^m,54 de côté, placées bout à bout, à plat, sur une ligne. Elles sont conservées entières par le propriétaire, qui compte bien en trouver d'autres et continuer le pavage que, avec bon nombre des briques moyennes qui formaient les côtés de la couverture, elles amorcent dans la grande pièce de sa maison.

Le monument intérieurement mesurait donc environ 2^m,15 de longueur sur 0^m,55 de largeur et était orienté N.-S. Les extrémités étaient également fermées par les mêmes matériaux.

Continuant sa fouille, M. Jean Frapsauce enlève les 4 grands carreaux de terre cuite et trouve en dessous des tuiles à rebords (G), mais placées d'une façon très particulière.

Un des rebords de chaque tuile longeait extérieurement les côtés des grandes briques, qui se trouvaient ainsi en quelque sorte maintenues. Et pour permettre à ces dernières de reposer à plat, on avait intentionnellement brisé le second rebord de chaque tuile, celui qui, placé nécessairement en dessous, vu les dimensions plus petites de la tuile, aurait soulevé la brique plus grande posée dessus. Il sera plus facile, en examinant le dessin joint à cette note, de se figurer cette disposition spéciale.

Enfin, entre ces tuiles et au-dessous, apparut un amas assez considérable de cendres et de charbons (H) (1). « On aurait dit un tas de scories (engrais), me disait le cultivateur, tas que j'ai bien palpé sans rencontrer aucun objet. » L'épaisseur de cette couche était de 20 à 25 centimètres. Une fois enlevée, la cosse apparut (I). La « cosse » désigne, on le sait, le schiste carié. Le sous-sol était atteint, non remanié.

En plus, sur l'un des côtés, calant en quelque sorte du

forme de toit à double plan incliné, façonné avec de larges tuiles plates à rebords recouvertes au faite par des tuiles courbes.

Des cercueils tout à fait pareils ont été trouvés en grand nombre à Cimiez, et il y a peu d'années, au quai Lunel lors de la construction d'un égout. — *L'homme préhistorique*. 1^{er} février 1909, p. 57. — etc...

(1) J'ai eu l'occasion de voir depuis M. Jean Frapsauce, qui m'a déclaré que les pommes de terre n'avaient pas poussé au milieu de ces résidus. On se rappelle qu'à la Bourlais, en Pleucadeuc, les cendres des sépultures répandues sur l'herbe avaient arrêté la végétation : argument en faveur d'une combustion en parois closes et sous l'action de résineux. — *V. Bull.*, 1910, p. 92 et s.

côté extérieur le petit muret, le fouilleur dégagea 4 *palis* ou pierres plates de schiste (J), phyllade vert, de 0^m,50 de longueur. Il est possible que de l'autre côté il existât pareillement d'autres pierres plates, mais le muret de l'ouest n'a pas été dégagé à l'extérieur et ce point ne peut être précisé.

Toutes ou presque toutes les briques (gros carreaux de terre cuite de 3 types différents) employées dans la construction portent en creux une marque. Le plus souvent une ligne semi-circulaire ou elliptique dont les deux extrémités rejoignent le même bord ; plus rarement un 8 dont la seconde boucle est inachevée ; ou un demi-cercle rejoint par une ligne droite. Une brique a un bord biseauté et de ce côté une cavité en forme de quart de sphère. Plusieurs briques et tuiles portent l'empreinte si commune de pattes de chiens, ici de petite taille.



Comme je l'écrivais en commençant, le champ qui touche celui où fut découvert cette sépulture porte le nom de *Très-la-Ville*. On y remarque également quelques vestiges de l'occupation romaine. Il y a plusieurs années, en 1904, je crois, le propriétaire, M. Tastard, qui habite, au même village de Foucherel, la maison voisine de celle de M. Frapsauce, y avait fait d'intéressantes découvertes, par hasard, lors du défrichement de cette parcelle qu'il venait d'acheter et qui était sous taillis.

Le produit de sa fouille fut promené dans les cures voisines, puis lui fut restitué. Il fallut la trouvaille récente dont je viens de parler pour que je sois informé de celle qui l'avait précédée. Avec beaucoup d'obligeance M. Tastard s'offrit de rechercher ce qui lui en restait et quelques jours après me donna ce qu'il put retrouver.

Là encore un amas de cendres et de charbons reposait directement sur le sous-sol. Au milieu l'on rencontra un petit coffre carré, chaque côté fait d'une tuile à rebords placée sur champ. Une cinquième tuile constituait le fond, une sixième la couverture. A l'intérieur l'inventeur recueillit une dizaine de vases, les uns en verre, les autres en terre, tous couchés sur le côté, l'ouverture vers le levant. Non loin

deux autres tuiles à rebords reposaient à plat et en contact : il est probable que ces tuiles, inclinées l'une vers l'autre, arc-boutées au sommet, devaient former un second coffre. Par suite du tassement des terres ou des travaux agricoles, l'une des deux briques glissant avait été recouverte immédiatement par l'autre. Mais on ne rencontra rien à proximité (1).

Voici la liste des objets que j'ai retrouvés chez M. Tastard :

- 1^o — Une grande tuile à rebords entière.
- 2^o — Plusieurs fragments de tuiles à rebords.
- 3^o — Un vase funéraire carré en verre bleu-verdâtre, sans anse, haut de 0^m, 105, large de 0^m, 053. Les angles s'arrondissent et se courbent à la partie supérieure pour former un orifice circulaire surmonté d'un rebord s'évasant de 0^m, 015. C'est le seul objet intact. Il est encore aux deux tiers rempli d'ossements incinérés (*fig. 3*).

4^o — Quelques fragments d'un vase en verre également épais et de même couleur. Ils permettent de penser que ce vase était semblable au précédent,

- 5^o — Quatorze morceaux, dont les deux pieds, de deux verres blancs en forme de calices, avec ornements en relief obtenus en partie par l'application de fils de verre ténus et déliés (*fig. 5*).

6^o — La plus grande partie d'une petite urne en terre grisâtre, claire, peu épaisse, gréseuse, de forme ovoïde et de 0^m, 13 de hauteur (*fig. 6*).

7^o — La plus grande partie d'un petit vase en forme de pichet à une anse en terre noire. Pied haut et étroit, panse légèrement renflée. L'ouverture sans rebords a 0^m, 05 de diamètre. Hauteur du vase : 0^m, 10 (*fig. 7*).

8^o — De nombreux fragments d'un vase en terre rouge à goulot et à anse, à pied étroit et à panse renflée pouvant mesurer environ 0^m, 20 de hauteur et 0^m, 15 de diamètre à la panse (*fig. 8*).

(1) « Saint-Cizy a deux cimetières : un cimetière à ustion à l'est de l'agglomération et un cimetière d'inhumation à l'ouest. Dans le cimetière à ustion, les urnes, enfouies à 50 centimètres de profondeur avec des ustensiles divers entre quatre grandes briques de champ, formaient des rangées... l'on y a recueilli des vases en poterie et en verre.... » *Les Établissements gallo-romains de la Plaine de Martres-Tolosaves*, par L. Joulin, p. 176.

— Le musée de Saint-Germain possède, dans sa salle des antiquités gallo-romaines, un petit coffre fait de tuiles à rebords, provenant du cimetière de Mayencé et abritant une certaine quantité de vases semblables à ceux de Ruffiac.



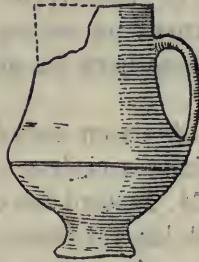
6: terre grise. h. 0^m 13



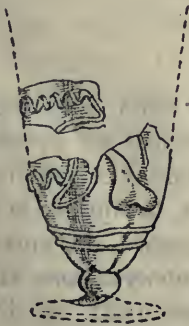
8: (9) terre rouge. h. 0^m 20 env.



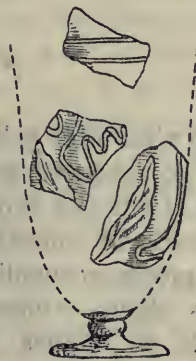
3: Verre bleu. h. 0^m 105



7: Terre noire. h. 0^m 10



5: Verre blanc $\frac{1}{4}$ gr. env.



III

9° — Le fond et quelques fragments d'un vase en terre rouge, à goulot, plus petit que le précédent et d'une pâte moins épaisse.

10° — Les rebords d'une urne ou plutôt d'un bol ou écuelle en terre noire de 0^m, 13 de diamètre à l'ouverture.

11° — Un fond de vase de 0^m, 055 de diamètre, en terre noire assez épaisse.

12° — Quelques fragments peu épais d'une urne en terre noire à rebords droits.

13° — Quelques fragments d'un autre vase de plus grandes dimensions.

14° — Une anse qui devait appartenir à un vase en forme de pichet, mais plus grand que le N° 7.

Nota. — Deux au moins de ces vases en terre contenaient, au moment de la découverte, des ossements calcinés, un troisième renfermait un ou les deux verres à boire portés au N° 5, un quatrième livra les objets en métal dont la mention suit.

15° — Deux objets en métal restés introuvables. De tous les objets mentionnés ci-dessus, ce sont les seuls qui ne m'ont pas été remis. M. Tastard les croit en fer et m'a promis de me prévenir s'il les retrouvait. D'après la description qu'il m'en a faite, l'un d'eux pourrait bien être une fibule. J'ai retrouvé dans l'un des pots, parmi des ossements et de la cendre, un morceau de fer très plat, légèrement recourbé, mais indéterminable.



L'existence de sépultures gallo-romaines dans deux pièces voisines permet de supposer que nous sommes en présence d'une nécropole et que des fouilles amèneraient certainement d'autres découvertes. On constatera, en effet, la similitude non seulement des pièces recueillies, mais encore de certains détails, avec les objets exhumés ou les observations faites dans la nécropole de Vannes. M. de Cussé avait, en 1877, mentionné dans un amas de cendres allant jusqu'au terrain rocheux sous-jacent, la présence de clous, de vases, et parmi ceux-ci d'un vase carré en verre bleu d'assez grandes dimen-

sions (1). Parmi les nombreux objets recueillis dans le nouveau cimetière de Vannes figurent, au milieu de poteries absolument semblables à celles de Ruffiac, un petit vase bleu en verre (fragmenté), carré, mais avec un pied bas et rond (2). Comme beaucoup d'autres, le vase de Foucherel présente à la base du col une sorte de bourrelet ou mieux d'affaissement irrégulier du col vers la panse (V. fig.).

Les verres à boire (3) sont bas sur pied, le fond de la coupe est ovoïde. L'ornementation consiste pour l'un en feuilles allongées, pour l'autre en reliefs bilobés, entre lesquels courent et zigzaguent des fils de verre également blancs, plus ou moins ténus, rapportés et n'adhérant pas toujours parfaitement aux parois. Dans un livre de vulgarisation : *La Verrerie depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, M. A. Sauzay donne, page 19, la reproduction d'un verre romain dont la forme est celle des verres de Ruffiac. À côté, un pot à ansé offre une ornementation absolument identique à celle de l'un des nôtres. — Un très grand gobelet en verre de la collection Esmonot (musée de Saint-Germain) provenant de Moulins (Allier), offre le même pied et une ornementation similaire.

Dans la couche de terre recouvrant l'amas de pierres du Mané-er-H'roëk, en Locmariaquer, on trouva, dit l'auteur du compte rendu des fouilles, les débris d'un vase en verre côtelé et identique à celui que Charles de Fréminville avait rencontré dans la villa romaine de Kerhan en Arradon (4). Les vases dont il est ici question ne peuvent être rapprochés de ceux de Ruffiac que pour la transparence et la finesse de la matière. La forme en diffère. Il en est de même des jolies pièces dont notre musée ne possède que des fragments et qui proviennent des établissements gallo-romains de Saint-Christophe en Elven, de Tréalvé en Saint-Avé, du Lodo et de Bourgerel en Arradon, du théâtre de Locmariaquer...

(1) de CUSSE. — *Note sur une nécropole gallo-romaine découverte à Vannes en 1876* — Bull. de la Soc. Polym. 1877, p. 98.

(2) LALLEMENT. — *Notice sur les fouilles pratiquées au nouveau cimetière de Vannes* — d^e, 1900, p. 28 — V. au musée la vitrine spéciale.

(3) D'après Pline (XXXVII, 67) les verres à boire en verre incolore et transparent étaient les plus estimés et avaient remplacé les coupes de métal. — Cfr. Sauzay, op. cit. p. 134 et s.

(4) Les débris en sont au musée de la Société — Voir Bulletin Soc. Polym... 1863 - 2 - p. 22.

Cependant, parmi tous ces débris, quelques-uns ont pu appartenir à des verres à boire ; tel un fragment provenant de Bourgerel et portant deux légers filets parallèles au bord supérieur.

La fraîcheur, la transparence des morceaux m'a remis en mémoire l'enthousiaste description des verroteries de l'oppidum gallo-romain de Tronoën (Finistère) par M. du Chatellier. Nous avons recueilli, écrivait l'éminent historien (1), au milieu d'innombrables fragments de verre « des échantillons de *verre mousseline* des plus parfaits, qui, pour la blancheur, la transparence, la légèreté, le disputent à ce que Venise et la Hongrie ont eu de plus perfectionné », et en outre « plusieurs morceaux de *filigranes* de couleur orange et trois ou quatre fragments de verre jaune paille sur lesquels se détachent *des stries relevées en blanc et formant des filets très déliés*. »

Tout récemment M. le chanoine Abgrall trouvait dans une sépulture gallo-romaine au *Pont-de-Buis* (Finistère), une *patère* en verre avec le même mode d'ornementation (2).

L'urne funéraire en verre trouvée au cimetière de Vannes et donnée à notre Musée par le Dr de Closmadeuc, est ornée de lignes en relief (3). A Talhouët, en Theix, l'abbé Le Mené avait trouvé des fragments de verre semblables (4), etc... (5).

Sans vouloir en tirer une conclusion très loin de ma pensée, il m'est cependant permis de remarquer que Foucherel, en Ruffiac, ou plutôt *Très-la-Ville*, est à deux kilomètres de *La Verrie*, seigneurie située à la limite des alluvions modernes et des alluvions anciennes (6) et où l'on rencontre

(1) DU CHATELLIER père. — *Oppidum gallo-romain de Tronoën*. Bull. de la Soc. Polym. 1873, p. 93.

(2) Chanoine J.-M. ABRALL : *Sépulture gallo-romaine à Pont-de-Buis*. — Bull. Soc. Archéol. du Finistère. T. XXXVIII. 1911.

(3) Dr de CLOSMADÉUC : *Une urne cinéraire en verre*. — Bull. Soc. Polym. 1878, p. 100.

(4) Abbé LE MENÉ : *Fouilles à Talhouët* — d^e, 1888, p. 138 — Cfr. sur les débris de verre gallo-romain rencontrés dans le tumulus du Moustoir-Carnac : d^e, 1883, p. 32.

(5) Sur l'abondance des vases en verre dans les contrées voisines et notamment le Poitou, consulter les nombreux travaux de MM. B. Fillon, Louis Brochet, abbé Bantry, etc... Voir les Collections Charier-Fillon, Musée de la Roche-sur-Yon... etc... La seule sépulture gallo-romaine de Saint-Médard-des-Prés (Vendée) contenait plus de 80 vases en verre (V. Poitou-Vendée).

(6) Ces alluvions anciennes (*sables et galets*) sont très importantes dans la vallée de l'Oust.

encore des vestiges de l'occupation romaine. A la même distance, de l'autre côté, sur le sommet de la colline du *Chatellier*, à 100 mètres d'altitude, de larges talus affaissés marquent l'emplacement du camp romain.

Les lignes qui précèdent ne feront qu'attester davantage encore l'importance de l'occupation romaine le long des rives de l'Oust. J'ai déjà signalé les nombreux vestiges que j'avais rencontrés sur le territoire des communes voisines : Caro, Ruffiac, Missiriac, Saint-Laurent. En maint endroit, comme à Bermagois et dans la lande du Chêne-Tors, ils couvrent des superficies considérables (1). Le Dr Fouquet (2) et M. de la Monneraye (3) avaient multiplié naguère leurs fouilles heureuses, et M. de Villers, l'heureux propriétaire des retranchements du Chatellier, me donnait hier encore deux nouvelles indications : il avait constaté l'existence de ruines romaines près de la chapelle Saint-Vincent et à la ferme du Houssa, l'une et l'autre en Ruffiac.

Pleucadeuc, ce 15 mai 1912.

LOUIS MARSILLE.

(1) LOUIS MARSILLE : *De la lande de Lanvaux à la lande de Saint-Méen*. — Bull. Soc. Polym. 1909, complété par le *Répertoire* en préparation.

(2) Dr FOUQUET : *Des monuments celtiques et des ruines romaines dans le Morbihan*. A. Cauderan, Vannes. 1853, — et Bull. Soc. Polym. de 1861-1864-1866...

(3) De la MONNERAYE : *Géographie ancienne et historique de la péninsule armoricaine*. — Saint-Brieuc, Imp. Prudhomme, 1884 — et les *Bulletins* de l'Association bretonne...

Nous avons fait, M. Simonnot et moi, une petite enquête sur une découverte déjà ancienne de vases en terre remplis de restes incinérés, trouvés à Kernet en la Vraie-Croix, près de Larré, par le cultivateur Le Bourbasquer, fermier d'un sieur Ruaud, qui les détint quelque temps. Les vases auraient été portés à Vannes ? — A propos de ma note récente sur *les rouleaux en terre cuite des substructions romaines de Commana*, je dois mentionner que j'ai vu depuis au *British-Museum* à Londres deux échantillons ayant un bourrelet à chaque extrémité, différant en cela de ceux de Commana, qui n'en ont qu'un, mais identiques pour le reste, percés notamment dans le sens de la longueur d'un trou cylindrique médian. — V. Bull. 1911, 2^e sem.

RELATION D'UN VOYAGE EN ORIENT ⁽¹⁾

(Suite)

Cet endroit, bien arrosé et planté de nombreux arbres, est près du village de Djéba ; là fonctionne ce bruyant pressoir à huile que nous avons entendu en arrivant. C'est l'ancienne place israélite de Géba ou de Gabaa.

Nous partons en suivant, sous un vigoureux soleil, une vallée un peu étroite qui bientôt s'élargit pour devenir une assez vaste plaine ; voici ensuite un rocher abrupt qui porte le village fortifié de Sanoûr, vainement assiégé en 1799 par le fameux Djezzar, dit le Boucher, pacha de Saint-Jean-d'Acre. — D'aucuns identifient Sanoûr avec Béthulie, la ville de la célèbre Judith. — Nous arrivons enfin, par monts et par vaux — c'est le cas de le dire — à une nouvelle plaine. Il y a là, au milieu d'un bouquet d'arbres, un village qui me rappelle ceux de nos campagnes ; il s'appelle Qabatiyéh. Des talus en pierres sèches bordent les chemins défoncés qui y mènent. De nombreux courtils sont séparés par des haies, généralement composées de cactus. Deux ou trois de ces enclos, communiquant entre eux, nous servent de réfectoire. C'est l'heure de la collation. On la prend debout ; car, pour des novices comme nous, rien de plus agréable que se détendre les jambes après avoir chevauché pendant plusieurs heures ; nos genoux sont tout ankylosés. Ce petit repas sommaire se compose de pain et de raisin. Les grains en sont très beaux, mais à Qabatiyéh des myriades de mouchérons élisent immédiatement domicile dessus et les recouvrent littéralement ; pour un peu, ils y resteraient jusque dans votre gosier. C'est la plaie des mouchérons.

(1) Voir *Bulletins de la Société polymathique*, année 1900, pages 25 et 91, année 1910, pages 43 et 137, et année 1911, pages 12 et 93.

Quand nous repartons, notre cavalerie se déploie dans la plaine d'une façon presque imposante, tandis que de hardis écuyers font des charges impétueuses sur les guérets poussièreux. C'est le cas de dire avec ce brave Du Bartas :

Le champ plat bat, abat ; destrappe, grappe, attrape
Le vent qui va devant ; couvert de tourbillons,
Escroule sous ses pieds les bluétants sillons.

Mais ces artistes en équitation sont rares. Bientôt tout l'escadron s'écoule un par un, franchit le ruisseau de la vallée et se remet en route. Six kilomètres nous séparent encore de Djénin, terme de notre étape. Ma pauvre vieille monture blanche, malgré sa vaillance, est bien lasse de sa journée ; elle choppe et butte plus fréquemment. Enfin, à la brune, notre cavalerie étant presque aussi égaillée que nos voitures l'avaient été la veille, nous arrivons à un bel oasis verdoyant au milieu de cette contrée assez riche mais peu boisée. Les chemins d'accès sont toujours analogues à ceux de nos plus humbles villages ; pour parfaire la ressemblance, il en sort un troupeau de bêtes à cornes, pas bien grandes mais trapues, à peau noire et brune. Je rencontre en même temps, désagréable spectacle ! un cadavre de mulet ou d'âne étendu sur le côté de la route, si route il y a. Mon vieux quadrupède a un léger soubresaut et, méfiant, fait un grand détour ; je ne proteste pas, il a bien raison. Enfin, quelques cents mètres plus loin il s'arrête. Je descends non sans satisfaction de ma selle, les genoux bien ankylosés et bien endoloris, pour gravir les marches de l'hôtel Dschénin. C'est encore un excellent caravansérail, mais encore un allemand, appartenant à la même compagnie de navigation que celui de Naplouse. — « Troup alemant ! » aurait dit le roi Philippe le Bel.

Le lendemain, samedi 5 septembre, je me réveille aux accents d'une sorte de mélodie qui module plaintivement dans la nuit. Qu'est-ce que cela peut être ? Il fait encore noir, mais l'obscurité commence à s'éclaircir un peu. C'est le muezzin qui, du haut du minaret voisin, appelle les musulmans à la prière. Sa voix est celle des veilleurs de nuit qui chantent les heures des veilles nocturnes sur un ton de lamentation. Une ou deux heures après, des voitures se rangent sur la grande place de Djénin, vaste terrain qui n'est ni planté ni bâti, mais

qui aussi n'est ni pavé ni entretenu. Ces véhicules sont de grandes tapisseries ou encore des cars alpins, ouverts de tous côtés, aux banquettes transversales, perpendiculaires à la direction. Vers huit à neuf heures du matin leur caravane s'ébranle et quitte Djénin. — S'il n'était si musulman et si sale, j'aimerais ce pays, — pour parler comme la captive des Orientales, — cette petite ville biblique, dont les maisons blanches sont blotties parmi la verdure, et pourtant ! la verdure de notre terre natale est plus aimable, plus claire et plus gaie. — Djénin est l'ancienne ville qui portait le nom poétique et bien mérité d' « Engannim, — la source des « jardins ». Située sur le territoire d'Issachar, près des confins du Manassé occidental, elle devint une ville lévitique, et, heureusement pour elle, vécut ignorée dans son nid ombragé, sur la pente de sa petite colline, parmi ses verdoyants bocages et ses fertiles jardins. Ici encore une tradition très ancienne nous indique quelques traces de notre divin Sauveur : les dix lépreux dont parle l'évangéliste saint Luc auraient été guéris à Engannim. D'ailleurs, près d'une des deux mosquées, se voient les vestiges d'une église du ^{vi}^e siècle.

- Aux portes occidentales de Djénin commence une grande plaine, celle d'Esdrelon, qui, dans sa partie méridionale, s'appelait plaine de Jezraël. Pendant la plus grande partie de cette étape nous en côtoierons le bord ; mais, pour commencer, on en traverse l'extrémité sud-ouest. La route est passable, et elle n'a pas grand mérite à l'être, puisque le terrain est à peu près plat ; cependant la traversée des cours d'eau tout desséchés, affluents ou sous-affluents de l'antique Cison, est délicate à effectuer. Les attelages descendent au galop dans le lit de la ci-devant rivière et, grâce à la vitesse acquise, remontent aisément sur l'autre bord. Les automédons sont adroits, car il se présente quelques cas particuliers assez difficiles. La direction générale de la route est nord-ouest. Au bout de dix kilomètres nous passons près du village de Taanak ; cet endroit a été fouillé en 1901 et en 1902 par le professeur Sellin, le même qui exhuma plus tard les restes de l'ancienne Jéricho. Il y découvrit les curieux vestiges de la cité chananéenne et israélite de Thanak. L'enceinte, faite de gros blocs cyclopéens plus ou moins bruts, constituait approximativement un rectangle mesurant 140 mètres sur 110 ; aire d'un hec-

tare et demi environ. Ses maisons, suivant l'usage palestinien et chaldéen, furent d'abord en briques crues mêlées de cailloux, puis, plus tard, en briques cuites. On y a trouvé des archives fort intéressantes : plusieurs tablettes d'argile cuite écrites en caractères cunéiformes, semblables à celles qui ont été découvertes à Tell-Armarna en Egypte. C'était surtout la correspondance du prince de Thanak avec les autres roitelets chananéens de Palestine, peu de temps avant la conquête des Hébreux, au ^{xv}^e siècle avant notre ère. On y a revu le nom d'Abd-Hibéba, prince d'Urusalim, qui est probablement le même qu'Adonisédech. Cette ville de Thanak avait été départie par Josué à la demi-tribu occidentale de Manassé, qui ne s'en était pas encore emparée au temps de la prophétesse Débora ; elle devint ensuite cité sacerdotale ou lévitique. C'est près de là que le roi de Juda, Josias, fut tué dans les dernières années du ^{vii}^e siècle, au cours d'une bataille livrée au pharaon roi d'Egypte, Néchao, pour lui barrer la route de l'Euphrate. Car cette grande plaine a été une vraie lice pour combats d'armées, une vaste arène pour pugilats de peuples. Que de sang a fécondé ces champs immenses, plats et gras, qui s'étendent jusqu'à l'horizon, vers le Thabor lointain, par delà le petit Hermon et le Gelboé, premières avancées des terrains montagneux sur cette mer de cultures.

Encore un passage de petit fleuve desséché. C'est le principal affluent de gauche du Cison ; sur ses bords se dresse une ruine de caravansérail, Khan-Ledjoun, du nom d'un village voisin nommé El Ledjoun. Cet endroit, peu remarquable à première vue, était jadis un point de grande importance stratégique, car l'antique route traditionnelle qui allait de l'Egypte vers Damas et le haut Euphrate y passait de la montagne à la grande plaine. Aussi, dans ses environs immédiats, existait-il une forteresse, aujourd'hui éminence déserte toute composée de décombres, appelée Tell es Moutesellim (Colline du Gouverneur). Ce sont là les ruines de Mageddo, fameuse place de guerre destinée à donner son nom à maintes grandes batailles de l'Orient. Le Dr Schumacher, de Caïffa, a fouillé cette énorme butte. Il y a trouvé six ou sept villes différentes, avec beaucoup d'objets de style chananéen, héthéen, assyrien, égyptien et israélite, avec même des briques romaines à l'estampille de la sixième légion, une acropole, un mur

d'enceinte en briques mesurant huit mètres d'épaisseur, tandis qu'ailleurs l'épaisseur des remparts, toujours supérieure à trois mètres, ne dépasse jamais 5^m, 20. Une victime humaine avait été sacrifiée à la prospérité et à la puissance de la ville, lors de sa fondation, car on a découvert un squelette parmi les premières assises, tout à la base des murailles. Mageddo n'appartint qu'assez tardivement à Israël, car les enfants de Manassé qui l'avaient reçu dans leur lot, lors du partage de la Terre promise, ne réussirent d'abord pas plus à se la soumettre qu'ils n'avaient réussi à prendre Thanak, sa voisine et longtemps sa tributaire. — Nous sommes maintenant presque au pied des massifs montagneux dont le promontoire du Carmel est la fin vers le septentrion. Les hauteurs en sont verdoyantes, couvertes de bosquets ou de bois de chênes verts ; sur l'une d'elles brillent la toiture rouge et les murs blancs de la chapelle du Moukhraqa où eut lieu, d'après la tradition, le célèbre sacrifice d'Elie. Nous nous rapprochons de cette bordure de collines ; bientôt elle est sur notre gauche, tandis que sur notre droite, vers l'est, s'étend toujours la grande plaine avec ses beaux lointains barrés de gracieux pics solitaires et de sommets bien plus éloignés aux teintes bleuâtres. Mais les endroits ombragés n'abondent pas précisément le long de notre route. Pourtant quelques vergers touffus, pareils à de petites troupes silvestres d'avant-garde descendues des montagnes, se sont hasardés çà et là. Derrière des cactus protecteurs, armés de leurs disques épineux, d'un vert plus ou moins défraîchi, sont massés des figuiers, des orangers, des arbres à la verdure épaisse et foncée, qui offrent au voyageur l'asile de leur couvert presque obscur. C'est dans un lieu de ce genre que nous procédons à l'importante opération du déjeuner.

Au bout d'une heure ou de deux, nous repartons pour arriver bientôt au bord du vieux cours d'eau de Cison, appelé aujourd'hui le « fleuve du Massacre, Nahr el Mouqatta », rivière souvent torrentueuse, aux berges nues, sablonneuses ou rocheuses et arides. La grande plaine est finie et nous en sortons par une petite vallée resserrée. Sur l'autre rive, en face de la route, est une hauteur nommée Tell el Qassis (la colline des prêtres), puis une petite voie ferrée qui conduit de Caïffa à Damas par le sud du lac de Tibériade et par

Mézérîb, dans les régions transjordanienues. Nous sommes de revue. En attendant, nous ne la quittons plus jusqu'à Caïffa. Nous ne nous éloignons guère non plus du fleuve du Massacre. Nom sinistre ! Il le doit aux victimes de la colère céleste qu'il a roulées dans ses flots, aux guerriers chananéens de Sisara acculés et précipités par les Israélites dans son lit subitement étendu par les orages ; il le doit surtout aux prêtres de Baal vaincus avec leur dieu dans leur lutte contre Elie, le prophète de Jéhovah, mis à mort et jetés dans ses flots ou dans ceux de ses affluents. D'ailleurs, le Cison eût mieux que le Styx mérité le nom de fleuve des morts, de voiturier des morts, car beaucoup de ceux qui ont péri dans cette vaste plaine de Mageddo, d'Esdreton, de Jezraël, champ de bataille breveté, ont été entraînés jusqu'à lui par tous les cours d'eau de son bassin. Il y a environ un siècle, bien des débris de combats et bien des corps massacrés ont de nouveau flotté dans ses eaux plus ou moins limoneuses ; Bonaparte venait de battre les Turcs accourus pour empêcher le siège de Saint-Jean d'Acre.

Et nous voici à longer la base de la chaîne du Carmel et à côtoyer la voie ferrée comme de vieux amis ou de bons gardes du corps. A six kilomètres de Tell el Qassis, nous avons été rejoints par la route de Nazareth. Enfin, douze kilomètres et demi après cette bifurcation, nous entrons à Caïffa. La ville est assez étendue, elle l'est même beaucoup pour ses douze mille habitants. Les premières maisons qui se présentent et le faubourg qu'elles précèdent constituent la colonie juive. Ensuite vient la ville proprement dite qui, tout en étant loin d'être propre, n'est pas excessivement sale ; on traverse des rues, sans doute assez tortueuses et étroites, mais animées et qui paraissent commerçantes. Après quelques arrêts plus ou moins longs, nous quittons la vaste agglomération inligène et nous élançons dans la colonie allemande. On dirait une station balnéaire en formation ou quelque petit centre de villégiature rurale européenne, avec avenues larges et géométriquement dessinées, maisons ou villas clairsemées, ayant leurs coudées bien franches, la plupart de style oriental, entourées de palmiers dattiers et de jardins prospères. Maintenant les voitures se mettent au pas et gravissent lentement le mont Carmel, qui domine et abrite de sa masse

out Caïffa contre les vents ou orages de l'ouest au sud-est. Nous revoyons la mer avec grand plaisir ; elle est plus verte que bleue et un liseré blanc et mobile la frange sur une longue étendue, depuis la pointe du Carmel jusqu'au port et depuis le port jusqu'aux côtes lointaines de Saint-Jean d'Acre. Des navires de toute espèce sont mouillés dans la rade foraine qui sert d'abri : vapeurs, paquebots, cargo-boats français, anglais, allemands et russes, voiliers grecs, bricks et tartanes ; toutes ces nefs, évitées au nord d'où souffle avec continuité une brise fraîche et agréable, reposent sur leurs ancres. Il paraît qu'on va incessamment faire de cette rade un vrai port en la closant avec des brise-lames et des môles. Nous montons toujours : à nos pieds, par delà la colonie allemande, sur l'emplacement de Hépha, l'antique aïeule de Caïffa, s'étendent les toits rouges du vaste couvent des Carmélites françaises et de ses dépendances. Cela fait plaisir de voir le drapeau national flotter hardiment au sommet du toit le plus élevé de nos saintes compatriotes. Enfin, après trois quarts d'heure ou une demi-heure de montée au pas, nous arrivons à une vaste esplanade qu'occupe du côté de la montagne le couvent hospitalier des Carmes, et qui se prolonge du côté de la mer par une haute terrasse surmontée d'un phare. C'est dans ce monastère semi-fortifié que nous allons attendre nos compagnons de l'*Etoile*, qui arriveront par mer dans la nuit, et que nous séjournerons jusqu'au lendemain.

VII

GALILÉE ET SYRIE

La vue de nos chambres est très étendue. C'est surtout, il est vrai, une vue de mer ; l'horizon lointain, net et rectiligne du large délimite l'immense nappe bleue des flots méditerranéens et le ciel toujours pur et sans nuages. Le Mont Carmel mérite certainement la réputation que la littérature sacrée et même un peu celle des gentils lui ont obtenue. Les plis de son long massif, vraie barrière dressée du nord-ouest au sud-est sur six à sept lieues de long, sont des vallées

ou des gorges rocheuses et ombragées, dans lesquelles jaillissent çà et là des sources. Le Carmel, aux yeux d'Israël et d'après son langage, était une montagne sainte, couverte de jardins ; il est percé de nombreuses grottes artificielles et naturelles ; aussi les fugitifs et les anachorètes de tous les temps sont-ils venus jouir des abris et des charmes naturels qu'il leur présentait. Ici, au-dessus de Caïpha la moderne, d'Hépha l'antique et la disparue, ce n'est que le commencement et l'avant-poste maritime du Carmel, dominant la fin de la grande plaine littorale appelée tantôt Sâron, tantôt Séphéla, ruban de verdure qui, le long de la mer, va se rétrécissant vers le nord. Cette plaine a plus de vingt kilomètres à hauteur de Jaffa et finit au pied du promontoire du Carmel par une sorte de pelouse, rarement verte, qui mesure deux cents mètres à peine.

Le monastère actuel dans lequel nous avons reçu la plus confortable et la plus cordiale hospitalité n'est pas un monument ancien. Sa première pierre date de l'année 1827. A ce moment, il y avait 28 ans ou environ que son prédécesseur, bâti en 1767, avait été détruit. C'était après que Bonaparte eût renoncé au siège de Saint-Jean-d'Acre. Il avait laissé aux soins des bons religieux ses blessés et ses malades, car la peste, plus encore que le fer et le feu, avait fait de nombreuses victimes parmi ses troupes. Bientôt les Turcs et les Musulmans arrivèrent, suivant de bien loin et à distance les colonnes françaises qui s'éloignaient vers le sud ; ils massacrèrent aussitôt blessés, malades, religieux et incendièrent le monastère de 1767. Aujourd'hui, devant la porte du couvent splendidement reconstruit, s'élève une petite pyramide surmontée par une croix en fer que nos marins y ont dressée en 1875 ; un jardinet, clos par une grille, l'entoure ; on y voit aussi un autel sur lequel se célèbre quelquefois la messe. C'est l'emplacement de la tombe commune des victimes. Il y a eu longtemps, tout près de là, un « superbe monastère que saint Louis avait fait bâtir ». Le chevalier d'Arvièux qui nous le dit en avait admiré les ruines dans la seconde moitié du ^{xvii}^e siècle. D'après lui, cet édifice n'aurait été renversé qu'au siècle précédent, lors des grandes guerres soutenues par la Chrétienté contre les Turcs conquérants. « En effet, ces bâtiments avoient plus l'air d'une forteresse que d'un monastère.

« Il seroit aisé de les remettre sur pied ; les matériaux sont
« sur les lieux et, s'il en manquoit, les environs en fourni-
« roient tant qu'on en auroit besoin. Les escaliers, les
« cours et quantité d'autres lieux sont encore dans leur
« entier, étant bâtis de grandes pierres de taille si bien
« cimentées que rien ne se disjoint. » Cependant l'établissement
monacal originaire des Carmes se trouvait dans une vallée
fertile, située à cinq kilomètres environ au sud. Les indigènes
l'appellent vallée des Ermites ou encore vallée de la Cascade
des Serpents ; les chrétiens lui donnent tous le nom de vallée
des Martyrs. Elle était plantée d'arbres et arrosée par de
nombreuses sources ; maintenant, elle est moins boisée sans
doute, mais on y voit toujours des grenadiers, des figuiers et
des oliviers en grand nombre. A quelques kilomètres au sud
de la pointe Tell es Semak, où se trouvent les ruines de
l'ancienne Sycaminos, elle débouche dans ce qui reste de la
plaine de Séphéla, belle étendue encore qui a là près de deux
kilomètres de largeur. Il faut remonter cette vallée vers l'est
pour arriver à un « moult biau lieu et délitieux, » disait un
pèlerin du ^{xiii}^e siècle. Une fontaine abondante s'y échappe du
rocher et se précipite dans un bassin artificiel très curieux ;
on la nommait alors fontaine de Saint-Elie. C'était en cet
ermitage poétique et solitaire que, dès le ^{vii}^e siècle, florissait
une importante colonie d'anachorètes.

Depuis bien longtemps il y avait des solitaires au Carmel ;
il est même fort probable que, depuis Elie, ait régné sans
interruption dans les grottes de ce massif montagneux ce
peuple étrange qui, d'après les auteurs anciens, prospérait
sans amour charnel et néanmoins ne diminuait pas. Ce furent
d'abord les disciples du grand voyant Elie, qui vivait au
^{ix}^e siècle avant notre ère, puis ceux des écoles de prophètes,
puis les esséniens, et enfin les ermites chrétiens. Quoi qu'il
en soit, dès le ^{vii}^e siècle après Jésus-Christ, ils étaient fixés
dans la vallée des Martyrs et l'emplacement de leur monastère
resta, à peu de chose près, invariable jusqu'à la fin du ^{xiii}^e
siècle. Au temps des Croisades il était occupé par des reli-
gieux francs ; en face de ceux-ci, de l'autre côté de la vallée,
se trouvait la laure des « moines griex » ou grec, l'abbaye
de Sainte-Marguerite, avec une chapelle creusée à même dans
le roc. Elle existe encore et j'est, dit-on, fort intéressante à

voir. Alors un supérieur des anachorètes de rite latin, nommé Brocard, français né à Jérusalem, demanda au patriarche Albert, délégué apostolique, un règlement de vie pour sa communauté. Il fonda ainsi l'ordre des Carmes, qui se répandit assez vite en Occident. Leur vieux monastère du Carmel prospéra jusqu'en 1291, d'autant plus que le territoire des Croisés se réduisait davantage à la côte de Syrie et de Palestine. Mais à cette date néfaste, lors de la grande catastrophe que fut la prise de Saint-Jean-d'Acre par Khâilil al Aschraf, sultan d'Égypte, tous les religieux furent massacrés, et leur vallée, qui reçut le nom de vallée des Martyrs, devint et resta complètement déserte. Voici la description de ces ruines, d'après : Laurent d'Arvieux qui y passa en 1660 :

« Nous descendîmes dans une vallée fort étroite, où nous
« vîmes les restes d'une église ruinée et d'un monastère...
« C'étoit un grand édifice bâti de pierres de taille à plusieurs
« étages, les uns sur les autres, parce que la situation n'avoit
« pas permis de faire autrement et de s'étendre davantage.
« On voit les restes d'un grand escalier qui conduisoit à ces
« différents étages et aux offices qui étoient dessus, entre
« lesquels étoit une grande salle qui leur a servi d'église
« pendant un temps... Au côté droit de ces bâtiments ruinés
« et un peu plus haut, où la vallée se retressit encore davan-
« tage, on voit une petite place quarrée pleine de ruines et de
« broussailles, au bout de laquelle est une petite grotte qui a
« la figure d'un four, où il y a une source de fort bonne eau ;
« c'est ce qu'on appelle la fontaine d'Elie, parce qu'on pré-
« tend qu'il l'a fait sortir par miracle de ce rocher sec et
« aride et que ce fut l'occasion qui le porta à bâtir l'église
« et le monastère dont je viens de parler. Cette eau tombe
« ensuite dans un réservoir plus vaste creusé dans le roc,
« d'où elle sortoit par un canal et faisoit tourner le moulin
« du couvent » (1).

Trente ans avant la visite du chevalier d'Arvieux, en 1630, un carme, le Père Prosper du Saint-Esprit, qui portait le titre de vicaire du Mont Carmel, était venu s'installer à mi-côte de la montagne, près du promontoire, assez loin de là, en face de la mer, à quelques minutes de marche du couvent actuel.

(1) *Mémoires du chevalier d'Arvieux* (Tome II) publiés par le R. P. Jean-Baptiste Labat (1735).

C'était un homme extrêmement austère qui mourut en odeur de sainteté. Il fonda en ce lieu un petit ermitage composé d'une grotte et de cinq cellules à demi-taillées dans le roc. Cet établissement monacal des plus réduits comprenait seulement trois ou quatre religieux qui y menaient une vie extrêmement mortifiée, ne mangeant jamais de viande, ne buvant que de l'eau et couchant tout habillés sur la pierre dure. Il y en avait peu qui pussent longtemps supporter une existence aussi rude ; néanmoins cette minuscule lauré de trois ou quatre anachorètes dura longtemps. Quelques difficultés avec l'émir Turabey, prince arabe presque indépendant qui commandait alors dans cette région, les obligèrent à quitter leurs pauvres cellules pendant six mois ; mais le litige s'arrangea et ils purent reprendre ensuite leur vie solitaire et pénitente. Il est assez probable que ce couvent primitif subsista jusqu'en 1767, époque à laquelle on reconstruisit le grand monastère dû à saint Louis. Nous avons entendu Laurent d'Arvieux assurer que la résurrection de cet édifice était chose aisée. — Telle est l'histoire sommaire du monastère des Carmes au Mont Carmel. —

Dans la matinée du dimanche 6 septembre nous pûmes voir l'*Étoile* mouillée sur la rade de Caïpha ; le beau vapeur pèlerin avec son grand guidon aux armes de la Terre Sainte y faisait certes bonne figure. Bientôt tous nos compagnons nous eurent rejoints et nous nous apprêtâmes pour un nouveau départ. La dévotion à Notre-Dame du Mont-Carmel est depuis longtemps très répandue en ce lieu. Déjà, au xvii^e siècle, les Maures et les Arabes musulmans, doublant le cap en bateau ou traversant le massif de cette sainte montagne, avaient toujours un hommage et une prière pour Notre-Dame, mère du Messie, et pour Khôdr Elias, Elie le verdoyant ou le vivant. Ils allaient même souvent admirer le beau tableau de la Sainte Vierge qui surmontait l'autel dans la modeste chapelle du Père Prosper. — Aujourd'hui le centre de la dévotion à Notre-Dame du Mont-Carmel est l'église du monastère actuel. Celle-ci a été construite au xviii^e siècle à la place d'une chapelle longue de douze mètres, large de huit, que d'Arvieux avait vue à demi ruinée en cet endroit. Il assure même qu'on y distinguait les vestiges d'une église bien plus ancienne. Au-dessous est une grotte longue et large de cinq mètres,

profonde de trois, que la tradition donnait pour une des nombreuses retraites cénobitiques du prophète Elie. Là, sur un autel taillé à même dans la paroi rocheuse, les Carmes venaient au ^{xvii}^e siècle célébrer la messe aux jours de fête de la Sainte Vierge. Le Père Prosper et plusieurs de ses religieux et quelques chrétiens y ont été ensevelis.

Nous partîmes dans l'après-midi du dimanche pour Nazareth (35 kilomètres environ), assis dans ces sortes de tapisnières qui ont une sérieuse ressemblance avec les cars alpins. Nous reprenons donc en sens contraire le chemin que nous avons suivi la veille ; nous descendons là où nous avons monté et nous montons là où nous avons descendu. C'est ainsi qu'en ce jour nous dévalons au trot la pente du Carmel, que nous traversons de nouveau Caïpha et que nous longeons de plus ou moins loin la rive gauche du vieux Cison. Ce chemin est celui de Djénin, le même que nous suivions vingt-quatre heures plus tôt ; mais, au bout de douze kilomètres et demi depuis la ville, se présente une bifurcation d'angle assez aigu ; nous abandonnons la direction de Djénin, celle du sud-est, traversons la voie ferrée de Mézérîb, franchissons un pont sur le Cison ou fleuve du Massacre et en route pour l'inconnu, le cap à l'est ! C'est alors que le convoi de tapisnières circula pendant quelque temps au milieu d'un pays accidenté ; il monta parmi les chênes verts, il s'écoula non sans peine au travers de petits ravins sauvages, broussailleux et buissonneux, entourés de bois. Telle devait être la Terre Sainte à l'état de nature ; telle elle devait être encore sur beaucoup de points aux premiers temps d'Israël. Avec des chacals un peu partout, des ours et des lions dans les recoins les plus déserts, le tableau en eût été exact et presque complet. La grande plaine d'Esdrelon reparait ensuite ; nous la longeons au nord, sur les confins des collines boisées et verdoyantes de Zabulon, puis nous nous lançons sur la belle route au travers de la plaine elle-même pendant dix kilomètres environ. Après quoi les hauteurs recommencent, pas toujours parées d'une végétation exubérante mais, en général, toujours convenablement ornées d'une verdure suffisamment pittoresque. Les petites montagnes se suivent et se pressent avec des croupes arrondies, couvertes de cultures, parsemées d'oliviers et de figuiers, zébrées de dessins rectilignes dus

aux haies de cactus qui délimitent les champs. Enfin, presque au fond d'un grand vallon, une petite ville blanchette et proprette est étagée en amphithéâtre grossier. C'est Nazareth et nous y arrivons vers cinq heures et demie du soir.

Comme à Jérusalem, il ne reste aucun monument ancien à Nazareth et même la destruction y a-t-elle peut-être été encore plus implacable au moyen âge. L'église de l'Annonciation est actuellement le plus important des édifices sacrés qui s'y trouvent; mais la belle basilique qu'elle a petitement remplacée au XVIII^e siècle ne coïncidait avec son enceinte que sur une faible étendue. Celle-ci était à son origine de style constantinien, un grand rectangle avec deux rangées de colonnes symétriques par rapport à son axe et parallèles à cet axe. Au IV^e siècle, sous le règne de Constantin, un illustre rabbin juif converti, Joseph, devenu après son baptême comte impérial de Tibériade, l'érigea dans la première moitié du IV^e siècle. Elle occupait et protégeait en même temps l'emplacement d'une maisonnette juive, simple construction cubique située devant une grotte, sur la pente assez rapide de la colline. Ce type d'habitation était pour ainsi dire classique chez les Juifs quand le terrain avait une inclinaison un peu marquée. La tradition unanime et constante assurait que cette humble demeure était celle de la Sainte Vierge lors de l'Annonciation et à la veille de son départ pour Bethléem où elle devait mettre au monde le divin Messie. Le beau et grand monument de l'Annonciation, dans la crypte duquel se trouvaient la grotte et la maison sacrée, paraît avoir été partiellement ruiné au XI^e siècle, puis très bien restauré au XII^e siècle par les Croisés, mais avec des modifications importantes, et enfin renversé de nouveau par le sultan Bibars-Bendoukdar en mars 1263. Il devint alors un monceau de ruines sous lequel furent ensevelies la grotte et la précieuse maison qui seule resta debout, d'après Ricoldo de Monte-Croce. Quelques années après, une restauration très sommaire eut pour résultat de débayer les décombres et de rendre provisoirement au culte cette demeure de la Sainte Vierge; ce fut tout ce qu'on put faire pendant ces vingt-sept ou vingt-huit années de paix, car les traités conclus avec les princes musulmans défendaient de rien construire et même de réparer les églises.

Cependant la basilique de l'Annonciation réduite à ses

décombres recouvra un moment une étincelle de vie, mais elle perdit ce dernier souffle, pour longtemps, en l'année 1291 quand Khâilil al Asehrâf, fils de Kelaoun, changea Saint-Jean-d'Acre, cité des Chrétiens, ville de 100.000 habitants, en Akrel Kharâk, Acre la Ruine ! C'est alors que, d'après une tradition très célèbre, la petite habitation cubique située devant la grotte, qui en constituait les dépendances et le complément pour ainsi dire, fut enlevée par les Anges et déposée d'abord à Tersato près de Fiume, sur la côte nord-est de l'Adriatique, puis sur le territoire de Recanati, à Lorette, dans la Marche d'Ancône (Italie). Il y a eu, ces dernières années, une vive polémique échangée sur la réalité de ce miracle, mais, comme il arrive souvent, les preuves péremptoires manquent de part et d'autre ; les adversaires de la tradition ne se servent que d'arguments négatifs, armes sans portée bien sérieuse ; les défenseurs ont peu de documents de l'époque. Il me semble qu'en tout état de cause, le récit de la translation devrait bénéficier de cette espèce de doute ; car contre la tradition antique et continue c'est aux adversaires de faire la preuve ; possession vaut titre. D'ailleurs la légende, accréditée par des historiens bien postérieurs mais sérieux, est très vieille et certifiée par des pèlerinages presque contemporains ; elle existe en deux points différents, Lorette et Tersato, et y concorde malgré une rivalité presque obligatoire entre ces deux villes. Enfin l'archéologie, appuyée sur diverses expertises faites à la Santa Casa, penche fort vers les traditionnalistes.

Quoi qu'il en soit, l'église de l'Annonciation resta morte pendant plus de cinq siècles. Cependant, à plusieurs reprises, on essaya de reconstruire une chapelle devant la grotte vénérée, sur l'emplacement de la Santa Casa. Il y en eut même, semble-t-il, presque toujours une en cet endroit, dans le cours des âges après le ^{xiii}e siècle, plus ou moins délabrée, plus ou moins abandonnée ; on l'appelait la chapelle de l'Ange. En 1620, on put espérer un moment rebâtir l'église tout entière. L'émir druse Fakher ed Din, vassal des Turcs, gouvernait alors la région. C'était un prince éclairé, ami des Médicis, hôte du pape Paul V pendant son voyage en Italie entre 1613 et 1618, en somme très bien disposé pour les Chrétiens. Sous sa protection, des Franciscains ou Cordeliers reprirent possession de l'emplacement où se dressait trois

cents ans auparavant la vieille basilique ; ils restaurèrent la chapelle semi-souterraine et la grotte, mais ne purent faire davantage. Une vingtaine d'années plus tard, celles-ci étaient de nouveau abandonnées par suite des vexations et des avanies continuelles que les Turcs infligeaient aux religieux. En 1660, Laurent d'Arvieux vit en cet endroit un petit sanctuaire en briques, derrière lequel s'ouvrait la grotte de l'Annonciation ; un très modeste couvent se dressait au-dessus, parmi les décombres de la grande église du ^{xiii}^e siècle. Enfin, en l'année 1730, sous la domination du scheik Daher-el-Amer, le vénérable temple put renaître définitivement de ses cendres, mais bien diminué et fort appauvri. Malgré le luxe criard des dorures rococo et des placages en marbre, du bel édifice constantinien il n'était, on peut presque le dire, ressuscité que l'ombre. Cette ombre est l'église actuelle. Son axe est perpendiculaire à l'ancien ; celui-ci était orienté de l'occident à l'orient, celui-là l'est du sud au nord. De plus, la muraille septentrionale du sanctuaire actuel coïncide seule, sur une faible étendue, avec celle qui fermait de ce côté la vieille basilique. Les fouilles pratiquées pour élever ce moderne monument sacré ont été réduites au strict nécessaire, car avec les Turcs du ^{xviii}^e siècle il fallait se hâter, être modeste, ne pas faire un grand apparat de travaux ; et puis, les constructions étaient très onéreuses, car si l'on dit aujourd'hui : — « Quand le bâtiment va, tout va ! » — à cette époque, les musulmans de toute taille et de tout grade le disaient et le démontraient mieux encore. Le fisc ottoman, sous son étirement multiforme, faisait suer tout ce qu'il pouvait au malheureux bâtisseur et attrapait le plus clair de l'argent qu'il dépensait. Or, le fisc, c'était une nuée d'émirs, de scheiks, d'agas, de bachagas, de moudirs, de kaïmakams, de moutessarifs, qui se pressaient les uns les autres du haut en bas de l'échelle hiérarchique.

En un mot tout conviait, tout obligeait même les Pères Franciscains à faire leur construction le plus rapidement et le plus simplement possible. Bref, le sol de l'église actuelle est à environ 70 centimètres au-dessus de l'ancien ; celui de la grotte et du vestibule est resté le même qu'au ^{vi}^e siècle, comme le prouve une mosaïque encore existante et visible, due à un diacre de Jérusalem nommé Kônônos ; mais les

parois de la grotte ont été taillées au XVIII^e siècle, le plafond l'avait même été, paraît-il, antérieurement. Vers le milieu du XVII^e siècle, le fond en a été percé, un escalier pratiqué dans le rocher calcaire pour le relier au petit couvent qui était au-dessus. C'était une mesure de sécurité exigée par les continuelles persécutions des Turcs et des indigènes. Devant l'ouverture de cette grotte est, disions-nous, une sorte de vestibule dans lequel se trouvait originairement une partie de la maison sacrée. Sa forme a beaucoup varié, car les débris accumulés tout autour tendaient sans cesse à le remblayer sous leur masse, et ils ont plus ou moins empiété sur ce terrain creux et déprimé. Lors de la restauration passagère entreprise sous l'émir Facker-ed-Din, en 1620, le Père Gardien de Nazareth, Jacques de Vendôme, fit dégager tout autour de la chapelle de l'Ange à demi ruinée cette cavité par laquelle on avait accès dans la grotte de l'Annonciation. « Il fut obligé de renverser le vieux mur jusqu'à ses « fondements et, examinant attentivement toutes choses, il « découvrit en dehors les vrais fondements de la sainte « maison ». Le Père Jacques de Vendôme fit suivre avec soin ce qu'il estimait être les soubassements de la Santa Casa restés en place ; il les mesura et trouva que ces substructions correspondaient très exactement aux murs de l'édicule sacré de Lorette : — même épaisseur, même emplacement de l'entrée, mêmes longueurs, « et cela à un cheveu près » (1). —

En dehors de cette constatation, le mystérieux petit monument qui se serait transporté de Nazareth à Tersato près Fiume (Illyrie) le 20 mai 1291, puis de Tersato à Lorette près d'Ancône le 12 décembre 1294, présente des particularités archéologiques qui confirment le récit traditionnel. La Santa Casa de Lorette est une construction chétive qui mesure une dizaine de mètres de long sur quatre à cinq de large et cinq à six mètres de haut ; elle avait à l'origine une porte située au nord, large de 1^m 40, qui a été depuis murée, en 1531, par ordre du pape Clément VII et remplacée par trois nouvelles, dont deux disposées face à face. L'édifice n'a point de fondations ; ce fait a été bien établi à plusieurs reprises ; on a

(1) *De recuperatione sacrae Domus Annunciationis apud Nazareth*, par le Père Thomas DE NOVARE. Son témoignage est confirmé par le frère François QUARESMIUS, surnommé le « prince des palestinologues » -- *Historica, theologica et moralis Terrae sanctae Elucidatio*. 2 vol. Venise (1880). —

trouvé sous les murs mêmes la poussière d'une mauvaise route, comme le voulait le récit traditionnel d'après lequel la dernière translation aurait été faite sur un chemin sablonneux qui conduisait de Recanati à la mer. De ce terrain friable sous-jacent, juste au-dessous des pierres inférieures, ont été retirés maints débris : cupules de glands, escargots, coquilles de noix. Dans la composition du saint petit monument entre, jusqu'à une hauteur de trois mètres et plus, une pierre spéciale, très semblable à celle qu'en Galilée les indigènes appellent *jabès*. C'est une sorte de grès calcaire, tendre, rougeâtre et poreux, taillé en forme de grandes briques, dont le grain est très fin et très serré, dit Bénédicte de Saussure. Il est chimiquement constitué par un mélange de carbonate de chaux et de carbonate de magnésie liés dans une pâte d'argile plus ou moins ferrugineuse. Telles sont identiquement aussi les substances composantes de la roche palestinienne *jabès*, qui ne paraît pas exister du tout aux environs de Lorette. Le ciment employé dans la Santa Casa est de plus fort spécial : du plâtre mélangé avec du charbon végétal et de cette pierre pulvérisée qui est entièrement semblable à la *jabès*. Aujourd'hui encore, l'entrepreneur indigène de Nazareth ou des environs pile du grès *jabès* ou *nahari*, du charbon ou des cendres et en fait, avec beaucoup de plâtre, le mortier qu'il emploiera. En Italie, au contraire, on mélange des roches volcaniques avec de la chaux ; c'est le pays du ciment romain et de ses semblables plus ou moins dégénérés. Au-dessus de trois à quatre mètres, les murs du saint édicule lorétain paraissent avoir été exhaussés à l'aide de briques du pays ; « grossièrement superposées et sans connexion précise (1) » ; car, dès le début, on reconnut vite la nécessité d'augmenter le cubage d'air dans le minuscule monument sacré ; cependant quelques observateurs disent avoir reconnu des pierres *jabès* jusqu'à son sommet. En tout cas il existe un certain contraste entre la partie supérieure et le reste de la construction ; tout ce qui est ancien est si bien ajusté que « les pierres ne laissent entre elles que de petits intervalles. » (*Lettre de Bénédicte de Saussure à son ami W. Hamilton*). Tout ce qui a été rajouté l'a été sommairement et presque sans usage du mortier.

(1) *La Vérité sur le fait de Lorette*, par le P. Eschbach (1909).

Telles sont les particularités remarquables de la Santa Casa de Lorette. Mais à Nazareth, depuis la reconstruction du xviii^e siècle, qui jusqu'ici a été définitive, personne n'a touché au pavage ni au sous-sol dans la crypte et dans la chapelle de l'Ange. En effet, quand le Père Horn fit reconstruire assez hâtivement le sanctuaire de l'Annonciation en l'année 1730, sous le sheikh Daher-el-Amer, l'occasion de bâtir était trop propice et l'incertitude de l'avenir trop grande pour s'attarder tant soit peu ; dans des conditions aussi pressantes, il enfouit l'emplacement de la maison sacrée sous le pavage et force lui fut de ne pas s'en inquiéter autrement. Il se trouva donc que les travaux du Père Jacques de Vendôme, relatés par des témoins comme le Père Thomas de Novare et le frère François Quaresmus, n'ont guère été contrôlés depuis, si ce n'est en 1660 par Laurent d'Arvieux et, entre 1699 et 1730, par un Franciscain anonyme, auteur d'un livre intitulé : *Relation fidèle du voyage de la Terre Sainte par un religieux de Saint-François, observantin, qui a fait le voyage trois fois. (Paris, 1754, chez Gabriel Valleyre.)* Mais il y a plus ; lors de la restauration de 1730, le Père Horn rendit les futures fouilles, sinon tout à fait impossibles, du moins bien coûteuses. Il mit, en effet, un revêtement et un pavage de marbre sur le fond et les côtés de la crypte, il fit reposer le grand autel du sanctuaire sur une voûte qui enserre l'entrée de la grotte. Force serait donc de détruire une notable partie de l'église pour remanier sérieusement et étudier le sous-sol de la chapelle de l'Ange.

Afin de résumer les enseignements archéologiques qui résultent de tout cela, il faut se représenter la disposition originaire des lieux : d'abord, la sainte maison de l'Annonciation, cube à base rectangulaire, avec une fenêtre à l'ouest, mais sans ouverture vers le midi brûlant et la pente assez rapide de la colline, ayant sa porte au nord, presque tout contre l'orifice d'une grotte taillée de main d'homme dans le sol calcaire. Un petit chemin pratiqué à flanc de coteau menait à la modeste habitation ; il desservait en même temps l'entrée de la petite bâtisse que le visiteur trouvait à sa droite et celle du souterrain qui s'ouvrait à sa gauche, l'une et l'autre étant seulement séparées par le passage exigü qui terminait le sentier d'accès. Lorsqu'au iv^e siècle l'illustre juif converti Joseph,

comte gouverneur de Tibériade, dressa sur l'ordre impérial la grande église constantinienne autour de l'habitation sacrée, il fallut, d'une part, entailler fortement la colline vers le nord, au-dessus de la grotte, et, de l'autre, remblayer jusqu'à une certaine distance sa grande déclivité du sud. Le monument devait être vaste et l'orientation s'imposait d'elle-même, celle d'occident en orient, qui se trouvait parallèle à la direction générale des lignes de niveau en cet endroit. La grande basilique paraît avoir été disposée de telle façon que son axe coïncidât avec celui de la Santa Casa, qui se serait donc ainsi trouvée juste en son milieu. Or, une des colonnes de la rangée nord appuyait sa base sur le toit de la grotte ; on la soutint en dessous par deux colonnes géminées qui furent dressées dans l'intérieur de la crypte. Elles existent encore, ayant survécu aux deux églises de Constantin et des Croisés ; elles sont en granit rouge ou en porphyre. L'une porte le nom de colonne de l'Ange, l'autre de colonne de la Vierge. Cette dernière a été brisée, sans doute au ^{xiii}^e ou au ^{xiv}^e siècle, par des Musulmans chercheurs de trésors. Enfin, un premier escalier orienté vers l'occident remplaça sous le toit de la basilique l'ancien chemin à ciel ouvert, et un second, tout voisin, mais venant du midi, longeant sans doute l'édicule sacré à l'ouest, desservit à la fois la grotte et la maison sainte formant crypte. Les Croisés ne changèrent pas grand'chose à ces dispositions. Voici comment la Santa Casa aurait été distribuée à la veille de sa translation : une porte assez vaste s'ouvrant au nord, un couloir de même largeur y faisant suite, ménagé entre deux cloisons légères ; au fond de ce corridor sombre, contre le mur sud, un autel avec un pied en marbre ; à droite, la partie occidentale de la maison sacrée qui portait l'unique fenêtre existant encore aujourd'hui ; à gauche, la partie orientale toute obscure. Le toit, originairement composé de poutres en bois de palmier reliées entre elles par une épaisse couche de mortier et d'argile, avait probablement été remplacé, sinon dès le commencement, au moins lors de la reconstruction du ^{xiii}^e siècle. En tout cas il semble bien, d'après la tradition, que lors de son apparition à Tersato la Santa Casa n'avait pas de couverture. C'était probablement le résultat de la terrible dévastation qui, en 1263, avait renversé le sanctuaire de Nazareth par les mains de Bibars-Bendoukdar,

ou peut-être même de celle qui aurait achevé son œuvre néfaste, lors du siège de Saint-Jean-d'Acre et de sa prise le 18 mai 1291.

Le lundi 7 septembre fut employé à visiter tous les monuments sacrés de Nazareth; d'ailleurs il n'y en a pas de profanes et pas de non chrétiens. On doit dire cependant qu'une grande incertitude plane sur leur histoire, sauf sur celle du sanctuaire de l'Annonciation. Ainsi jusqu'au ^x^e siècle tous les vieux pèlerins, auteurs de notes tant soit peu détaillées, ont parlé d'une église de la Nutrition. C'était même la première de toutes en importance; elle se trouvait presque au milieu de l'ancienne ville et avait été érigée sur l'endroit où habitait la sainte Famille après son retour de l'Égypte. Elle présentait ceci de tout particulier, qu'elle se dressait au-dessus d'une grotte où il y avait une source à l'eau claire et abondante et qu'elle était comme appuyée sur deux grands arcs en maçonnerie, entre lesquels ou à côté desquels étaient deux tombeaux. On a cru retrouver cet illustre temple au lieu dit *Maison* ou *Atelier de saint Joseph*, c'est-à-dire à deux cents mètres environ dans le nord-est du sanctuaire de l'Annonciation, au bord de la pente assez déclive du vallon de Nazareth; mais ce n'est pas une basilique constantinienne ni même byzantine qu'on y a découvert, c'est simplement une église romane à trois nefs, assez belle mais assez petite, longue d'une trentaine de mètres au plus. À côté se trouve une magnifique citerne, exécutée avec beaucoup d'art, dans laquelle arrivait l'eau de la fontaine de la Vierge qui en est distante de sept cents mètres environ, dans la direction du nord-est. Cette dernière source était celle où s'alimentait autrefois toute la ville galiléenne. Cependant la tradition antérieure aux Croisades, et même contemporaine des Croisades, en mentionnait une seconde qui avait surgi ou qui existait de temps immémorial dans la grotte située sous la basilique de la Nutrition. Comme sa voisine et sa sœur jumelle de l'Annonciation, cette église devait très probablement l'existence au juif converti Joseph, comte impérial, gouverneur de Tibériade et de la Galilée.

Je crois que les fouilles faites chez les religieuses appelées Dames de Nazareth en ont mis à jour les vrais restes. Leur couvent est situé en face de Casa Nova, l'hôtellerie et l'hospice

des Pères Franciscains où nous étions installés. Il n'en est séparé que par une ruelle et, avec l'orphelinat, l'école des filles et le dispensaire qui y sont adjoints, il forme un établissement assez important. C'est entre la construction principale et un mur haut et nu que l'on a mis au jour des substructions considérables. D'après les indications recueillies dans les anciens ouvrages et itinéraires, la basilique de la Nutrition possédait plus qu'une crypte : toute une église souterraine avec deux arcs triomphaux qui, pouvait-on dire, supportaient l'édifice tout entier, deux sortes d'enfeux abritant deux tombeaux et, auprès, une grotte contenant la belle fontaine. Le résultat des fouilles, si incomplet qu'il soit, concorde remarquablement avec ces diverses données ; malheureusement les bonnes religieuses n'ont pas beaucoup de ce nerf de la guerre qui est aussi celui des explorateurs et des archéologues ; les disponibilités ne viennent pas vite et le terrain libre, qui est d'ailleurs assez restreint, n'avait pas lors de notre passage été encore complètement fouillé. Il est limité d'un côté par les constructions du couvent que l'on minerait et saperait en poussant les travaux de ce côté ; il l'est, de l'autre, par le grand mur qui limite le terrain des Dames de Nazareth. Or, c'est un fait que Musulmans et Chrétiens venaient depuis un temps immémorial prier contre ce mur au pied duquel, sous terre, aurait été la tombe du « Saint. » De quel saint ? la tradition ne le dit pas. Cette croyance semble avoir été le point de départ des fouilles. Il est extrêmement probable que, près du soubassement de cette muraille, existe un des deux tombeaux sur lesquels s'élevait la basilique de la Nutrition, le premier ayant été découvert à quelque vingt ou trente mètres de là, parmi les ruines d'une grande crypte. — Je n'ai pas pu me faire une idée très précise de la position relative des points importants découverts dans cette vaste construction souterraine. —

Descendons avec la bonne religieuse dans ce petit gouffre ; nous y remarquons tout d'abord un solide et noble arc de maçonnerie, vrai arc triomphal dont la construction et l'appareil semblent bien romains. C'est, si je ne me trompe, dans son axe prolongé que vous arriverez par une grande galerie à des murs peu élevés ayant environ un mètre de haut ; ils dessinent le plan d'une petite maisonnette divisée, suivant mes souvenirs, en deux chambres ; derrière s'ouvre une belle

grotte où se voient les vestiges manifestes d'une grosse source aujourd'hui desséchée et, je crois même, les traces d'un puisard qui permettait d'en tirer l'eau de l'étage supérieur dans l'église proprement dite. Cette fontaine a dû être fort abondante à en juger par ses érosions et par son canal ; je me demande même si elle n'existe pas encore, mais à un niveau inférieur, sous forme de nappe souterraine assez abondante. Un petit escalier ancien vous conduit ensuite à une nouvelle grotte située précisément au-dessous des restes de la maisonnette. Examinez-la avec soin et vous y reconnaîtrez un vrai tombeau juif transformé ; sa table ou son banc funéraire de pierre a été changé en autel ; ses parois et son plafond en calcaire ont été travaillés de façon à leur donner la forme intérieure d'un dôme. Les religieuses nous disent que lors du déblaiement de cette chapelle, — car c'en était évidemment une, — plusieurs objets à apparence d'ex-voto ont été trouvés, notamment une paire d'éperons de chevalier.

Qu'était donc ce tombeau si vénéré ? Il semble bien que ; d'après la relation de l'hégoumène russe Daniel, pèlerin de la première moitié du xii^e siècle, et d'après un évangile apocryphe, c'était le sépulcre de saint Joseph creusé, — dit la vieille légende, — par les propres mains de Jésus-Christ, son fils putatif, dans le sous-sol de sa demeure. On a objecté, non sans grande apparence de raison, que les Juifs ne toléraient aucun ensevelissement dans l'enceinte de leurs villes ; mais cette loi était-elle tout à fait absolue ? Les tombes de David et de ses successeurs se trouvaient en plein dans Jérusalem, quartier de Sion ; il y a même, je crois, d'autres exemples analogues. Qui sait ? peut-être admettait-on quelque exception en faveur de la race royale de David, dont Joseph faisait partie. Peut-être encore, — et l'évangile apocryphe semble l'insinuer, — la sépulture lui fut-elle donnée d'une façon secrète et cachée ? En tout cas, on a beau opposer la question préalable, il est certain qu'il existait en ce lieu un ancien tombeau juif très vénéré. On ne saurait se refuser encore à reconnaître que ce caveau funéraire ait appartenu à un membre de la famille du Sauveur. De plus, si cette crypte est bien celle de la basilique de la Nutrition, — et elle en porte tous les signes — la petite habitation dont on y voit les restes doit être la maison où Jésus a été élevé ; la grotte où jaillis-

sait la fontaine en constituait les dépendances, c'était probablement le vrai atelier de saint Joseph ; tout donne à penser que le tombeau situé juste en dessous, transformé par la suite en chapelle, a été celui du père nourricier du Sauveur.

Maintenant, s'il est un jour possible de prolonger les fouilles jusqu'au mur terminal de l'enclos, on y trouvera presque certainement un autre arc triomphal et un autre tombeau, celui du Saint, dont le souvenir est encore l'objet de la vénération populaire. Sa proximité avec le premier, l'enfeu qui doit le surmonter également donneront sans doute lieu de croire que cette seconde demeure funéraire appartenait aussi à la famille du Sauveur, à cette humble branche de David que Jéhovah avait replantée dans une ville inconnue et méprisée de Zabulon mais douée du gracieux nom de fleur.

Depuis mon passage à Nazareth je n'ai plus entendu parler de ces fouilles, ni de leur continuation, ni de nouvelles découvertes. Cependant, au mois de février dernier (1912), un journal anglais annonçait qu'on avait exhumé à Nazareth tout l'atelier de saint Joseph, qu'on y avait trouvé des mosaïques, des bijoux précieux, des objets d'art. Et là-dessus un excellent organe de la presse religieuse française de s'écrier : « L'atelier de saint Joseph voisinant avec les « bijoux ne nous dit rien qui vaille ! » Cependant, — si l'on se rappelle ce que les Dames de Nazareth ont trouvé dans l'enclos de leur établissement : le colossal enfeu souterrain, la source abondante dans sa grotte, bref toutes ces marques distinctives de la basilique de la Nutrition, avec ce tombeau juif transformé en chapelle sous dôme dans lequel ont été déjà découverts des éperons de chevalier et autres menus objets, — si l'on compare ces souvenirs avec les allégations du journaliste anglais, celles-ci revêtent aussitôt un réel caractère de vraisemblance. Au point de vue des témoignages anciens, les relations des pieux voyageurs laissent l'impression qu'au ^x^e siècle la basilique de la Nutrition était presque détruite, mais que son vaste sous-sol restait praticable et ouvert au culte. Bientôt cependant le sanctuaire souterrain disparut lui-même sous les éboulis et les décombres ; on n'en parla plus dans les itinéraires des pèlerins. A partir du ^{xii}^e siècle, il reste enseveli sous un silence et une obscurité plus épais encore que son linceul de terre et de pierre.

Le jour même où nous pûmes visiter ces intéressantes ruines, le lundi 7 septembre, nous vîmes l'évêque grec catholique, M^{re} Aggêar, en tournée épiscopale à Nazareth. Il nous fit en excellent français une charmante petite allocution, fort bien tournée d'ailleurs et très élogieuse pour la France. Car là-bas notre pays a longtemps été celui de tous les chrétiens en communion avec Rome et, aux yeux des schismatiques et des mahométans eux-mêmes, son prestige a été des plus considérables. Il l'est encore sans doute aujourd'hui, quoique fort combattu et miné, et, s'il demeure resplendissant et stable aux yeux des catholiques indigènes de tous rites, c'est grâce aux nombreuses congrégations françaises qui subsistent en Palestine et que notre pavillon protège toujours.

Enfin le mardi 8 septembre, vers sept heures du matin, nous remontons sur ces grandes tapissières ou plutôt sur ces cars alpins qui déjà nous ont menés de Djénin au Carmel et du Carmel ici. Nous avons trente kilomètres à franchir pour gagner Tibériade, avec route à l'est-nord-est. Aux portes de la ville commence une longue montée, qui se termine enfin par un beau panorama sur la vallée et la grande colline que la ville tapisse en partie de ses maisons blanches. Cette hauteur, comme il arrive dans la plupart des terrains calcaires, a un sommet doucement mamelonné et une pente qui augmente jusqu'à son pied ; là, auprès du vallon, elle est encore et était surtout autrefois bien plus rapide qu'au-dessus. — A un ou deux kilomètres de Nazareth, nous rencontrons le village d'Er Reinéh. Son bétail est favorisé ; il s'abreuve dans une auge luxueuse et artistique qui a été un cercueil, un sarcophage orné de gracieuses guirlandes de fleurs sculptées. Plus loin la route traverse un petit ruisseau qui ne va pas loin et dont la source, appelée *Source septentrionale* par les indigènes, est toute voisine. Les Français du roy aume latin d Jérusalem la connaissaient sous le nom de *Fontaine du cresson* et ils y livrèrent, en l'année 1187, deux mois avant le désastre de Hattin, un terrible et glorieux combat aux Sarrasins. Cent trente chevaliers commandés par Jacquelin de Maillé, maréchal du Temple, combattirent contre sept mille cavaliers arabes d'élite sous les ordres du fils de Saladin Afdal. Aussi n'y eut-il que trois chevaliers chrétiens à survivre et à rentrer dans Nazareth.

Plus loin, on nous montre le village de Meschhed qui occupe l'emplacement de Geth Hepher situé près de la limite de Zabulon. L'antique localité dont le nom signifiait *Pressoir de l'excavation* était, d'après la tradition et l'autorité de saint Jérôme, la patrie du prophète Jonas, le Nébi Younéh des Arabes. Les Musulmans assurent posséder son tombeau dans leur mosquée, sous ses deux coupoles blanchies à la chaux, et, considérant sans doute Nébi Younéh comme un martyr, ils ont appelé cet endroit *Meschhed*, c'est-à-dire le *Sanctuaire du martyr*. Enfin la route, large mais assez mal entretenue, s'engage entre deux haies couvertes de cactus, arbres laids, contorsionnés et grimaçants, bien peu décoratifs pour une avenue. Nous nous arrêtons ainsi sur une place rustique où un bassin somptueux reçoit l'eau de la fontaine de Cana; là encore, c'est un vieux sarcophage délicatement travaillé qui sert d'auge et d'abreuvoir aux bestiaux.

Nous sommes à cinq kilomètres de Nazareth, à Kefr Kenna, gros bourg d'un millier d'habitants, qui se trouve sur l'emplacement de l'ancienne Cana de Galilée. C'est là qu'eut lieu le célèbre miracle raconté par l'évangéliste saint Jean : le changement de l'eau en vin par Jésus-Christ, à l'occasion de grandes noces au début de sa vie publique. — Cette petite ville est fort antique. Elle appartenait autrefois à la tribu de Zabulon et se trouvait juste sur sa limite orientale. En ce temps on l'appelait Itha Hazim; on lui donna ensuite le nom d'Isanna, puis bien plus tard, après la captivité, elle devint Caphar-Cana ou Cana de Galilée. A l'époque des Hérodes, c'est-à-dire aux jours du Christ, elle était beaucoup plus vaste que ne l'est l'agglomération actuelle; Nathanaël, fils de Telmaï, ou saint Barthélemy provenait de cette modeste cité; Josèphe l'occupa, la considérant comme une position importante entre Sepphoris et Tibériade, au moment où les Romains de Vespasien approchaient. Sa déchéance a été profonde au ^{xvii}^e siècle, du jour où Nazareth l'a remplacée comme chef-lieu de district : un moment même déserte, elle végétait dans une extrême misère. Enfin elle s'est beaucoup relevée de nos jours. Pourtant une belle basilique constantinienne s'y dressait encore, il n'y a pas deux cents ans, sur ce terrain que les PP. Franciscains ont acquis dans la seconde moitié du siècle

dernier. C'était un grand rectangle voûté, avec une seule ligne de colonnes qui, jalonnant son axe, la divisait juste en deux nefs égales. Des fûts, des chapiteaux, des linteaux de portes, des moulures, frises et corniches, dispersés çà et là jusque dans les murs des maisons environnantes, eussent suffi pour en certifier la date ; mais il y a plus. On a découvert son vieux pavage en mosaïque et, parmi les dessins qui l'ornent, deux inscriptions hébraïques mutilées. L'une d'elles atteste que la basilique de Cana fut l'œuvre de « Yoséh, fils de « Tanhum, fils de Butah, et de ses enfants. Que la bénédiction « soit sur eux ! Amen. » Il s'agit ici du juif converti Joseph ou Yoséh, comte impérial de Tibériade et gouverneur de Galilée, qui, d'après le témoignage de saint Epiphane, construisit des églises constantiniennes à Nazareth, Tibériade, Sepphoris et Capharnaüm.

Cette basilique de Cana servit longtemps de mosquée. Une vaste cour la séparait alors d'un autre grand logis où avaient d'abord résidé plusieurs ecclésiastiques, probablement des chanoines réguliers, à l'époque du royaume latin et où ensuite s'étaient installés quelques derviches. Vers l'an 1611, quand le kaïmakam ou le moudir de Kefr Kenna pliant bagage alla fixer son sérail à Nazareth, la pauvre bourgade abandonnée par les autorités officielles dépérit à vue d'œil ; les santons eux-mêmes suivirent le mouvement universel de fuite et quittèrent le couvent et la basilique musulmanisés. Seuls les Pères Franciscains, fidèles à leur vieux poste, commencèrent d'interminables pourparlers pour acquérir ces terrains que les sectateurs de Mahomet délaissaient et désertaient après les avoir confisqués. Ce vénérable sanctuaire avait contenu au début plusieurs reliques du fameux miracle. Ainsi, on montra au ^{vi}e siècle à Antonin de Plaisance un banc de marbre gris sur lequel le Christ se serait assis dans la salle du festin de noces ; le pèlerin y écrivit même les noms de ses parents. Treize cents ans plus tard, en 1885, cette pierre fut retrouvée en Grèce dans les ruines de l'église d'Elatée, bourgade de l'ancienne Phocide. Une inscription grecque du ^{vi}e ou ^{vii}e siècle y portait cette phrase : « Cette pierre vient de Cana, en Galilée, où le Seigneur changea l'eau en vin. » Vers 570, d'après le même Antonin de Plaisance, il restait encore deux des six vases en pierre destinés aux

purifications juives dans lesquels le miracle avait eu lieu. Cent cinquante ans plus tard, après les invasions des Persans et des Arabes en Palestine, le pèlerin saint Willibald n'en trouva plus qu'un et, à son tour, cette dernière et si précieuse relique avait disparu quand arrivèrent les Croisés. Nous connaissons le type de ces récipients dont plusieurs ont été exhumés dans les fouilles de Saint-Pierre à Jérusalem. Leur forme était celle de gobelets à dés considérablement agrandis ou, pour parler géométriquement, ceux de troncs de cônes creux, monolithes, hauts de cinquante centimètres environ et reposant sur la plus petite base. L'ancien couvent de Cana qui, en deux cents ans, a disparu comme sa voisine la vénérable église, portait sur le linteau de sa porte une sculpture représentant trois de ces vases purificateurs. Il est certain que la basilique de Yoséh, fils de Tanhum, avait été érigée sur l'emplacement exact de la maison où avaient eu lieu les noces illustrées par le miracle. Il paraît même très probable que les murs de l'édifice sacré aient suivi exactement le tracé de ceux qui enclosaient la demeure juive ; elle eût été alors considérable, mais il ne faut pas oublier que, dans ce cas, il devait y avoir une cour intérieure quadrangulaire plus ou moins grande, bornée sur ses quatre faces par les bâtiments ou les murs extérieurs de l'habitation. Le parvis de la vieille église était à 1^m,25 plus haut que le rez-de-chaussée de l'antique maison ; quant au niveau de l'église moderne des Franciscains, il est relativement plus élevé encore, puisque l'une des salles de la vénérable demeure se trouvait juste dans la crypte. C'était l'endroit où se faisaient les innombrables purifications juives qui précédaient et suivaient les repas ; on puisait l'eau dans une très vieille citerne toute voisine qui existe encore. Cette pièce et sa destination sont marquées par un réservoir en forme d'amphore, ménagé dans un petit massif en maçonnerie, — travail incontestablement judaïque. — Un peu plus loin, dans la partie opposée de la basilique constantinienne disparue, était l'« architriclinium », la grande salle d'apparat dans laquelle festoyaient les convives ; mais cette partie est hors de l'église actuelle, qui n'occupe que les deux tiers environ de l'ancienne nef méridionale ; elle est aujourd'hui cachée sous des maisons et sous une ruelle. — A la sortie nord du village existe une chapelle de saint Barthélemy, construite

par les Franciscains sur les débris d'un ancien monument sacré, lui-même érigé, d'après la tradition, sur l'emplacement de la demeure illustrée par Nathanaël, fils de Tolmaï ou Barthélemy. Converti en mosquée par les musulmans puis abandonné, le petit temple chrétien tomba en ruines et son terrain fut finalement acquis par les religieux.

Nous entrons sur l'ancien territoire de Nephtali après avoir couru quelque temps le long de sa frontière en côtoyant la tribu de Zabulon. — Nephtali, nom qui en hébreu signifie combats ou luttes ! — Cette partie de son territoire semble avoir pris à cœur de justifier semblable étymologie. Au bas d'une petite descente pierreuse commence une longue vallée, peu profonde d'ailleurs, dans laquelle coule, quand il en a l'occasion, l'Ouadi Roummanéh. C'est là qu'eut lieu la petite bataille du 11 avril 1799 entre Kléber et la cavalerie turque précédant les troupes de Damas. Les Mamelucks furent repoussés en désordre ; cette affaire prit le nom de combat de Cana. Trois jours auparavant, le 8, un autre engagement avait eu lieu plus loin, sur cette même route, à Loubiéh ; c'est alors que le général Junot, avec trois cents hommes, arrêta l'avant-garde de l'armée ottomane. Cette glorieuse rencontre porte le nom de combat de Nazareth. Tout le pays est fortement mamelonné, mais couvert de collines aux pentes adoucies, aux profils harmonieusement ondulés ; il paraît être encore, ce qu'il a toujours été autrefois, d'une grande richesse.

Bientôt cependant se montrent des indices avant-coureurs qui annoncent l'approche de la zone convulsionnée du Ghôr. A gauche, sur l'immense plaine qui s'étend au loin, qui s'enfonce dans quelques dépressions peu profondes, dépourvues de tout accident et de toute déclivité abrupte, qui reparait bientôt et continue indéfiniment, toujours couverte de chaume, partout sans clôtures et sans arbres ; sur sa vaste étendue se dresse subitement une étrange extumescence du sol, aux lignes heurtées, ayant dans son ensemble la forme d'une selle arabe à double pommeau. Ce sont les *Cornes de Hattin*. Là se sont déroulés les derniers tableaux du douloureux drame que fut la bataille de Hattin ou de Tibériade ; ils n'ont été ni les moins sanglants ni les moins glorieux. Le roi de Jérusalem, Gui de Lusignan, ses barons, leurs chevaliers, ceux du Temple et de l'Hôpital se retranchèrent l'après-midi

après-midi

du 4 juillet 1187 sur cette curieuse colline, puis sur l'un de ses pics. La bataille était virtuellement perdue. Tous les fantassins, — que non sans raison souvent l'on tenait peu en honneur à cette époque, — ou, pour mieux employer la désignation méprisante que leur donnaient les hommes d'armes à cheval, la « piétaille », cinquante mille hommes, épuisés de chaleur, de soif et de fatigue, s'étaient rendus ou avaient lâché pied, comme quatre cents autres des leurs avaient fait deux mois auparavant à la fontaine du Cresson. Le comte Raymond de Tripoli avait pu fuir en perçant la foule de l'armée sarrasine. Il ne restait pas deux mille combattants pour résister à une multitude cinquante fois plus nombreuse. Dans de pareilles conditions, la valeur et l'héroïsme sont impuissants. Tout ce qui restait fut tué ou pris. Gui de Lusignan, Renaud de Châtillon, les grands maîtres du Temple et de l'Hôpital tombèrent au pouvoir de l'ennemi. — Et voici la conclusion du drame. Tandis que Saladin traitait avec une courtoisie hospitalière et chevaleresque le souverain malheureux, il frappait lui-même Renaud de Châtillon, le sommait d'abjurer ainsi que les grands maîtres et deux cents autres prisonniers ; sur leur refus, il les fit tous décapiter. On raconte qu'ayant fait dresser un pavillon sur l'une des cornes de Hattin, péniblement conquise par ses soldats, il y avait fait asseoir ses principaux prisonniers et leur avait offert des boissons à la neige. Comme le roi de Jérusalem passait sa coupe à Renaud de Châtillon, Saladin apprenant son nom se serait précipité sur lui, la lui aurait arrachée et l'aurait même frappé de son cimenterre. Somme toute, ce fait n'est pas très extraordinaire. Ces sultans arabes et orientaux n'avaient qu'une grandeur d'âme intermittente. Qu'ils fussent des Haroun-al-Raschid ou des Saladin, ils passaient en quelques moments de la plus grande générosité à la plus ignominieuse fureur et réciproquement. Pareils à des félins qui font suivre une caresse d'un coup de griffe ou de dent, une impression soudaine, une parole réveillaient leurs instincts de cruauté ; un mot profond ou spirituel, une maxime, un apologue, leur suggéraient les plus nobles mouvements. — La journée du 4 juillet 1187 fut la fin du royaume de Jérusalem, qui avait ainsi duré quatre-vingt-huit ans. Elle eut pour écho lointain, mais plus bruyant encore, celle du 18 mai 1291, date de la prise de Saint-Jean d'Acre et de la ruine de la Palestine franque.

Un peu plus loin, on voit çà et là des blocs basaltiques épars sur la surface des champs indéfinis ; des roches de même espèce percent la terre arable. Ces pierres noires sont appelées « pierres des chrétiens », car c'est là que l'on place généralement l'endroit où se fit la seconde multiplication des pains racontée par les évangélistes. Un peu avant d'atteindre ce point, on commence tout à coup à soupçonner le voisinage d'une grande dépression. Bientôt en effet et presque sans préparation, le voyageur s'aperçoit qu'il est au sommet d'une très haute colline et sur le bord d'une descente longue et assez raide. Un vaste panorama rempli par un grand lac, le lac de Tibériade ou de Genezareth, la mer de Galilée, s'est soudain étendu à ses pieds. L'immense et belle surface étincelante est bordée de montagnes ou de collines élevées formant cuvette, mais où la surface du fond est hors de proportion avec la hauteur des bords. Çà et là des grandes vallées y aboutissent, produisant des portes dans le rempart naturel ; les petits vallons et les gorges des torrents y font simplement l'effet de brèches plus ou moins grandes. Quelques rares agglomérations blanches se reflètent de loin en loin dans les eaux tranquilles ; la verdure ne semble pas avoir horreur de ce miroir ni de ce rivage que caresse une mer sans amertume ; les arbres aimeraient sans doute son voisinage, mais leur race a été détruite ; il n'y a plus que des buissons ; rares sont les spécimens de végétaux bien découpés, en dehors des villages blancs ou loin des maisons cubiques.

Après avoir parcouru, moins longtemps que nous ne le prévoyions, la pente finale menant au lac, nous arrivons à des murailles bien crénelées mais ébranlées, penchées, écornées, lézardées de mille manières. A main gauche est un vieux castel avec enceinte spéciale et donjon, comme bien on pense, fort délabré. — Nous arrivons ainsi à la Casa Nova des Pères Franciscains où nous recevons la cordiale hospitalité qui leur est si coutumière. Mais que les indigènes sont donc importuns et sans gêne ! et qu'il fait chaud ! —

(A suivre.)

Émile SAGERET.



CARNAC

RESTAURATIONS FAITES DANS LA RÉGION

DOLMEN A GALERIE DU PETIT-MONT

COMMUNE D'ARZON (1905)

Ce dolmen à galerie, engagé dans le versant Est du galgal oblong en pierres sèches ayant 60 mètres de longueur nord et sud, 50 mètres de largeur et 5 mètres environ d'élévation, est situé sur un mamelon rocheux formant la pointe du Petit-Mont, entre la baie du Croezty et les Grands-Sables, au sud de Port-Navalo, commune d'Arzon.

Il a été exploré en 1865 par MM. L. Gallès et de Cussé ; ils y trouvèrent :

Un marteau troné en diorite polie ayant 0^m,223 de longueur, N° 404 du catalogue du musée de la Société polymathique à Vannes ;

Trois perles en callaïs, n° 405 ;

De nombreux débris de poterie, n° 406 ;

Deux petites pièces gauloises (?), n° 407.

Le 19 septembre 1901, dans une visite à ce monument, accompagné de M. d'Ault du Mesnil, président de la Sous-Commission des Monuments Mégalithiques de France, de M. Ch. Keller, ingénieur à Nancy, et de M. Gorvert, membre du parlement anglais, j'avais ramassé, sur les terres rejetées hors du monument, quelques fragments de poterie dolménique, dont un fragment de rebord de vase, n° 1, en terre grise et

deux fragments de pièces de bronze indéniablement de l'occupation romaine.

Très bouleversé, il était habité par un ancien marin qui y logeait et y faisait du feu entre deux supports pour cuire ses aliments. Il n'était guère possible, dans cet état, de juger ni de sa forme ni de ses dimensions.

Après l'intervention de M. d'Ault du Mesnil et de l'administration préfectorale, le monument, appartenant à la commune d'Arzon, fut classé comme monument historique, et la Sous-Commission des Monuments Mégalithiques décida de le restaurer, pour sauver les signes qui s'y trouvaient.

Le mardi 3 octobre 1905, je me rendis à Port-Navalo avec M. d'Ault du Mesnil et trois de mes ouvriers habituels, Pierre Camenen, Louis Dieumegarde et Jean-Marie Audic. Après une visite au maire de la commune nous commençâmes les travaux en déblayant la chambre et la galerie. Nous construisîmes un muret en pierres sèches à l'angle nord-est de la chambre, pour remplacer les deux supports détruits ou enlevés, et, avec des crics, dont quelques-uns cassèrent, nous soulevâmes la table qui, indéniablement, a été retouchée. Elle mesure 4^m,50 dans sa plus grande longueur, 3^m,50 dans sa plus grande largeur et environ 0^m,50 d'épaisseur, ses quatre angles ont été arrondis. En la maintenant par des pièces de bois, nous pûmes dégager complètement la chambre et redresser les supports qui étaient tombés à l'intérieur.

Nous remîmes d'abord en place le support du milieu, au fond de la chambre, qui mesure 2 mètres de hauteur sur 1^m,42 de largeur et sur lequel nous trouvâmes toute une série de signes en creux, parmi lesquels une roue ou soleil formé d'une cupule plate d'où partent des rayons contournés par un trait. Sur son côté droit ce support porte une échancrure faite certainement avec intention. Dessous, presque à son pied, nous avons ramassé un amas de débris de poterie parmi lesquels était un petit vase, N° 2, en terre noire grossière, à fond plat et à rebord droit, mesurant 0^m,08 de diamètre et 0^m,042 de hauteur ;

La plus grande partie d'un petit vase, N° 3, en terre brune lustrée ou plombaginée, mesurant 0^m,079 de hauteur et 0^m,08 de diamètre ;

Des fragments d'un petit vase, N° 4, en terre brune foncée grossière, chargée de mica blanc ;

Des fragments importants d'un vase, N° 5, en terre brune grossière mesurant 0^m,042 de hauteur et 0^m,06 de diamètre ;

Des fragments de rebords d'un vase, N° 6, en terre noire plombaginée ;

Des fragments de rebords d'un vase, N° 7, en terre grise ;

Des fragments d'un vase, N° 9, en terre grise très grossière.

Parmi ces poteries nous avons trouvé une superbe pointe de flèche à ailerons et à pédoncule en silex jaune, mesurant 0^m,04 de longueur.

Nous redressâmes ensuite le premier support de gauche à l'entrée de la chambre, sur lequel reposait l'angle sud-est de la table après sa chute. Ce support mesurant 2^m,05 de hauteur, sur 0^m,70 de largeur, porte, à peu près dans son centre, une roue ou soleil ayant 0^m,47 de diamètre, absolument semblable au premier découvert. Il est composé d'une cupule plate d'où partent 17 rayons irréguliers contournés par un trait.

Le deuxième support à gauche, formant l'angle sud-est de la chambre, était aussi couché à l'intérieur et cassé en deux fragments. Après bien des difficultés nous pûmes mettre les deux fragments en place. Il mesure 1^m,55 de hauteur sur 1^m,15 de largeur et porte quelques traits de signes presque effacés.

Parmi les terres de la chambre nous avons ramassé une deuxième pointe de flèche à ailerons et à pédoncule, en silex, mesurant 0^m,023 de longueur, mais dont la pointe manque ;

Des fragments d'un vase, N° 10, en terre brune lustrée, à goulot rétréci ;

Des fragments d'un vase, N° 11, en terre brune avec une rainure à la panse ;

Des fragments d'un vase, N° 12, en terre noire grossière avec un bourrelet au col ;

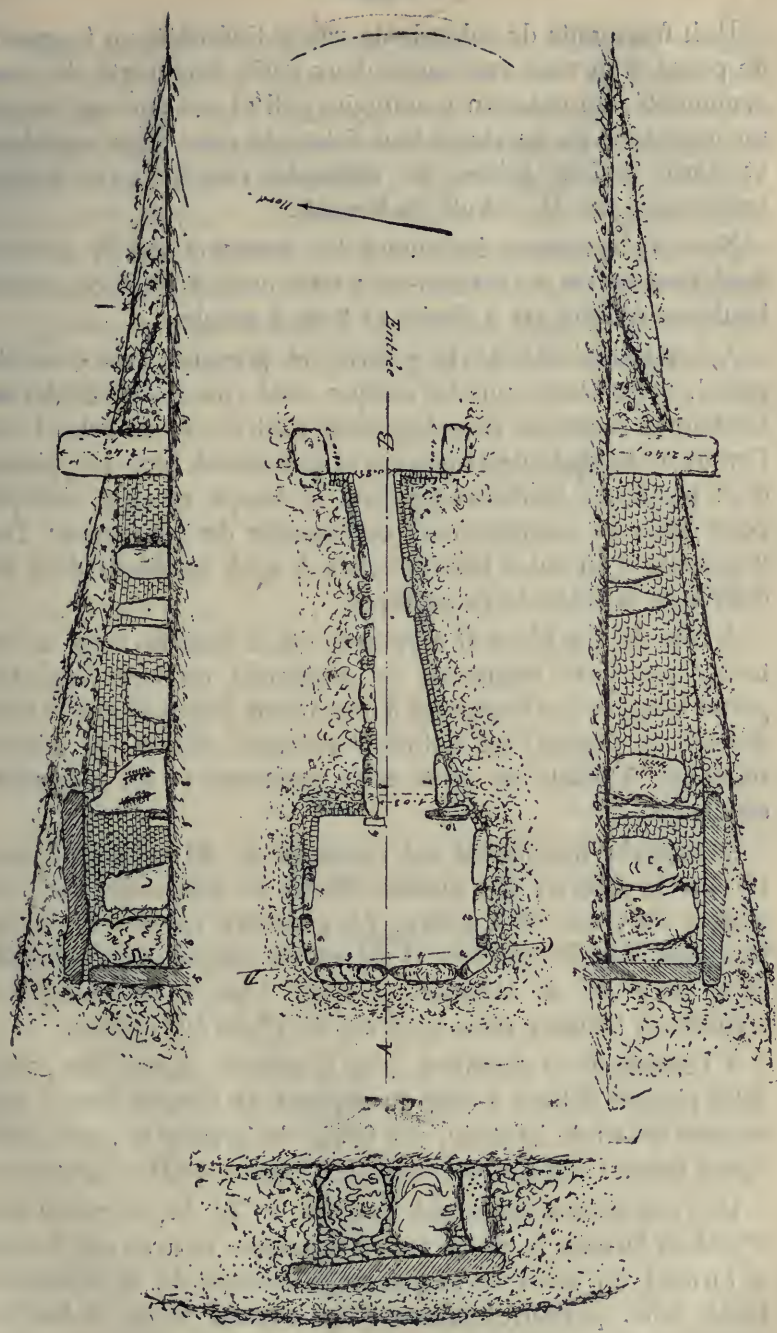
Des fragments d'un vase, N° 13, en terre brune lustrée ;

Des fragments de rebords de vases, N° 14, en terre noire plombaginée ;

DOLMEN A GALERIE DU PETIT-MONT (COMMUNE D'ARZON)

Rabattement du côté droit de la galerie (suivant AB)

(Echelle de 0^m,01 pour mètre)



Rabattement du côté gauche de la galerie (suivant BA)

*Dessiné par Louis Borneau,
juge de paix à Auray.*

Coupe et élévation du fond de la galerie (suivant CD)

Huit fragments de rebords de vases différents, un fragment de panse d'un vase avec anse, deux petits fragments de vase ornementé, un galet en poudingue poli et usé sur ses bords, un percuteur en quartz et huit éclats de silex sans caractère et deux petites pièces de monnaie romaine en bronze (emportées par M. d'Ault du Mesnil).

Nous redressâmes également les supports de la galerie, dont l'entrée est à l'est-sud-est ; tous étaient plus ou moins bouleversés, soit six à droite et trois à gauche.

A l'extrémité est de la galerie, et presque à la base du galgal, deux blocs, un de chaque côté, mesurant 2^m,40 de hauteur et semblant être dégrossis, sont placés en retrait sur l'avant de l'entrée de la galerie et paraissent être les piliers d'un portique. Malheureusement le temps nous a manqué pour déblayer complètement cette partie du monument. Des fragments d'un autre bloc couchés à côté semblent être les débris de la table de ce portique.

A côté de ces blocs et à l'entrée de la galerie nous avons trouvé plusieurs fragments de statuettes en terre blanche, parmi lesquels des fragments d'une Vénus Anadyomène et d'un dossier de fauteuil de Latone, quelques débris de poterie romaine, 5 éclats de silex sans caractère et un percuteur en quartz.

Ce superbe monument est composé de 18 supports, dont 11 dans la galerie, qui mesure 6^m,10 de longueur, sur une largeur moyenne de 1 mètre. La chambre mesure 2^m,90 de longueur dans le côté sud, 3 mètres de longueur dans le côté nord et 3^m,45 de largeur au fond. L'angle sud-ouest est arrondi, la hauteur sous table est de 1^m,80 à 2 mètres.

A l'entrée de la chambre et de la galerie, on voit une petite dalle plantée debout à côté du support de l'angle droit ; elle mesure 0^m,40 de hauteur, sur 0^m,40 de largeur et porte deux lignes brisées sur son côté sud, qui mesure 0^m,08 d'épaisseur.

Une autre dalle mesurant environ 0^m,70 de longueur sur 0^m,40 de largeur et de la même épaisseur se trouvait à côté et formait un seuil de la galerie à l'entrée de la chambre. Cette dalle, portant également des signes, sorte de haches emmanchées, a été transportée, il y a déjà de nombreuses années, au Musée de la Société polymathique à Vannes.

Après avoir photographié les supports gravés au nombre de 11, dont quelques signes sont sur le point de disparaître, mais tous sont dissemblables et semblent être des signes figuratifs, dont deux empreintes de pieds humains entourés de lignes brisées et de crosses (tous sont du plus grand intérêt), nous avons remis le terrain en état et nous l'avons quitté le jeudi 12 octobre, avec le regret de ne pouvoir pénétrer dans le corps du galgal, qui renferme certainement d'autres cryptes.

J'y suis retourné avec le menuisier pour y mettre une porte et remettre la clef au maire de la commune, au bourg d'Arzon.

Z: LE ROUZIC.



EXCURSION A GAVR'INIS

L'excursion du 24 juin avait présenté une grosse lacune ; nous n'avions pas débarqué à Gavr'Inis, contre la foi des programmes. C'est pour réparer cette omission imposée par l'inexorable Temps, ce vieillard sévère et toujours pressé, que nos dévoués secrétaire et président organisèrent une promenade supplémentaire. Le rendez-vous était le jeudi 18 juillet, à midi et demi, d'autres disent à midi un quart. En tout cas à midi dix sans plus la *Ville-de-Vannes*, qui reposait à côté du *Morbihan*, de remuante et rochelaise mémoire, larguait ses amarres et quittait le quai (1), cependant que des excursion-

(1) M. AILLOT ; Mlle Elisabeth BASSAC ; M. Louis DE BÉCHENEC ; Mme, MM. Jean et Jacques BESSON ; Mme, Mlle Suzanne et M. Paul BLEUSET ; Mlle Anne et M. André de BLOIS ; Mlle BORIUS ; M. et Mme BUSQUE ; M. et Mme, Mlles Suzanne et Nanine, MM. Henri et André MÉRIEL-BUSSY ; Bon et Bne DE CAMAS ; Mlle Emma CARADEC ; Dr CAREL ; Mlles Geneviève et Andrée CAROF ; Miss COLE ; M. et Mme COURCOUX ; Capitaine et Mme DEHOLAIN ; Mme DEPIOT ; Mme et Mlle des VALLIÈRES ; abbé DOUET ; Mlle GEDDE ; Mme GIROUARD ; M. et Mme Roger GRAND ; M. Pol GUENIER ; Ctesse et Mlles de GUERIF ; Vte et Vtesse DE GUERIF ; Mlle Alix et M. Jean de KEYSER ; Cte, Mlle, MM. Maurice et Emmanuel DE LANTIVY ; Commandant, Mme, Mlles Marie, Madeleine, Renée LAVERLOCHÈRE ; M. et Mme LEBERT ; M. LECADRE ; Commandant LECLERC ; Commandant et M. Louis LEFEBVRE ; Mme A. LE FRANC ; M. LE MARCHAND, M. et Mme LE PONTOIS ; Mme A. LE PONTOIS ; Dr LE PONTOIS ; Capitaine et Mme MAILLARD ; Mme, Mlle Marguerite et M. François MARTY ; M., Mme et Mlle Marie MAUDUIT ; Mlle MOUSTU ; Capitaine et Mme MOUTON ; Mlle NICOLAYSEN ; M. et Mme, Mlle Hedwige, MM. Émile et Charles NOETINGER ; Mlles Renée et Solange d'ORNANT ; Mlle POBÉGUIN ; Mme et Mlle RENOUARD ; Mme et Mlle ROUMÉGOU ; Mme ROSSIGNOL et Mme Edmond ROSSIGNOL ; M. Fernand de SALINS et Mlle Jeanne de SALINS ; M. et Mme SAGERET ; Colonel et Mme de SAINT-GERMAIN ; Vte de SAINT-PIERRE ; Mme et Mlles Paule et Suzanne SEPTANS ; M. et Mme, M. Louis SIMONNOT ; Mme TASLÉ ; Vtesse, Mlle et M. Raymond DE TINGUY ; Mlle Paule de TONQUEDEC ; M. et Mme, MM. Paul et Bernard DE TORQUAT DE LA COULERIE ; Mlle DE VERNEUIL ; M. DE VAUREIX ; M., Mme et Mlle BAILHACHE DE WOULT.

nistes attardés accouraient le long de la berge, s'égrénant en une belle file, comme les trois Curiaces poursuivant le dernier des Horaces. Du haut de la poupe le président ne dédaigne pas de leur lancer quelques paroles ailées, fines et aimables plaisanteries, pour venger la cause sainte de l'exactitude. Et, en effet, quelque bonnes qu'aient pu être leurs excuses, la marée, fidèle à son antique consigne, n'attendait pas ; déjà même il y avait au milieu du chenal juste assez d'eau pour la *Ville-de-Vannes*, ce paquebot en miniature. S'il s'était obstiné à stationner contre le quai, il eût été à cette heure complètement échoué. Enfin voici les derniers retardataires qui, essoufflés mais triomphants, rallient le bord dans un gros canot de passeur. — Machine en avant ! En route ! — et déjà nous côtoyons rapidement la longue digue qui assure aux cultivateurs le lais de mer de l'Hermitage ; déjà nous voyons les pins, le port de plaisance, les guinguettes et bains de Conleau ; puis c'est la grande étendue du Morbihan.

Arrivé en rade d'Arradon, le vapeur stoppe ; ce sont de nouveaux confrères excursionnistes qui, entassés dans des canots conduits par des nochers godillants, se précipitent autour de nous et sur nous. — Décidément l'excursion supplémentaire a du succès. — Je ne sais même si l'Ile-aux-Moines, avec son débarcadère assez pittoresque et distingué, ne nous a pas fourni aussi son modeste contingent de voyageurs. Tout bondé de passagers, le petit navire vannetais, favorisé par le jusant qui laisse à sec de grandes étendues vaseuses et des rochers hérissés de varechs noirâtres ou jaunes, glisse vite, vite entre les bouées rouges et noires, les balises peinturlurées, les îles, les promontoires. Il a doublé le bois d'Amour, nom cythéréen qui ne va pas beaucoup à ce bouquet de pins assez forts mais éventés et clairsemés, — victime, soit dit en passant, d'un mauvais calembour géographique ; son vrai nom était visiblement, à l'origine, bois d'Armor (sur la mer). — Donc ce cap et son petit troupeau d'arbres une fois laissés dans la prolongation du sillage, le navigateur entre dans l'antichambre de la grande mer. Voici la tour de Berder qui est, paraît-il, un observatoire ; on dirait une tour d'église servant d'amer aux pilotes ou quelque immense menhir indicateur annonçant le voisinage de Gavr'Inis.

Qui n'a pas pris part aux péripéties de ce remarquable petit voyage se figurera que, — droit au but ! — une fois aperçue l'île du célèbre tumulus et de notre vénéré doyen, nous nous serions précipités dessus à l'abordage. Erreur ! La stratégie maritime n'est pas aussi simpliste. Il fallait que la mer baissât encore un peu pour nous permettre d'entreprendre à point convenable l'opération délicate de l'accostage et du débarquement. Nous poussons donc jusqu'à Port-Navalo et l'entrée du Morbihan ; nous voyons la grande mer scintiller sur de vastes espaces limités tout au loin par une petite ligne noirâtre : les falaises assez élevées de Houat. Après cette courte fugue, nous revenons à notre île. On l'attaque sur un point relativement accore de la côte sud-est. La *Ville-de-Vannes* touche même légèrement de l'étrave, mais le bateau n'échouera pas, car la marée est basse et après son heure d'étale elle se remettra à monter.

Le sauvetage aussitôt commence. Une passerelle, c'est-à-dire une planche, est jetée entre le gaillard avant et une forte roche tapissée de goëmons. Le président n'écoutant que son dévouement saute dans le canot avec un marin et de là il tend une main ou plutôt une perche secourable à ceux qui franchissent sur le pont étroit et mouvant cet abîme de six à sept pieds. Dames et Messieurs escaladent ensuite la jetée naturelle et assez abrupte de rocs ; le sexe fort prête galamment une aide fraternelle au sexe faible ; les parents, instituteurs ou gouverneurs hissent ou poussent les enfants, mais plus souvent encore la jeunesse agile fait la courte échelle à l'âge mûr ou à la vieillesse — « Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature » — Grâce à l'observation fidèle de ce précepte, l'opération réussit admirablement, malgré la tignasse épaisse plus ou moins visqueuse et glissante des rochers, malgré les aspérités et les chausse-trappes de ce rude escalier naturel.

L'humanité, même civilisée, paraît, en somme, préférablement faite pour le plancher des vaches. Car, ainsi qu'une volée de passereaux, tous les excursionnistes, une fois le débarcadère primitif franchi, s'égaillent sur le territoire insulaire et par des détours plus ou moins bien combinés finissent par se réunir sur le beau tumulus ébréché. L'œil exercé du préhistorien ou de l'archéologue ne confondra certes pas ce monticule avec un cratère volcanique, mais le profane pourrait se

demander — oh ! à première vue !... — s'il n'est pas arrivé au bord d'un cirque montagneux en miniature dont le sol serait composé de gros cailloux et d'un peu de terre entre eux.

Ce cratère est l'œuvre des hommes chercheurs de trésors, d'une vieille bande noire très ancienne que je me figure avoir travaillé en ce lieu au ^{xii^e}, au ^{xiii^e} ou au ^{xiv^e} siècle de notre ère, mais qui a eu de nombreux prédécesseurs et qui a laissé partout des disciples. Leurs exploits datent sans doute du temps où l'on fonda dans cette île le légendaire prieuré de Templiers dont le docteur de Closmadeuc et autres ont découvert les vestiges, ou mieux encore ils sont de l'époque à laquelle, cet ordre de chevalerie religieuse ayant été supprimé, on en rechercha et on s'en partagea les dépouilles. Avant cette œuvre de vandalisme le vieux tumulus, monticule artificiel sur monticule naturel, Pélion factice sur Ossa natif, se dressait comme une butte énorme au bord de la mer ou au bord de la vallée marécageuse, quand le Morbihan n'existait pas encore. Les chercheurs de magots creusèrent cette masse de galgal ; ils la perforèrent avec tant d'âpre entrain et sur une si vaste surface qu'ils l'éventrèrent et que d'un pic ils firent un cratère. D'ailleurs ils paraissent bien avoir réussi dans leur entreprise de doigts crochus, car, malgré la montagne de pierres qui pesait sur lui et le cachait, le mausolée antique fut complètement vidé de ses richesses et, quand on l'explora scientifiquement pour la première fois il y a plus d'un demi-siècle, on n'y trouva pas la moindre pendeloque.

Tandis que les uns font intérieurement ces réflexions ou en échantent de semblables en petits comités, que les autres, assis ou debout, contemplent la belle vue de la mer s'étendant à nos pieds et scintillant au loin vers le sud entre Port-Navalo et Kerpenhir, que les dames font des frais entre elles, que la jeunesse babille, que l'enfance court et fait de l'alpinisme sur les pentes glissantes et caillouteuses, un groupe important et grave se forme sur la partie la plus élevée du cirque. Bientôt il s'ouvre ; on réclame le silence et notre cher président, M. Nœtinger, prend la parole en cicerone bien documenté pour nous lire l'intéressante notice suivante qu'il a rédigée à notre intention :

MESDAMES ET MESSIEURS,

« Je m'excuse de prendre la parole en ces lieux, à la place de notre savant Président honoraire, M. le docteur de Closmadeuc, à la place de notre érudit collègue, M. Léon Lallement. Mais puisque nous n'avons pas la joie de les posséder parmi nous, force m'est de vous donner quelques détails intéressants sur le site et le monument que nous sommes venus visiter. Ces détails, je les ai puisés dans les ouvrages de M. de Closmadeuc. C'est assez dire qu'ils sont marqués au coin de la précision scientifique rigoureuse et de la sûre érudition qui caractérisent le talent de notre vénéré Président honoraire.

« L'île de Gavr'inis, — de la Chèvre, — est restée inculte jusque vers 1830. Elle était couverte de landes et de hautes fougères.

« La petite ferme que vous voyez fut construite avec les matériaux tirés des ruines d'une chapelle qui, d'après la légende, aurait été édifiée par les Moines Rouges ou Templiers.

« Les travaux de fondation de la ferme amenèrent la découverte d'un puits, d'une citerne, de fers de chevaux oxydés, de fragments de poteries et enfin d'un cimetière contenant des sépultures nombreuses. On a remarqué que les ossements appartenaient à des squelettes d'hommes vigoureux et adultes, ce qui confirmerait l'existence d'une communauté religieuse.

« C'est en 1832 que les travaux exécutés dans l'île par son propriétaire d'alors, M. Cauzique, amenèrent la découverte du tumulus de Gavr'inis, qui est le plus admirable monument mégalithique qui soit au monde.

« Il se présente, à l'intérieur, sous la forme d'une longue galerie couverte dont les parois sont constituées par des menhirs verticaux et dont le plafond est fait de neuf tables dolméniques placées horizontalement sur l'extrémité de ces menhirs. Ces derniers, qui forment supports, sont au nombre de vingt-trois, douze à droite et onze à gauche.

« Cette galerie aboutit à une chambre spacieuse, dont les parois sont constituées de la même manière et qui est fermée en haut par une énorme dalle de granit. Les dimensions de cette dalle sont de 4 mètres de long sur 3 mètres de large et de près d'un mètre d'épaisseur.

« L'orientation du monument est à 43°60 au sud-est. L'entrée de la grotte regarde donc sensiblement vers le soleil levant, caractéristique qu'on relève dans l'orientation de tous nos tombeaux dits celtiques.

« La galerie est dallée au moyen de larges et épaisses pierres plates en granit qui vont d'un support à l'autre.

« La chambre est également pavée au moyen d'une énorme pierre plate d'une longueur de 2^m70 sur 2^m50 de largeur. La hauteur du plafond au-dessus du sol est de 1^m80.

« Un orifice triangulaire situé au sud éclaire la chambre et permet de distinguer les sculptures singulières dont les parois sont couvertes.

« Ces signes indéchiffrables et qui affectent, comme vous le verrez, les formes les plus curieuses, vous feront ressentir l'impression incertaine, confuse, complexe, qu'on éprouve devant un de ces vestiges troublants des époques antéhistoriques dont nous séparent de longues suites de siècles.

« Vous n'êtes pas évidemment sans vous demander quels pouvaient bien être ces hommes qui ont laissé ces dessins, qui ont tracé les lignes courbes, ou concentriques, ou rayonnantes que vous allez voir et qui affectent, à l'occasion, la forme de coins ou encore de serpents dressés verticalement sur leur queue.

« Mais à des questions que vous pourriez poser à cet égard, personne ne saurait répondre.

« Il paraît certain que ce monument est un monument funéraire. Mais quel est son âge ? Comment nommer les hommes dont il contient les restes ? Est-il antérieur aux Kimris, aux Celtes ? A-t-il été élevé par une nation autochtone détruite, submergée par l'invasion celtique ? Nul ne le sait.

« Inutile également de chercher à interpréter toutes ces sculptures et, avec Cayot-Delandre, il faut dire que tout cela eut un sens et traduisit une pensée, mais qu'on ignorera probablement toujours la clé de ce mystère.

« Lorsque le dolmen fut déblayé des pierres et de la terre dont il avait été comblé, on n'y trouva aucun silex taillé, aucun objet en pierre polie ou en métal, aucun objet quelconque ayant un caractère archéologique.

« Encore que cette absence de débris d'industrie humaine ait été déjà ailleurs constatée dans plusieurs chambres ou grottes sépulcrales de l'époque néolithique, on peut inférer de ce fait que le monument a été fouillé à une autre époque et ensuite comblé.

« On ne peut qu'éprouver des regrets bien grands en songeant à la disparition des objets qui étaient primitivement enfouis dans cette crypte de Gavr'inis. Les vitrines de notre Musée montrent les trésors arrachés du sein des tumuli de Tumiach, du Mont Saint-Michel, de Kercado, de Mané-er-H'roek, collection peut-être unique au monde de celtes en jade oriental, en fibrolithe ; de colliers de pierres de couleurs, grains de turquoise, pendeloques de bracelets d'or, etc. On ne peut que soupirer après les richesses perdues que contenait vraisemblablement le Galgal de Gavr'inis.

« Et maintenant, Mesdames et Messieurs, j'ai terminé. Pénétrez dans ce monument étrange, contemplez-en les énigmes et conservez-en le souvenir, car vous ne rencontrerez plus rien de pareil, pas même dans les chambres des Géants de la Scandinavie ni sous les barrows de la Grande-Bretagne. »

Maintenant que le public connaît le dossier du vieux monu-

ment mégalithique, il ne reste plus qu'à le visiter. A la base du tumulus s'ouvre une sorte d'entrée de cave fermée par une porte de bois ; — des personnes d'humeur sombre lui trouveraient même plutôt quelque ressemblance avec l'orifice d'un sépulcre ou d'un tombeau ; moi, je tiens pour la cave. — Quoi qu'il en soit, le président, toujours prévoyant et paternel, veille à la circulation méthodique dans le vénérable souterrain. Il désigne des groupes et des chefs de groupes qui sont munis de bougies et qui éclaireront leurs voisins. Le défilé est assez long, mais tout le monde paraît sortir de ce tunnel funéraire intéressé, parfois même captivé. C'est une grande et belle *allée couverte* dont la plupart des mégalithes supports sont illustrés de dessins étranges. On dirait à les voir la reproduction grossière et prodigieusement amplifiée des courbes papillaires qui garnissent la paume de la main et le dessous des doigts. Or, chez certains peuples plus ou moins primitifs ignorant l'art de l'écriture proprement dite, les impressions digitales du pouce ou de l'index ont souvent servi de signatures individuelles. Ces pierres ne conserveraient-elles pas ainsi les fac-simile des sceaux, disons mieux, des griffes propres aux chefs de la même famille qui s'était sans doute aménagé cette dernière demeure ? Une autre chose curieuse à noter dans la galerie funèbre, c'est une sorte de poignée ou d'anneau fixe pratiqué à même dans la paroi rocheuse d'un mégalithe du fond. Ici les préhistoriens et les personnes imaginatives se perdent en conjectures. Quelques-uns en font un ancien point d'amarrage destiné jadis à fixer les cordes qui ont soulevé ou déplacé une pareille masse ou qui ont servi à manœuvrer les grandes pierres voisines. D'autres y voient un dispositif plus modeste, dont ils ne se rendent pas très bien compte mais qui aurait eu pour dernier but : soit de supporter les lampes d'éclairage, soit de rendre plus commode l'accomplissement des rites funéraires. Que sais-je encore ?

Mais ne nous attardons pas dans le souterrain. Ce logement, disons même cette prison, n'est pas positivement très tentant. — On ferme ! Allons méditer dehors ! — Certainement ce qui intéresse le plus dans les monuments mégalithiques, c'est le mystère dont ils sont auréolés pour ainsi dire. Qui les a érigés ? Quand ont-ils été construits ?

Quis ? quâ vi ? quibus auxiliis ? cur ? quomodo ? quando ?

comme dit le vers de la vieille logique. Voilà la multiple interrogation qui, dès l'abord, se pose à leur vue. — Si on compare aux chiches données de l'histoire, ce que ces tombeaux d'un faste barbare nous révèlent par leur contenu et leur distribution géographique, il est nécessaire d'attribuer ces monuments aux antiques Vénètes prégaulois, peuple très riche et très commerçant, situé sur une des routes classiques du cuivre, de l'étain et de l'or britanniques, ayant pour centre principal Locmariaquer. D'après François Lenormant, c'est pour accaparer les principaux débouchés de ces grandes voies du trafic occidental que Grecs et Carthaginois s'engagèrent dans leur longue lutte maritime, tantôt économique, tantôt militaire, que les premiers fondèrent des colonies comme Marseille et autres villes près de l'embouchure du Rhône, que les seconds envoyèrent dans l'Océan les navigateurs Hannon et Himilcon. Cette époque, vraisemblablement située entre le ^x^e et le ^{vii}^e siècle avant notre ère, paraît avoir marqué l'apogée du peuple des Vénètes. Faut-il lui rapporter les plus beaux monuments mégalithiques de la région, comme par exemple celui de Gavr'Inis ? — Naturellement il était permis pendant notre promenade de discuter ces questions passionnantes, mais il n'en serait plus de même dans un compte rendu.

Quittons Gavr'Inis avec la *Ville-de-Vannes* qui s'éloigne du débarcadère naturel, passe encore devant le mystérieux tumulus et remonte la rivière d'Auray après avoir traversé la rade de Locmariaquer. C'est le moment du réconfortant goûter assuré aux excursionnistes affamés par notre maternelle administration. Le service, grâce à la bonne volonté et à la serviabilité de tous, se fait aussi bien que possible. Constatons cependant que le buffet, situé dans le salon ou grande cabine, est d'accès assez difficile à cause de l'encombrement. — Savourez donc cet opaque sandwich et admirez, s'il y a lieu, le Fort-Espagnol où le bras de mer devient cours d'eau. — Sur la rive droite se voit une manière de vieille forteresse, aux murs élevés et épais comme ceux d'une jetée ou d'un môle ; ils en font d'ailleurs l'office, mais leur appareil est antique et fatigué. L'intérieur constitue aujourd'hui un port minuscule et son entrée semble être une ancienne brèche, pratiquée dans l'enceinte qui est seule perceptible du

côté de la rivière. Un peu plus loin commencent les collines boisées qui descendent en pentes généralement raides, parfois escarpées, jusqu'à l'eau salée. Des petites maisons, des châteaux montrent leurs toitures entre les arbres ou paraissent soudain au bout d'une échappée de vue pratiquée du côté du bras de mer : tels des visages curieux se montrant entre des créneaux de verdure. Nous arrivons ensuite à l'embouchure du Sal, sur les bords duquel il y a un peu plus haut le Bono, gros nid d'abeilles maritimes. Le miel qu'elles font est loin d'être odorant, c'est le poisson ; elles s'abreuvent beaucoup aux calices des fleurs, si on concède ce nom poétique aux endroits prosaïquement appelés des bouchons et elles piquent volontiers quand elles ont bu leur nectar.

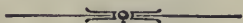
La pointe de Kérisper est juste au confluent des deux rivières du Sal et d'Auray. Un peu plus vers l'amont dans celle d'Auray, tandis que la belle colline boisée de Rosnarho, aux pentes assez déclives, la borde sur la rive droite, le navigateur passe sans s'en douter sur les ruines du Pont de César. D'ailleurs ce nom pompeux est usurpé. Le prétendu pont ne servait à faire passer ni voitures, ni piétons, mais simplement de l'eau douce. C'était un aqueduc supporté, suivant toute vraisemblance, par des piles en bois qui reposaient sur de fortes semelles en chêne, encastrées sous l'eau dans des monticules artificiels de pierres et de rochers. Le canal était fait d'une espèce de bitume dont on voit à terre quelques échantillons, maintenu sans doute par une armature en bois. Il y a dix ou quinze ans, le service des ponts et chaussées s'efforça de détruire à coups de dynamite les soubassements sur lesquels reposaient les arches rudimentaires, car ils constituaient à mer basse des petits écueils gênants, sinon dangereux. On découvrit ainsi des grandes poutres en chêne à demi fossilisé, qui composaient les semelles des piles. Le bois, très brunâtre, très dur, a quelque chose de la texture exotique du bois des îles, des bois tropicaux ; il acquiert vite au frottement un très beau poli. Nous en possédons de beaux échantillons ; quelques-uns de nos collègues s'en sont fait de belles cannes en ébène clair. Le Pont de César se continue sur la terre ferme dans les bois de Rosnarho par quelques arches droites en pierre, rapprochées et peu élevées. En haut de la colline, et à quelques deux cents pas de là, existe une grande et belle

motte féodale, toute jonchée de débris de briques. Après Rosnarho vient le Plessisker, l'ancienne propriété de notre illustre prédécesseur et avant-coureur en archéologie, le président de Robien. Ce grand et beau territoire, vendu nationalement pendant la Révolution, a eu au nombre de ses fermiers un nommé Jacques Jouanno, dit Jaco, qui a joué sa partie — partie peu brillante ! — dans le complot de Cadoudal contre Belle-Ile, en 1801. Après le Plessisker nous entrons dans le port d'Auray, évoluons entre Saint-Goustan et la haute promenade du Loc, à la grande joie d'une nuée de gamins poissons qui nagent autour du vapeur.

Nous revenons alors comme nous nous en étions venus. Le miroir des flots est maintenant plus clair et reflète, avec moins d'étincelles et plus de netteté, les arbres et les collines pittoresques qui ont l'air de s'y mirer complaisamment et d'en apprécier la fraîcheur. La petite *Ville-de-Vannes*, ce léger vapeur de famille, file rapidement au milieu de cette suite de beaux étangs calmes, où la brise du déclin du jour apporte de temps à autre l'odeur aromatique des pins, les effluves marines des goëmons et quelquefois les parfums capiteux des fleurs. Bientôt le paysage devient plus sévère et plus plat, les échappées de vue plus vastes, le vent plus âpre ; on retrouve le Morbihan. Nous ne tardons pas à revoir Locmariaquer tout au bout de sa rade, puis Gavr'Inis, notre chère île, puis Berder qui prend des airs de petite ville, puis l'Ile-aux-Moines, puis le Bois d'Amour, et enfin nous stoppons devant Arradon. Une bonne partie de nos compagnons gagnent la côte hospitalière, cependant qu'une bonne panne nous retient une vingtaine de minutes à la dérive ; il s'agissait de dégager une amarre ou même la chaîne de l'ancre qui s'était accrochée à l'hélice.

Finalement la *Ville-de-Vannes* rejoint le quai de sa marraïne, je ne sais trop à quelle heure, mais avec la conscience satisfaite de nous avoir procuré une charmante promenade.

Émile SAGERET.



CARNAC

FOUILLES FAITES DANS LA RÉGION

EXPLORATIONS A ARZON

DOLMEN à GALERIE de KERMAILLARD, dit ER-LE

COMMUNE DE SAINT-GILDAS-DE-RHUIS

M. Peny (Hirmenech), pharmacien à Asnières, m'ayant chargé de prendre des clichés photographiques pour ses fantaisies archéologiques, il me signala un talus près et au nord du village de Kermaillard, commune de Saint-Gildas-de-Rhuis, non loin et à l'est de l'anse du Net.

Ce talus ou plutôt ce reste de tumulus, qui mesure 12 mètres de longueur nord-sud, sur 10 mètres de largeur est-ouest, et 1^m,50 environ de hauteur, est appelé dans le pays Er-Le, le talus.

Ayant obtenu l'autorisation du propriétaire, M. Fardel, du village des Salines, que je remercie sincèrement, je me rendis de nouveau sur les lieux le 23 octobre 1911.

J'ouvris une tranchée près et à l'est de deux supports qui émergeaient au sud-ouest du tertre formé de terre et de pierres rapportées.

Je mis à jour les restes d'un dolmen à galerie dont il restait encore huit supports en place, dont cinq de la chambre, deux à l'ouest, formant le fond du monument, deux formant le côté sud et un formant le côté est ; les

trois autres restent dans la galerie. Le support de l'angle sud-ouest et tous les supports du côté nord de la chambre manquent.

La chambre mesure intérieurement 3^m,50 de longueur, et la distance restant entre les supports de la galerie et la chambre est de 3 mètres.

Ces supports sont relativement petits et sont dressés sur champ; celui du milieu, côté sud de la chambre, mesure 1^m,30 de longueur sur 1^m,20 de hauteur, porte en creux deux lignes brisées horizontales absolument semblables aux signes du support nord-ouest de la chambre du dolmen du Petit-Mont, dans la commune voisine d'Arzon.

La chambre avait encore en place une partie de son dallage en pierres plates; bouleversée par les carriers et sans doute par d'autres fouilleurs, je n'y ai ramassé que quelques débris de poterie dolménique et trois éclats de silex sans caractère. Le 24 octobre, j'eus l'honneur de la visite de nos honorables collègues MM. Léon Lallement et Ducourtioux.

Sur le versant nord du même talus, plusieurs blocs sont enfouis et alignés, ce qui semblerait indiquer qu'il y avait là un deuxième monument.

TERTRE TUMULAIRE du CROEZTY, dit MOUTTEN ALLOUHIC

COMMUNE D'ARZON

L'anse du Croezty, dans la commune d'Arzon, est un lais de mer qui s'étend de la pointe nord du Petit-Mont au pied et au sud du bourg; son entrée est resserrée par deux dunes de sable apporté, ne laissant qu'un passage très étroit.

A 30 mètres environ et au sud de la dune sud, près de la clôture des terres cultivées, à 300 mètres environ et à l'est de la chapelle du Croez-ty, se trouve une butte de terre rapportée appelée Moutten Allouhic.

En 1900, lors d'une visite au galgal du Petit-Mont avec

MM. Ch. Keller et d'Ault du Mesnil, elle attira notre attention. La fouille rationnelle et méthodique du tumulus de Crucuny nous ayant été refusée par la sous-commission des monuments mégalithiques de France, je priai l'honorable M. Georges de Lobel, propriétaire à Port-Navalo, de nous faire obtenir l'autorisation d'ouvrir méthodiquement la butte du Croez-ty. Ses efforts furent couronnés de succès. Il m'offrit, de plus, une large et généreuse hospitalité dans sa propre demeure, pendant la durée des opérations ; je lui en exprime toute ma gratitude ainsi qu'à M. et M^{me} Keller, de Nancy, qui m'ouvrirent le crédit nécessaire à l'exploration.

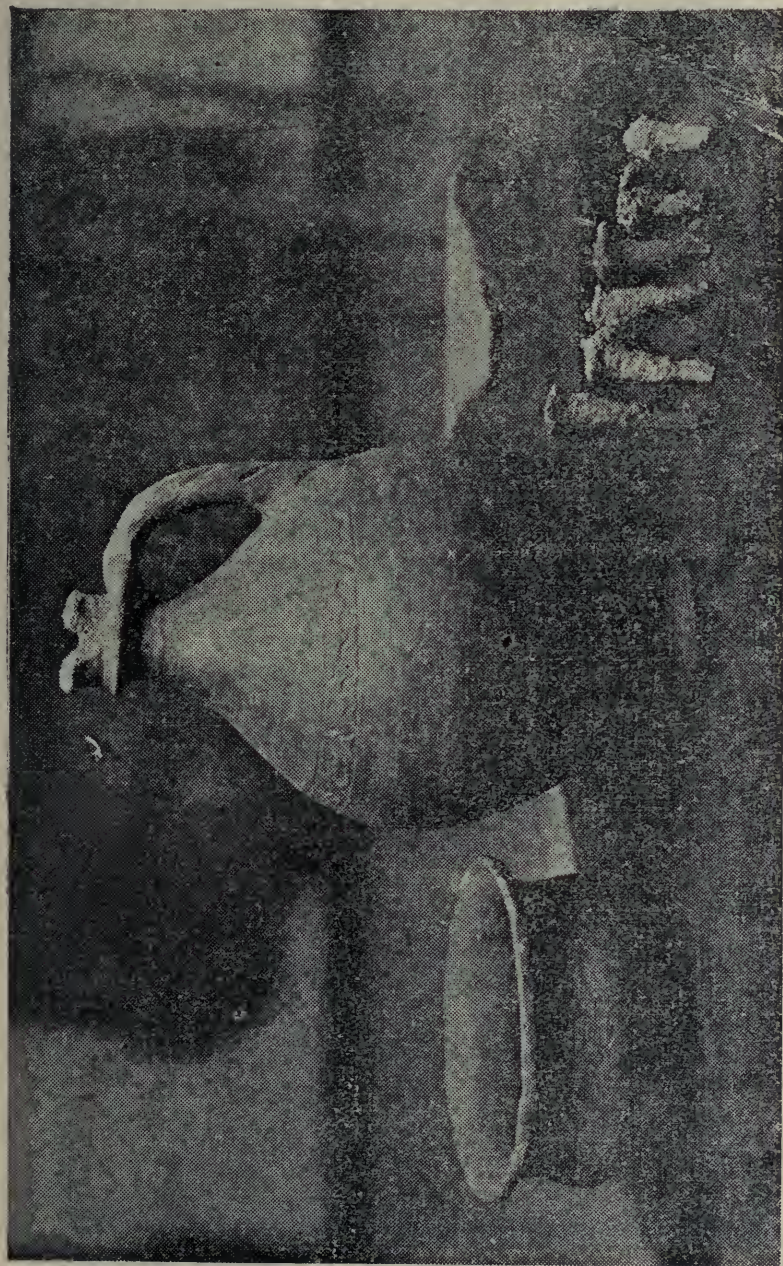
Moutten Allouhic mesure 21 mètres de diamètre à la base et 3^m,60 d'élévation.

Le mardi 23 octobre 1912, je me suis rendu sur les lieux avec mes ouvriers, et, après avoir pris mes mesures, mes points de repère et plusieurs clichés photographiques, je fis enlever la partie supérieure du tertre, soit une tranche de 0^m,30 environ. A peu près au sommet nous mîmes à jour quatre pierres engagées dans une couche de terre glaise et ayant toutes les apparences d'être placées avec intention. Nous enlevâmes une deuxième couche de la même épaisseur, tout en conservant les blocs en place. En ce moment MM. de Lobel et Noury, conducteur des ponts et chaussées à Vannes, arrivèrent sur les lieux.

M. Noury enleva lui-même les blocs, et d'un coup de pelle un de nos ouvriers mit à jour un bout de vase. Nous le dégagâmes aux doigts. Tout à côté et à l'ouest, mais le touchant par la base, nous rencontrâmes un deuxième vase qui, comme le premier, était légèrement penché ; à côté nous trouvâmes six gros clous en fer ayant encore adhérant à l'oxyde de fer des fibres de bois.

Le premier de ces vases, en terre brune, a la forme des aiguières romaines, à goulot étroit, ayant une anse ornée de hachures, et porte deux traits brisés entre deux rainures en creux sur la panse. Il mesure 0^m,228 de hauteur, 0^m,038 de diamètre au goulot, 0^m,128 de diamètre à la panse et 0^m,067 de diamètre au fond. Il était vide et est certainement fait pour recevoir des liquides.

Le deuxième vase est en terre noire lustrée, mesure 0^m,077



Les deux Vases et les Clous de fer
TUMULUS DE CROEZTY, Commune d'Arzon (Morbihan).

de hauteur, 0^m,123 de diamètre à l'ouverture, 0^m,110 de diamètre à la panse et 0^m,05 de diamètre au fond. Il était rempli de terre noire et semble être fait pour boire.

Ces deux vases, indéniablement faits au tour et fort bien cuits, sont intacts.

Les clous en fer mesurent 0^m,06 de longueur, semblent avoir été carrés et à tête plate, et comme je l'ai déjà dit, plusieurs d'entre eux portent des restes de fibres de bois, ce qui prouve qu'ils ont servi à assujettir des planches, sans doute une caisse.

Nous avons continué notre travail en enlevant des tranches de 0^m,30 d'épaisseur jusqu'au sol naturel, à 3^m,60 du sommet, composé de roche sur laquelle il y a une couche de vase déposée par la mer.

Nous n'avons absolument rien trouvé par ailleurs, le tertre était composé de terre glaise enlevée aux terrains voisins et de blocages de gneiss à peu près décomposés. Dans la partie ouest et à 0^m,45 du sol naturel, j'ai trouvé une légère couche de terre brûlée et de charbon de bois. Dans le corps du tertre, deux fragments de poterie grossière, un galet en quartzite, mesurant 0^m,09 de longueur et dont un côté a servi de brunissoir, un éclat de silex jaune percuté, un fragment d'ardoise grossier taillé en pointe et percé d'un trou de suspension et quelques fragments de charbon de bois.

Tous ces objets sont-ils de la même époque ? Je ne saurais le dire.

L'époque des vases n'est pas douteuse, je les crois gallo-romains, et sans doute la caisse de bois clouée qui les accompagnait devait renfermer des ossements ou des cendres. Voilà, du reste, la lettre que m'a adressée M. Hubert, sous-directeur du Musée national de Saint-Germain-en-Laye, à qui j'avais envoyé la photographie de ces vases, en lui demandant son avis. « Cher Monsieur, la caisse devait être un cercueil de bois qui a été brisé, peut-être vide, ou pour une raison ou une autre n'a pas bien protégé les os qu'il contenait. En tous cas les vases sont de ceux qui se trouvent communément dans les sépultures romaines, gallo-romaines, germanes-romaines postérieures au III^e siècle ; je les mettrais volontiers à la fin du IV^e ou au début du V^e, mais pourquoi le tumulus ?

C'est à vous de me le dire. Y en a-t-il d'autres chez vous ? Les Gallos-Romains de cette époque ne construisaient pas de tumulus pour les cercueils. Croyez en mes sentiments tout dévoués. Hubert. »

A mon tour je pose le même point d'interrogation. Pourquoi ce tumulus ?

DOLMEN A GALERIE DE BILGROEZ

COMMUNE D'ARZON

Le dolmen de Bilgroe est situé sur la première pointe qui s'étend de Port-Navalo vers la rivière de Vannes et appelée pointe de Bilgroe.

Fouillé en 1867 par la Société polymathique du Morbihan (Bulletin de la Société, 1867, page 21), on y découvrit des vases, des débris de poteries et plusieurs éclats de silex, placés au Musée de la Société, à Vannes, du N° 534 au N° 573 du catalogue.

Aujourd'hui ruiné, il ne reste du dolmen que deux fragments de table dont le plus grand porte une rainure faite sans doute par les carriers pour la débiter, et quelques restes de murailles grossières dont était construite une partie du monument.

Le propriétaire ayant fait défricher une partie du tumulus allongé qui recouvrait la sépulture et qui formait, sans aucun doute, un talus de défense sur cette pointe, les ouvriers mirent à jour des masses de débris de poterie très grossière et ayant appartenu à d'énormes vases à fond plat et à rebord droit.

Plusieurs de ces rebords de vases sont percés de trous entre deux bourrelets absolument pareils aux débris de poterie ramassés au camp du Lizo et de la pointe du passage du Laz, commune de Carnac. Ils découvrirent également quelques meules primitives en granit, des percuteurs en quartz et des éclats de silex, que j'ai ramassés à la surface et dans les déblais de ce défrichement.

Examinant de nouveau ce monument, le 4 décembre 1912, avec M. G. de Lobel et ses enfants, je fus assez heureux pour découvrir, sous une pierre plate formant le dallage de l'entrée de la galerie dans la chambre et dans une couche de terre brune foncée très reconnaissable de nos dolmens, un vase apode fragmenté, mais que j'ai pu reconstituer en partie.

Ce vase en terre brune grossière mesure 0^m,113 de hauteur et 0^m,15 de diamètre à l'ouverture, il porte une bossette formant anse sur le côté. Tout à côté, sous une autre pierre plate et dans la même couche de terre brune, j'ai trouvé une petite lame en silex mesurant 0^m,035 de longueur, et dans la galerie, parmi des terres déjà remaniées, deux instruments en silex, dont un mesure 0^m,05 de longueur, l'autre 0^m,042 de longueur.

Ce monument serait à revoir en entier.

DOLMEN RUINÉ DE KERNÉ

COMMUNE D'ARZON

Sur la hauteur bordant la route de Kerné au moulin de Pencastel, à l'est du village de Kervégan, commune d'Arzon, se trouvent trois blocs debout, dont deux pris dans une clôture et le troisième perpendiculairement aux autres, semblent bien indiquer les restes d'un dolmen.

Accompagné de M. G. de Lobel, je fus autorisé, le 4 décembre 1912, à pratiquer une fouille.

Aux premiers coups de pioche nous mîmes à jour, à l'intérieur de ces blocs, les restes d'une muraille faite de pierres et de mortier. Notre sondage poussé jusqu'au sol naturel ne donna aucun autre résultat.

C'est à 50 mètres environ et au nord-ouest de ces blocs, sur le versant de la montagne, que se trouvent deux talus formant les clôtures de terres voisines ; entre eux il y a un vieux et étroit sentier. Ces talus formés de terres et de

pierres ont en certains endroits des pierres debout. Ce sont ces pierres que M. Peny (Hirmenech) a photographiées et présentées à la Société d'Anthropologie de Paris comme étant des allées indicatrices.

Ces talus sont relativement modernes et n'ont rien, absolument rien, de préhistorique.

DOLMEN A GALERIE DE LIZEAU

COMMUNE D'ARZON

Dans une broussaille, à 600 mètres environ et à l'ouest du grand tumulus de Tumiach, commune d'Arzon, au lieu dit Lizeau, se trouvent onze blocs apparents formant une ligne ininterrompue et appartenant à un dolmen à galerie.

Mon ami, M. de Lobel, obtint pour moi l'autorisation du propriétaire d'y faire une fouille. Lorsque je me suis présenté le 3 décembre dernier, ce propriétaire, conseiller municipal de la commune d'Arzon, me retira l'autorisation donnée, sous prétexte que, s'il y avait un trésor, il saurait bien le découvrir.

Carnac, le 12 décembre 1912.

Z. LE ROUZIC.

RAPPORT

DU

CONSERVATEUR DU MUSÉE D'HISTOIRE NATURELLE

MESSIEURS,

Je tiens à vous signaler tout d'abord les observations faites pour la plupart sur le territoire des communes de Pleucadeuc et de Malestroît par notre collègue M. Marsille, vice-président.

Arrivée des :				
	Hirondelles	Coucous	Tourterelles	Bécasses
1902	30 mars			
1903	25 —			
1904	4 avril	12 avril		
1905 ...	6 —	1 —		
1906	4 —	21 —	8 mai	
1907	6 —	9 —	10 —	
1908	9 —	21 —	1 —	
1909	6 —	17 —	26 avril	5 nov.
1910	14 —	14 —	16 mai	25 —
1911	16 —	16 —	11 —	27 oct.
1912	31 mars	8 —	4 —	5 —

J'ai déjà signalé la diminution notable des *moineaux* coïncidant avec une presque disparition des hannetons. Cette

année, tout juste si je puis dire qu'ils ont été ici un peu moins rares que l'an dernier. Le hanneton disparaît, suite de la guerre acharnée qu'on lui a faite et aussi probablement des maladies et des conditions climatériques défavorables (les *Débats*, 2 mai 1912 — B. S. S. N. O. F. 3^e tr. 1912.)

L'an dernier cependant on constata en Loire-Inférieure une recrudescence. L'année 1913 étant une *année à hannetons*, il serait désireux que nos collègues habitant la campagne fassent quelques observations.

Un bel oiseau dont je vois chaque année, surtout le long de la côte, des représentants de plus en plus nombreux, est la huppe, *upupa epops lin.* Rencontré la première de l'année le 17 avril.

La tourterelle a été beaucoup plus rare que de coutume.

Dans la presqu'île de Rhuys, elle a disparu presque complètement, de même que les courlis sur les rivages.

A signaler l'apparition de perdrix rouges qui ont niché sur le territoire de Pleucadeuc en 1912. Or, il faut aller au delà de Redon à plus de 30 kilomètres pour en trouver. Interrogés, les gardes et propriétaires de la contrée m'ont affirmé qu'il n'avait été procédé à aucun lâcher, sauf à Guer. Mais le fait date de 4 ans et Guer est à 26 kilomètres du point où la compagnie a été élevée.

Une singulière observation concernant le chant des oiseaux. Au printemps 1909, dans mon jardin, un merle, évidemment échappé de quelque cage siffle les dernières mesures de la première reprise du *Réveil en campagne*.

En 1910 j'entends encore le même air. En 1911 l'air reprend, mais s'arrête à la moitié de la leçon apprise. En 1912 plus rien : le merle a retrouvé le chant naturel.

Ne conviendrait-il pas de mentionner l'extrême sécheresse de l'été 1911, la douceur de l'hiver suivant, et enfin l'extraordinaire humidité de l'été 1912.

Observations à l'appui. — Pêchers et pruniers en pleine floraison en janvier 1912 ;

Des asperges cueillies à Pleucadeuc, à 100 mètres d'altitude, en pleine terre non encore fumée, dans la première quinzaine de janvier ;

La grosse récolte de 1912 compromise et finie de battre seulement à la fin de septembre, et trop humide pour être utilisée par les minoteries du pays, qui continuent à recevoir des blés du centre, de l'est de la France et de l'étranger.

Dépôt par M. Louis Marsille, pour le Musée, de quelques échantillons minéralogiques provenant de la bande de gneiss qui barre l'entrée du golfe du Morbihan.

Une belle collection de fossiles ;

Don de M. le comte de Limur.

Vannes, le 23 décembre 1912,

Le Conservateur du Musée d'histoire naturelle,

LEGUILLON.

— 122 —

LES COTES MORBIHANNaises VERS 1483

EXTRAIT

DU

« GRAND ROUTTIER ET PILLOTTAGE »

DE

PIERRÉ GARCIE FERRANDE

d'après l'édition de 1542

La première description détaillée que nous possédons des côtes du Morbihan est due à Garcie Ferrande. Elle se trouve dans son « *Grant routtier et pillottage* », composé vers 1483.

La première édition connue est celle de Poitiers — de Marnef — 1520. Il n'en existe plus qu'un seul exemplaire appartenant à la bibliothèque de la ville de Niort. Les autres éditions ont été imprimées successivement à Poitiers encore, La Rochelle, Caen, Rouen, de 1520 à 1643. Le livre est cependant extrêmement rare.

Le texte que nous donnons est tiré de l'édition de Poitiers 1542 (Bibliothèque nationale — réserve V — 1674) qui reproduit le texte de 1520. Nous l'avons pourtant modifié dans quelques passages, lorsque les autres éditions fournissaient une meilleure lecture.

M. Pawlowski a publié une étude complète, dans le « *Bulletin de géographie historique et descriptive* », 1900, fasc. 1-2, sur l'ouvrage de Garcie Ferrande.

« Son importance, dit M. Pawlowski, est surtout considérable pour la géographie historique de nos côtes océaniques qui, dans certaines parties, ont subi bien des transformations depuis l'époque de Garcie. Plusieurs savants ont réédité avec commentaires différents chapitres de son « Grand routtier ».... M. Dugast-Matifeux en a tiré le chapitre très détaillé sur la navigation de la Loire jusqu'à Nantes (1). Mais la mine n'est pas épuisée, ni même n'a été suffisamment utilisée. »

M. Et. Haüy, de l'Institut, écrivait de son côté en 1900 :
« L'œuvre de Garcie est unique dans l'histoire de l'hydrographie et de la géographie, tant par l'importance du travail que par la précision même de l'écrivain. C'est un véritable monument national. »

Comme le « Grand routtier » doit être la base de toutes les études à faire sur les variations de notre littoral, il nous a semblé utile de publier la partie du texte de Garcie Ferrande qui se rapporte au Morbihan, cette partie n'ayant pas encore été reproduite.

Nous essayerons par des notes en bas de page de rapprocher le texte de Garcie Ferrande de ce qu'on observe actuellement.

E. D. L. L.

(1) Annales de la Société académique de Nantes, 1867.

Sensuyt de Morbien

Sy tu veulx entrer en Morbien (1), range la poincte devers lest (2) et te garde dune basse qui est en terre delle devers lest (3) en venant vers le bon saint (4). Et quant seras aussi avant dedans comme celle grosse poincte qui est devers lest qui faict lantrée (5), range devers loest à la sonde si tu veulx, car il y est plat si nestoye au meilleu du chenal jusques à la poincte qui est plus dedans (6) qui est le travers dune montjoye de pierre haulte et grande comme ung monceau de sel (7) laquelle te demourra devers loest. Et quant seras le travers dicelle poincte (8), donne luy bon ryn (9), car elle est et va bien hors en chenal et dehors delle et de ce qui paroist est soubme jusques bien avant et en amont delle et près delle y a un banc de rochiers (10) qui est soubme et sus lequel ne demoure guères deau de basse mer, nya que brasse et basses (11), et parce donne luy bon ryn car en chenal est profond assez, et puy que cest basse mer (12). Et pour toy garder delle (13) et dicelluy banc, quand seras le travers delle,

(1) Dans le golfe du Morbihan.

(2) Pointe du Petit-Mont.

(3) Basse de Saint-Gildas.

(4) Saint-Jacques. Pointe du Bauzec, du Douzay.

(5) Pointe de Port-Navalo.

(6) Pointe du Motenno ou du Mouton.

(7) Tumulus du Mané-er-H'roëk.

(8) Pointe du Motenno ou du Mouton.

(9) Sans doute pour *rumb*, qui se dit de chacune des 32 parties de la boussole de l'horizon desquelles part l'un des 32 vents. Rumb de vent. (Dugast-Matifeux).

(10) Le Faucheur.

(11) Basses. Petits bancs qui ne découvrent jamais, sans cependant, comme les bas-fonds, laisser assez d'eau pour passer dessus de basse mer (Littré. Dict.)

(12) Garcie Ferrande suppose qu'on entre avec le flot dans le Morbihan. Donc, déjà de son temps, on tenait compte des courants.

(13) De cette pointe du Motenno.

va en requérant une boyec de sable (1) que verras sus le nort delle, lautre bort du chenal (2) jusques trouve parfond et il y aura quatorze brasses et xviii en chenal et vase, et te garde de lisle des chèvres (3) qui est presque en meillen de chenal, et est le travers de la grosse poincte (4) qui faict le partuys de la jument devers le nort, par où lon va à Vanes ; et icelle isle de chèvres (5) couvre de plaine mer, et te demourra destrebort (6) pour aller en la chenal du Raix (7) et pour passer à Lomaria (8) mais pour scavoir quant seras le travers de luy ou dicelle grosse poincte (9) il y a ung village (10) en sa (11) de léglise de Lomaria, le prochain de luy ou il y a de grands arbres et haultz. Et quant icelluy village sera parmi la montjoye des pierres susdites (12) qui sont devers loest, et sont en su (13) de léglise, le village parmy elle, et tu seras le travers de lisle es chèvres et à lentrée (14) devers le su (15). Et aussi pour toy garder d'icelluy isle es chèvres (16), il fault que mette ung clochier que voirras en nort noroest de toy sus (17) terre que lon

(1) Baie. — On aperçoit d'autant mieux cette baie sablonneuse, que la mer est basse au moment où l'on entre dans le golfe.

(2) Anse de Lomiquel.

(3) Actuellement récif nommé *la chèvre*.

(4) 3^e pointe. Pointe de la Jument, si on peut l'appeler ainsi, en face de l'île Longue.

(5) A l'époque où naviguait Garcie Ferrande, tous les rochers à proximité de la Chèvre devaient se joindre et ne former qu'un seul îlot de rochers que le flot couvrait ou découvrait suivant l'état de la marée.

(6) A droite.

(7) En la rivière d'Auray.

(8) Locmariaquer.

(9) Pointe de la Jument.

(10) Village de Kerlud.

(11) En sud.

(12) Tumulus de Mané-er-H'roëk.

(13) En sud.

(14) A l'entrée de la rivière d'Auray.

(15) Le sud.

(16) Le nom d'île donné à plusieurs reprises par Garcie Ferrande à ce récif nommé actuellement *la chèvre*, indique bien qu'il avait une étendue autrement plus considérable qu'aujourd'hui.

(17) Sur.

appelle Badan (1) parmy lisle (2) qui est en amont de lisle es chèvres qui sera le second isle (3) que voirras, si lisle es chèvres ne paroist qui est en amont de la grosse poincte qui fait le pertuis de la jument, qui te demourra devers le nordest. Et quant auras icelluy clochier dessusdit parmy icelluy isle, et tu seras en mer de l'Isle es chèvres, et a bon ryn de lun devers loest. Mais si tu mects ledict clochier à ouvert de lisle la largeur dung tref, tu seras bort à bort (4) de luy, cest le second isle en amont. Et parce quant seras le travers de luy et dicelle grosse poincte va droit à leglise et pourras pauser sus deux ancras ou trois et ne range pas trop devers loest car il est soubme, mais est vase.

Pour entrer en Morbien (5), il faut que tu ranges sus le nort et sus le nort noroest, il faut que tu aille le nort jusques à la poincte qui est soubme, qui est devers loest (6), et aussi pour toy garder de lisle susdict (7) et passer devers loest de luy, ne ferme poinct ung village que verras devers le suest en terre de la poincte qui faict lantrée (8), ne le ferme poinct dedans la terre, et tu ne craindras rien l'isle es chevres.

Si tu veulx pauser à Lomaria (9), pause devant leglise à quatorze brasses, car le meilleur y est. Mes sache que le meilleur paux qui soit en Morbien et de tous temps, cest pauser darrière le grant isle susdite (10) et nomme, la on (11)

(1) Baden.

(2) Ile du Veizit.

(3) La première ile étant le Grégam.

(4) Bord à bord. Locution adverbiale qui s'emploie pour exprimer la proximité de deux bâtiments (Littré. Dict.). — ranger l'ile.

(5) Dans le golfe du Morbihan.

(6) Pointe de Kerpenhir.

(7) Ile aux Chèvres.

(8) Village de Port-Navalo — peut-être Arzon.

(9) Locmariaquer.

(10) Le Veizit.

(11) Il doit y avoir ici une erreur d'impression. Nous croyons que le manuscrit de Garcie Ferrande devait porter : « la grande isle susdite (le Veizit) et nommé *Larron*. Là on prend ses merches... » Jusqu'à la fin du 18^e siècle, l'île du grand Veizit s'est en effet nommée le grand Larron, et l'île du petit Veizit le petit Larron.

prent ses merches (1) qui est le segond isle (2) quant lon entre, excepté celluy des chèvres le quel couvre et l'on lappelle lisle es chèvres, le quel est le premier quant il paraist de trois isles (3) mais quant il ne paroist point (4), il ny a que deux isles, et en est la meilleure passée devers le noroest de luy (5).

Sache que il y a bon repaux dedans de tous temps, et est parfond (6) assez.

Sache que davant Lomaria nya point de bonne tenue et par ce si tu voys mauvais temps vat en dettroys (7) icelluy isle dessudit (8). Si tu veulx entrer en Morbien (9) va nort et sus le nort noroest. Si tu bouge de Morbien, pour aller le bas (10), la prochainne poincte de Morbien devers lest, la ou est la montjoye des pierres dessus elle (11), et la Tignouse gisent nordest et syroest et passeras en mer de la Tignouse. La Tignouse (12) est une pierre bien haulte et ronde, laquelle est bien loing des autres deux petites isles (13) et autres dangier qui la sont, nonobstant qu'il nya point de passée entre elle et les autres deux petites isles à grant navires (14) : et y a deux pierres bien haultes qui asseichent et couvrant de marée qui ne sont pas si grant et sans comparaison comme ladicte Tignouse, mais elles sont plus en chenal que la Tignouse (15). Et parce garde toy delles et prens merches (16)

(1) Marques.

(2) Le Veizit.

(3) L'île des Chèvres, 2^e le Grégam, 3^e le Veizit.

(4) Quand l'île des Chèvres ne paraît point.

(5) Entre le Veizit et l'île Renaud.

(6) Profond.

(7) Detroys ou detres, c'est-à-dire derrière (Frédéric Godefroy. Dict.)

(8) Le Veizit.

(9) Dans le golfe du Morbihan.

(10) Le bas : vers le bas de la rivière.

(11) Tumulus du Petit-Mont.

(12) La Teignouse.

(13) Toul-Bras et Toul-Bihan ?

(14) Actuellement, d'après la carte de Beautemps-Beaupré, il y aurait un passage. Les rochers se rejoignaient davantage au temps de Garcie Ferrande.

(15) Depuis Garcie Ferrande des changements ont eu lieu en ces parages.

(16) Marques.

à la poincte qui est en nort du bon saint (1) et ladicte Tignouse lun parmy lautre.

Du pertuys du Bessic (2) va a lest nordest et tu iras querir la poincte du Bon Saint. Sache que du plain de mer y a bonne passée en terre de Merbant (3) devers loest (4), mais il fault ranger bort à bort Merbant à honneur de toy : Et aussi quant l'auras passé que tu viennes requerre la poincte de Morbien devers loest (5) à la sonde pour deux isles (6) qui sont en lest nordest de Merbant. Et ce puy bien faire en cas de nécessité de mauvais temps.

Si tu veulx aller et passer par le pertuys de la jument, mettz les montjoyes de pierres que voirras en hault (7) sus (8) terre en nort nordest de toy, lesquelles te demourront de babort (9), qui ressemblent estre deux petites montaignes audessus lautre terre. Mectz les lune parmy lautre pour toy garder de la basse (10) qui est en meillu de chenal que lon appelle la jument (11) et aussi des moutons, et que la plus en terre soit ouverte de l'autre devers le suest et tu seras en meillu de chenal le costé (12) devers le nort est, le plus sain bort à bort et pareillement quant auras le village dessusd, qui est en su de Lomaria ou sont les arbres (13) et qu'il sera en su de la montjoye de pierres (14) qui est en su de léglise et tu seras le travers des moutons. Mais ils sont plus devers

(1) Pointe du Petit-Mont.

(2) Passage de la Teignouse, se nommait aussi anciennement Perthuis du Becdiou.

(3) Ile de Méhaban.

(4) Quand on lit ce passage il ne semble pas que l'aspect des lieux à Méhaban ait beaucoup changé depuis Garcie Ferrande.

(5) Pointe de Kerpenhir.

(6) Baguen-hir.

(7) Tumulus de l'île Longue et tumulus de Gavr'inis.

(8) Sur.

(9) Gauche.

(10) Le grand et le petit mouton.

(11) D'où le nom « perthuis de la Jument » donné par Garcie Ferrande à ce passage.

(12) Côté.

(13) Kerlud.

(14) Tumulus de Mané-cr-H'roëk.

terre et devers le suest. Ce sont les premières pierres qui sont en entrant en Morbien du costé devers lest (1) et aussi naye point paour de ranger la poincte devers le nort (2) du pertuys de la jument car cest le plus seur.

Lisle Dieux (3) et Bellisle, comme avons dit dessus, gisent noroest et suest, et sache que si tu atterres au suest de Bellisle que tu voyrras plus tost Bellisle et le cognoistras premier (4) que ne feras Hudic ny Houhac car il est plus hault quilz ne sont et aussi ils sont plus en terre que Bellisle de quatre lieues.

Sache qua Hudic (5) y a une chappelle plus près du bout d'amont que l'autre. Et en une pointe qui est devers le su de lisle en amont de la chapelle, y a cinq ou six maisons. Et au bout de lui devers le suest y a deux ou trois petites isles et au bout de ces isles y a une pierre haulte et ronde (6) qui sappelle le Cardinaulx. Et y a du Cardinaulx à Bellisle près de cinq lieues. Du Cardinaulx au Four y a deux lieues. Du Four à la Banche, une lieue. Et y a bonne chenal entre deux, mais il y fault merques (7) : et sont les merques à mettre les deux clochiers de Guerrande à ouvert lung de lautre la largeur dung tref le plus hault devers bas.

Et sache que la Banche dure jusques à Pierre Percée qui près est jusques à l'entrée de Loyre la chenal entre deux entre la Banche et Pierre Percée. Entre les Cardinaulx et le Pillier y a une veue, et la dicte Banche dure quatre lieues.

(1) Les moutons au temps de Garcie Ferrande étaient déjà des roches. La chèvre, au contraire, était plutôt une île.

(2) Pointe de l'île Longue.

(3) Île Dieu.

(4) Avant de reconnaître Hœdic et Houat.

(5) Hœdic.

(6) Pierre haulte et ronde ; Garcie Ferrande la décrit comme la Teignouse.

(7) Marques (amers).

Sensuyt de Houhac (1)

Sache que si tu veulx pauser à Houhac qui est la prochaine lisle de Bellisle en terre devers lest en amont, si tu pause à Hohac devers le nort noroest tu auras bon abris de suest de su, de siroest et de oest car il (2) te viendra de sus les hoez (3) qui sont au bout de bas devers le noroest de lisle, et te viendra noroest dessus lisle de Cabarain (4), et ny aura pas grant houlle, et en pax y aura dix brasses et gros sable et bonne tenue. Mais en aulcuns lieux (5) y a des pierres ; sonde souvent quant mettras lancre pour mettre en bon lieu. Et te viendra suest dessus la houe du suest. Et y aura en lest suest de toy une haulte pierre qui est seure devers mer.

Si tu veulx aller du costé devers le suest de lisle de Hohac, tu auras abris de noroest, de oest et de syroest. Et te demourra celle grant pierre dont dessus est dit devers le noroest.

Sache que si es pausé en la boye (6) devers le nort de Hohac, va pour le noroest et iras quérir le poinctaux de lisle de Cabarain (7), si tu voys par le nort un quart de nordest tu iras quérir Merbant (8), va par le nort nordest tu iras quérir lentrée de Morbien, va pour le nordest tu iras quérir le bon saint (9).

(1) Ile d'Houat.

(2) Le vent.

(3) Hoez : tertres, monticules (Godefroy. Dict.)

(4) Quiberon.

(5) Quelques lieux.

(6) Baie.

(7) Pointe de Quiberon.

(8) Méhaban.

(9) Pointe Saint-Jacques.

Si tu es pausé en la chambre de Hohac (1) qui est devers lest suest de lisle, et est une boyec (2) de sable qui est au travers dung petit boys ou il y a une chappelle, tu auras abris de nort de noroest et de oest siroest, et auras une petite isle (3) devers le nort de la basse (4) ou il y demourra quatre brasses de plaine mer et mortes eaues. Et en terre est beau sable et y a bonne passée en terre. Et te donnera abris de nort, et y aura huit brasses (5) en paux et beau sable. Et si (6) tu puy mectre à quatre brasses, car par toute la chambre est beau fond.

Du bout de Hudic (7) damont (8) va par le noroest, et iras querir la houe (9) qui est en nort de la chambre de Hohac. Et naye doubte (10) de la pierre (11) qui est entre Hudic et Hohac combien qu'elle est dangereuse, et est presque my voye de l'ung à l'autre et est presque en routte. Et parce va sus le noroest ou sus le suest. Et doiys scavoir que pour toy garder d'une basse qui est le travers du bon Saint (12) ne mectz pas la montaigne de Cras (13) parmy la basse du banc de Merbant (14) qui est devant Morbien, car tu iroys droict dessus, pour ce mectz ladite montaigne de Cras en terre de Merbant, et tu iras en terre de la basse. Et si tu mectz ladite montaigne en mer du banc, tu iras en mer de ladite basse. Et pour scavoir quant seras le travers d'elle, il fault que

(1) Garcie Ferrande indique trois mouillages à Houat.

(2) Baie.

(3) Er Yock (?)

(4) Cette basse est indiquée sur les cartes du XVII^e siècle.

(5) Les cartes du XVII^e siècle donnent le même chiffre de brasses.

(6) Aussi.

(7) Hœdic.

(8) Du nord.

(9) Le monticule, la falaise.

(10) N'oublie pas, n'ignore pas.

(11) Les Sœurs.

(12) Basse de Saint-Gildas.

(13) Crach.

(14) Méhaban.

mette une tonnelle de moulin (1) qui est la plus haulte des deux qui sont parmy le pignon (2) de la baye du bon Saint et seras le travers d'elle.

Le Bon saint et le partuys de Besyc (3) gisent est nordest et oest syroest. Sache que le partuys de Besyc gist est nord est et oest syroest. Et y a en ce partuys le travers de la Tignouse XII brasses et crasoyz. Et du partuys, va le siroest et iras dedans le poinctaux de Bellisle devers le noroest, va par le siroest ung quart doest et iras hors du poinctaux de Bellisle.

Si tu passe par le partuys de Besyc de vent contraire de bordage, pour toy garder des dangiers quant tu courras sus terre, si entre devers lest nordest (4) garde que ne coure tant sus terre devers le Certain que tu ferme la pointe qui est en noroest du bon Saint (5) parmy la pointe nommée la Tignouse (6) qui est à l'entrée dudit partuys Besyc, et elle te demourra destrebort (7). La Tignouse est la première pierre de l'entrée devers lest. Et par ce, garde que ne ferme point celle pointe (8) qui est en terre du Bon Saint parmy ladite Tignouse pour toy garder de deux ou troys pierres qui sont

(1) Les moulins turquois étaient ronds ou à tonnelle comme on les construit encore aujourd'hui, ceux dits à échelle sont carrés (Dugast-Matifeux).

(2) Sommet (Godefroy, dict.)

(3) Passage de la Teignouse.

(4) Garcie Ferrande suppose maintenant qu'on sort de la Teignouse pour gagner le large.

(5) Pointe du Petit-Mont.

(6) Ne la dépasse pas. Ne bouche pas la vue du Petit-Mont par la pointe de la Teignouse.

(7) A droite, quand on passe la Teignouse pour sortir.

(8) Ne ferme pas la pointe du Petit-Mont comme il est dit auparavant.

plus avant en partuys et couvrant de pleine mer (1). Et parce tien la poincte qui est en nort du bon Saint a ouvert de la Tignouse devers le su et la Tignouse au nort. Et va seurement et naye doubte, jusques aye apporté la montaigne de Cras (2) parmy lisle le prochain de Cabarain (3), et puyz metz le bon Saint parmy la Tignouse pour toy garder de Cherbon quy est une mauvaise basse (4), car il est presque le meilleu du partuys et ne descouvre poinct mais dune grosse mer ou de vague il rompt merveilleusement et est dangereux : par ce metz le bon Saint parmy la Tignouse comme devant est dit, car il est dangereux de coup de mer et pour petits navires et pour grans : jusques ad ce que aye apporté la montaigne de Cras (5) parmy le meilleu des deux isles (6) qui sont entre Cabarain et ladite Tignouse. Et quant celle montaigne de Cras sera parmy celle chenal qui est entre ces deux isles (7) tu seras le travers des dictes troys pierres. Quant la montaigne sera dedans lisle le prochain de Cabarain, tu seras passé celles pierres et pourras courre sus terre jusques a ce que aye apporté le bon Saint parmy la Tignouse et naye doubte.

Et s'il advient que tu courres sus la mer, pour toy garder des dangiers devers mer devers le bout de Houhac devers bas dès que tu auras ladicte montaigne de Cras parmy lisle le prochain de la Tignouse, tu seras en plus destroit. Et seras aussi avant le bas comme la plus horainne poincte des dangiers devers Houhac. Et pour ce ne ferme pas une petite isle que tu verras au bout de Bellisle, devers le noroest dedans lisle pour toy garder dicelle pointe devers Houhac.

(1) L'état des lieux a dû changer à la Teignouse depuis 1483.

(2) Le tumulus de Saint-Michel ?

(3) Peut-être Toul-Bras, si la montagne de Crach est le tumulus de Saint-Michel.

(4) Encore une fois, l'aspect des parages de la Teignouse a dû changer.

(5) Tumulus du Saint-Michel.

(6) Entre Toul-Bras et Toul-Bihan.

(7) Chenal qui existe entre ces deux îles.

Et sache que dehors du partuys de Bessyc, devers loest y a une basse qui ne asseiche poinct, si nest de grans eaues et non pas souvent. Mais de grosse la mer rompt dessus et est dangereuse pour grans navires et parfons (1), et est presque en meilleu et le plus en siroest et se appelle le Cherbon, et sont les merques traversainnes le moulin de Cabarain parmy la maison du duc (2), de laquelle est au bas de leglise de Cabarain. Et pour cognoistre Cabarain et Sarreson (3) il y a plusieurs maisons et pour toy garder delles et aller le long, tien le bon Sainct a ouvert de la Tignouse devers le su, ou le mettz bort à bort delle.

Sensuyt le pays de Belle-Ile qui est à noter

Si tu veux poser à Bellisle devers Lomaria, qui est au bout devers le suest de Bellisle, pose le travers de leglise de sainte Marie (4), car il y a belle boye (5) de sable et auras abri de nort et noroest et oest et y a beau fond et y a une pierre le travers du poincteaux assez hors.

Si tu veulx poser à Belisle devant Polayns, (6) pose le travers de la Croix ou de léglise qui est auprès de l'autre et pose à six brasses ou a sept et tu auras abri de su de siroest et de oest et te viendra noroest dessus la poincte et suest dessus l'autre poincte : et de là, si tu vas sur le nort, tu iras quérir la grosse poincte de Cabarin.

(1) Profonds.

(2) Cette maison était le rendez-vous de chasse des ducs de Bretagne.

(3) Sauzon.

(4) Locmaria doit son nom à sa patronne et en célèbre la fête le 15 août. (*Histoire des paroisses de Le Mené.*)

(5) Baie.

(6) Polayns ici est évidemment Le Palais, puisque Garcie Ferrande dit quelques lignes plus loin : « de là, si tu vas le nort, tu iras quérir la grosse poincte de Cabarin (Quibéron). »

Si tu veux pauser à Bellisle devant port Sanson (1), qui est le prochain radde du bout de bellisle devers bas en terre de lisle, et y voyras une église qui est tout bas rangeant leaue, et est du côté devers loest du hâvre, par le dedans du hâvre et audessus delle y a plusieurs maisons et lon demoure dedans ledit port Sanson (2) à sec de basse mer ; et si tu veux entrer dedans, range du costé devers loest et si tu veulx pauser devant, pause à treize brasses et tu trouveras beau font de sable blanc comme coquilles, et auras abris d'oest, de siroest, de su et suest, et te viendra oest noroest dessus le poinctaux ou sont les poulains (3). Et au dehors de la prochaine pointe qui est en aval du port Sanson y a une basse bien hors de terre (4), et le travers d'elle en terre y a une chapelle : mais du vent doest tu auras meilleur abris devant Polains (5) car y a abri jusques a noroest.

Sache quen terre de Bellisle y a un grant dangier bien loing presque mi voie de Bellisle et de terre, ront d'une grosse mer et est le travers du port Sanson entre le port Sanson et le Certain, presque en meillieu ; et parce range d'un bort ou dautre et non pas le meillieu. Et sont les marques traversaines au moulin qui est à Cabarain quand il sera parmi lance du sable qui est en la grosse terre au bout de bas et paroest ledit rochier de basse mer et de grandes eaux trois pierres. Et si tu venais de la mer en force et tu atterasses entre Bellisle et Groye en terre des isles le travers de Logoal qui est deux lieues aval de Cabarain et se montre Cabarain estre une isle, et gist est et oest.

Et le bout devers loest qui est devers terre est tout rond et gros et le bout devers lest qui est devers la mer est long et dougie (6) et puis voyrras en terre deux petites isles de quoy la plus terrienne est la plus grosse et est devers lest

(1) Sauzon.

(2) Sauzon est appelé par Garcie Ferrande tantôt Sarrezon, tantôt Sauzon, tantôt Samson.

(3) La pointe des Poulains.

(4) Basse de Sauzon.

(5) Devant Le Palais.

(6) Dougé — fin, effilé.

et puy voyrras près de la aval la montagne de Cras. Adonc que tu scauras ou sera le travers de Logoal (1).

Sensuyt de Groye

Groye gist est et oest et est une isle ; à qui est au su delui, il se montre estre entaillé au bout de bas (2) et en amont est pointue et paraist de loin par trois bosses. Si tu veulx pauser à Groye pause devers le nort a huit brasses et tu trouveras gros sable et caillouches et si, auras abris de vent de su, de siroest et oest et te viendra oest noroest du courreau dentre les deux terres et seras posé le travers dune croix et dune ance de sable et demourera la croix devers le su. Et si tu pauses devers le su de la croix cest rocher si tu nes bien hors, mais tu auras meilleur abri doest, et dicelle pointe ou est ladite croix va par le su pour doubler une autre pointe basse qui est devers le siroest de lisle car elle va bien une lieue hors lisle, et par ce faut que tu courre bien deux lieues par le su, pour toy garder delle si tu veux aller le bas et passer hors lisle devers le siroest.

Et sache qu'il y a une pierre devers loest de lance ou tu seras pausé le travers dune pointe la prochaine pointe de lance devers le noroest et y a un moulin le travers dicelle ance. Et dicelle pointe ou est la croix de Groye, va par nord et iras querir le clocher de Notre-Dame de Nermor (3) qui est à lentrée de Blavet et tu puseras devers loest de Errans (4). Sache quen courreau entre Groye et le Certain y en chenal seize brasses et vase.

(1) Locoal.

(2) Dans la partie la plus basse.

(3) Notre-Dame de Larmor.

(4) Les Errants.

Sensuyt de Blavet

Si veulx aller en Blavet en chenal devers loest, il fault qu'aïlles tant le bas sur terre que tu ayes deux grands arbres qui sont sur la poincte devers Nermor (1) qui faict le chenal dun costé, devers loest, les prochains arbres du chenal, metz ces deux arbres devers loest de leglise de Nermor la largeur de deux trefs et naye doubte des Errans, car ils te demoureront destrebort et va sus terre à ceste esmes (2) jusqu'à ce que voyes leglise St-François parmy la poincte de Lopeditau (3) qui est la poincte devers lest. Et quant auras leglise St-François a ouvert de la poincte et rangeant elle, va seurement et hardiment aux poinctaux devers lest, jusque voyes les deux ruyaux (4) de pierre qui sont sur le pointail et les metz lung parmi lautre, et va cestes merques seurement au pointail et la range bort à bort à ton honneur pour la pierre qui est entre Errans, et terre dont il faut prendre merques au village de Groye qui ressemble d'une brosse de bois à mettre parmi les Errans. Et aussi auras la prochaine maison du village qui est en su de la pointe devers lest, tu auras cette maison la prochaine devers le nord du village parmi un puy de sable et aussi seras le travers dicelle basse et aussi ne ferme point les deux clochiers de Nermor l'un parmi l'autre, et qu'ils soient ouverts un petit pour toy garder dune basse qui te demeurera destribort qui est près chenal et tu ne crains rien et va ainsi, mais prends toujours merque en ruyaux et les metz lun parmi lautre à cette esmes jusqu'à la poincte et naye doubte, et te demourera ceste basse qui est par le meilleu du chenal de basbort. Et quand seras à la poincte va jusque le travers du village devers lest.

(1) Larmor.

(2) Esmes, estimes.

(3) Locpezran. Le Port-Louis. Voir table des formes anciennes. (Dict. topograph. Rosenzweig.)

(4) Ruyeaux. — Gargouilles.

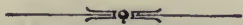
Sache que si tu es aux poinctaux de Groye devers suest, va par le noroest et iras quérir le poinctail de Doellans, et passeras près une basse et en mer delle quon appelle le Porc et en nort de la poincte de Groye devers loest. Et sache qu'en avant d'elle y en a une autre et quand seras le travers delle tu auras un moulin qui est en hault de l'entrée de Camperlé (1), tu lauras parmi une brosse de bois, et tu seras en nord de poinctaux de Groye, et pour te garder delle et passer en mer il y a une petite isle au bas d'une grosse poincte noire que verras aval de Nermor, ne ouvre point celle isle de la poincte et tu va hors du dangier susdict.

De Nermor à Camperlé y a trois lieues. De Camperlé à Doëllans y a une lieue.

La seconde poincte aval de Camperlé est Doellas et peut lon entrer dedans de toutes marées. Et pour bien cognaistre Doellans y a une chapelle en hault sur la fallaise cest à dire sur le hault de la terre devers loest.

Et pour te garder du Porc, y a une maison sur le poinctaux de Camperlé devers loest qu'il faut ouvrir d'une brosse de bois et su du bois.

DE GLÉNANS



(1) Quimperlé.

RAPPORT

DU

CONSERVATEUR DU MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE

MESSIEURS,

En attendant leur transfert dans un cadre digne d'elles, au Château-Gaillard, nos collections archéologiques continuent à s'accroître d'une façon intéressante.

L'année 1912, comme les deux précédentes, a été fertile en dons.

Je rappellerai tout d'abord celui très important que M. le comte DE LIMUR a bien voulu faire au Musée et qui constitue un précieux souvenir de son père, un des fondateurs de la Société, et le doyen de ses présidents, don qui consiste en :

Une vitrine renfermant une collection de silex et de poteries dolméniques.

Une autre vitrine contenant des débris de cendres (île de Houat) et des poteries provenant des alignements de Kermario (Carnac), et du dolmen des Pierres-Plates (Locmariaquer).

Une grande vitrine renfermant une grande quantité d'échantillons minéralogiques des départements limitrophes du Morbihan.

Une petite vitrine renfermant des échantillons de roches des environs de Vannes pour la comparaison de leur matière avec les haches en jadéite et chloromélanite de nos grands tumulus.

Deux énormes nuclei en silex, ainsi qu'un coup de poing en silex.

Trois haches en diorite provenant de l'Hindoustan.

de la Coll. Rivett-Carnac.

Une amulette en silex venant de Surzur.

de la Coll. Drouart.

Un fragment de hache en diorite. Lande du Vincin.

Une hache polie (jade océanien bleu).

Une hache en jadéite chloromélanite trouvée dans un dolmen de Plouharnel.

Une hache en fibrolithe venant de la Ville d'Er.

Une hache en jadéite — matière identique à celle constitutive des belles pièces du musée de Vannes.

2 grains de colliers, non encore percés, de l'Hindoustan.

Un vase gallo-romain ayant longtemps séjourné dans la mer.

Deux photographies du C^{te} de Gourdon encadrées représentant 15 haches en pierre provenant de la découverte de Bernon.

Mais en outre de ce don exceptionnel, le musée archéologique a encore reçu en 1912 :

De M. BOURCY :

Une hache en diorite.

De M. DROUART :

Une pierre en granit cylindrique.

Une hachette en diorite.

Une hache en fibrolithe.

Un cailloux de la côte, en diorite, portant une gorge.

Tous objets provenant de Surzur.

De M. LOUIS MARSILLE :

Des échantillons de minéraux constitutifs de haches néolithiques, provenant de la bande de gneiss qui barre l'entrée du golfe du Morbihan :

Pegmatite avec tourmaline noire.

Schiste à séricite, blanc soyeux (produit de la transformation du mica).

Schiste à pyroxène offrant un exemple de « serpentinisation ».

Pyroxénite.

Gneiss avec pyroxène et grenat.

Fibrolithe.

De M^{me} GOUTÉ DE GUDANES :

Divers objets gallo-romains découverts à Pen-ar-Men, en Arradon.

De M. DUCOURTIOUX :

Une tuile plate entière, *tegula*, venant de la villa gallo-romaine du Hézo.

Nombreux débris d'objets retirés de l'étang de Penmur, entre autres : 1 carreau d'arbalète, 1 éperon, 1 mors, des boucles, une fusaiïole en terre.

Le marbre à inscription funéraire recouvrant le cœur de Sébastien de Rosmadec, marquis du Plessis, dans la chapelle maintenant disparue des Jacobins de Vannes.

De M. COUDRIN :

Un cadran solaire du XVIII^e siècle.

De M. le D^r DAVID :

Coquille détachée par l'architecte, d'un bloc de rocher, à 8 mètres de profondeur. (Fouilles pour les archives départementales du Morbihan, 10 nov. 1911.)

De M. LE CADRE :

Canne de chef de village (Madagascar).

Vous voyez, Messieurs, qu'en 1912 votre musée archéologique n'a pas été oublié. Je suis convaincu que quand il sera installé au Château-Gaillard, ce qui ne tardera pas, il provoquera davantage encore la générosité des collectionneurs et des archéologues.

Le Conservateur du Musée archéologique.

LÉON LALLEMENT.

PROCÈS-VERBAUX

713^e SÉANCE

30 JANVIER 1912

PRÉSIDENCE DE M. NÖTINGER

ÉTAIENT PRÉSENTS :

MM. Nötinger, Marsille, de Closmadeuc, Sageret, Ducourtioux, Lallement, Lunven, de Villaret, Busque, Renouard, Leguillon, Chauffier, Dubot, Morel, Fabre, de Camas, Belenfant, de Vernisy, Le Pontois, du Halgouet, Lecomte, Kerrand.

PROCÈS-VERBAL LU ET ADOPTÉ

M. AVENEAU de la GRANCIÈRE, président sortant, ne pouvant assister à la séance pour raison de santé, a prié M. LALLEMENT de donner lecture de l'allocation qu'il devait prononcer. Dans cette allocation il fait l'analyse des travaux de la Société, rappelle les nombreuses adhésions qui sont venues cette année, remercie les membres de la Société de leur bienveillante sympathie. Il termine en félicitant la Société de lui avoir donné pour successeur un collègue plein d'initiative et d'activité.

M. NÖTINGER, président élu, prononce l'allocation d'usage.

M. MARSILLE, vice-président élu, dit combien il a été surpris de son élection, et exprime à tous ses collègues ses remerciements pour un honneur qu'il ne s'explique que par la bienveillante attention qu'ils ont donnée à ses communications.

Dépôts et donations. — M. le Président dépose pour la bibliothèque les ouvrages suivants :

Abonnements.

Revue des Deux-Mondes, 1^{er} janvier, 15 janvier 1912, 2 fascicules.
Revue de Bretagne, décembre 1911, 1 fascicule.
Revue Morbihannaise, N^o 12, décembre 1911, 1 fascicule.
Revue des questions historiques, N^o 181, 1^{er} janvier 1912, 1 fascicule.

Service du ministère.

Bulletin du Comité des travaux historiques et scientifiques, section économique, année 1909, 1 fascicule.

Échanges.

DOUBS.	Société d'émulation, mémoires, année 1910, 1 vol.
EURE-ET-LOIR.	Société archéologique d'Eure-et-Loir, bulletin mensuel 1911, 6 fascicules.
ILLE-ET-VILAINE.	Annales de Bretagne, Faculté des lettres de Rennes, tome 27, N ^o 2, 1 fascicule.
MAYENNE.	Commission historique et archéologique de la Mayenne, bulletin 1911, tome 27, N ^o 92, 1 fasc.
RHÔNE.	Bulletin historique du diocèse de Lyon, nov.-déc. 1911, janvier-février 1912, N ^{os} 72 et 73, 2 fasc.
SARTHE.	Société d'agriculture, sciences et arts, bulletin, année 1911-1912, N ^o 2, 1 fascicule.
SEINE.	Société des études historiques, revue, novembre-décembre 1911, N ^o 78, 1 fascicule.
—	Société d'anthropologie, bulletin et mémoires N ^o 6, 1910, 1 fascicule.
—	Association des naturalistes de Levallois-Perret, annales, année 1909-1910 ; bulletin N ^{os} 1, 2, 3, 4 de 1910, 4 fascicules.
—	Société géologique de France, compte rendu sommaire N ^{os} 18 et 19 de 1911, N ^{os} 1 et 2 de 1912, 2 fascicules.
—	La Pomme, 1912, N ^o 222, 1 fascicule.
—	Répertoire d'art et d'archéologie, 3 ^e trim. 1911, 1f.
SEINE-ET-MARNE.	Syndicat agricole de l'arrondissement de Meaux, bulletin, octobre 1911, N ^o 10, 1 fascicule.

VIENNE.

Société des antiquaires de l'Ouest, bulletin, 2^e trim.,
1911, 1 fascicule.

Dons.

Les Annales : Nos 1487, 1488, 1489, 1490, 1491.

Don de M. L. Lallement.

Le Triade préhistorique d'Arzon, par M. Hirmenech, 1 fasc.

Don de l'auteur.

Cartulaire général du Morbihan, œuvre posthume de M. L. Rosenz-
weig. 1^{er} volume, 1895.

Don de M. Chauffier.

La Semaine religieuse de Vannes, année 1911.

Don de M. le chanoine Le Mené.

La Chronique médicale, année 1911.

Don de M. le Dr Motel.

Présentation d'un crâne humain trouvé avec le squelette à la base du
Moustérien de la Quina (Charente) par le Dr Henri Martin, 1 fascicule.

Don de l'auteur.

Quelques pièces à remarquer de la céramique néolithique de Provence.

Sur les anses multiforées à trous de suspension verticaux.

Sur l'antiquité des superstitions attachées aux fossiles.

Considérations théoriques sur l'autochromie.

Sur l'anomalie en jabot des feuilles de *saxifraga crassifolia* L. et sur
une autre en forme de tubulure.

Les dernières fouilles de M. Pagès Allary à Chastel-sur-Murat.

A propos de l'aimantation des poteries préhistoriques.

L'Église et la Préhistoire.

Sur une particularité remarquable de certaines épingles de bronze
dites « à collerettes ».

Les dépôts de bronze du département des Alpes-Maritimes.

Fouilles de 1909 à la butte de la Nocherie (Orne).

A propos de la décoration au champlévé ou par excision d'une poterie
préhistorique provençale.

Sur une spécialité céramique méconnue de l'arrondissement d'Uzès
avant l'histoire.

Supplément à la notice « Presses et moulins à huile primitifs. »

Sur certains objets en terre cuite pouvant être interprétés comme
hochets préhistoriques.

15 fascicules, par le Dr A. Guebhard.

Don de l'auteur.

Notice sur le musée. d'histoire naturelle de la ville du Havre, 1 fasc.
par le Dr Loir. Don de l'auteur.

Pour le MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE :

Une hache en diorite. Don de M. Bourcy.

Un cadran solaire du XVIII^e siècle. Don de M. Coudrin.

Coquille détachée par l'architecte d'un bloc de rocher, à 8 mètres de profondeur. (Fouilles pour les Archives départementales du Morbihan, 10 novembre 1911.) Don du Dr David.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

Admissions. — M. BUSQUE, caissier de la Banque de France en retraite, et le colonel de VILLARET, commandant la 43^e brigade d'infanterie, sont admis comme membres titulaires résidents.

M. LEGUILLON, conservateur du Musée d'histoire naturelle, donne lecture de son rapport annuel.

Il est procédé ensuite à l'élection des conservateurs-adjoints du Musée d'histoire naturelle. Sur la proposition de M. Leguillon, sont élus : MM. Huchet et Chabot.

M. LECOMTE donne lecture du rapport de la Commission des Finances sur les comptes de M. de Torquat de la Coulerie et sur le projet de budget de 1912. Ce rapport se termine ainsi :

« La commission est heureuse de faire connaître la scrupuleuse exactitude avec laquelle toutes les inscriptions ont été faites, et les livres de recettes et de dépenses tenus. M. de Torquat a cru ne pas pouvoir conserver plus longtemps ses fonctions de trésorier, mais nous manquerions à notre devoir si nous ne vous priions pas de lui exprimer en notre nom et au nom de tous nos collègues nos remerciements pour la régularité parfaite de tous les comptes qu'il a dû présenter à notre examen. »

Les conclusions de ce rapport sont adoptées.

Correspondances. — Lettre du docteur E. Pittard, président du XIV^e congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique, conviant la Société polymathique à ce congrès, qui tiendra ses assises à Genève pendant la première semaine de septembre 1912.

Lettre de M. le Préfet du Morbihan, faisant connaître à la Société qu'il a reçu officiellement du maire de Guégon avis qu'un éboulement

venait de se produire dans un chemin rural près du village de la Ville-Gouric, et qu'il pourrait y avoir à ce propos des découvertes archéologiques intéressantes à faire.

M. KERRAND, secrétaire, au reçu de cette communication, a prié M. Jamyot de la Haye, propriétaire à Josselin, de vouloir bien se rendre sur les lieux. Répondant à sa prière, et à celle de M. du Halgouet, M. Jamyot a fait les constatations suivantes :

A cet endroit se rejoignent plusieurs chemins ruraux de largeur irrégulière. Trois de ces chemins encadrent une pièce de terre en forme de triangle isocèle de six mètres de côté environ. L'éboulement s'est produit entre ce triangle et une autre pièce de terre surélevée dominant le chemin de 2^m50 à 3 mètres. L'éboulement a produit une excavation d'un mètre carré d'ouverture et d'une profondeur qu'il est difficile d'apprécier par suite même de l'éboulement et des pluies continuelles subies en ce moment. Avec une perche de 4 à 5 mètres de long il est permis toutefois de se rendre compte qu'il existe une voûte souterraine. La chute des terres empêche de pouvoir diriger cette perche du côté du triangle, mais elle pénètre facilement dans les autres directions, particulièrement sous le monticule. Dans les environs on voit de vieux murs dont on retrouve des pierres dans les bâtiments ruraux ; on voit aussi de vieux arbres d'ornement, ifs, buis, qui indiquent qu'il y a eu là une maison d'une certaine importance. Dans un des chemins, à 30 mètres environ du lieu de l'éboulement, il y a des pierres placées sur champ comme s'il y avait eu là un pavage.

La Ville-Gouric est située à proximité du Plessix-Monteville. A mi-chemin de deux villages on remarque une vieille croix de granit avec, d'un côté, un christ, de l'autre une *pieta* (Vierge tenant le Christ sur ses genoux) ; sur la colonne, une sorte de conteau sculpté. Il existe sur cette croix une légende dont M. Jamyot se propose de rechercher les détails.

M. KERRAND fait encore connaître qu'il y a quelques années, un pareil éboulement, indiquant également une cavité souterraine, s'est produit à quelques kilomètres de là, au village de la Cour de Bellon en La Croix-Helléan, mais qu'aucune fouille n'y a été faite.

M. du HALGOUET signale aussi la butte de la Haye, située non loin de là, en la commune de Pleugriffet.

La Société prie MM. de la Grancière, Marsille, du Halgouet, Coudrin, de La Martinière et Kerrand de vouloir bien compléter si possible et quand le temps le permettra les observations aimablement communiquées par M. Jamyot de la Haye.

Communications diverses. — M. LUNVEN s'est occupé des tenues convenancières qui sont la propriété de la Société.

Il remarque qu'il n'existe aucun titre sur la tenue de *Trevlis* en Monterblanc et qu'il en a fait faire la description.

Il remarque encore que s'il existe des titres pour celle du Menter en Plumergat, il n'existe pas de description et l'édificier se refuse à en faire faire et menace de demander le remboursement (congément), ce qu'il peut faire avant le 31 mars.

MM. Bussy, Huchet, Buguel, Lunven et Kerrand sont désignés pour étudier cette situation, à laquelle il faut aviser sans retard.

M. Louis MARSILLE présente quelques cailloux de quartz recueillis sur le plateau granitique de Lanvaux, cailloux qui à première vue semblent avoir été taillés, puis roulés par les eaux, et dont la forme rappelle celle des instruments paléolithiques. L'erreur pourrait être commise. Or rien de plus *naturel* que ce facies dû à des actions mécaniques ou physiques, ces cailloux se rattachant à une grosse question : *l'origine des limons de recouvrement bretons et des sables rouges*. Actuellement on groupe tout cela en bloc dans le quaternaire et le pliocène, à moins que la similitude de facies n'entraîne à en faire des faluns décalcifiés. En tout cas l'origine humaine des cailloux présentés ne peut être soutenue.

M. Louis MARSILLE, à propos de son article « Le Bronze dans l'arrondissement de Quimperlé », remarque que d'autres cachettes larnaudiennes renfermaient encore du *plomb*. Pour ne citer que le Morbihan, on connaît, outre la cachette de *Saint-Dolay* qui contenait 4 ou 5 haches en plomb dont une massive, celle de *Kerhor*, en *Quéven*, qui donna 22 haches à douille en bronze dans chacune desquelles était inséré un petit lingot de *plomb* (cf. Rosenz. Rép. art. *Quéven*). — Une particularité de la cachette de Brie (Finistère) c'est que dans l'une des douilles de bronze était inséré le tranchant d'une hache en *plomb* (cf. du Chatellier).

M. de CAMAS demande qu'il soit rédigé une notice sur les anciens membres de la Société.

M. de CAMAS demande s'il est possible d'organiser une excursion géologique, ou au moins de porter l'intérêt de l'excursion annuelle sur ce point. La proposition prise en considération sera étudiée plus tard.

M. SAGERET continue la lecture de sa *Relation d'un voyage en Orient*.

Le Secrétaire général,

LOUIS KERRAND.

714^e SÉANCE

27 FÉVRIER 1912

PRÉSIDENTE DE M. NÖTINGER

ÉTAIENT PRÉSENTS,

MM. Nœtinger, Sageret, Lunven, Busque, Marsille, Renouard, Le Pontois, Mauduit, de Blois, Fabre, Leguillon, A. Morel, de Vernisy, Coudrin, Lallement, Ducourtieux, Le Mené, Chauffier, Simonnot, Riboulot, Roger Grand et Kerrand.

PROCÈS-VERBAL LU ET ADOPTÉ

Dépôts et donations. — M. le Président dépose pour la bibliothèque les ouvrages suivants :

Abonnements.

Revue des Deux-Mondes, 1^{er} et 15 février, 2 fascicules.

Revue de Bretagne, janvier 1912.

Service du ministère.

Bibliographie annuelle des travaux des Sociétés savantes, 1906-1907, 1907-1908, 2 volumes.

Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine, par Espérandieu, tome IV, pars 2, 1 volume.

Bulletin du comité des Travaux historiques et scientifiques, section des sciences économiques, année 1910, 1 fascicule.

Échanges.

CHARENTE-INFÉRIEURE Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis, tome 32, N° 1, 1 fascicule.

EURE-ET-LOIR, Société dunoise, bulletin année 1911, 4 fascicules.

HAUTE-VIENNE.	Société archéologique et historique du Limousin, bulletin, tome 61, 1 ^{re} partie, 1 fascicule.
HÉRAULT.	Société d'horticulture et d'histoire naturelle, annales N° 1, 1912, 1 fascicule.
LANDES.	Société de Borda, bulletin, 4 ^e trimestre 1911, 1 fascicule.
LOIRE-INFÉRIEURE.	Société des sciences naturelles de l'ouest de la France, bulletin, 4 ^e trimestre 1911, 1 fascicule.
MANCHE.	Société d'archéologie, sciences et arts des arrondissements d'Avranches et de Mortain, revue, tome 16, 1910, N°s 1 et 2, 2 fascicules.
RHÔNE.	Société littéraire, historique et archéologique de Lyon, bulletin, juillet-décembre 1911, 1 fascicule.
SEINE.	Société des études historiques, N° 79, 1 fascicule.
—	Société d'anthropologie, bulletins et mémoires, N°s 1 et 2, 1911, 1 fascicule.
—	La Pomme, bulletin N° 223, 1 fascicule.
SEINE-ET-MARNE.	Syndicat agricole de l'arrondissement de Meaux, bulletin, N°s 9, 11, 12, 3 fascicules.
VAR.	Annales de la société d'histoire naturelle de Toulon, année 1911, 1 volume.
VIENNE.	Société des antiquaires de l'Ouest, bulletin, 3 ^e trimestre 1911, 1 fascicule.
BELGIQUE.	Analecta Bollandiana, tome 30, fascicule 4, 1 fascicule.
ÉTATS-UNIS.	The Lloyd library, bulletin : phormacy, séries N°s 3 et 4; botany, série N° 2; bibliography relating to the flora of France, 4 fascicules.

Dons.

Les Annales, N° 1492.

Don de M. L. Lallement.

Union régionaliste bretonne : almanachs 1904-1911, 9 fascicules; bulletins 1903-1909, 8 fascicules. Don de M. de L'Estourbeillon.

Le fer du pied des équidés, légende et superstitions, par M. Ém. Rivière. Don de l'auteur.

A Biblia dos bibliófilos, par Xavier da Cunha. Don de l'auteur.

Fêtes civiques à Malestroit, par M. Viaud-Grand-Maraïs.

Don de l'auteur.

Acquisition.

Revue des Deux-Mondes, 4^e série, tomes 1-18 : du 1^{er} janvier 1835 au 1^{er} juin 1839.

Pour le Musée archéologique :

Canne de chef de village (Madagascar). Don de M. Lecadre.

A ajouter à la COLLECTION DROUARD :

Une pierre en granit poli de forme cylindrique.

Une hachette en diorite.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

Nécrologie. — M. le PRÉSIDENT fait part en termes émus du décès de M. JOSEPH LAMY, ancien greffier en chef du tribunal civil de Vannes, notre collègue depuis 1895. — Il se fait l'interprète de la Société pour déplorer cette mort et adresse à la famille l'expression de ses bien vifs regrets.

Distinction. — M. le PRÉSIDENT est heureux d'annoncer la distinction dont vient d'être l'objet notre collègue, M. MÉRIEL-BUSSY, président du tribunal civil de Vannes, nommé officier d'académie. Au nom de la Société, il lui adresse ses plus vives félicitations.

Exhibition. — M. le docteur de CLOSMADÉUC met sous les yeux de la Société un vase ancien, en métal argenté, dont le galbe artistique mérite d'attirer l'attention. — Il est, de plus, orné d'armoiries gravées.

Il appartient au lieutenant GUÉGUEN, du 35^{me} d'artillerie.

Il provient d'une prise faite sur les Anglais, à l'époque de la Révolution.

Le grand-oncle maternel du lieutenant était de Saint-Malo (Ille-et-Vilaine) et commandait un petit corsaire armé de quelques canons, dont le port d'attache était La Rochelle.

Le commandant qui fit la prise eut dans sa part le vase, qui est resté dans sa famille depuis plus d'un siècle.

Sur ce vase on remarque :

2 écussons accolés, de forme ovale, surmontés d'une couronne de marquis.

Dans l'écusson de gauche, un coq (?).

Dans celui de droite, une main tenant une croix et, au-dessous, un chien (?).

Deux levrettes latérales supportent l'armoire.

Il est fait remarquer que dans l'album de Cayot-Delandre figure un vase qui offre de grandes ressemblances avec celui qui est présenté.

Correspondance.— Lettre du secrétaire général de la Société française des fouilles archéologiques demandant le concours de la Société polymathique.

Trois circulaires du comité d'organisation du congrès préhistorique de France qui doit tenir ses assises à Angoulême du 18 au 24 août 1912.

La lettre et les circulaires ci-dessus seront affichées dans la salle des séances.

Communications diverses.— M. RIBOULOT remet, pour les archives de la Société polymathique, un exemplaire imprimé d'un *Rapport du Grand-Juge, Ministre de la Justice, au Gouvernement*, daté du 27 pluviôse, an 12, et adressé par Régnier au citoyen Premier Consul. Cet exemplaire paraît avoir fait partie d'une collection de dix imprimés analogues, destinée au « Commandant La Canonnière à Cherbourg », si l'on s'en rapporte à une indication manuscrite à la première page du dit exemplaire.

Le rapport dont il s'agit donne des renseignements intéressants concernant Georges Cadoudal et ses relations avec Pichegru et Moreau. Les agents de Georges, mentionne ce rapport, « parcouraient encore le Morbihan et y cherchaient en vain des partisans, que la modération du Gouvernement et des lois leur avait enlevés ».

Le document cite les chouans connus : Coster Saint-Victor, Joyau, dit d'Assar, Saint-Vincent et Picot, dit Le Petit.

M. RIBOULOT signale, dans le Bulletin d'Archéologie, un article sur *l'enceinte sacrée de Kergonan, par Hirmenech*. — M. DUCOURTIOUX fait remarquer que cet article est surtout intéressant au point de vue mythologique.

M. LALLEMENT signale, dans le Bulletin de la Société des Sciences naturelles de l'Ouest, un article élogieux signé L. D. sur le travail de notre vice-président, M. MARSILLE : Note sur la faune silurienne des environs de Malestroit.

M. Louis MARSILLE, dans un travail « sur quelques sédiments élastiques et organique de la baie de Quiberon », cite les plages du fond de la baie où il a rencontré des sables à gemmes et des petits galets de fibrolithe. — Une fouille dans la tourbe sous-marine de Kerbournec lui a donné plusieurs silex taillés et une belle ébauche de hache. — Élargissant la question, notre collègue examine ensuite, à l'aide des travaux

de Barrois, les phénomènes actuels de sédimentation dans le Morbihan et le Morbraz. (Cfr. Barrois. *Ann. Soc. Géog. Nord. T. xxiv.*)

Un résumé de cette étude est inséré dans le Bulletin de 1911, 2^{me} sem.

Exhibition par M. MARSILLE :

1^o D'une moitié (tranchant) de hache en *glaucophane grenatifère*. Kerveresse, Locmariaquer.

2^o D'une moitié (talon) de hache en *fibrolithe chloriteuse*. Talon remarquable par son galbe et sa terminaison en pointe très aiguë, très rares pour les haches en fibrolithe. — L'Ascencie, en Saint-Congard.

M. KERRAND donne lecture de deux notes trouvées par lui dans les archives de la mairie de Josselin : De la nécessité de semer et planter des bois dans la ci-devant province de Bretagne ; — De la nécessité de réparer les chemins vicinaux dans la ci-devant province de Bretagne.

M. SAGERET continue la lecture de sa « Relation d'un voyage en Orient.

M. LALLEMENT donne lecture du travail de M. GILLES sur Noyal.

Le Secrétaire général,

L. KERRAND.

SÉANCE EXTRAORDINAIRE

DU JEUDI 21 MARS 1912

PRÉSIDENCE DE M. NÖTINGER

ÉTAIENT PRÉSENTS :

MM. Nötinger, Le Mené, Lunven, Sageret, Roger Grand, Jouffray, de La Martinière, Chauffier, de Villaret, Lecomte, Coudrin, Simonnot, de Vernisy, Belenfant, Busque, Morel, de Torquat de la Coulerie, de Blois, Mériel-Bussy, Le Pontois, Lallement, Ducourtieux, Renouard, Laverlochère, Leguillon, Mauduit, Lebert, Motel, Riboulot, de Cussé, de Camas, de Lahorie, David, Letoux, Kerrand.

SE FONT EXCUSER :

MM. de la Grancière et Le Brigand.

PROCÈS-VERBAL LU ET ADOPTÉ

M. le PRÉSIDENT fait part, en termes émus, de la mort de M. Laroche. Bien qu'il ne fit partie de la Société que depuis fort peu de temps, M. Laroche s'était déjà acquis les sympathies de tous ses collègues.

M. KERRAND, secrétaire général, donne lecture des procès-verbaux de la Commission des locaux en date des 2 décembre, 5 décembre, 18 décembre 1911, 22 janvier, 1^{er} février, 5 février, 5 mars, 13 mars 1912, et du rapport qui est ainsi conçu :

MESSIEURS,

L'exiguïté des locaux que la Société occupe depuis quelque 60 ans, les facilités de propagation pour l'incendie et d'accès pour les cambrioleurs, ont maintes fois suscité des plaintes, mais aucune des propositions qui furent faites n'a pu jusqu'ici aboutir à un résultat quelconque. La Commission que vous avez nommée le 28 novembre 1911, pour étudier les moyens de remédier à ces inconvénients, à ces dangers si nombreux et si graves, a pu trouver une solution qu'elle espère vous voir adopter aujourd'hui. D'aucuns, émus par les grosses difficultés d'un déménagement, pensaient qu'il pouvait suffire de demander au propriétaire des réparations et la totalité du pavillon que nous n'occupons qu'en partie. Ce n'était pas là une solution : on peut prévoir, en effet, que d'ici fort peu de temps le propriétaire va être dans l'obligation de faire des réparations importantes et coûteuses. Il reculera peut-être devant de pareilles dépenses et préférera vendre : le nouveau propriétaire ne démolira-t-il pas, et en tout cas, nous conservera-t-il comme locataires ? Ne vaut-il pas mieux faire dès maintenant un déménagement qui peut s'imposer à l'improviste ?

Votre Commission rejeta les deux premières propositions qui lui furent faites, à cause des grosses charges qui devaient en résulter. Une haute personnalité vannetaise lui fit alors penser que la ville de Vannes pourrait mettre à la disposition de la Société une partie des locaux de l'ancien évêché. Après une visite à ce monument, il apparut que la Société ne pourrait y trouver un espace suffisant pour loger ses collections.

Une dernière proposition retint l'attention de votre Commission, qui la soumet aujourd'hui à votre approbation : l'achat de l'ancien hôtel du Parlement, dit Château-Gaillard, 2, rue Noé.

A l'heure actuelle, les sociétés savantes ont tendance à se loger chez elles, dans des bâtiments ayant un caractère historique. L'immeuble proposé offre à ce point de vue toute satisfaction. On y trouve par ailleurs des superficies amplement suffisantes et, le cas échéant, dans les dépendances, des facilités pour construire des galeries supplémentaires. Sa situation exceptionnelle, son mode de construction donnent toute garantie contre les dangers d'incendie et de cambriolage. Un de nos collègues, très compétent, a fait porter son examen sur la solidité et les réparations à faire, et il en a eu une impression excellente : les poutres sont en parfait état, on ne voit aucune lézarde dans les plafonds ; rien ne peut faire prévoir une catastrophe en cas de surcharge. La toiture méritera toutefois d'être visitée attentivement. L'aménagement nouveau entraînera aussi des dépenses qui ne semblent pas devoir être excessives. Pour couvrir le prix d'achat et les dépenses de réparations et d'aménagement, la Société pourra se procurer les ressources de la façon suivante :

D'abord, vendre les deux domaines congéables que nous possédons. Votre Commission estime du reste qu'en tout état de cause, la vente nous serait plus profitable que les revenus minimes que nous en retirons. Pour réaliser cette vente, le mieux serait de racheter préalablement les édifices et superficies, une vente en toute propriété atteignant presque toujours un prix plus élevé que celui d'un fonds.

Pour compléter les sommes nécessaires, il faudra recourir à un emprunt. Le Crédit foncier pourra nous consentir un prêt de 50 à 75 % de la valeur de l'immeuble à acquérir, remboursable par annuités calculées à un taux très modéré. La Société pourra peut-être aussi obtenir diverses subventions. Il est toujours permis d'espérer.

D'après les calculs faits par votre Commission, les charges nouvelles ne dépasseront pas de beaucoup celles que nous avons actuellement. Il faut de plus remarquer qu'elles seront singulièrement diminuées lorsque le remboursement au Crédit foncier aura été complet.

Rien ne s'oppose donc à ce que la Société polymathique fasse l'acquisition du Château-Gaillard. Elle y trouve plutôt tout intérêt : non seulement elle recevra plus de visiteurs, ses collections étant exposées dans un cadre merveilleux, mais elle acquerra un prestige qui pourra lui faire espérer, à juste titre, de nouveaux legs et un accroissement du nombre de ses adhérents.

En raison de toutes ces considérations, votre Commission vous propose donc les résolutions suivantes :

Résilier le bail annuel qui nous lie avec le propriétaire actuel.

Acquérir le Château-Gaillard.

Et pour nous procurer les ressources nécessaires :

Aliéner les deux tenues convenancières de Trévlis et du Menter que nous possédons grâce à la générosité de MM. Mauricet et Le Gall de Kerlinou.

Emprunter au Crédit foncier la somme nécessaire pour compléter le prix d'achat et couvrir les frais d'aménagement et d'installation.

Confier au Bureau le soin de faire ces diverses opérations au mieux des intérêts de la Société.

A Vannes, le 13 mars 1912.

Le Secrétaire rapporteur,

LOUIS KERRAND.

M. le Président, en son nom et au nom de la Société, remercie M. Kerrand du soin minutieux qu'il a apporté dans la rédaction si complète des procès-verbaux de la Commission, des nombreuses démarches utiles auxquelles il a bien voulu se livrer, ainsi que du rapport très clair et très étudié dont il vient de donner lecture.

Il remercie également la Commission qui a tenu à examiner la question du local sous tous ses aspects et n'a rien laissé dans l'ombre.

Il déclare ensuite la discussion ouverte.

MM. Le Mené, de Cussé, Sageret, Lebert, Riboulot, Leguillon, Coudrin, Morel, Chauffier, de La Martinière, Lecomte, Lallement, Lunven, Ducourtioux, de Torquat de la Coulerie, Roger Grand présentent successivement d'intéressantes observations et de judicieuses remarques.

Les conclusions du rapport de la Commission sont mises aux voix.

Elles sont adoptées à l'unanimité des 35 membres présents.

Avant de lever la séance, M. le Président remercie l'assemblée d'être entrée dans les vues de la Commission et d'avoir adopté, à l'unanimité, les conclusions de son rapport.

Le Secrétaire adjoint,

E. BELENFANT.

715^e SÉANCE

26 MARS 1912

PRÉSIDENCE DE M. NÖTINGER

Étaient présents :

MM. Nœtinger, L. Marsille, Lallement, de La Martinière, de Vernisy, Busque, Nicol, de Camas, Renouard, de Cussé, Riboulot et Kerrand.

PROCÈS-VERBAL LU ET ADOPTÉ

Dépôts et donations. — M. le Président dépose pour la bibliothèque les ouvrages suivants :

Abonnements.

Revue des Deux-Mondes, 1^{er} et 15 mars 1912, 2 fascicules.

Revue de Bretagne, février 1912, 1 fascicule.

Revue morbihannaise, janvier-février 1912, Nos 1 et 2, 1 fascicule.

Bulletin monumental, année 1911, Nos 5 et 6, tome 75, 1 fascicule.

Service du Ministère.

Comité des travaux historiques et scientifiques. — Bulletin historique et philologique, 1911, Nos 1 et 2, 1 volume.

Échanges.

AUDE.	Commission archéologique de Narbonne, bulletin, tome XII, année 1912, 1 volume.
CÔTES-DU-NORD.	Société d'émulation des Côtes-du-Nord, bulletin et mémoires, tome 49, 1911, 1 volume.
DEUX-SÈVRES.	Société historique et scientifique des Deux-Sèvres, mémoires, année 1911, 1 volume.

GARD.	Académie du Gard. Sommaire des lettres pontificales concernant le Gard, 1 vol. Mémoires, année 1910, tome 33, 1 volume.
—	Société d'étude des sciences naturelles de Nîmes, bulletin, tome 38, 1910, 1 fascicule.
HÉRAULT.	Société d'horticulture et d'histoire naturelle de l'Hérault, annales, N° 2, février 1912, 1 fasc.
ILLE-ET-VILAINE.	Société historique et archéologique de l'arrondissement de Saint-Malo, annales, année 1911, 1 vol.

Dons.

Les Annales, N^{os} 1493, 1494, 1495, 1496, 1497, 1498, 1499.

Don de M. Lallement.

Le Men-Ûettoniec-Hélène-Latone, par M. Hirmenech, 1 fascicule.

Don de l'auteur.

Sur les anses verticales multiformes horizontalement. — A propos de l'aimantation des poteries préhistoriques. — Sur certains objets de terre cuite pouvant être interprétés comme hochets préhistoriques, par M. le docteur Guebhard, 3 fascicules. Don de l'auteur.

Une falsification de document au commencement du xiii^e siècle. — Les démêlés de Lambert, abbé de la Couronne, avec Pétronille, abbesse de Fontevraud, au sujet d'Agudelle, 1115-1129, par M. J. de La Martinière, archiviste du Morbihan.

Cartulaire du Prieuré de Notre-Dame de Barbezieux et recueil de chartes sur les premiers seigneurs de Barbezieux, 1060-1379, par M. J. de La Martinière, archiviste du Morbihan.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

Présentation. — M. Jean DELAUNAY est présenté comme membre titulaire résidant.

Correspondance. — Lettre circulaire de « La Pomme » sollicitant l'adhésion de la Société polymathique et de ses membres à l'*Association des Amis du Mont Saint-Michel*. La Société ne peut offrir aucun concours pécuniaire, mais elle est heureuse de pouvoir accorder son appui moral.

Exhibition. — M. de CLOSMADÉUC présente un cadran solaire et s'exprime ainsi :

« Voici un cadran solaire horizontal, en ardoise, sur lequel sont artistement sculptés des sujets en relief.

Au centre, le style ou *gnomon* en fer et les *lignes horaires* avec leurs chiffres romains.

Autour, les 12 signes du Zodiaque : le Bélier, le Taureau, les Gémeaux, le Cancer, le Lion, la Vierge, la Balance, le Scorpion, le Sagittaire, le Capricorne, le Verseau, et les Poissons.

Puis quatre figures de personnages symboliques ; en haut, un *écu français* couronné.

Dans le champ de l'écusson, un aigle à deux têtes, au-dessous duquel est un chevron contenant *trois trèfles*.

Comme supports latéraux, deux lions.

En plus, en haut et en bas, deux banderoles sur lesquelles sont gravées deux inscriptions latines.

Sur celle du bas on lit distinctement ;

RADIIS ELEMENTA LVSTRAT

Sur la banderole supérieure, l'inscription est plus difficile à déchiffrer.

Dimensions	} hauteur	0 ^m ,49
		largeur 0 ^m ,45

Encadrement (à moulures) octogonal.

Ce cadran provient de l'ancien couvent des Ursulines de Malestroit, fondé en 1670. (Voir l'abbé Le Mené.)

La propriété appartient actuellement aux Sœurs Augustines, qui en ont fait une maison hospitalière de malades et d'infirmes.

Ce cadran était placé sur une colonne au milieu du jardin.

Il m'a été offert en cadeau, il y a plus de 40 ans, par la Sœur Ange-Gardien, supérieure de la communauté.

Si le cadran est contemporain de la fondation du couvent des Ursulines, il doit être du XVII^e siècle. »

M. de la MARTINIÈRE fait l'histoire des États de 1532 tenus à Vannes et où fut demandée l'union de la Bretagne à la France. Le procès-verbal officiel de la séance où les États décidèrent de présenter la requête d'union existe. La plupart des historiens bretons du XIX^e siècle ne l'ont pas reconnue, sans doute parce que le seul texte qui en subsiste est inséré dans une Ordonnance royale.

M. Louis MARSILLE, dans une note sur les *amas de scories*, constate que presque tous les gisements de minerai de fer de nos contrées ont été exploités à des époques très diverses, mais que l'on ne peut préciser dans la plupart des cas.

M. Davy, ingénieur, qui poursuit cette étude avec une compétence particulière, cite des *amas de scories* dans 46 communes du Maine-et-

Loire, 60 de la *Loire-Inférieure*, plus de 30 du *Morbihan*... Dans un article récent, le lieutenant-colonel Azéma donne l'analyse d'échantillons prélevés sur quelques amas du *Finistère*. Seulement, comme « aux époques les plus reculées on produisait le fer par des méthodes analogues à celle dite à la *Catalane* universellement employée il y a moins de cent ans » (1), il est impossible de dater le traitement du minerai si l'on ne rencontre quelque objet dans la masse même des scories.

M. Marsille fait passer quelques photographies d'objets qui ont permis à M. Davy de reconnaître l'âge d'exploitations de la *Loire-Inférieure* et dépose pour le musée deux échantillons de l'amas de scories situé entre les villages du Haut-Linio et de Penhouët en la commune de *Pleucadeuc*. Sur une très grande étendue, dès que la pioche atteint 0^m50 à 0^m60 de profondeur, elle met à jour des scories. Le minerai est au village même de Penhoët. Il a été trouvé une hache plate en cuivre. Mais cette pièce ayant été exhumée par la charrue, qui n'atteint pas la masse des scories, on ne saurait en tirer quelque conclusion.

M. RENOARD donne lecture d'une traduction faite par lui, et par extrait, d'un ouvrage, dont l'auteur, notre collègue M. X. da Cunha, *A Biblia dos bibliophilos*, a fait hommage à la Société.

Le Secrétaire général,

LOUIS KERRAND.

716^e SÉANCE

30 AVRIL 1912

PRÉSIDENCE DE M. L. MARSILLE, VICE-PRÉSIDENT

Étaient présents :

MM. L. Marsille, de Closmadeuc, Ducourtioux, de La Martinière, de Blois, de Vernisy, Chauffier, Busque, de l'Estourbeillon, Mauduit, de Cussé, Le Pontois, Riboulot, de Torquat, Sageret, Renouard, Roger Grand, Kerrand.

(1) Lieutenant-colonel AZÉMA. — *Minerais de fer et scories*, Bull. Soc. Sc. Nat. O. de la F., t. I. 1911, p. 119. — Sur le minerai de Coatquidam, cf. Kerforne, B.S.G.F., VIII, 1908, pp. 375-381.

PROCÈS-VERBAL LU ET ADOPTÉ

Dépôts et donations. — M. le Président dépose pour la bibliothèque les ouvrages suivants :

Abonnements.

- Revue des Deux-Mondes, 1^{er} et 15 avril 1912, 2 fascicules.
Revue des questions historiques, avril 1912, 1 volume.
Revue de Bretagne, mars 1912, 1 fascicule.
Revue Morbihannaise, mars 1912, 1 fascicule.
Revue archéologique, année 1911, 6 fascicules.
Association française pour l'avancement des sciences, N° 25, mars 1912, 1 fascicule.

Échanges.

- BOUCHES-DU-RHÔNE. Annales de la Faculté de droit et des lettres d'Aix.
Annales de la Faculté des lettres, tome 4, N°s 3 et 4.
— 5, N°s 1 et 2.
Annales de la faculté de droit, tome 4, N°s 3 et 4,
3 fascicules.
- CANTAL. Société des lettres, sciences et arts de la Haute-Auvergne, revue, tome 22, 1911, N° 4, 1 fascicule.
- CHARENTE-INFÈRE. Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis, revue, année 1912, N° 2, 1 fascicule.
- HAUTE-VIENNE Société « Les amis des sciences et arts de Rochecouart, » bulletin, tome 19, N° 2, 1 fascicule.
- HÉRAULT. Société d'horticulture et d'histoire naturelle de l'Hérault, annales, mars 1912, N° 3, 1 fascicule.
- INDRE-ET-LOIRE. Société archéologique de Touraine, bulletin, 4^e trimestre 1911, 1 fascicule.
- LOIR-ET-CHER. Société archéologique du Vendômois, bulletin, tome 50, année 1911, 2 volumes.
- LOIRE-INFÉRIEURE. Société archéologique de Nantes, bulletin, 1^{er} semestre 1911, 1 fascicule.
— Société académique de Nantes, annales, année 1911, 9^e série, tome 2, 1 volume.
- OISE. Société académique d'archéologie, sciences et arts de l'Oise, mémoires, tome 21, part 2, 1 volume.
- SARTHE. Société historique et archéologique du Maine, revue, 2^e semestre 1911, 1 vol. Table des matières 1897-1906, 1 fascicule.

SEINE.	Société des études historiques, revue, 1912, mars et avril, N° 80, 1 fascicule.
—	Société philomathique, bulletin, années 1910 et 1911, 2 volumes.
—	Société d'anthropologie, bulletin et mémoires, tome 2, N°s 3 et 4, 1 fascicule.
—	Société géologique de France, compte rendu sommaire, N° 4, 1912, 1 fascicule.
—	La Pomme, N°s 224 et 225, mars et avril 1912, 2 fascicules.
—	Répertoire d'art et d'archéologie, année 1911, 4 ^e trimestre, 1 fascicule.
SEINE-INFÉRIEURE.	Société havraise d'études diverses, au Havre, l'abeille havraise, 1909-1910, 1 volume.
SEINE-ET-MARNE.	Syndicat agricole de l'arrondissement de Meaux, bulletin, N°s 1, 2 et 3, 1912, 3 fascicules.
SOMME.	Société des antiquaires de Picardie, bulletin, 4 ^e trimestre 1911, 1 fascicule.
YONNE.	Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, bulletin, année 1911, tome 65, 1 fasc.
ANGLETERRE	Cambridge antiquarian Society, proceedings, N° 61, 1 fascicule.
BELGIQUE.	Analecta Bollandiana, tome 31, fasc. 1, 1 fascicule.
—	Revue Bénédictine, janvier 1912, N° 1, 1 fascicule.
ÉTATS-UNIS	Smithsonian institution, annual report, année 1910, 1 volume.
—	The American philosophical Society, proceedings, N° 202, 1 fascicule.
—	The Lloyd library. Synopsis of the section ovinus of dolyporus, 1 fascicule.
—	Bibliographical contributions, N° 5, 1 fascicule.

Dons.

Les annales, N°s 1500, 1501, 1502, 1503, 1504.

Don de M. Lallement.

« Biologica », N°s 14 et 15, 2 fascicules.

Don de M. Leguillon.

L'enceinte sacrée de Kergonan, par M. Hirmenech, 1 fascicule.

Don de l'auteur.

Inventaire des silex du Grand-Pressigny recueillis dans le Morbihan, 1 fascicule.

Inventaire sommaire des haches-marteaux et des haches-doubles en pierre polie trouvées en Bretagne armorique et plus particulièrement dans le Morbihan, 1 fascicule.

Explorations archéologiques en Moréac, 1 fascicule.

Sur les découvertes et interprétations récentes de pétroglyphes ou signes gravés de l'époque néolithique, 1 fascicule.

Découverte d'une nouvelle villa gallo-romaine près de Kerhan, en Arradon. Les substructions de Pen-er-Men, 1 fascicule.

Allocution de M. Aveneau de la Grancière, président de la Société polymathique, 1 fascicule. — Par M. A. de la Grancière. — 6 fascicules.
Don de l'auteur.

A travers le parler gallo-morbihannais, par M. Viaud-Grand-Maraïs, 1 fascicule.

Don de l'auteur.

Alain le Grand, le libérateur de la Bretagne, 890-907, par M. le marquis de l'Estourbeillon.

En Ozeganned, par M. Le Bayon, 1 fascicule.

Bretagne d'aujourd'hui et de demain, par J. de Plounéour (marquis de l'Estourbeillon), 1 fascicule.

Don de M. le marquis de l'Estourbeillon

Sur les terrasses de tuf et le surcreusement non glaciaire de la haute vallée de la Siagne. — Congrès de Grenoble, 1904.

Sur certains objets préhistoriques de bronze provenant des Alpes-Maritimes donnés par M. A. Bonnet aux collections de la Société d'études scientifiques et archéologiques de Draguignan (1911).

A propos des broches de bronze « à collerettes » et à disques mobiles.

Encore un objet énigmatique (octobre 1911).

Une grotte curieuse à Saint-Césaire (Alpes-Maritimes) (1896).

Étymologie étrangère de quelques expressions françaises (Janvier 1904).

Sur un trésor de deniers romains trouvé en 1901 aux environs de Nice (1904).

Les enceintes préhistoriques (Castelars) des préAlpes maritimes (1907).

Notes présentées au 2^e Congrès préhistorique de France (Vannes 1906).

Sur les enceintes préhistoriques des préAlpes maritimes (Congrès de Grenoble, 1904).

Sur les anses verticales multiforées horizontalement (Août-septembre 1911).

Sur une particularité remarquable de certaines épingles de bronze dites « à collerettes » (Juin 1911).

Les préAlpes maritimes. I. Excursions géologiques (1904).

Les préAlpes maritimes. II. Paléontologie, stratigraphie (1906).

Don du Dr Adrien Guébbard.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

POUR LE MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE.

A ajouter à la collection Drouart.

Une hache en fibrolite.

Admission. — M. Jean DELAUNAY est admis comme membre titulaire résidant.

Présentation. — M. DEGLATIGNY, rue Blaise Pascal, 11, à Rouen, est présenté comme membre titulaire non résidant.

Exhibition. — M. DE LA MARTINIÈRE présente une hache en diorite à tranchant oblique et à talon découverte à Kerbiscon près du Polygone.

Communications diverses. — M. KERRAND, secrétaire général, demande de vouloir bien fixer le but de l'excursion annuelle. Parmi les buts proposés, la Société choisit la Roche-Bernard, la descente de la Vilaine et la visite de Gavrinis.

Au sujet du vase en métal argenté présenté à la séance de mars, le Dr DE CLOSMADÉUC a échangé avec diverses notabilités scientifiques anglaises, notamment le secrétaire de la Royal archæological institut, et M. Stope, membre de cette société, une correspondance dont il résulte que le vase pas plus que les armes qui le décorent ne sont d'origine anglaise, mais qu'elles sont plutôt d'origine italienne.

M. DROUART communique un article du *Journal* sur les moteurs à vague, article qu'il rapproche de ce qu'il a lui-même écrit en 1910 (procès-verbal de la Société du 26 juillet 1910).

M. KERRAND rend compte d'une visite sommaire qu'il a faite au souterrain signalé dans la commune de Guégon par une lettre de M. le préfet du Morbihan (procès-verbal de la séance du 30 janvier 1912).

Les fouilles nécessitées par la réfection de la canalisation d'eau à Vannes ont amené des découvertes intéressantes :

a) devant la porte Prison, une voûte parallèle et d'origine très ancienne,

b) sur la place de l'Ancienne-Mairie, des résidus provenant d'un violent incendie en 1844 ;

c) devant la caserne La Bourdonnaye, des traces d'une canalisation d'eau au XVIII^e siècle. Un fragment de ces vieux tuyaux est offert à la Société par M. Le Flohy, sergent-major au 116^e régiment d'infanterie ;

d) des traces de l'occupation romaine : rue Emile-Burgault, rue des Orfèvres, rue du Mené, rue Brizeux, rue des Vierges, rue de la Fontaine, avenue Saint-Symphorien, ancienne route de Josselin.

M. DE CUSSE signale la publication par le V^{ie} de la Messelière d'un Recueil de généalogies bretonnes depuis 1677 jusqu'à nos jours.

M. L. MARSILLE donne lecture de son travail sur « La persistance de la crémation à l'époque chrétienne parmi les Bretons — les plus anciens monuments de l'Église naissante en Bretagne — l'origine du Lech. »

M. DE LA MARTINIÈRE communique une observation que lui a fait faire l'examen attentif de l'appareil de la porte Prison. Selon lui, il ressort tant des diverses pierres employées que de leur taille et de la hauteur des assises, que le parement de la porte elle-même est sensiblement postérieur à la construction de la tour encore subsistante. Il a dû être refait dans son entier. De plus, l'accolade qui surmonte un reste de blason, au centre de la porte, n'est certainement pas antérieur au XVI^e siècle. Ces remarques, croit M. de La Martinière, ne se trouvent dans aucun livre d'histoire ou d'archéologie locale.

M. l'abbé CHAUFFIER donne lecture de deux documents, extraits du registre des délibérations du directoire du Morbihan, ayant rapport à la remise, le 9 février 1793, d'une décoration militaire au citoyen Verlain, gendarme.

Il est généralement admis que pendant la Révolution toute décoration fut supprimée.

L'Assemblée Constituante procéda avec plus de modération ; elle maintint une médaille militaire dite des vétérans, en écartant le caractère d'inégalité et de privilège. Cette médaille se donnait aux vieux soldats ayant au moins vingt-quatre ans de services et qui avaient bien mérité de la patrie. Elle était remise en séance du directoire du département.

Après la chute des Girondins elle disparut sans doute, comme toutes les autres.

M. RENOARD donne lecture de sa traduction du chapitre concernant Sainte-Anne d'Auray, de l'*Historia panegirica delle Attioni, Glorie e Gratie di S. Anna* par Tomaso Auriemma, éditée à Naples en 1665.

M. SAGERET continue la lecture de sa *Relation d'un voyage en Orient*.

Le Secrétaire général,

Louis KERRAND.

717^e SÉANCE

28 MAI 1912

PRÉSIDENCE DE M. NÖTINGER

Étaient présents :

MM. Nœtinger, Lunven, Lallement, Dubot, Busque, de Blois, Sageret, Morel, de Vernisy, Riboulot, Renouard, Simonnot, de La Martinière, Roger Grand, de Torquat de la Coulerie, de Camas, Letoux, de Cussé et Kerrand.

PROCÈS-VERBAL LU ET ADOPTÉ

Dépôts et donations. — M. le Président dépose pour la bibliothèque les ouvrages suivants :

Abonnements.

Revue des Deux-Mondes, 1^{er} et 15 mai 1912, 2 fascicules.

Revue de Bretagne, avril 1912, 1 fascicule.

Revue morbihannaise, avril 1912, 1 fascicule.

Bibliophiles bretons. Documents sur l'histoire de la Révolution en Bretagne. Carhaix et le district de Carhaix pendant la Révolution, par P. Hémon, 1 volume.

Échanges.

AUBE. Société académique d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Aube, année 1911, 1 volume.

HÉRAULT. Société d'horticulture et d'histoire naturelle de l'Hérault, annales, N° 4, avril 1912, 1 fascicule.

ILLE-ET-VILAINE. Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine, tome 41, 2^e partie 1912, 1 volume.

— Annales de Bretagne, Faculté des lettres de Rennes, tome 27, N° 3, avril 1912, 1 fascicule.

- LOIRE-INFÉRIEURE. Archives départementales, série 9 (Domaines), par
Léon Maitre, 1 volume.
- LOIRET. Société archéologique et historique de l'Orléanais,
bulletin, tome 16, N° 201, 1 volume.
- MAYENNE. Commission historique et archéologique de la
Mayenne, bulletin, 2^e série, tome 28, N° 94, 1912,
1 fascicule.
- ORNE. Société historique et archéologique de l'Orne,
tome 31, 1^{er} bulletin 1912, 1 fascicule.
- SAVOIE. Société savoisienne d'histoire et d'archéologie,
mémoires et documents, tome 52, 1912, 1 volume.
- SEINE. Société géologique de France, compte rendu
sommaire des séances, N°s 7, 8, 9 et 10, 1912,
2 fascicules.
- SEINE-INFÉRIEURE. Commission départementale des antiquités de la
Seine-Inférieure, bulletin, tome 15, 3^e livraison,
1 fascicule.
- SEINE-ET-MARNE. Syndicat agricole de l'arrondissement de Meaux,
15 avril 1912, N° 4, 1 fascicule.
- VAR. Société académique du Var, bulletin 1911, 1 fascicule.

Dons.

Les Annales, N°s 1505, 1506, 1507. — Don de M. Lallement.

Société jersiaise, 37^e bulletin annuel. — Envoi par demande d'échange.

Admission. — M. DEGLATIGNY, 11 rue Blaise-Pascal, à Rouen, est
admis comme membre titulaire non résident.

Présentations. — M. MOUTON, capitaine au 116^e régiment d'infanterie
et M. VÉRON, juge au tribunal civil de Vannes, sont présentés comme
membres titulaires résidents.

M. le Dr MORGAND, à Boulogne-sur-Seine, est présenté comme membre
titulaire non résident.

La Société jersiaise demande à entrer en relation avec la Société
polymathique par voie d'échange du bulletin.

Elle désirerait posséder les bulletins de la Société polymathique depuis
1873. Elle-même donnerait les siens à partir de 1873, date de sa
fondation.

M. MARSILLE, de passage à Jersey, s'est entretenu notamment avec
MM. Ed. Toulmin-Nicolle et J. Sinel, membres de cette société.

Les demandes de cette société sont accueillies favorablement.

Exhibitions. — M. de CAMAS présente :

1° Un christ qu'il croit devoir attribuer au xiii^e siècle, trouvé dans le ravin de Livento près Montgolérian, sous une pierre. Il faisait partie d'une croix processionnelle cachée soit sous la Ligue, soit au moment de la bataille du Pont-du-Loc.

2° Un objet sphérique en quartz, peut-être un percuteur ? trouvé sous la voie romaine près du moulin de Rulliac.

3° Une hache en diorite provenant de Keroset.

Communications diverses. — M. de LA MARTINIÈRE signale un ouvrage anglais, *The Bretons at home*, paru il y a quelques années, remarquable par sa composition et ses illustrations, précédé d'une préface de Anatole Le Braz. — M. Renouard rendra compte de cet ouvrage à la prochaine séance.

M. LALLEMENT signale dans le bulletin de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine, page 9, tome 41 (2^e partie), une note de M. T. Bezier : *Observations à propos de la Callaïs.*

M. ROGER GRAND résume le contenu et les conclusions d'un article paru dans le *Bulletin monumental* (1911, p. 489-497) sous la signature de notre confrère, le vicomte Hervé du Halgouët, et qui est intitulé : *Discussion sur la date de la façade nord du château de Josselin.* L'an dernier, M. Roger Grand avait signalé l'article publié sur le même sujet, dans la même revue (1910, p. 489 et s.), par MM. Chappée et Aubert. Ces auteurs réfutaient l'opinion de Cayot-Delandre, qui attribuait à Alain VIII et à Alain IX de Rohan la construction de cette façade, et ils émettaient l'hypothèse, appuyée sur l'examen archéologique et sur un texte d'archives, que la date de cette construction devait être rapprochée de nous et attribuée au début du xvi^e siècle.

M. DU HALGOUËT change cette hypothèse en certitude par la comparaison de certains motifs décoratifs qui ornent cette façade avec des motifs absolument identiques des châteaux de Pontivy et de Rohan, dont la date est connue, et par la production de nouveaux textes de 1503 et 1504. Il résulte de sa discussion que l'on doit définitivement attribuer à Jean II de Rohan et aux environs de l'an 1500 la construction de la façade nord du château de Josselin.

M. RIBOULOT fait passer sous les yeux des membres présents une pièce d'or de quinze millimètres environ de diamètre, qui lui a été communiquée par M. Thomas, et a été trouvée à Trussac en Vannes.

L'usure de la pièce ne permet guère d'en faire une détermination bien exacte ; il doit s'agir d'une monnaie espagnole de Philippe II, ceci sous réserve.

Cette pièce aura, sans doute, été apportée dans la région lors des incursions espagnoles qui marquèrent la fin des troubles de la Ligue en Basse-Bretagne ; les Espagnols avaient été appelés, à cette époque (fin du xvi^e siècle), par le duc de Mercœur, et ils eurent à lutter contre le prince de Dombes, placé à la tête des troupes royales par Henri IV.

Il est rappelé, à ce sujet, qu'à la séance du 27 septembre 1910, il avait été indiqué que l'on venait de trouver récemment, sur le territoire de Vannes, un denier tournois de la principauté de Dombes.

Dans chaque camp, pendant cette période de guerre civile qui fut si désastreuse pour notre région, les pourpoints étaient probablement souvent troués et l'on perdait sa menue monnaie.

M. DE VERNISY donne lecture de son travail sur *Autissier, miniaturiste, né à Vannes*.

M. DE LA MARTINIÈRE, continuant ses recherches de Vannes dans l'ancien temps, donne lecture d'une note sur un « *Certificat de catholicité* » de 1547. Il fut délivré en faveur d'un *lingier* de Vannes, accusé de protestantisme. On l'avait arrêté à Mauléon en Poitou, voyageant en compagnie de Jean Brunel, fils d'un ancien libraire de Vannes, qui colportait des livres hétérodoxes.

M. SAGERET continue la lecture de sa *Relation d'un voyage en Orient*.

Le Secrétaire général,

LOUIS KERRAND.

718^e SÉANCE

25 JUIN 1912

PRÉSIDENCE DE M. NÖTINGER

ÉTAIENT PRÉSENTS :

MM. Nötinger, Lallement, Dubot, Renouard, Busque, Mauduit, Coudrin, Laverlochère, Leguillon, de Blois, Simonnot, Sageret, de Torquat de la Coulerie, de la Martinière, Chauffier, Kerrand.

PROCÈS-VERBAL. LU ET ADOPTÉ

Dépôts et donations. — M. le Président dépose pour la bibliothèque les ouvrages suivants :

Abonnements.

Revue des Deux-Mondes, 1^{er} et 15 juin 1912.
Revue de Bretagne, mai 1912, 1 fascicule.
Revue Morbihannaise, mai 1912, 1 fascicule.
Revue archéologique, janvier-février et mars-avril 1912, 2 fascicules.
Association française pour l'avancement des sciences, bulletin N^o 26, juin 1912, 1 fascicule.

Service du Ministère.

Comptes rendus du Congrès des Sociétés savantes de Paris et des départements tenu à Caen en 1911, section des sciences, 1 fascicule.

Échanges.

AVEYRON.	Société des lettres, sciences et arts, mémoires, tome 17, 1906-1911, 1 vol.
CHARENTE.	Société archéologique et historique de la Charente, bulletins et mémoires, année 1911, 1 volume.
CREUSE.	Société des sciences naturelles et archéologiques, mémoires, tome 18, 1 ^{re} partie.
EURE.	Société normande d'études préhistoriques, bulletin, tome 18, année 1910, 1 fascicule.
FINISTÈRE.	Laboratoire de zoologie et de physiologie maritimes de Concarneau, tome 3 (complet), 7 fascicules et tome 4, 1 ^{er} et 2 ^e fascicules.
HAUTE-GARONNE.	Société d'histoire naturelle, bulletin, tome 43, 1910, N ^{os} 1, 3 et 4 et tome 44, 1911, N ^{os} 1, 2, 3 et 4, 7 fascicules.
HÉRAULT.	Société d'horticulture et d'histoire naturelle de l'Hérault, annales N ^o 5, mai 1912, 1 fascicule.
LOIRE-INFÉRIEURE.	Société archéologique, bulletin, année 1911, tome 52, 2 ^e semestre, 4 fascicule.
ORNE.	Société historique et archéologique de l'Orne, tome 31, 2 ^e bulletin, 1 fascicule.
RHÔNE.	Société littéraire, historique et archéologique de Lyon, bulletin, janvier-mars 1912, 1 fascicule.

—	Bulletin historique du diocèse de Lyon, Nos 74 et 75, mars-avril-mai-juin 1912, 2 fascicules.
SEINE.	Société des études historiques, revue, mai-juin 1912, 1 fascicule.
—	La Pomme, mai 1912, 1 fascicule.
SEINE-ET-MARNE.	Syndicat agricole de l'arrondissement de Meaux, N° 5, 15 mai 1912, 1 fascicule.
SOMME.	Société des antiquaires de Picardie, bulletin, année 1912, 1 ^{er} trimestre.
VAR.	Société d'études scientifiques et archéologiques de la ville de Draguignan, bulletin, tome 28, 1910-1911, 1 volume.
VIENNE.	Société des antiquaires de l'Ouest, bulletin, 3 ^e série, tome 2, 4 ^e trimestre de 1911, 1 fascicule.
ALLEMAGNE.	Société des sciences naturelles et de médecine à Giessen, Bericht, band 6, 1910 et band 4 (1910-11), 2 fascicules.
BELGIQUE.	Société d'archéologie de Bruxelles, annales, tome 25, année 1911, livraisons 2-4, 1 volume.
DANEMARK.	Société royale des antiquaires du Nord, mémoires, nouvelle série, 1911-12, 1 fascicule.
ÉTATS-UNIS.	Smithsonian institution. Report of the progress and condition of the U. S. national museum for the year ending june 30 1911, 1 fascicule.
—	The Lloyd library, bulletin N° 20, 1912, mycological series N° 6. Bibliographical contributions N° 6 avril 1912. Bulletin N° 19, 1912, pharmacy series N° 5.
RUSSIE.	Société impériale des naturalistes de Moscou, année 1910, N° 4, 1 fascicule.
SUÈDE.	Institution géologique de l'Université royale d'Upsala, bulletin, volume 11 ^e , 1 fascicule.

Dons.

Les Annales, Nos 1508, 1509, 1510, 1511.

Don de M. Lallement.

Guide du Touriste. La Bretagne centrale.

Par M. Em. Gilles.

Don de l'auteur.

Le Voyage de Leurs Majestés Impériales en Bretagne, considéré au point de vue de l'apaisement des passions politiques.

Discours de M. du Bodan.

Discours de Son Excellence M. Rouher sur la Question Romaine.

Don de M. Lecadre, avocat.

Les bois de deux bibliothèques dont l'une à crémaillère.

Don de M. Ducourtioux.

Pour le musée archéologique :

Une tuile plate entière, *tegula*, provenant de la villa gallo-romaine du Hézo.

Nombreux débris d'objets provenant de l'étang de Penmur. A signaler 1 carreau d'arbalète, 1 éperon, 1 mors, des boucles, une fusaïole en terre.

Marbre à inscription funéraire recouvrant le cœur de Sébastien de Rosmadec, marquis du Plessis, dans la chapelle maintenant disparue des Jacobins à Vannes.

Don de M. Ducourtioux.

A ajouter à la collection Drouart.

Caillou de la côte, en diorite, portant une gorge.

Pour les archives du Secrétariat :

Dessins à l'aquarelle représentant : 1° Sarcophage, coffre et vases des sépultures gallo-romaines de Foucherel en Ruffiac ; 2° Têtes grimaçantes en terre cuite, haches en diorite à double tranchant, crânes déformés des indiens ciguayos (île de Saint-Domingue) xv^e siècle.

Don de M. Marsille.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

A l'occasion du départ de M. Ducourtioux pour Paris, l'assemblée tient à mentionner au procès-verbal, tous les regrets qu'elle éprouve de l'éloignement de cet aimable et distingué collègue, ancien président de la Société.

Admissions. — M. MOUTON, capitaine au 116^e régiment d'infanterie, et M. VÉRON, juge au tribunal civil de Vannes, sont admis comme membres titulaires résidents.

M. le docteur MORGAND, à Boulogne-sur-Seine, est admis comme membre titulaire non résident.

Présentation. — M. DE CHAMPSAVIN, maire de Pénestin (Morbihan), est présenté comme membre titulaire non résident.

Communications diverses et correspondance. — Lettre de convocation au Congrès du Froid qui se tiendra à Toulouse les 23, 24 et 25 septembre 1912.

M. le PRÉSIDENT demande l'approbation d'une décision du *bureau* qui est ainsi conçue :

SOCIÉTÉ POLYMATHIQUE DU MORBIHAN

RÉUNION DU BUREAU

VENDREDI 21 JUIN 1912

Présents :

MM. Nœtinger, président ; Lecomte, trésorier ; L. Lallement, conservateur du musée archéologique ; Ducourtioux, conservateur de la bibliothèque ; Leguillon, conservateur du musée d'histoire naturelle ; L. Kerrand, secrétaire général.

En conformité de la décision de l'assemblée générale de la Société dans sa séance du jeudi 21 mars 1912, et après en avoir délibéré, le bureau donne spécialement mandat et pouvoir à M. Nœtinger, président de la Société, pour signer au nom de la Société tous actes relatifs à l'acquisition de l'ancien hôtel du Parlement ou Château-Gaillard, rue Noé, N° 2, à Vannes, moyennant le prix de 31.000 francs ; à cet effet, vendre tous titres ou immeubles dépendant du patrimoine de la Société, et emprunter les sommes nécessaires à la réalisation de l'acquisition précitée.

A Vannes, le 21 juin 1912.

Suivent les signatures des membres du bureau présents.

A l'unanimité, la décision du *bureau* donnant mandat à M. Nœtinger, président, pour signer au nom de la Société tous actes relatifs à l'acquisition de l'ancien hôtel du Parlement, est adoptée par la Société.

SEANCE DE LA COMMISSION DES PUBLICATIONS

du Mercredi 3 Juillet 1912

Présents.

MM. Nœtinger, Marsille, Sageret, de Blois, L. Lallement, Kerrand.

La Commission décide :

- 1° La publication d'un Inventaire des monuments du Morbihan datant des temps préhistoriques jusqu'à la fin de l'époque mérovingienne, travail déjà commencé par MM. A. de la Grancière, Marsille et Le Rouzic.
- 2° La suppression, à dater du 1^{er} juillet 1912, dans les procès-verbaux imprimés, de la nomenclature des volumes provenant d'échanges et d'abonnements.

- 3^e La publication en un seul bulletin des mémoires lus pendant l'année. Les tirages à part pourront toutefois être livrés aux auteurs avant la publication du bulletin. — Seules seront publiées les études intéressant le Morbihan et la Bretagne.

Le Secrétaire général,

L. KERRAND.

M. KERRAND, secrétaire général, donne lecture de la lettre suivante de M. Marsille, vice-président :

« Au cas où je ne pourrais assister à la séance de ce mois, vous voudrez bien donner lecture de la motion ci-incluse :

« Vu les circonstances exceptionnelles nées du vote de l'acquisition de l'hôtel du Parlement pour y installer nos collections et bibliothèque ;

Attendu que cette acquisition ne sera parfaite qu'après les multiples formalités : autorisation... congément, vente... emprunt ; qu'il faudra ensuite présider aux travaux d'aménagement nécessaires et enfin au déménagement, ce qui nous reporte vraisemblablement au second semestre de 1913 ;

Attendu qu'il est de l'intérêt de la Société que le Président, auquel nous sommes redevables de l'initiative de cette transformation, en poursuive jusqu'au bout la réalisation, et de toute justice qu'après avoir été à la peine il soit à l'honneur au jour de l'inauguration ;

Pour ces motifs et tous autres évoqués au cours de la séance, la Société décide qu'à titre tout à fait exceptionnel le Président en exercice conservera ses fonctions en 1913. »

Des applaudissements suivent la lecture de cette motion.

M. le PRÉSIDENT. — Messieurs, je vous remercie de cette marque de sympathie à laquelle je suis très sensible. Plusieurs de mes collègues ont eu la bonté de me faire prévoir cette dérogation à nos règlements. Mais n'y aurait-il pas là un précédent fâcheux ? Nous avons eu des hommes considérables et éminents à la tête de la Société. N'éprouveraient-ils pas quelque surprise à voir prendre une mesure spéciale pour un nouveau venu ? Il convient donc de réfléchir.

M. le SECRÉTAIRE. — C'est la première fois que de pareilles circonstances se produisent.

PLUSIEURS MEMBRES. — Mettez aux voix.

Par acclamation, la motion de M. Marsille est adoptée.

M. le PRÉSIDENT. — Je suis très touché de votre vote, mais qui sait si nos anciens présidents n'auront pas lieu d'être froissés ou d'éprouver quelques regrets qu'une semblable mesure n'ait pas été prise pour eux. Je ne voudrais pas que ma présence à la tête de la Société pendant deux années consécutives fût l'occasion d'une réflexion, je ne dis pas désagréable, mais pénible.

PLUSIEURS MEMBRES. — Personne n'y pensera. Il y a une responsabilité à assumer et personne ne vous jalouera.

M. LALLEMENT. — C'est vous qui avez commencé les négociations et vous êtes le mieux à même de les poursuivre. Je suis l'interprète de toute la Société en disant cela. Par votre situation, vous mènerez l'entreprise à bonne fin. C'est grâce à vous que nous serons chez nous, et que nous aurons un Musée digne de nos collections.

M. SAGERET. — C'est vous qui avez attaché le grelot.

M. COUDRIN. — Il ne faut pas couper la cheville au moment où le timon va marcher.

M. LALLEMENT. — Comme conservateur du Musée archéologique, je suis reconnaissant à mes collègues d'insister. Il convient que ce soit vous, M. le Président, qui terminiez les négociations engagées. Cela est nécessaire. Notre Musée est des plus intéressants. Deux mots que je reçois à l'instant de M. Marsille en montrent bien l'importance : « *Je viens du British Museum et de Saint-Germain : je ne savais pas que notre Musée fût à ce point sans rival. Il est incontestable que c'est la plus belle collection du néolithique qui existe au monde...* »

M. COUDRIN. — Grâce à M. le Président, quel beau cadre nous allons lui donner !

M. LE PRÉSIDENT. — Je vous ai fait part de mes scrupules : je ne voudrais pas qu'une mesure de ce genre pût influencer sur l'esprit de nos anciens et respectés collègues...

PLUSIEURS MEMBRES. — Non, non, cela est impossible.

M. LE PRÉSIDENT. — Dans ces conditions, j'accepte. C'est une occasion pour moi de vous prouver, en achevant dans la limite des pouvoirs que vous me confiez ce qu'il reste à faire, combien je suis fier du témoignage de grande estime que vous voulez bien me donner. J'y mettrai toutes mes forces et toute ma bonne volonté. (*Applaudissements.*)

M. LE SECRÉTAIRE. — Comme conséquence de cette décision, il me semble qu'il serait bon de maintenir M. Marsille comme vice-président et M. Lecomte comme trésorier pendant l'année 1913. C'est du reste, me semble-t-il, l'avis de tous.

Cette proposition, mise aux voix, est adoptée.

M. le SECRÉTAIRE donne lecture d'une note de M. Marsille :

« J'appelle l'attention de mes collègues sur les fouilles récentes exécutées par la *Société Jersiaise* dans l'îlot de la Motte (Jersey), fouilles qui posent à nouveau devant nous la vieille question des coffres de pierre. Au pied d'un tumulus, à 1^m, 25 de profondeur dans une argile compacte recouverte elle-même de 0^m, 30 d'argile sableuse, apportée par le vent, on découvrit 15 coffres, parmi lesquels :

1^o Deux, placés bout à bout, orientés est-ouest, faits de petits blocs de diorite pris sur place, quelques-uns polis par la mer. Chaque tombe mesure environ 1^m, 80 de longueur sur 0^m, 40 de largeur, la première était élargie à une extrémité, à l'est. *A l'intérieur et au-dessous du niveau de la tombe est, on découvrit (comme à Beker-Noz) un petit coffre de 0^m, 75 $\times$ 0^m, 23 $\times$ 0^m, 30 (profondeur).* L'argile du niveau remplissait les trois excavations. On ne rencontra que des parcelles de poteries dans le petit coffre, et dans les grands, des débris d'os attestant des inhumations.

2^o Une tombe à 1^m, 50 au nord des précédentes, similaire. Mêmes observations.

3^o A l'est de cette dernière, dont elle n'était séparée que par une pierre verticale, une tombe n'était visible qu'en partie, l'autre partie étant tombée sur la grève. On y trouva un crâne en assez bon état placé sur le côté droit. *Le corps devait reposer allongé. A côté, deux galets de la côte, celtiformes, légèrement biseautés à l'extrémité.*

4^o Deux autres sépultures, toujours semblables, contenaient reconnaissables des fémurs et deux crânes en mauvais état. Les deux crânes étaient placés dans la même tombe et la situation de l'un d'eux, au centre de la chambre, donne à penser que le corps avait été démembré.

Le crâne le mieux conservé est fortement *dolicocéphale*. Cependant, *l'inhumation, étendu*, n'impliquerait-elle pas une date postérieure à l'époque néolithique ?

Tel est le résumé succinct de ces fouilles dont on trouvera le compte rendu détaillé dans le 37^e bulletin annuel de la Société Jersiaise. J'ajoute que, très aimablement reçu par le bureau de la Société, j'ai rencontré à Jersey le Conservateur du Musée royal des Chirurgiens de Londres, venu pour mesurer les crânes. Je crois avoir retenu de cette conversation que, sur ces trois crânes, tous dolicocéphales, deux devaient appartenir à des femmes. Impossible de rien préciser, vu le mauvais état du troisième. L'indice céphalique du crâne le mieux conservé serait 70 et une fraction.

En ce qui concerne l'âge de ces sépultures, on a vu que les dimensions : assez grande longueur pour une très faible largeur, impliquaient une inhumation sur le côté, le corps allongé. Pendant le paléolithique et le néolithique, la position accroupie ou repliée semblait la règle. Est-ce ici une preuve de postériorité ?

Un géologue, membre de la Société Jersiaise, étudiant ces sépultures au point de vue géologique, les croirait volontiers antérieures au *néolithique*. »

M. de LA MARTINIÈRE, à propos de la communication de M. Marsille, se demande s'il est prudent de se servir de l'indice céphalique comme élément de chronologie. Sans doute la plupart des crânes moustériens que l'on a découverts et que l'on découvre chaque jour sont nettement dolicocéphales ou mieux, pour préciser davantage l'ensemble de leurs

caractères, nettement néanderthaliens. Mais rien ne prouve qu'à côté de la race néanderthaliennne des squelettes de la Chapelle-aux-Saints et de la Quina, pour ne citer que ceux-là, il n'ait pas existé une autre race, infiniment plus développée. Ainsi, de nos jours, la race blanche coexiste à côté d'autres presque néanderthaliennes. M. Marcelin Boule, le savant si connu, professeur au Muséum, a formellement, après d'autres, réservé cette hypothèse, que vient vérifier une découverte récente. Elle a donné lieu à tout un article de M. de Varigny, chroniqueur scientifique des *Débats* (n° du 16 février), dont il suffira de reproduire ici les passages les plus caractéristiques :

« Dans la banlieue d'Ipswich, un chercheur, M. J. Reid Moir, a découvert, sous une couche non remaniée, *in situ*, d'argile à blocaux — de cette argile considérée par les géologues comme contemporaine de la période glaciaire, comme s'étant déposée avant le maximum de cette époque, plus exactement — un squelette humain.

« Celui-ci appartient à une époque plus ancienne que celle des restes humains de Néanderthal et du Moustier, et se rapprochant davantage de celle de la mâchoire, très primitive, de Mauer.

« Le squelette n'est pas complet : mais on en possède assez pour savoir qu'il appartenait à un homme de haute taille. Les mâchoires manquent, mais on a trouvé des dents, très usées, petites, semblables à celles de l'homme contemporain et très différentes de celles de l'homme de Néanderthal.

« Le crâne est petit, plutôt long et aplati en arrière, mais il n'est pas néanderthalien. Et les os des jambes et des mains sont tout à fait ceux de l'homme moderne. Ceux de la jambe toutefois — le tibia et le péroné — sont très particuliers et distinguent le squelette de celui de toutes les races connues, mais il n'est pas dit en quoi consiste la particularité. »

(Ce qui fait l'intérêt de la découverte d'Ipswich, c'est que, dans des couches paléolithiques fort anciennes, où jusqu'ici on n'a trouvé que des restes d'une race humaine véritablement bestiale (race du Moustier ou Néanderthal), on rencontre aussi ceux d'une race très supérieure, ceux de l'homme actuel, de l'Européen moderne).

M. de Varigny a bien voulu faire savoir à M. de la Martinière que M. E. Rivière entretiendrait prochainement l'Académie des Sciences d'un autre fossile de même race.

Ce sont là des squelettes paléolithiques. Mais évidemment il n'y a pas eu de *hiatus* entre le paléolithique et la période proto-historique et l'*homo sapiens* doit se retrouver à côté de l'*homo* plus ou moins *bestialis*, à tous les âges.

M. RIBOULOT. — A la séance de la Société polymathique du 30 avril dernier, M. l'abbé Chauffier attirait notre attention sur la décoration militaire remise à un gendarme du Morbihan, en février 1793.

Je crois qu'il s'agit de « l'Ordre des Deux-Épées » dont l'insigne était

constitué par un médaillon de vétéran ; ce médaillon de forme ovale, plat, était en bronze ajouré et ciselé, sur fond d'étoffe rouge. Le centre du médaillon s'ornait de deux épées croisées, liées par une banderole.



Les insignes de cette médaille de vétéran (qui existait sous Louis XVI et n'avait pas été supprimée pendant la période révolutionnaire) sont devenus fort rares. L'importante collection José Mattei, qui a figuré à l'Exposition universelle de 1900 (section rétrospective militaire) et, l'année dernière même, au Musée des Arts décoratifs, renfermait cependant plusieurs exemplaires de cette médaille. J'ai relevé au catalogue de cette dernière collection, dispersée récemment, les numéros ci-après :

— Médaillon de vétéran en bronze ajouré, un peu plat et ciselé sur fond en drap rouge. Epoque Louis XVI.

— Médaillon de vétéran d'officier, en bronze doré, ciselé très fin, ajouré sur fond en soie rouge à côtes, époque Louis XVI, 40^m/_m × 30^m/_m, doublé au revers d'une peau blanche.

— Médaillon de vétéran en bronze doré ajouré, à bélière. Epoque de la Révolution.

M. le SECRÉTAIRE lit une note de M. H. de Cussé signalant deux camps romains en la commune de Plaudren, au cadastre sect. G, 4^e feuille, N° 617 et sect. H, 1^{re} feuille, N° 22. Ces deux camps sont situés à droite et à gauche de la route de Vannes à Saint-Jean-Brévelay (route de Rohan), entre la borne 12 qui précède la station (C. M.) de Locqueltas et la borne 13, c'est-à-dire après la route transversale de Locqueltas à Plaudren. Entre les deux camps existent des vestiges d'une voie romaine. — MM. Nœtinger, Sageret, de la Martinière, Coudrin, de Blois, Busque, Mauduit et Kerrand iront visiter ces deux camps et en dresseront le plan.

M. le SECRÉTAIRE donne lecture d'une lettre de M. Gilles relative à la chambre souterraine de la Ville-Gouric, en Guégon (procès-verbaux des séances du 30 janvier et du 30 avril 1912). Les renseignements recueillis par notre collègue semblent s'appliquer à une chambre souterraine toute différente.

M. l'abbé CHAUFFIER a trouvé dans le dernier registre des délibérations du Chapitre de Vannes une lettre de M. Terray, contrôleur général, datée de Versailles, le 21 mars 1771. Le ministre de Louis XV demande aux chanoines, de la part du roi, de vouloir bien « censurer »

toujours parmi eux M. l'abbé Mazéas, leur collègue, pendant les voyages dont Sa Majesté le charge afin de faire des observations utiles au bien public sur les côtes de Bretagne. »

M. le chanoine Guillaume Mazéas était correspondant de l'Académie des sciences de Paris et de la Société royale de Londres, il s'était fait connaître par d'importants mémoires. Aussi il serait intéressant de savoir quelles étaient ces observations dont parle l'abbé Terray. Notre collègue croit devoir attirer l'attention de la Société sur ce point de notre histoire locale.

M. LALLEMENT attire l'attention de ses collègues sur l'intéressante inscription que porte le marbre provenant de l'ancienne chapelle des Dominicains de Vannes — marbre que vient de donner à la Société M. Ducourtioux :

QVISQVIS

NOBILISSIMI VIRI EXIGVOS CORDIS CINERES
ACCEDIS INVIVR'. LEGE, & PRECES FVNDE.
SVB HOC IACET MARMORE IMO VIVIT COR,
& SPIRAT ILLVSTRISSIMI SEBASTIANI
ROSMADECEI, MARCHIONIS PLESSEI.
SPLENDIDA ILLE, ATQVE PERANTIQUA
NAT'. GENTE, PROCERV VESTIGIIS INHÆRENS,
PRO REGNI, REGISQVE GLORIA, BELLA SECVT'.
FAMAM ASSECVT'. INCREDIBILES PERTVLIT
DOLORES + COENOBIV IN HONORE S. VINCENTII
FERRERII ORD^{IS} PRED^{RVM} VENETIIS IN BRITANNIA,
A PARENTE SEBASTIANO ROSMADECEO NOBILIVM
DELICIO, PAVPERV PATRE, SACRATV FOVIT, AC
PERENNI CVRSV PHILOSOPHICO DONAVIT.
TANDEM SACROS INTER IGNES, LONGA RAPT'. IN
DEVN MENTIS ELEVATIONE, PRECAT'. DOLORES
ILICO COELIT'. PERCVSS'. VVLNERE, TRIENNIO
CONSTANTI SVSTINUIT ANIMO, & INTER
LAMENTA PÆNITENTIÆ, MOERENTE AD
EXTREMV NOBILISSIMA AC CASTISSIMA
CONIVGE ANNA DE BOVLLAYNE (1), LVGENTIB'. LIBERIS
DEOQVE OPITVLANTE ANIMAM EFLAVIT.

Obiit Parisiis die nona iunii 1671 & ætatis 47.

Viator Recede & a Perillvstri Rosmadeceo vivere
& mori disce.

M. LALLEMENT propose la traduction suivante :

(1) Faute du graveur. Il faut lire de Goulaine.

« Qui que tu sois qui t'approches pour voir les cendres légères du cœur d'un très noble héros ; lis et répands des prières.

« Sous ce marbre, git — que dis-je ? — vit et respire, le cœur du très illustre Sébastien de Rosmadec, marquis du Plessis.

« Issu d'une race brillante et très ancienne, attaché à la personne des grands, après avoir suivi des campagnes pour la gloire du royaume et du roi et y avoir conquis la renommée, il eut à supporter d'incroyables souffrances.

« Il favorisa et enrichit d'une chaire perpétuelle de philosophie le couvent fondé — en l'honneur de saint Vincent-Ferrier, de l'ordre des Prêcheurs, à Vannes en Bretagne — par son père Sébastien de Rosmadec, les délices de la noblesse, le père des pauvres.

« Enfin, au milieu de ses saintes ardeurs, ravi jusqu'à Dieu par une longue élévation de son âme, frappé par le ciel d'une blessure aussitôt après l'avoir demandée, il en supporta les souffrances durant trois années avec un courage inaltérable ; et au milieu des soupirs de la pénitence, du deuil infini de sa très noble et très chaste épouse Anne de Goulaine, des larmes de ses enfants, avec le secours de Dieu, il rendit l'âme. »

« Il mourut à Paris le 9 juin 1671, dans la 47^e année de son âge.

« Passant, continue ta route et apprends de très illustre Rosmadec à vivre et à mourir. »

Ce Sébastien de Rosmadec, filleul de Messire Sébastien de Rosmadec, évêque de Vannes, était né le 15 mai 1626 au château du Plessis, en Theix. Il fut baptisé le 29 dans l'église Saint-Jean du Gorvello, en la paroisse de Sulniac. Il n'avait pas atteint 47 ans comme le porte son épitaphe, quand il mourut à Paris ; il n'était que dans sa 46^e année.

M. RENOARD donne lecture de la première partie de son compte rendu de l'ouvrage de M^{me} Gostling, intitulé : « The Bretons at home. »

Écrit à l'occasion d'un voyage motivé par l'assistance à une grande noce bretonne, ce livre peut être considéré comme un guide pittoresque du touriste dans les départements d'Ille-et-Vilaine, du Finistère et du Morbihan. Des extraits variés et attachants font ressortir les impressions pleines de charme de l'auteur qui, traductrice de l'œuvre d'Anatole Le Braz « Au pays des Pardons », est devenue, par de fréquents séjours en Bretagne, une fervente admiratrice de nos mœurs et de nos coutumes locales.

Le Secrétaire général,

L. KERRAND.

719^e SÉANCE

30 JUILLET 1912

PRÉSIDENCE DE M. NÖTINGER

ÉTAIENT PRÉSENTS :

MM. Nötinger, Riboulot, Sageret, L. Martin, Chauffier, Morel, Simonnot, Renouard, Busque, Marsille, Le Brigand, Cohéléach, du Halgouët, Rouxel et Léon Lallement.

PROCÈS-VERBAL LU ET ADOPTÉ.

Désormais la nomenclature des volumes provenant *d'échanges* et *d'abonnement* ne figurera plus aux procès-verbaux imprimés. (Décision de la Commission des publications du mercredi 3 juillet 1912). Nos collègues trouveront toutefois la liste complète, dressée sur un registre spécial par les soins du Conservateur de la Bibliothèque, des volumes qui chaque mois nous parviendront.

Dons.

Les Annales, nos 1512, 1513, 1514, 1515.

Don de M. Lallement.

La Soule en Bretagne et les jeux similaires du Cornwall et du pays de Galles. — Par Dom Louis Gougand.

Don de l'auteur.

Au Cœur de la Bretagne. Première série. — Par M. Émile Gilles.

Don de l'auteur.

Dépôt par M. Louis Marsille, pour le musée, de quelques échantillons minéralogiques — puis de galets, plusieurs celtiformes, de minéraux constitutifs de haches néolithiques, les uns et les autres provenant de la bande de gneiss qui barre l'entrée du golfe du Morbihan :

1. Pegmatite avec tourmaline noire.
2. Schiste à sérécite, blanc soyeux (produit de la transformation du mica).
3. Schiste à pyroxène offrant un exemple de « serpentisation ».

4. Pyroxénites.
5. Gneiss avec pyroxène et grenat.
6. Fibrolithe.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

Admission. — M. DE CHAMPSAVIN, maire de Pénestin (Morbihan), est admis comme membre titulaire non résidant.

Présentation. — M. LOUIS DE BÉCHENEC est présenté comme membre titulaire résidant.

Correspondance. — M. LE PRÉSIDENT donne lecture d'une circulaire de l'Union régionaliste bretonne qui se termine ainsi :

... « En conséquence, Monsieur le Président et cher collègue, l'U. R. B. a l'honneur de vous informer qu'elle organise à Redon pendant les trois derniers jours de son *Congrès annuel*, les 13-15 septembre prochain, un *Congrès solennel des Sociétés savantes de Bretagne* auquel elle vous prie très instamment de bien vouloir assister ainsi que les membres de votre Société que vous voudrez bien nous faire l'honneur d'y déléguer. »

M. le Président porte ensuite à la connaissance de ses collègues le programme général de ce Congrès.

Circulaire IV contenant le programme général du Congrès préhistorique de France. Huitième session — Angoulême (Charente) : 18-24 août 1912.

Circulaire relative au IX^e Congrès international de zoologie qui aura lieu à Monaco du 25 au 30 mars 1913, sous la présidence de S. A. S. le Prince Albert de Monaco.

Circulaire de l'Académie d'Amiens faisant connaître l'ouverture d'un concours pour le prix Ernest Pharond.

Programme du concours :

Une œuvre historique intéressant le *Ponthieu*. Un prix de 600 francs sera décerné, s'il y a lieu, dans la séance publique annuelle du mois de décembre 1914.

Les circulaires, selon l'usage, sont affichées dans la salle des séances.

M. Maurice Boussus, libraire, 9, rue Guénégaud, Paris vi^e, demande l'envoi gratuit d'un exemplaire du Bulletin de la Société polymathique, afin de pouvoir insérer dans ses catalogues mensuels, envoyés à l'étranger, aux bibliothèques universitaires et privées, aux professeurs, à toutes les personnalités savantes, les titres de nos publications suivis d'une notice explicative. — Accepté.

Communications diverses.— M. le PRÉSIDENT présente à ses collègues, au nom du docteur de Closmadeuc, qu'il remercie, une série de magnifiques photographies reproduisant tous les signes gravés du célèbre monument de Gavr'inis.

Il attire l'attention de l'assemblée sur certains détails apparaissant très nettement sur les épreuves et difficiles à percevoir quand on visite la crypte.

Cette intéressante collection est un don du Musée de Saint-Germain au docteur de Closmadeuc.

Exhibition par M. L. MARSILLE d'objets de sa collection : têtes grimées en terre cuite, hache diorite à double tranchant (en forme de francisque) des indiens Ciguaijos. x^e siècle — Fouilles du docteur Al. Lienas, Saint-Domingue, 1890 — Les corps étaient simplement étendus, entourés de ces objets, dans des grottes naturelles dont on murait l'entrée : *les crânes offrent une déformation conique intentionnelle caractéristique.* A noter sur les poteries l'alternance du dessin régulier (grecque) avec des têtes hideuses variées. Notre collègue fait passer une planche reproduisant les crânes et objets ci-dessus mentionnés d'après les originaux ou les photographies (pour les crânes) du docteur Lienas.

M. RIBOULOT remet, pour la bibliothèque de la Société, de la part de l'auteur, M. Emile Gilles, notre collègue de Pontivy, un volume renfermant la première série des études que ce dernier compte publier sous le titre général : « *Au cœur de la Bretagne* ».

Cette première série se rapporte à l'itinéraire Pontivy, Locminé, Josselin et Ploërmel. Les articles qui la composent ont fait, en temps, l'objet de lectures, fort appréciées, aux séances de la Société.

M. Gilles, dans l'avant-propos inséré en tête du volume dont il s'agit, indique notamment que les bienveillants suffrages de plusieurs de ses confrères de la Société polymathique l'ont encouragé à publier les intéressantes études dont nous avons eu la primeur.

M. LALLEMENT signale, dans l'étude de M. H. Bourde de la Rogerie : « *Voyage d'Henriette de France, reine d'Angleterre, en Bretagne (1644)* », société archéologique du Finistère, tome 37, le passage suivant extrait d'une note d'un registre capitulaire (arch. Morbihan G 301) :

« La Reyne d'Angleterre, fille de France, vint à Vannes de Breste (Brest), où elle descendit à Vennes le 7 août 1644 pour aller aux eaux de Bourbon avec petit train. Elle fut reçue avec tout honneur et applaudissement du peuple. Elle fut reçue à l'entrée de Saint-Pierre par l'Evesque et conduite au chœur où le *Te Deum* fut chanté, la ville en armes et les rues devoient estre tapissées, le canon et les feux d'artifice faicts. Elle logea à l'archidiaconé deux jours, visitée de tous et bien receue. »

L'emplacement de l'archidiaconé s'indique encore. C'est à l'endroit de la rue des Chanoines où s'élèvent les maisons portant les Nos 24 et 26.

M. SAGERET donne lecture de son « compte rendu de l'Excursion à La Roche-Bernard. »

Lecture par M. Louis MARSILLE de son travail sur *Les sépultures gallo-romaines de Ruffiac (Morbihan)*. A) Découverte, en avril 1912, d'un petit toit fait de briques et de tuiles à rebords inclinées les unes vers les autres, s'arc-boulant au sommet, la ligne du sommet recouverte de tuiles courbes, le tout lié par du mortier. Ce toit de 2^m 10 de longueur et 0^m 55 de largeur à la base abritait un dallage fait de 4 briques carrées de 0^m 53 de côté placées sur une ligne. La cavité était vide. Mais sous le dallage l'on découvrit un amas de cendres et de charbons. — B) Précédemment, dans la pièce à côté, le défrichement d'un taillis avait amené la découverte, au milieu de cendres, de petits coffres faits de tuiles à rebords. Un de ces coffres contenait une dizaine de vases en verre ou en terre, plusieurs remplis de restes incinérés.

M. RIBOULOT lit le passage extrait de l'ouvrage de M. Emile Gilles, relatif à un monument appelé communément l'Arène de Ploërmel, à 400 mètres de la ferme de la Peyrouse.

« C'est un quadrilatère de 30 mètres environ de côté, dont l'aire est au-dessous du niveau du sol environnant. Il est ceint d'abord d'un mur de soutènement vertical et mesurant 2^m 90 du côté de l'arène. Ce mur supporte un talus de 2^m 25 de largeur et en déclive à l'extérieur. Un fossé de 1^m 50 de largeur moyenne cerne cette terrasse de trois côtés : il n'existe pas au midi, où passe le chemin mentionné plus haut et qui est fortement en contre-bas. Dans le fossé nord est une fontaine-lavoir. Sous le talus, dans l'angle nord-ouest, il y a un passage voûté, d'un mètre de largeur et de deux mètres de hauteur — approximativement, et si ma mémoire est fidèle ; — il met l'arène en communication avec la douve. Le fossé de l'ouest était recouvert par une charmille. »

M. SIMONNOT donne lecture d'une note sur le manoir de Toulhouët.

Le Secrétaire adjoint,

L. LALLEMENT.

720^e SÉANCE

27 AOUT 1912

PRÉSIDENTE DE M. NÖTINGER

ÉTAIENT PRÉSENTS :

MM. Nœtinger, Sageret, Chauffier, Busque, Renouard, Mouton, Fabre, Gilles, de la Martinière, Roger Grand, Marsille et Léon Lallement.

PROCÈS-VERBAL LU ET ADOPTÉ

Dons.

Les Annales, N° 1516, 1517, 1518, 1519, 1520, 1521.

Don de M. Lallement.

Compagnie des chemins de fer d'intérêt local du Morbihan. Horaire pour le réseau du département du Morbihan. — 2 exemplaires.

Don de M. Riboulot.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

Admission. — M. LOUIS DE BÉCHENNEC est admis comme membre titulaire résident.

Communications diverses. — M. le PRÉSIDENT rappelle à ses collègues l'invitation dont la Société a été l'objet de la part de l'U. R. B. à assister au Congrès des Sociétés savantes de Bretagne qui aura lieu à Redon, les 13-15 septembre prochain. Si quelques-uns de nos collègues étaient disposés à s'y rendre, la Société se verrait avec plaisir par eux représentée.

MM. H. Renouard et Hervé du Halgouët se proposant d'assister au Congrès des Sociétés savantes de Bretagne, représenteront la Société polymathique.

M. Louis MARSILLE signale l'article du commandant Martin : « *Le tumulus à dolmen de Kermaric, en Languidic (Morbihan)* » dans le Bulletin de la Société archéologique du Finistère, 1911, page 88. Monument curieux par ses dispositions architecturales (chambre circulaire, enceinte murale circulaire à pierres sèches), qui, pas plus que les

grandes *allées couvertes de Kerscoul et de Rolas*, dans la même commune, n'a été porté dans les différents répertoires morbihannais. Avec juste raison, le commandant Martin rapproche le *cromlec'h* (?) de *la Haye en Saint-Gravé* (Morbihan) — Bulletin de la Société polymathique, 1874, p. 122 — du monument de Kermaric. A ce propos M. Marsille ajoute qu'il a relevé (en vue du nouvel inventaire en préparation) chez Cayot-Délandre, le Dr Fouquet et Rosenzweig plusieurs fois cette même erreur : un *dolmen* porté comme *cromlec'h* dès qu'il est dépourvu de sa table, réduit à ses éléments supports (v. g. dans la commune de Saint-Marcel).

Dans l'article visé ci-dessus, le commandant Martin se demande si ces grandes chambres circulaires à ciel ouvert ont été recouvertes et, en cas d'affirmative, si la couverture n'avait pas été de bois.

L'auteur aborde ensuite les dolmens à enceintes murales, puis l'unité de mesure de longueur dans les constructions mégalithiques.

Dans le même bulletin de la Société archéologique du Finistère deux travaux de M. le capitaine de frégate Devoir : sur la destination des grands ensembles mégalithiques : *repères astronomiques* établis en vue de *la mesure du temps*, — et sur l'interprétation des signes du support ogival de la Table des Marchands : *figuration de données astronomiques relatives à la mesure du temps et intéressant, en outre, l'agriculture*.

M. Émile Gilles s'exprime ainsi :

« Le 16 août dernier, M. le Cunff, instituteur à Malguénac me signalait des ruines qui venaient d'être mises à découvert dans une lande de cette commune, et dont il ignorait jusqu'ici l'existence, bien qu'habituant cette localité depuis une quinzaine d'années : c'est qu'elles étaient recouvertes de broussailles quasi impénétrables.

Le lendemain je visitais les lieux.

Les ruines en question se trouvent à 2 kilomètres du bourg, sur la gauche de la route de Guéméné, dont elles sont éloignées de trois à quatre cents mètres tout au plus. Le vieux chemin qui relie cette route au hameau de Kerhurgan les laisse à quelques pas sur sa gauche, un peu avant qu'il ne décrive un brusque coude à angle droit. Elles occupent l'extrémité méridionale d'une lande que M. Carré, capitaine au 2^e chasseurs, fait actuellement défricher.

Elles se composent d'une quinzaine de petits talus circulaires, de cinq mètres de diamètre environ, qui ont tout l'air d'être les assises d'anciennes constructions dont je ne saurais déterminer l'âge : c'est peut-être là l'emplacement de quelque village préhistorique, comme celui dont M. de la Grancière a signalé l'existence dans la même commune. Les enceintes sont disposées sur deux et parfois trois rangs, orientés nord-sud.

On vient malheureusement de passer la charrue sur ces curieux vestiges d'un autre âge !

Quelques morceaux bruts de granit, de petit appareil, se remarquent dans les terrassements qui formaient les enceintes. Dans l'espace qui les séparait, l'araire a mis au jour une grande quantité de débris de poterie et de briques. J'en ai recueilli quelques échantillons qui permettront, probablement, aux confrères qui s'adonnent plus spécialement à cette étude d'en déterminer l'âge et l'origine : je les tiens à leur disposition.

Le nom sous lequel cette pièce de terre est inscrite au cadastre ne révèle point trace de ces ruines, sur lesquelles on ne trouve du reste aucune tradition. Mais un champ tout voisin, dit *Goh-Iliz* — « la vieille église » — nous offre les substructions d'une ancienne chapelle, dont les vieux parlent encore. »

M. RIBOULOT s'exprime ainsi :

« Récemment, à la séance du 20 mai dernier, j'ai communiqué une monnaie d'or espagnole de Philippe II, qui m'avait été remise par M. Thomas, de Vannes. Notre éminent collègue, M. Marcel-Baudouin, a bien voulu s'intéresser à cette communication et nous faire connaître que des trouvailles analogues avaient lieu, assez souvent, le long des côtes de Vendée.

Des pièces espagnoles ont été également souvent recueillies dans la région morbihannaise et il aurait été utile de noter, en temps, ces découvertes numismatiques qui auraient alors constitué de véritables jalons, au point de vue des recherches historiques concernant les relations de la Basse-Bretagne avec l'Espagne et ses colonies, depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution.

C'est dans cet esprit que je rappellerai la découverte du trésor, dit du « Gros-Chêne », aux environs de Pontivy (mai 1904), parmi lequel on trouva des piastres mexicaines aux armes de Philippe II et Philippe III, rois d'Espagne, ainsi que des pièces à l'effigie de Charles X, roi de la Ligue. »

M. FABRE signale la découverte à Coësguel en Péaule d'un certain nombre de monnaies d'Henri III, trouvées au cours de travaux de défrichement en novembre 1909.

Il y en avait une trentaine amassées dans un pot de terre, qui a été brisé par la pioche. Le tout était enfoui à une profondeur de 80 centimètres environ sous une souche.

Exhibition par M. le capitaine MOUTON d'un médaillon de vétéran en bronze ajouré, sur fond en drap rouge, sans belière, époque Louis XVI. M. le capitaine Mouton fait connaître que cette décoration — qu'on portait fixée à l'uniforme à l'aide de quatre attaches — était accordée aux militaires comptant au moins 25 années de service, et à la suite de chaque période de 25 ans. Un vétéran de l'armée en porta jusqu'à trois.

M. LALLEMENT croit savoir que ce vétéran était Jean Theurel, doyen

des vétérans pensionnés du roi au régiment de Touraine (1788). Son portrait par Antoine Vestier fut exposé au Salon de 1789. Il se trouve aujourd'hui dans la salle IX du musée de Tours — chambre de Napoléon. Avec la croix de chevalier de Saint-Louis, Jean Theurel porte sur la poitrine trois médaillons de vétéran.

Correspondance. — Lettre de part du décès du prof. José Arechavaleta, directeur du Musée d'Histoire naturelle de Montevideo (Uruguay).

Lettre de M. Marcel Baudouin au sujet d'une monnaie espagnole de Philippe II, trouvée à Trussac en Vannes, et présentée par M. Riboulot (voir procès-verbal de la séance du 28 mai 1912). — Réponse de M. Riboulot.

Lettre de M. Louis Lacrocq relative à la tapisserie d'Aubusson provenant du Présidial de Vannes, et actuellement au musée de la Société polymathique. — Réponse de M. Laliement.

Lettre de M. Hollebecque demandant des renseignements sur le tumulus dolménique du Petit-Mont. — Réponse de M. Lallement.

Lettre de M. de la Grancière remerciant la Commission des Publications de sa décision de publier l'inventaire des monuments préhistoriques du Morbihan.

Lettre de M. Ducourtioux adressant à ses collègues le témoignage de son meilleur souvenir et de sa vive sympathie.

Lettre de M. Emile Lechevalier demandant des bulletins des années 1857, 1858 et suivantes.

M. Lallement lui a fait connaître que depuis longtemps nous ne possédons plus de bulletins antérieurs à 1872 ; mais qu'un membre de la Société possédant une collection complète — il n'en existe que trois ou quatre — serait disposé à la céder.

M. RENOARD continue le compte rendu de l'ouvrage de M^{me} Gostling « The Bretons at home. »

Suite de la « Relation d'un Voyage en Orient », par M. Sageret.

M. GILLES donne lecture de son travail sur la commune de Gueltas, qui doit paraître dans la 2^e série de *Au Cœur de la Bretagne*. Il nous révèle la présence dans la forêt de Branguily d'une motte féodale du x^e siècle et d'un camp anglais du xiv^e, qui n'ont pas encore été signalés, à sa connaissance du moins. Il retrace une curieuse coutume, dite la « Noce du voisinage », et donne quelques notes historiques sur les anciens manoirs de la paroisse, une « fillette » de Noyal.

Le Secrétaire adjoint,

L. LALLEMENT.

721^e SÉANCE

24 SEPTEMBRE 1912

PRÉSIDENTE DE M. NÉTINGER

ÉTAIENT PRÉSENTS :

MM. Nœtinger, Sageret, Chauffier, Martin, de Blois, Fabre, Morel, de Vernisy, du Halgouët et Léon Lallement.

PROCÈS-VERBAL LU ET ADOPTÉ

Dons.

Les Annales, nos 1522, 1523, 1524. Don de M. Lallement.

Petit Journal agricole, année 1911. Don de M. Morio.

Le « Nectoiement » des rues de Paris et de ses « faulx bourgs » au xvi^e siècle. Les « privez et aysements » des maisons « fieus, boes, ymundices et eaues. » — Par M. Emile Rivièrè. Don de l'auteur.

Etudes préhistoriques. — Fausses légendes. — Erreurs et rectifications. — Par A. Thieullen. Don de l'auteur.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

Présentations. — M. le docteur LEFUR, 14, rue Vanneau, Paris, VI^e, est présenté comme membre titulaire non résidant.

M. LATOURRETTE, directeur de la Société Générale à Vannes, est présenté comme membre titulaire résidant.

Communications diverses. — M. NÉTINGER, Président, désire qu'une légère addition soit apportée au procès-verbal de la séance du 29 août dernier.

Une bienveillante remarque de M. Sageret attribue au Président le mérite d'avoir « attaché le grelot » dans l'affaire du changement de local.

Ce mérite revient plus exactement à M. de Vernisy, qui saisit, on s'en souvient, par une lettre du 26 novembre 1911, la Société de la nécessité d'installer ses collections dans des locaux plus dignes d'elles.

M. le PRÉSIDENT fait connaître que le Conseil général du Morbihan vient de souscrire à l'ouvrage de M. Gilles, « *Au cœur de la Bretagne* », pour qu'il en soit déposé un exemplaire dans la mairie de chaque chef-lieu de canton. — M. le PRÉSIDENT, en son nom et au nom de la Société, félicite notre collègue.

M. Hervé du Halgouët qui, avec M. Renouard, représentait la Société polymathique au Congrès des Sociétés savantes de Bretagne, donne un aperçu intéressant de la physionomie des séances auxquelles il a assisté à Redon les 13-15 septembre dernier.

M. RIBOULOT croit devoir attirer l'attention des membres de la Société sur trois articles parus récemment dans les Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris (novembre et décembre 1911), et qui sont intéressants au point de vue des signes gravés de nos monuments mégalithiques :

« *Le chariot et les charrues à l'époque préhistorique*, par M. G. Courty. — Cette étude envisage surtout les pétroglyphes de Seine-et-Oise et conclut en indiquant que le signe cruciforme, schématisé, par un joug et un timon, le chariot de l'époque néolithique.

Une tablette de l'île de Pâques, par M. P. Hirmenech. — Il s'agit du moulage d'une tablette de la catégorie de celles connues sous le nom de « bois parlants » et qu'on trouve à l'île de Pâques. Ces tablettes sont couvertes d'une écriture idéographique qui a été étudiée par M. le Dr Hamy, lequel en a dressé un vocabulaire.

M. Hirmenech fait remarquer que, parmi les signes de cette écriture, il en est un certain nombre de communs avec ceux des monuments mégalithiques du Morbihan.

Les rochers gravés de Saint-Aubin de Baubigné (Deux-Sèvres), par M. le Dr Marcel Baudouin. — Cette étude envisage le rapport de ces monuments avec le culte solaire et M. le Dr Baudouin y signale, très en détail, les différents signes solaires qui ont été relevés sur les dits rochers, notamment la Roue solaire, l'Etoile à cupulette centrale et le Disque.

Ces gravures seraient de la même époque que celle généralement admise pour les signes de nos monuments mégalithiques : la fin du néolithique (Robenhausien).

Rappelons, à ce propos, que la Société polymathique a eu à s'occuper des signes solaires, à l'occasion des constatations faites par la Commission spécialement nommée pour examiner (en juillet 1910) le signe solaire, présumé, du dolmen des Marchands, à Locmariaquer. »

Correspondance. — Lettre de M. NICOLLE, secrétaire honoraire, remerciant, au nom de la Société Jersiaise, la Société polymathique de l'envoi de la collection de ses bulletins de 1872 à 1908.

Lettre de M. DROUART, relative à la trombe de Surzur.

« Dans la nuit du 5 août 1912, à 23 heures, un phénomène qui rappelle, en petit, et avec des conséquences heureusement moins graves,

la fameuse trombe qui, il y a plus d'un demi-siècle, dévasta les environs de Malaunay et de Montville, en Normandie, s'est manifesté dans deux villages de la commune de Surzur. Les habitants de ces deux localités furent réveillés tout à coup par un grondement formidable, et au même instant, les toits de plusieurs habitations furent brusquement enlevés, en totalité ou en partie, et principalement les toits en chaume; cependant, au village de Trévinet, où le phénomène s'est d'abord manifesté, le toit en ardoises d'un hangar où étaient remisées des charrettes, fut trouvé broyé, réduit en miettes; et le lendemain, M. Oliéro, du même lieu, put constater que des gerbes de sa récolte, encore dans le champ, avaient été enlevées, déliées, égrainées en grande partie, et la paille éparpillée et transportée dans les branches des arbres qui bordent le champ au N.-E.

« Depuis ce village, sur une largeur d'à peu près cent mètres, jusqu'au village de Kergroix, situé à 1.300 mètres du premier, on peut suivre la trace en ligne droite de la trombe, aux arbres de toute essence, et principalement les pominiers, arrachés ou complètement ébranchés.

« A Kergroix, où le phénomène semble avoir pris fin, j'ai constaté que des arbres arrachés ont été transportés loin du terrain où ils croissaient, et notamment un jeune châtaignier, dont M. Rocher, le fermier de ce village, ignore encore la provenance. Là aussi se voient nombre d'arbres ébranchés ou tordus, de toits de chaume à jour. Le toit de la maison d'habitation, du côté N.-E., a été soulevé de telle sorte que les filières soutenant les chevrons n'ont pu retomber dans leurs alvéoles, à ce moment remplis de gravats, et qu'il existe un vide entre le toit et le pignon.

« Un certain nombre des fagots d'un tas de bourrées situé sur le bord d'une mare, ont été précipités dans l'eau; mais le fait le plus curieux, c'est qu'un de ces coffres à claire-voie qui servent, dans les fermes, à transporter aux foires les portées de porcelets, et qui, la veille, était déposé derrière un hangar encombré de différents instruments aratoires : — faucheuse, râteleuse, et d'un char à bancs, de telle sorte qu'il était impossible que ce coffre eût passé à travers ce hangar, — fut retrouvé le lendemain, flottant sur l'eau de la même mare, qui se trouve située à huit ou dix mètres du coffre, et de l'autre côté du hangar. Il a fallu que la trombe soulevât d'abord le coffre par dessus le hangar pour le laisser ensuite retomber dans la mare, où M. Rocher, armé d'un croc, a pu le repêcher le lendemain, ainsi que les fagots.

« Il y a lieu de se féliciter que ce phénomène se soit manifesté pendant que tout le monde était couché, car vu l'activité du travail dans les champs où l'on se hâte de profiter des rares belles journées de cette triste saison, pour couper et rentrer le plus possible des récoltes, si ce phénomène s'était produit pendant le jour, des accidents de personnes eussent été à redouter.

« Ce phénomène électrique, assez semblable, comme effets, à celui auquel j'ai fait allusion au commencement de cet article, en diffère toutefois en ce que la trombe de Montville frappait surtout les points où

se trouvaient de fortes masses de métal, quelle que fût leur situation ; ainsi, après avoir détruit deux premières filatures, elle dut faire un fort zigzag pour aller en ruiner une troisième qui ne se trouvait pas en ligne droite avec les deux premières, tandis que la trombe de Surzur semblait s'adresser de préférence aux matières végétales, tels les toits de chaume qu'elle a détruits ou détériorés, les arbres qu'elle a arrachés ou ébranchés, les gerbes, les fagots, le coffre à porcs, qu'elle a soulevés ou dispersés.

« Au moment du passage de la trombe de Montville, une famille qui allait se mettre à table vit tout à coup les cuillers, les fourchettes, les couteaux et les ustensiles de cuisine en métal se soulever et se coller au plafond, puis retomber, tandis qu'à Trévinet et à Kergroix, des masses métalliques importantes, telles que faucheuses, râteleuses, coupe-racines ne subirent aucun dégât du passage de la trombe, dont la marche suivait une ligne droite, de telle sorte que des arbres et des betteraves dépendant de la ferme de Kerguizec, située à mi-chemin des deux autres, subirent des atteintes, tandis que les bâtiments, sis à environ 150 mètres à l'E., ne furent pas touchés.

« Enfin, la durée du phénomène fut au plus de quelques secondes, précédées et suivies du calme le plus absolu ; comme me le disait M. Oliéro, de Trévinet, l'une de ses victimes : « Après comme avant, calme mouche », c'est-à-dire tel qu'on aurait entendu voler une mouche.

« Ces différentes manifestations d'attraction et de chute d'objets divers peuvent s'assimiler à celles que l'on obtient en faisant attirer de petits corps légers : débris de papier, de paille, barbes de plume, par un bâton de cire à cacheter, et à celui que l'on produit dans les cabinets de physique en faisant, sous un globe de verre, attirer et retomber des fragments de sureau par un disque de métal fortement électrisé ; ou, pour tout dire en quelques mots, cette trombe était bien de nature électrique. »

DROUART,

Membre correspondant de la Société polymathique du Morbihan.

M. LALLEMENT donne lecture du compte rendu par M. Renouard de l'ouvrage de M^{me} Gostling : « The Bretons at home. »

L'un des Secrétaires adjoints,

L. LALLEMENT.

722° SÉANCE

29 OCTOBRE 1912

PRÉSIDENTE DE M. NÖTINGER

ÉTAIENT PRÉSENTS,

MM. Nœtinger, Lunven, Chauffier, de Limur, de Vernisy, Lallement, Morel, Sageret, Latourrette, de Camas, Fabre, Roger Grand, Busque, de la Martinière, Belenfant et Kerrand.

PROCÈS-VERBAL LU ET ADOPTÉ

Dons. — Congrès archéologique de France, 77^e session, tenue à Angers et à Saumur, en 1910, par la Société française d'archéologie. 2 vol.

Les Annales politiques et littéraires, Nos 1525, 1526, 1527.

Don de M. Lallement.

Les Croisés de Mayenne et le Chartrier de Gouë. — Par M. E. Laurans, archiviste de la Mayenne.

Don de l'auteur.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

Nécrologie. — M. le PRÉSIDENT fait part en termes émus de la mort de notre collègue, M. le chanoine Le Digabel, membre de la Société depuis le 6 décembre 1892. Il se fait l'interprète de la Société en exprimant à la famille les sentiments de condoléance de la Société.

Admissions. — M. LATOURRETTE, directeur de la Société générale, Vannes, est admis comme membre titulaire résidant.

M. le docteur LEFUR est admis comme membre titulaire non résidant.

Présentations. — MM. le comte Riant, rue Pasteur, à Vannes, Pol GUENIER, juge suppléant au tribunal civil, 31, rue Jeanne d'Arc, Francis DECKER, photographe, rue du Mené, sont présentés comme membres titulaires résidants.

Élection d'un trésorier. — M. LECOMTE, en quittant Vannes, a donné sa démission de trésorier. Il y a lieu de lui nommer un successeur.

M. le PRÉSIDENT déclare le scrutin ouvert pour cette élection.

Au dépouillement, le scrutin donne le résultat suivant : M. LATOURRETTE est élu trésorier.

M. le PRÉSIDENT fait connaître qu'il s'est occupé des démarches à faire pour obtenir le classement comme monument historique de Château Gaillard, ancien Hôtel du Parlement de Bretagne, notre immeuble de la rue Noë. MM. Vincent, architecte en chef des Monuments Historiques, et Ramonatxo, conservateur départemental, ont visité l'immeuble et sont prêts à émettre un avis favorable. Le Bureau, consulté par son président, ne voit dans ce classement que des avantages. Avant de continuer les démarches commencées, M. Nœtinger voudrait avoir l'approbation de la Société tout entière. Il demande si parmi nos collègues il s'en trouvait qui soient opposés au classement ou qui y verraient des inconvénients. MM. de Limur, de la Martinière, Sageret, Roger Grand, de Camas, L. Lallement, de Vernisy prennent successivement la parole.

La proposition de classement mise aux voix est adoptée à l'unanimité des membres présents.

En conséquence, la Société approuve les démarches commencées par M. Nœtinger, président, et lui donne tous pouvoirs pour les continuer et aboutir le plus tôt possible au classement comme monument historique de Château Gaillard, 2, rue Noë à Vannes.

Communications diverses. — M. L. LALLEMENT fait connaître que notre collègue M. Le Rouzic vient de commencer une fouille dans un tumulus près du Croezty.

M. RIBOULOT s'exprime ainsi :

La bibliothèque de la Société polymathique possède, parmi ses livres anciens, un vieux bouquin qui, outre sa rareté bibliographique, a pour nous l'intérêt d'avoir été écrit par un architecte des villes et places fortes de Bretagne, lequel exerça son art sous le règne d'Henri IV et dut s'occuper des fortifications de la ville de Vannes.

Il s'agit du volume intitulé : *La fortification démontrée et réduite en art, par feu I. Errard de Bar-le-Duc, revue et augmentée par A. Errard, son neveu, ingénieur du Roi. — A Paris, 1620,*

Le neveu de Jean Errard avait obtenu du roi l'autorisation de faire imprimer cette nouvelle édition de l'ouvrage de son oncle, en raison des contrefaçons de la première édition (datant de 1594) que l'on publiait en Allemagne où, faute de mitrailleuses, on s'intéressait déjà beaucoup trop, paraît-il, aux couleuvrines, aux bastardes et aux fauconneaux décrits par le bon Jean Errard.

L'exemplaire de notre bibliothèque est un in-folio, relié en plein parchemin, portant l'ex-libris de M. Grandisle, recteur de Sarzeau, en Rhuis. Il est orné de planches dessinées et gravées par J. Briot, dont certaines rappellent un peu la manière de Jacques Callot.

Jean Errard, né à Bar-le-Duc vers le milieu du xvi^e siècle, était considéré par Henri IV comme le premier ingénieur du royaume au point de vue de l'art de la fortification ; il construisit la citadelle d'Amiens et une partie du château de Sedan. Très estimé du roi, malgré son attachement à la maison de Bouillon, Jean Errard accompagna Henri IV à Nantes en 1598 et c'est peu après qu'il devint architecte des villes et places fortes de Bretagne, en remplacement de Jean Guilbaut.

Errard eut une fille et un fils ; sa fille, Anne, épousa Jérôme Bachot, ingénieur géographe du roi. Bachot obtint, ultérieurement, la charge de son beau-père ; son fils, Charles, né à Nantes en 1606, devint architecte du roi et fut envoyé, par Colbert, en Italie pour organiser la nouvelle école française, à Rome.

Notre auteur, outre le traité de fortification que nous signalons, a publié également :

Le premier livre des instruments de mathématiques mécaniques. — A Nancy, chez Jan Ianson en 1584 (in-4° — très rare).

Les neuf premiers livres des éléments d'Euclide : traduits et commentez. — In-8, à Paris chez Guillaume Auvray, en 1598.

M. l'abbé CHAUFFIER présente trois boutons, dont deux en nacre portant : le premier, douze hermines convergeant vers une barre où sont inscrits ces mots AUX DOUZE AMIS, et en exergue la devise de Bretagne : POTIUS MORI QUAM FÆDARI ; le deuxième porte seulement la même devise et les douze hermines ; le troisième est en cuivre, sur la surface se trouve enchassée sous un verre une rondelle de soie blanche sur laquelle est imprimé un semis de 18 hermines et deux dauphins affrontés, avec la devise : *Potius mori quam fædari*, 1788.



Ces curieux boutons furent portés, d'après Chateaubriand, par la noblesse bretonne, pendant les troubles qui eurent lieu à Rennes, lors de la suppression du Parlement de Bretagne par les édits de mai 1788. La noblesse bretonne, de sa propre autorité, s'était convoquée à Rennes pour protester contre l'établissement de la cour plénière. Douze gentilshommes furent chargés de présenter au roi une adresse portant la signature de 1410 membres de la noblesse bretonne. Louis XVI refusa de les recevoir ; mais ceux-ci ayant tenu quelques réunions avec

Leurs compatriotes résidant à Paris et à Versailles, furent enfermés à la Bastille dans la nuit du 14 et 15 juillet.

A cette nouvelle toute la Bretagne prit le deuil, les membres du Parlement dissous députèrent à leur tour douze de leurs membres qui furent arrêtés à Houdan, à 15 lieues de Paris. Aussitôt la Commission intermédiaire des États de Bretagne, qui avait le droit de porter près du trône les plaintes de la province, envoya dix-huit de ses membres ; ces derniers furent reçus par le roi, mais ils ne trouvèrent près de Louis XVI qu'une fin de non recevoir. Les Bretons, loin de se décourager, députèrent six membres de chaque évêché, deux du clergé, deux de la noblesse, deux du tiers état. Ceux-ci arrivèrent à Versailles au moment de la chute du ministère Loménie de Brienne. Le roi promit de délivrer les gentilshommes incarcérés à la Bastille si cette quatrième députation consentait à rentrer immédiatement dans la province. Les Bretons refusèrent et furent reçus à la cour. Enfin le 12 septembre, après 59 jours de réclusion, la liberté fut rendue aux prisonniers. Chateaubriand, qui avait alors 20 ans, nous dit que les prisonniers furent reçus en Bretagne « en façon de héros avec des branches de lauriers. Nous portions des habits avec de *grands boutons de nacre semés d'hermines, autour desquels boutons était écrite en latin cette devise : Plutôt mourir que de se déshonorer* (1). »

Le Secrétaire général,

KERRAND.

723^e SÉANCE

26 NOVEMBRE 1912

PRÉSIDENCE DE M. LOUIS MARSILLE, VICE-PRÉSIDENT

ÉTAIENT PRÉSENTS :

MM. Marsille, Sageret, Chauffier, Cohéléach, Renouard, de La Martinière, Roger Grand, de Vernisy, Fabre, Mauduit, Morel, Leguillon, Coudrin, Busque, Lallement, Riboulot, de Cussé et Kerrand.

(1) Voir CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe*, édition 1849, t. II, p. 23.

Les Origines de la Révolution en Bretagne, par Barthélemy POCQUET, 1885, Tome I, page 60.

PROCÈS-VERBAL LU ET ADOPTÉ

Dons. — Excursion dans la presqu'île de Rhuy — 29 juin 1911.

Le Lec'h de Camors est-il bien un lec'h ?

Allocution de M. Aveneau de la Grancière, en quittant le fauteuil de la présidence. — Par M. Aveneau de la Grancière.

Don de l'auteur.

Les Annales. — Nos 1928, 1929, 1930, 1931.

Don de M. Lallement.

Du rôle et des devoirs des Sociétés nationales bretonnes. — Discours prononcé à l'ouverture du Congrès de l'Association bretonne à Moncontour, le 2 septembre 1912, par le marquis de l'Estourbeillon, député, directeur de la section d'histoire et d'archéologie.

Nominoé, père de la patrie. — Par M. le marquis de l'Estourbeillon, député du Morbihan, directeur de l'Union régionaliste bretonne.

Don du marquis de l'Estourbeillon.

Admissions. — MM. Pol GUENIER, F. DECKER et le comte RIAnt sont admis comme membres titulaires résidents.

Correspondance. — Lettre de M. NÉTINGER, s'excusant de ne pouvoir assister à la séance.

Lettre de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles portant invitation à une séance solennelle qui se tiendra le dimanche 15 décembre.

Lettre de notre collègue, le docteur Marcel Beaudouin, relative à la dénomination de *cromlec'h* appliquée aux *dolmens*.

Communications. — M. RIBOULOT donne lecture de la note suivante :

Notre collègue, M. Louis Marsille, a signalé, dans la séance du 27 août dernier, les études fort intéressantes de M. le capitaine de frégate Devoir parues dans le bulletin de la Société archéologique du Finistère (tome XXXVIII — 1911) et dans lesquelles les monuments mégalithiques, en particulier la Table des Marchands, sont interprétés au point de vue astronomique.

Je me permets, en cette occasion, de rappeler que des travaux de ce genre ont été publiés, il y a quelques années, par M. l'ingénieur René Kerviler, lequel présenta, en 1904, au Congrès tenu à Châteaubriant par l'Association bretonne, un mémoire traitant notamment des connaissances en astronomie chez les constructeurs de monuments mégalithiques en Armorique.

Antérieurement, un membre de la Société polymathique : M. Gaillard, de Plouharnel (également membre de la Société d'Anthropologie de Paris), avait étudié très en détail la question et publia à Paris, en 1897,

une brochure intitulée : « L'Astronomie préhistorique », dans laquelle on trouve envisagé le principe de nombre de théories remises, depuis quelque temps, à l'ordre du jour. Dans sa brochure, M. Gaillard faisait état d'opinions émises, à ce sujet, dès 1886, par l'archéologue H. du Cleuziou.

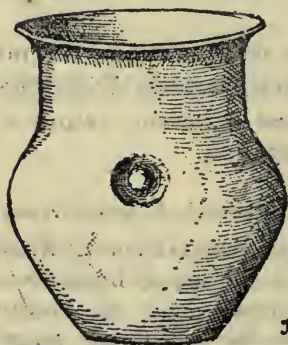
Il est juste de noter que M. Devoir, dans son travail sur les ensembles négalithiques Crozonnais et Nord-Finistériens (qu'il considère comme des repères astronomiques établis en vue de la mesure du temps), rappelle en ces termes les travaux de M. F. Gaillard :

« Je n'eus que plus tard connaissance des travaux de M. F. Gaillard sur les monuments de la région de Carnac : cet archéologue avait eu une heureuse initiative, des erreurs d'observations l'empêchèrent d'arriver à la solution du problème. »

M. Devoir cite également les études de Sir Norman Lockyer qui ont amené la création, en Angleterre, de la Société « pour l'étude astronomique des anciens monuments de pierre. »

A titre d'observation personnelle, j'indiquerais que, dans ces questions, il serait, je crois, utile d'envisager, non point seulement les principes actuels de l'astronomie, mais aussi ceux de l'ancienne science astrologique des Chaldéens.

M. LALLEMENT ayant récemment retrouvé une caissette remplie de



H. = 0^m 40



tessons, ampélites, ossements incinérés provenant de La Bourlaie, en Pleucadeuc, l'a donnée à M. Marsille qui a pu reconstituer *sur le papier* le vase ci-contre. Haut. 0^m 40, pâte brune quartzreuse, couverte noire à la partie supérieure. Bouton à peine saillant simplement obtenu par un cercle en creux ; les frag-

ments du vase sont trop peu nombreux pour établir s'il faut y voir une anse ou un système d'ornementation à rapprocher de celui des vases à mamelons de la période III du bronze ou de celui des vases à cercles ou disques de Halstatt.

M. de LA MARTINIÈRE signale la démolition de la chapelle Saint-Gilles qui s'élevait à l'entrée du cimetière de Guémené-sur-Scorff.

Il relève trois mentions dans le rentier de Vannes 1455-1458) dont il poursuit l'étude. La première relate l'établissement, près de la Garenne, entre 1400 et 1450, d'un moulin à papier : c'est peut-être le premier qui ait fonctionné en Bretagne ; le plus ancien connu est celui de Bréhan-Loudéac que fit vraisemblablement élever Jehan de Rohan,

seigneur du Gué de l'Isle (1463-1493) (1). La seconde fait connaître l'existence d'une recluse qui avait fait accoler sa cellule à la chapelle Sainte-Catherine, paroisse Saint-Patern. La troisième précise l'emplacement de la maison le Fauchour où mourut saint Vincent Ferrier et qui est le même que celui indiqué par la tradition.

M. l'abbé CHAUFFIER présente un médaillon de vétéran, dit des deux épées en sautoir, avec son brevet. (Cf. Procès-verbaux des 30 avril, 25 juin, 27 août 1912.)

Le médaillon est bien le même que celui dont M. Riboulot a donné un croquis au bulletin d'août dernier.

Le Brevet est imprimé sur papier vergé de 0^m, 315 de hauteur sur 0^m, 425 de largeur. Au sommet du cartouche rectangulaire central est représentée la République assise, tenant de la main droite une pique surmontée d'un bonnet phrygien ; son coude gauche est appuyé sur un tableau rectangulaire portant ces mots : LIBERTÉ, ÉGALITÉ ; derrière elle se tient accroupi un lion. De chaque côté du cartouche surgissent des drapeaux, des piques, des haches, un carquois, des casques, des cuirasses, des trompettes, etc. ; à la base à droite, un canon ; à gauche, un obusier avec des pyramides de boulets et d'obus.

Au-dessous sont étendus des fusils, des mèches, des écouvillons sur lesquels reposent deux épées en sautoir enlacées dans un large ruban ; à droite, au sommet, en dehors du cartouche, est gravé un fac-similé de la décoration. La formule imprimée est la même que celle du brevet du gendarme Verlin dont on a parlé en juillet dernier. En plus des années de service, on y mentionne les campagnes du titulaire, et le brevet n'est plus donné par le conseil exécutif provisoire, mais par la Commission des secours publics ; il est signé par *les commissaires aux secours publics* : Martigues.

Il est daté du 18 frimaire de l'an III (8 novembre 1794), ce qui porte à croire qu'il a été donné pendant toute la République.

Rapprochement singulier : dans le rituel maçonnique où sont décrites les cérémonies de l'introduction de l'élu du septième grade, dit le chevalier de l'Épée, surnommé le chevalier de l'Orient ou de l'Aigle, le bijou qui lui est remis par le président n'est autre chose que le médaillon du brevet de vétéran. Il est dit : « la forme du bijou est celle des Écossais. Il faut de plus deux épées nouées par la lame en sautoir et les poignées sur le niveau » et, plus loin, en lui remettant le bijou, on dit : « ce bijou, par l'addition des épées en sautoir, nous annonce le trophée de notre maçonnerie ; vous ne devez vous en servir que pour elle, c'est-à-dire pour l'équité. »

(1) H. BOURDE DE LA ROGERIE, *Notes sur les papeteries des environs de Mortain, depuis le XV^e siècle jusqu'au commencement du XIX^e*, dans *Bulletin historique et philologique du Comité des travaux historiques*, 1911, p. 315.

Voir *Recueil précieux de la maçonnerie Adonhiramite*, 2^e partie, imprimé à Philadelphie, chez Philarette, rue de l'Equerre à l'Aplomb, MDLXXXVII.

M. RENOARD continue la lecture de son compte rendu de l'ouvrage de M^{me} Gostling : « The Bretons at home. »

M. SAGERET continue la lecture de sa Relation d'un voyage en Orient.

Le Secrétaire général,

Louis KERRAND.

724^e SÉANCE

24 DÉCEMBRE 1912

PRÉSIDENCE DE M. NÖTINGER

ÉTAIENT PRÉSENTS :

M. M. Nœtinger, Marsille, Sageret, Roger Grand, de Limur, Leguillon. Le Rouzic, Renouard, de Vernisy, de Blois, de Cussé, Lallement, Mauduit, Busque, de La Martinière, Le Pontois, de Béchenec, Simonnot, Chauffier, Riboulot, Kerrand.

PROCÈS-VERBAL LU ET ADOPTÉ

DONS. — *Pour la Bibliothèque :*

Le Volvox, 1912, fasc. 31.

Le sporotype et le gamétophyte du végétal. Le soma et le germe de l'insecte, fasc. 30.

Constitution morphologique de la bouche de l'insecte, fasc. 29. — Par M. Charles Janet. Don de l'auteur.

Pour les Archives :

Une collection de photographies du Petit-Mont, en Arzon.

Don de M. Le Rouzic.

Pour les Musées d'archéologie et d'histoire naturelle :

Divers objets gallo-romains provenant de Pen-ar-Men, en Arradon.

Don de M^{me} Gouté de Gudanes.

Deux photographies du C^{te} de Gourdon encadrées représentant 15 haches en pierre provenant de la découverte de Bernon.

Une vitrine renfermant une collection de silex et de poteries dolméniques.

Une autre vitrine contenant des débris de cendres, ile de Houat, et des poteries provenant des alignements de Kermario, des poteries provenant des Pierres Plates (Locmariaker).

Une grande vitrine renfermant une grande quantité d'échantillons minéralogiques provenant des départements limitrophes du Morbihan.

Une petite vitrine renfermant des échantillons de roches des environs de Vannes pour la comparaison de leur matière avec les haches en jadéite et chloromélanite des nos grands tumulus.

Deux énormes nuclei en silex, ainsi qu'un coup de poing en silex.

Trois haches en diorite provenant de l'Hindoustan.

Coll. Rivett-Carnac.

Amulette en silex venant de Surzur.

Coll. Drouart.

Fragment de hache en diorite. Lande du Vincin.

Hache polie (jade océanien bleu)

Hache en jadéite chloromélanite trouvée dans un dolmen de Plouharnel.

Hache en fibrolite provenant de la Ville d'Er.

Hache en jadéite — matière identique à celle constitutive des belles pièces du musée de Vannes.

2 grains de colliers, non encore percés, de l'Hindoustan.

Un vase gallo-romain ayant longtemps séjourné dans la mer.

Don de M. le C^{te} de Limur.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

M. le PRÉSIDENT adresse de bien vifs remerciements à M. le comte de Limur pour le don si intéressant qu'il veut bien faire à la Société et qui constitue un précieux souvenir de son père, un des fondateurs de la Société et le doyen de ses présidents.

Nécrologie. — M. le PRÉSIDENT annonce le décès du révérend Lee, membre correspondant de la Société.

Le Rév. Lee, frère du premier secrétaire de l'ambassade d'Angleterre à Paris, était un homme de haute valeur — un archéologue connu en France et en Angleterre — d'une grande affabilité, d'une science profonde et d'une science accessible et aimable.

Notre Morbihan était son champ d'action préféré. Il y venait religieusement chaque année, assidu de nos tumulus, de nos menhirs et de nos monuments.

C'était en outre un savant plein de charme, entouré en son pays de la plus haute considération. On savait si bien en haut lieu son

attachement à notre Bretagne, qu'il fut il y a quelques années désigné par son gouvernement pour se rendre à l'île Molène et remettre, au nom de la reine, une importante reconnaissance pour le sauvetage de l'équipage du navire anglais le *Drummont-Castle*, perdu en ces parages.

Communications diverses. — M. le PRÉSIDENT annonce que, par décision ministérielle en date du 20 décembre, le Château-Gaillard, notre immeuble de la rue Noë, est classé au nombre des Monuments historiques.

M. de Cussé signale la découverte faite récemment à Plaudren d'un certain nombre de monnaies anciennes.

M. de la MARTINIÈRE présente des *Heures de la Vierge* imprimées sur vélin, à Paris, par Thielman Kerver, en 1498, dont toutes les marges sont enrichies de figures, et qui en comptent, en outre, 66 en pleines pages. Cet incunable est des plus rares, comme la plupart des livres d'heures. Paul Lacombe, dans son très récent ouvrage sur *Les livres d'heures imprimés aux xv^e et xvr^e siècles*, n'en signale qu'un qui fasse partie des fonds d'une bibliothèque publique en France, celui de la collection Dutuit au Palais des beaux-arts de la ville de Paris.

L'exemplaire présenté, bien que complet, perd quelque peu de sa valeur par la faute du relieur qui a rogné ses marges. Il en regagne, d'autre part, en raison des gravures et de l'ex-libris ajoutés, aussi sur vélin, par un des propriétaires, en tête du volume. La première des gravures, surtout, une *Fuite en Egypte*, est remarquable : on pourrait sans doute en identifier l'auteur qui a signé d'une lettre, un A gothique. Les autres représentent la cène d'Emmaüs, saint Charles Borromée, la crucifixion. Au-dessus de saint Charles les armoiries d'un propriétaire qui, peut-être, s'appelait Charles : d'azur au chevron accosté en tête d'une étoile entre deux encensoirs et en pointe d'un encensoir.

Ce livre présente un intérêt Vannetais. Le fait qu'il appartient à une famille de notre ville s'explique vraisemblablement, par les relations de Thielman Kerver avec le premier libraire et peut-être imprimeur connu à Vannes, Guillaume Brunel. C'est la veuve de Thielman Kerver, en effet, qui imprima, en 1535, le Missel Vannetais pour le compte des Papolins, libraires à Nantes, et de Guillaume Brunel, « libraire du diocèse de Vannes. » (1).

Evidemment le libraire et imprimeur parisien fit vendre quelques-uns des volumes sortant de son officine par un collègue de Vannes. Les *Heures de la Vierge* doivent être du nombre.

M. de la MARTINIÈRE signale la publication par M. Le Lay, professeur au lycée de Pontivy, des *Lettres des députés et co-députés de Pontivy*

(1) Abbé LUÇO, *L'imprimerie à Vannes et dans l'ancien diocèse de ce nom*, dans *Annuaire statistique, historique et administratif du Morbihan*, par Alfred Lallemand, 1884, pp. 9-10.

aux *États de 1788-1789*. (*Annales de Bretagne*, t. xxviii, 1912, p. 1-46.) L'éditeur oublie de noter que les originaux se trouvent aux archives de la ville de Pontivy.

Les *Annales de Bretagne* (novembre 1912, p. 145) indiquent, d'après des catalogues récents, parmi les manuscrits du ministère de la Guerre : un récit du siège de Belle-Isle (1761) ; des mémoires du général Rossignol ; des cartes et plans des côtes de la Bretagne ; des procès-verbaux de visite et description des côtes, des ports et des villes maritimes de la province ; 92 plans des édifices de Lorient ; des plans de Port-Louis ; des mémoires sur la défense des côtes.

Une nouvelle revue Morbihannaise publiée à Lorient sous la direction de V. Le Diberder, *Brittia, bulletin mensuel d'études et d'action nationales bretonnes*, publiera des « articles de vulgarisation sur l'histoire des anciens Celtes, des traductions totales ou partielles des ouvrages les plus utiles à la connaissance des anciens Bretons tels que l'*Itinerarium Cambrie* de Giraud de Bary, des traductions en breton des principaux monuments de l'ancienne littérature celtique ; des études sur le folk-lore des pays celtiques, etc. » M. Le Diberder s'est déjà fait connaître par plusieurs études de folk-lore du Bro-Érec publiées dans les *Annales de Bretagne*.

M. Roger GRAND fait connaître le projet de la Société française d'archéologie de tenir à Vannes son congrès annuel de 1914.

M. LE ROUZIC donne lecture de son travail sur le tumulus du Petit-Mont en Arzon et fait connaître l'état des travaux de restauration de ce monument, travaux qu'il a dirigés.

M. RIBOULOT émet le vœu que tout monolithe subissant un déplacement au cours d'une restauration portât un signe indicatif.

M. LE ROUZIC donne lecture de ses notes et observations dans les explorations qu'il a faites au dolmen de Kermaillard — au tertre tumulaire du Croezty — au dolmen à galeries de Bilgroezy — au dolmen de Kerne, au dolmen du Liseau.

M. LALLEMENT adresse ses remerciements à M. Le Rouzic, qui a bien voulu l'aviser chaque fois qu'il a entrepris une fouille.

La Société serait également heureuse que les collaborateurs de M. Le Rouzic, membres de la sous-commission des monuments mégalithiques, donnent à la Société avis des fouilles qu'ils entreprennent dans la région.

Le Secrétaire général,

LOUIS KERRAND.

La Société, dans sa séance du 25 juin 1912, ayant décidé « *qu'à titre tout à fait exceptionnel, le Président en exercice conserverait ses fonctions en 1913* », il n'y a pas eu de séance supplémentaire ni d'élection dans la première quinzaine de 1913.

Le Bureau restera donc composé en 1913 comme il l'était en 1912.

M. NÖTINGER, Président de la Société Polymathique.

LISTE DES SOCIÉTÉS SAVANTES

AVEC LESQUELLES

LA SOCIÉTÉ POLYMATHIQUE EST EN RELATION

AISNE.	Société historique et archéologique de Château-Thierry.
ALPES-MARITIMES.	Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes, à Nice.
AUBE.	Société académique d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Aube, à Troyes.
AUDE.	Commission archéologique de Narbonne.
AVEYRON.	Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron, à Rodez.
BASSES-PYRÉNÉES.	Société des sciences, lettres et arts de Pau.
BOUCHES-DU-RHÔNE.	Société de statistique de Marseille.
—	Annales des Facultés de droit et des lettres d'Aix.
CANTAL.	Société des lettres, sciences et arts de la Haute-Auvergne, à Aurillac.
CHARENTE.	Société archéologique et historique de la Charente, à Angoulême.
CHARENTE-INFÉRIEURE.	Académie des belles-lettres, sciences et arts de la Rochelle.
—	Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis, à Saintes.
CHER.	Société des antiquaires du Centre, à Bourges.
CÔTES-DU-NORD.	Société d'émulation des Côtes-du-Nord, à Saint-Brieuc.
CREUSE.	Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse, à Guéret.
DEUX-SÈVRES.	Société historique et scientifique des Deux-Sèvres, à Niort.

DOUBS.	Société d'émulation du Doubs, à Besançon
EURE.	Société normande d'études préhistoriques, à Évreux.
EURE-ET-LOIR.	Société dunoise, à Châteaudun.
—	Société archéologique d'Eure-et-Loir, à Chartres.
FINISTÈRE.	Société académique de Brest.
—	Société archéologique du Finistère, à Quimper.
—	Laboratoire de zoologie et de physiologie maritimes de Concarneau.
GARD.	Académie du Gard, à Nîmes.
—	Société d'étude des sciences naturelles de Nîmes.
GIRONDE.	Société archéologique de Bordeaux.
—	Société linnéenne de Bordeaux.
HAUTE-GARONNE.	Société arch. du midi de la France, à Toulouse.
—	Société d'histoire naturelle de Toulouse.
—	Université de Toulouse.
HAUTE-LOIRE.	Société d'agriculture, sciences, arts et commerce du Puy.
HAUTE-SAÔNE.	Société d'agriculture, sciences et arts du département de la Haute-Saône, à Vesoul.
HAUTE-VIENNE.	Société archéologique et historique du Limousin, à Limoges.
—	Société « Les amis des sciences et arts de Rochechouart. »
HÉRAULT.	Société d'horticulture et d'histoire naturelle de l'Hérault, à Montpellier.
—	Société d'études des sciences naturelles de Béziers.
ILLE-ET-VILAINE.	Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine, à Rennes.
—	Annales de Bretagne, Faculté des lettres de Rennes.
—	Société historique et archéologique de l'arrondissement de Saint-Malo, à Saint-Malo.

ILLE-ET-VILAINE.	Bulletin annuel de la Commission météorologique du départ. d'Ille-et-Vilaine à Rennes.
INDRE-ET-LOIRE.	Société archéologique de Touraine, à Tours.
LANDES.	Société de Borda, à Dax.
LOIR-ET-CHER.	Société archéologique du Vendômois, à Vendôme.
—	Société des sciences et lettres du Loir-et-Cher, à Blois.
LOIRE-INFÉRIEURE.	Société archéologique de Nantes.
—	Société académique de Nantes.
—	Société des sciences naturelles de l'ouest de la France, à Nantes.
—	Archives départementales, à Nantes.
—	Bibliothèque publique municipale de la ville de Nantes.
LOIRET.	Société archéologique et historique de l'Orléans, à Orléans.
—	Société d'agriculture, sciences, belles-lettres et arts d'Orléans.
MAINE-ET-LOIRE.	Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers.
MANCHE.	Société nationale académique de Cherbourg.
—	Société nationale des sciences naturelles et mathématiques de Cherbourg.
—	Société d'archéologie, littérature, sciences et arts des arrondissements d'Avranches et de Mortain, à Avranches.
MARNE.	Société des sciences et arts de Vitry-le-François.
—	Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne, à Châlons-sur-Marne.
MAYENNE.	Commission historique et archéologique de la Mayenne, à Laval.
MEURTHE-ET-MOSELLE.	Société académique de Stanislas, à Nancy.
MORBIHAN.	Société bretonne de géographie, à Lorient.
—	Conseil général du Morbihan.
—	Archives départementales, à Vannes.

MORBIHAN.	Bibliothèque publique municipale de la ville de Vannes.
—	Bibliothèque du Musée de Carnac.
—	Bibliothèque publique municipale de la ville de Lorient.
NORD.	Société dunkernoise, à Dunkerque.
—	Bibliothèque universitaire de Lille.
OISE.	Société académique d'archéologie, sciences et arts de l'Oise, à Beauvais.
—	Société d'études historiques et scientifiques de l'Oise, à Beauvais.
—	Comité archéologique de Senlis.
ORNE.	Société historique et archéologique de l'Orne, à Alençon.
PUY-DE-DÔME.	Annales de la station limnologique de Besse.
RHÔNE.	Société littéraire, historique et archéologique de Lyon.
—	Bulletin historique du diocèse de Lyon.
SAÔNE-ET-LOIRE.	Société d'histoire et d'archéologie de Chalon-sur-Saône.
—	Académie de Mâcon.
SARTHE.	Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe, au Mans.
—	Société historique et archéologique du Maine, au Mans.
SAVOIE.	Société savoisienne d'histoire et d'archéologie, à Chambéry.
SEINE.	Société des études historiques, Paris.
—	Société philomathique, Paris.
—	Société d'anthropologie, Paris.
—	Société nationale des antiquaires de France, Paris.
—	Société d'ethnographie du Trocadéro, Paris.
—	Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.
—	Association des naturalistes de Levallois-Perret.

SEINE.	Société géologique de France, Paris.
—	Bulletin du Comité des sociétés des Beaux-Arts des départements, Paris.
—	Musée Guimet, Paris.
—	La Pomme, Paris.
—	Répertoire d'art et d'archéologie, Paris.
SEINE-INFÉRIEURE.	Commission départementale des antiquités de la Seine-Inférieure, à Rouen.
—	Société havraise d'études diverses, au Havre.
SEINE-ET-MARNE.	Syndicat agricole de l'arrondissement de Meaux.
SEINE-ET-OISE.	Société archéologique de Rambouillet.
SOMME.	Académie des sciences, des lettres et des arts d'Amiens.
—	Société des antiquaires de Picardie, à Amiens.
—	Société d'émulation d'Abbeville.
TARN-ET-GARONNE.	Société archéologique de Tarn-et-Garonne, à Montauban.
VAR.	Société académique du Var, à Toulon.
—	Société d'études scientifiques et archéologiques de la ville de Draguignan.
—	Société d'histoire naturelle de Toulon.
VENDÉE.	Société d'émulation de la Vendée, à la Roche-sur-Yon.
—	Revue « La Vendée historique », à Luçon.
VIENNE.	Société des antiquaires de l'Ouest, à Poitiers.
YONNE.	Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, à Auxerre.
ALGÉRIE.	Société archéologique de la province de Constantine, à Constantine.
ALLEMAGNE.	Société des sciences naturelles et de médecine, à Giessen (Hesse-Darmstadt).
ALSACE-LORRAINE.	Académie de Metz.
ANGLETERRE.	Anthropological Institute of Great Britain and Ireland, à Londres.

ANGLETERRE.	Royal archeological Institute of Great Britain and Ireland, à Londres.
—	Cambridge antiquarian Society, à Cambridge.
—	Antiquaries of Scotland, à Édimbourg.
—	Royal institution of Cornwall, à Truro.
—	Société jersyaise à Saint-Hélier (Jersey).
BELGIQUE.	Analecta Bollandiana, à Bruxelles.
—	Société d'archéologie de Bruxelles.
CANADA.	The canadian Institute, à Richemond.
CHILI.	Museo nacional, Santiago, Chili.
DANEMARK.	Société royale des antiquaires du Nord, à Copenhague.
ÉTATS-UNIS.	Smithsonian institution, à Washington.
—	The American philosophical Society, à Philadelphie.
—	The Lloyd library, à Cincinnati, Ohio.
RUSSIE.	Société impériale des naturalistes de Moscou.
SUÈDE.	Kongl witterhels historie och antiquitets akademien, à Stockholm.
—	Institution géologique de l'Université royale d'Upsala.
SUISSE.	Société neuchâteloise de géographie, à Neuchâtel.
URUGUAY.	Anales del museo nacional de Montevideo.

REVUES ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

REÇUES PAR LA SOCIÉTÉ POLYMATHIQUE

Revue des Deux Mondes.
Revue des questions historiques.
Revue de Bretagne.
Revue morbihannaise.
Revue archéologique.
Revue épigraphique.
Bibliophiles bretons.
Répertoire de bio-bibliographie bretonne.
Congrès archéologiques de France (Société française d'arch^{ie}).
Bulletin monumental.
Association française pour l'avancement des sciences.
Les annales politiques et littéraires.

BIENFAITEURS DE LA SOCIÉTÉ POLYMATHIQUE

MM. THOMAS-DUCORDIC.
JEAN-MARIE GALLES.
AMAND TASLÉ.
LE VANNIER.
JULES LEROY. — ABEL LEROY.
LÉON DE CUSSÉ.
Comte DE LA MONNERAYE.
D^r ALPHONSE MAURICET.
E. DE KERLINOU.

LISTE DES MEMBRES

MEMBRES A VIE

- DUCOURTIOUX, rue François-Miron, 14, Paris (4^e arrond^t), titulaire résidant (1896).
GUILLEVIC (l'abbé), supérieur du grand séminaire, titulaire résidant (1893).
VILLEMAIN, inspecteur général des finances, rue d'Orléans, Rennes, titulaire non résidant.

MEMBRES TITULAIRES RÉSIDANTS

- ANDRÉ (JULES) (1901).
AVENEAU DE LA GRANCIÈRE (C^{te}), château de Kergonano, en Baden (1890).
BELENFANT, avocat, rue Jeanne d'Arc, N^o 23 (1910).
BOISECQ (CHARLES) (1900).
BOURCY, étudiant, villa des Roses, Arcal. — 43, quai de la Fosse, Nantes (1906).
BOURUET-AUBERTOT, manoir de Truhuelin, Arradon, — Rue François I^{er}, 6, Paris (8^e arrond^t) (1910).
BUGUEL, notaire (1886).
BUSQUE, ancien caissier de la Banque de France, rue A.-Guérin (1911).
CARADEC (ALBERT), ancien député (1869).
CARDINAL, photographe (1882).
CHABOT (ÉMILE) (1897).
CHAUFFIER (l'abbé), chanoine honoraire (1865).
COUDRIN, ingén^r chef du service des chemins de fer du Morbihan (1906).
DAVID (Dr) (1909).
DE BECHENEC (LOUIS), rue des Tribunaux (1912).
DE BLOIS (V^{te}), rue Jeanne-d'Arc (1911).
DE CAMAS, officier en retraite, château de Ruliac, Saint-Avé (1910).
DECKER (FRANCIS), photographe, rue du Mené (1912).

- DE CLOSMADÉUC (D^r), membre correspondant de l'académie de médecine. Président d'honneur de la Société polymathique (1858).
- DE CUSSE (HENRI), château de Kergolher en Plaudren (1884).
- DE LA MARTINIÈRE, archiviste du Morbihan (1910).
- DE LANTIVY DE TRÉDION (C^{te}), château de Meudon près Vannes (1911).
- DELAUNAY (JEAN) (1912).
- DE L'ESTOURBEILLON (M^{is} RÉGIS), inspecteur divisionnaire de la Société française d'archéologie, député du Morbihan, 21, Boulevard Saint-Michel, Paris (1890).
- DE LIMUR (C^{te}), Hôtel de Limur, Vannes, — 8, cité Martignac, Paris (7^e arrond^t) (1901).
- DE SÉCILLON (V^{te}), rue Prémion, 1, Nantes (1896).
- DE TORQUAT DE LA COULERIE (1907).
- DE VERNISY, rue des Chanoines (1911).
- DE VIREL (C^{te}), château de Trédion par Elven (1913).
- DUBOT (l'abbé), chanoine (1911).
- DU HALGOUET (V^{te}) (HERVÉ), château de Coëtsal, Plumergat (1912).
- DU PORTAL (M^{lle}), château du Ménimur, près Vannes (1886).
- FABRE (B^{on}), château de Liziec, près Vannes (1911).
- FANNEAU DE LAHORIE, juge au tribunal civil de Vannes (1911).
- GRAND (ROGER), archiviste paléographe, Kerverho, Arradon (1906).
- GUENIER (POL), juge au tribunal (1912).
- HUCHET, avocat (1875).
- JOUFFRAY, colonel, Arradon (1910).
- KERRAND (LOUIS), avocat (1909).
- LAFOLYE (RENÉ), place des Lices (1910).
- LAFOSSE, rue d'Alger, 6, Paris (1^{er} arrond^t). — Château du Mézo, Plœren (1895).
- LALLEMENT (LÉON) (1877).
- LATOURRETTE, directeur de l'Agence à Vannes de la Société générale (1912).
- LAVERLOCHÈRE, commandant (1910).
- LEBERT, ingénieur en chef des ponts et chaussées (1908).
- LE BRIGAND, Pontivy (1875).
- LEGUILLON (ALEXIS) (1889).
- LE MENÉ (l'abbé), chanoine, Président d'honneur de la Société polymathique (1872).
- LE PONTOIS (D^r), rue Richemont (1911).

LETOUX (Dr) (1883).

LEVRAULT, professeur d'histoire au collège Jules-Simon, 40, rue de Conleau (1907).

LUNVEN, ancien magistrat (1884).

MARCHAIS (MAURICE), avocat, adjoint au maire de Vannes (1910).

MARSILLE (LOUIS), La Combe, par Malestroit (1908).

MARTIN (LOUIS), étudiant (1909).

MÉRIEL-BUSSY, président du tribunal civil de Vannes (1910).

MOREL (ALBERT) (1902).

MORIO, pharmacien en chef de la marine, professeur de chimie aux écoles de médecine navales, en retraite (1896).

MOTEL (Dr) 1890).

MOUTON, Commandant au 118^e rég^t d'infanterie (1912).

NICOL (l'abbé P.), professeur au grand séminaire, rue de Séné (1908).

NCETINGER, directeur des contributions directes (1909).

RENOUARD (HENRI), rédacteur des postes et des télégraphes (1908).

RIANT (C^{te}), rue Pasteur (1912).

RIBOULOT, ingénieur des arts et manufactures, chef de l'exploitation des chemins de fer du Morbihan (1906).

ROUXEL (l'abbé), chanoine, aumônier à Kermaria, Locminé (1911).

SAGERET (ÉMILE), château de Kervihan, en Carnac (1897).

DIRECTEUR de l'école libre Saint-François-Xavier.

TASLÉ, ancien notaire (1862).

VÉRON, juge au tribunal civil de Vannes (1912).

MEMBRES TITULAIRES NON RÉSIDANTS

ARMAN DE CAILLAVET, Quiberon (Morbihan).

BAUDOUIN (Dr MARCEL), secrétaire général de la Société préhistorique de France, — 21, rue de Linné, Paris (5^e arrond^t).

BÉCUE (Dr), médecin en chef de l'asile des aliénés, Montpellier, Hérault.

COHÉLÉACH (CÉSAIRE), notaire à Sarzeau.

CORNUDET (Dr), La Roche-Bernard.

DE BELLEVUE (C^{te}), château de Kerangat, Plumelec.

DE BELLEVUE (M^{is} XAVIER), rue de Robien, Rennes. — Le Moulinroul, Soudan (Loire-Inférieure).

DE CHAMPSAVIN, maire de Pénestin.

DE CLOSMADÉUC, chef d'esc^{on} au 16^e chasseurs, Beaune (Côte-d'Or).

- DE DANNE (C^{te}), château de Talhouet, Pluherlin.
- DEGLATIGNY, rue Blaise-Pascal, Rouen (Seine-Inférieure).
- DE SOUSSAYE, château de Keravion, Erdeven.
- DES ROCHETTES (ARMAND-CHARLES), ingénieur des arts et manufactures, 154, boulevard Saint-Denis, Courbevoie (Seine).
- DU BOISROUVRAY (l'abbé), vicaire à Questembert.
- ÉZANNO (ERNEST), Carnac.
- FILY (LOUIS), ancien notaire, plage Penthièvre (Quiberon).
- FOREST, conseiller général, député du Morbihan, parc de Bodélio, Malansac. — 9, rue de Grenelle, Paris (7^e arrond^t).
- GILLES (ÉMILE), instituteur, publiciste, Pontivy (Morbihan).
- GRAFF (le Général), château de Pratel, par S^{te}-Anne-d'Auray (Morbihan).
- GUILBOT (GASTON), rue de Vaugirard, 66, Paris (6^e arrondissement).
- JAFFRÉZO, préfet des études, Saint-Michel de Priziac (Morbihan).
- HÉLIGON (l'abbé), vicaire à Bréhan-Loudéac.
- LANJUINAIS (C^{te}), député du Morbihan, rue Cambon, 31, Paris (1^{er} arrondissement). — Château de Kerguéhennec, Bignan.
- LAUDREN, négociant, Le Pouliguen (Loire-Inférieure).
- LE FUR (Dr), rue Vanneau, 14, Paris (7^e arrond^t).
- LE MASNE, château de Prières, Billiers.
- LE PONTOIS, capitaine de frégate en retraite, 20, rue de la Comédie, Lorient.
- LE ROUZIC (ZACHARIE), Carnac.
- LOTH, professeur au Collège de France, rue de Montfort, Rennes.
- LOPÉ (Dr), Quimperlé.
- MARTIN (l'abbé), vicaire à Rohan.
- MARTIN D'AURAY, Auray. — Château de Crocalan, Carnac.
- MARTIN LAUZER, château de Kerdroguen, Auray.
- MAUDUIT, conseiller général du Morbihan, maire de Muzillac.
- MOREL, commandant d'infanterie en retraite, 27, rue de la Palestine, Rennes.
- MOS (M^{ell}), place de la République, Vannes.
- MORGAND (Dr), 8, rue Escudier, Boulogne-sur-Seine.
- OHEIX (ANDRÉ), la Ville-aux-Veneurs, par Loudéac (Côtes-du-Nord).
- QUILGARS, 24, rue de la Petite-Cité, Évreux. — Lesguiriac par Piriac, (Loire-Inférieure).
- REVELIÈRE, receveur de l'enregistrement, Sarzeau.
- ROUSSIN, château de Coët-Ihuel, Sarzeau.

SIMONNOT, château de Toulhouet, par La Vraie-Croix (Morbihan).

SIRET (LOUIS), ingénieur à Cuevas, province d'Almeria (Espagne).

STOT (HENRI), rue de la Monnaie, 15, Rennes. — Étel (Morbihan).

MEMBRES HONORAIRES ET CORRESPONDANTS

BAILLET (JULES), élève de l'École normale supérieure, ancien membre de la mission archéologique au Caire, agrégé de lettres. Rue d'Illiers, 35, Orléans (Loiret).

BOURGEOIS (HENRI), avocat, directeur de la *Vendée historique*, Luçon (Vendée).

COLLIGNON (Dr), président de la Société nationale des sciences naturelles et mathématiques de Cherbourg.

DA CUNHA (XAVIER), director da Bibliotheca nacional, rua de San Bartholomeu, 12 2^o Lisboa, Portugal.

DE RICCI (SEYMOUR), avenue Henri-Martin, 36, Paris (16^e arrond^t).

DE SAINT-PERN (B^{on}), directeur des haras, Libourne.

DE SAINT-VENANT, correspondant du ministère de l'Instruction publique, 1, rue de la Petite-Armée, Bourges (Cher).

DROUART, instituteur public en retraite à Surzur.

DUBOIS (RAPHAEL), professeur à la Faculté des sciences de l'Université de Lyon. Directeur de la station maritime de biologie à Tamaris-sur-Mer (Var).

ESPÉRANDIEU, command^t, correspondant de l'Institut, Clamart, Seine.

FLEURY (ÉDOUARD), archéologue, Paris.

GUEBHARD (ADRIEN) (Dr), agrégé de physique des Facultés de médecine, ancien président de la Société préhistorique de France.

GUIEYSSE, ancien ministre des Colonies.

HAMARD (l'abbé), Rennes.

LACROIX, membre de l'Institut.

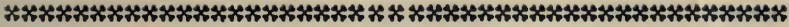
PUSSENOT, capitaine d'artillerie, Besançon (Hautes-Alpes).

RIVETT-CARNAC, aide de camp de S. M., Londres.

RIVIÈRE (ÉMILE), directeur à l'école des Hautes-Études, au Collège de France, 2, boulevard de Strasbourg, Boulogne (Seine).

SETON-KARR (HEYWOOD WALTER), of the British military service in Egypt, 31, Lingfield Road Wimbledon. S. W. Londres.

STÉPHAN (l'abbé), à Groix.



PRÉSIDENTS D'HONNEUR

P^r DE CLOSMADÉUC

Membre correspondant de l'Académie de Médecine

CHANOINE LE MENÉ

Doyen du Chapitre

BUREAU POUR L'ANNÉE 1913

MM. NÖETINGER, Président.

MARSILLE, Vice-Président.

L. KERRAND, Secrétaire.

LATOURRETTE, Trésorier.

LÉON LALLEMENT, Conservateur du Musée archéologique.

LEGUILLON, Conservateur du Musée d'histoire naturelle.

DUCOURTIOUX, Conservateur de la Bibliothèque.

ADJOINTS AUX MEMBRES DU BUREAU

MM. LALLEMENT, {
BELENFANT, { Secrétaïres-adjoints.

A. DE LA GRACIÈRE, {
LE BRIGAND, { Conservat.-adj^{ts} du Musée archéol.

HUCHET, {
CHABOT, { Conservateurs-adj^{ts} du Musée d'histoire naturelle.

LALLEMENT, {
RIBOULOT, { Conservateurs-adjoints de la Bibliothèque.

COMMISSIONS POUR L'ANNÉE 1913

MM.

Membres adjoints de la Commission des fouilles :	{ COUDRIN. de la MARTINIÈRE
Membres adjts de la Commission des publications :	{ SAGERET. de la GRANCIÈRE. de BLOIS.
Membres adjts de la Commission d'achats divers :	{ CHABOT. CHAUFFIER.
Membres de la Commission des Finances :	{ COUDRIN. MOREL. BUSQUE.

MM, les Membres de la Société qui auraient à indiquer des rectifications pour leurs noms, qualités ou domiciles, sont instamment priés d'adresser leurs réclamations à M. L. Kerrand, Secrétaire de la Société, rue Richemont, Vannes.

TABLE DES MATIÈRES

Allocution de M. Nœtinger en prenant le fauteuil de la présidence.	5
Vannes dans l'ancien temps. — Notes et documents. — Un certificat de catholicité (octobre 1547). — Épisode de l'histoire du protestantisme. — Par M. Jules de La Martinière.....	9
Excursion à La Roche-Bernard et de La Roche-Bernard à Vannes par mer. — Par M. E. Sageret.....	20
La crémation chez les Bretons chrétiens. — Les monuments de l'Église naissante en Bretagne-Armorique. — L'origine du lec'h. — Par M. Louis Marsille.....	43
Les sépultures gallo-romaines de Foucherel, en Ruffiac (Mor- bihan). — Par M. Louis Marsille.....	77
Relation d'un voyage en Orient (suite). — Par M. E. Sageret....	88
Carnac. — Restaurations faites dans la région. — Dolmen à galerie du Petit-Mont, commune d'Arzon (1905). — Par M. Z. Le Rouzic	118
Excursion à Gavr'inis. — Par M. E. Sageret.....	124
Carnac. — Fouilles faites dans la région. — Explorations à Arzon. — Par M. Z. Le Rouzic.....	134
Rapport du Conservateur du Musée d'histoire naturelle.....	142
Les côtes morbihannaises vers 1483. — Extrait du « Grand Routtier et Pillottage » de Pierre Garcie Ferrande, d'après l'édition de 1542. — Par MM. Ducourtioux et Léon Lallement	145
Rapport du Conservateur du Musée archéologique.....	162
Procès-verbaux.....	1
Liste des Sociétés savantes avec lesquelles la Société polymathi- que est en relations.....	63

Revue et Publications périodiques reçues par la Société polymathique.....	69
Bienfaiteurs de la Société polymathique.....	69
Liste des membres. — Membres à vie	70
— Membres titulaires résidents	70
— Membres titulaires non résidents.....	72
— Membres honoraires et correspondants..	74
Présidents d'honneur	75
Bureau pour l'année 1913	75
Commissions pour l'année 1913.....	76





OUVRAGES

MIS EN VENTE

AU SECRÉTARIAT DE LA SOCIÉTÉ POLYMATHIQUE

Catalogues d'histoire naturelle du Morbihan :

- | | |
|---|------------------|
| 1 ^o Catalogue raisonné des Minéraux du Morbihan..... | 2 ^f » |
| 2 ^o Lépidoptères. | 1 » |

Catalogue du Musée archéologique de la Société polymathique du Morbihan..... 1 »

Dictionnaire hébraïque..... 3 »

50^e Anniversaire de la fondation de la Société polymathique du Morbihan (séance solennelle)..... 1 »

Bulletins de la Société polymathique. — Années 1872 à 1912, chacune. 8 »
Par semestre. — Chaque fascicule..... 4 »

Blasons bretons ou recueil d'Armoiries de familles originaires du pays de Bretagne, l'ayant habité ou y ayant pris alliance — Par E. Le Gall de Kerlinou 5 »

Expédition franco des brochures ci-dessus contre envoi du prix augmenté de 0^f,15 par franc ou fraction de franc.

*S'adresser à M. L. KERRAND, Secrétaire de la Société, rue Richemont, 13.
à Vannes.*



DC Société polymathique du
611 Morbihan, Vannes
M831S66 Bulletin.
1912 1912

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

